
Stanford University Libraries
3 6105 048 265 636



LES

ANCIENS POETES

DE LA FRANCE

La première partie du recueil des *Anciens Poëtes de la France* renfermera le cycle carlovingien, et formera quarante volumes semblables à celui-ci.

L'examen des questions auxquelles peut donner lieu la publication de ce recueil a été confié, sous la haute direction de S. Exc. M. le Ministre d'État, à une commission composée de MM. :

Le Marquis de LA GRANGE, sénateur, membre de l'Institut, *Président ;*

F. GUESSARD, professeur à l'Ecole impériale des Chartes, *délégué de la Commission pour la direction du Recueil ;*

Francis WEY, inspecteur général des archives départementales ;

Henri MICHELANT, membre de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Ce volume est le *sixième* dans l'ordre de publication.

LES ANCIENS POETES DE LA FRANCE

Publiés sous les auspices

DE S. EXC. M. LE MINISTRE D'ÉTAT

Et sous la direction

DE M. F. GUESSARD

AYE D'AVIGNON — GUI DE NANTEUIL



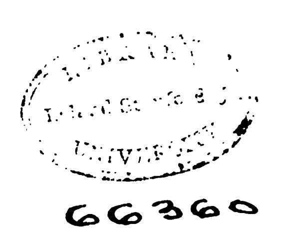
PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Éditeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67

MDCCCLXI

Paris. — Imp. par Ch. Jouaust, 338, rue S.-Honoré.

AYE D'AVIGNON

CHANSON DE GESTE





AYE
D'AVIGNON

CHANSON DE GESTE

Publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Paris

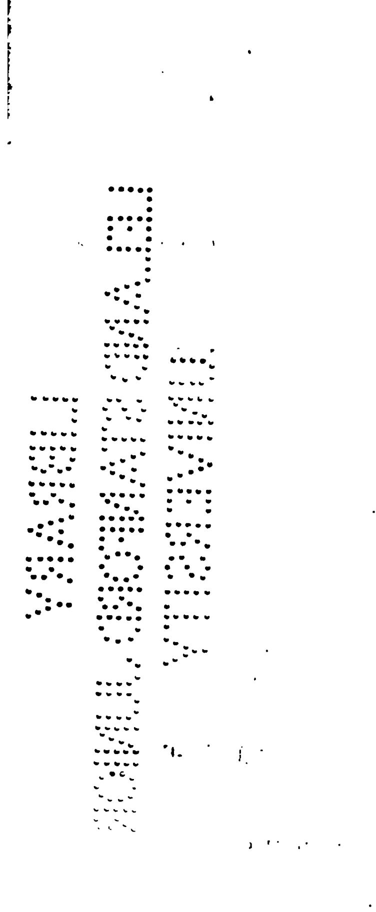
PAR

MM. F. GUESSARD ET P. MEYER



PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Editeur
Maison A. FRANCK

MDCCCLXI


UNIVERSITY
LELAND STANFORD JUNIOR
LIBRARY



PRÉFACE.

La chanson d'Aye d'Avignon, telle que nous la publions d'après l'unique manuscrit qui en soit parvenu jusqu'à nous, ne semble former, à première vue, qu'un seul et même ouvrage; mais, en y regardant de près, on s'aperçoit aisément qu'elle se divise en deux parties bien distinctes et qui ne sont pas du même auteur. Pour mettre en évidence cette double origine, assignons d'abord à chacun des poëtes qui ont concouru, selon nous, à cette composition, la part d'invention qui lui revient.

D'après l'auteur du premier récit, Aye était la fille unique du duc Antoine d'Avignon et la nièce de Charlemagne. Le duc ayant été tué dans une expédition contre les Saxons, l'empereur, au retour de cette expédition, mande près de lui l'orpheline et accorde sa main à un jeune chevalier qu'il avait élevé et qu'il tenait en grande affection. C'était Garnier, fils de Doon de Nanteuil et petit-fils de Doon de Mayence. Mais il y avait à la cour un fils du traître Ganelon, le duc Bérenger, qui convoitait le riche fief d'Avignon et dont les espérances allaient être ruinées par ce mariage. Dès qu'il en apprend la nouvelle,

il accourt près de Charlemagne et réclame la jeune héritière que le duc Antoine, dit-il, lui avait promise. Mais l'empereur ne reconnaît point cette promesse qu'il ignore, et Aye devient l'épouse du fils de Doon. Bérenger avait été jusque-là le compagnon et l'ami de Garnier ; il devient dès lors son rival et son ennemi irréconciliable. Digne fils de Ganelon, il a recours, pour perdre l'époux d'Aye, à une vengeance de traître. Il l'accuse d'un complot contre la vie de l'empereur et prend à témoin de cette calomnie un autre traître de sa famille, qui confirme l'accusation. Garnier prouve son innocence dans un combat singulier contre le faux témoin. Un guet-apens, qui livre un moment Aye aux parents de Bérenger, ne leur réussit pas mieux que le combat. A la fin, cependant, la duchesse, deux fois assiégée dans Avignon, en l'absence de son époux, qui a suivi Charlemagne à la guerre, tombe aux mains du rival de Garnier.

Mais le triomphe de Bérenger n'est pas de longue durée. Assiégé lui-même au retour de Charlemagne, il prend la fuite avec sa captive sur un navire qu'il achète, et va aborder à Aigremore, une cité des îles de Majorque. Là, il rencontre à son tour un rival qui lui enlève Aye. C'est Ganor, l'émir du pays, qui n'a point de femme, et qui s'éprend d'un vif amour pour la nièce de Charlemagne. Ganor se débarrasse de Bérenger et des siens en les envoyant en Espagne, au roi Marsile, qui ne peut manquer, dit-il, de bien accueillir des fils de ce Ganelon auquel l'Espagne doit tant de reconnaissance pour la trahison de Roncevaux. Bérenger, en effet, reçoit

de Marsile un accueil si favorable qu'il réussit à lui faire partager son ressentiment contre Ganor et à allumer la guerre entre eux.

Cependant Garnier est informé par un pèlerin et du sort d'Aye et de la nouvelle lutte dont elle est cause. Il part avec quelques compagnons et va offrir ses services à Ganor, sans se faire connaître. Il combat avec l'émir contre Marsile, se retrouve ainsi en face de Bérenger, le tue, contribue à la victoire que Ganor remporte sur ses ennemis, et, profitant d'une occasion favorable, délivre Aye, captive depuis trois ans, et la ramène à Avignon, où elle lui donne un fils, qui sera le vaillant Gui de Nanteuil.

C'est ici, selon nous, que se terminait le poëme primitif (1), dont Garnier était le héros. A la seule lecture des derniers vers on sent que l'action tombe, que la chanson s'achève, que le jongleur qui la récite va voir ses auditeurs se disperser. Aussi le continuateur n'a-t-il pas manqué, pour les retenir, de commencer par cet avertissement : « La chanson n'est pas encore finie, sachez-le bien. Qui n'en chanterait pas davantage laisserait de côté la plus belle part du récit.» La chanson n'est pas finie! Il était donc bien naturel de croire qu'elle s'arrêtait là pour que cet avertissement fût jugé nécessaire. Voilà une première preuve qui suffirait seule à justifier notre opinion. Nous en trouverons d'autres dans la seconde partie du poëme, où le continuateur a constaté lui-même l'existence, antérieure à son récit, de la composition que nous venons de résumer.

1. P. 71 de la présente édition, v. 2283.

Aux aventures déjà fort romanesques d'Aye la suite de la chanson en ajoute d'autres qui le sont bien davantage, et où l'étrangeté des mœurs ne choque pas moins que l'invraisemblance des événements. Cet enfant de Garnier et d'Aye, qui naît à Avignon après le retour et la réunion des deux époux, a servi comme une pierre d'attente au second trouvère pour relier son œuvre à celle du premier. Ganor, désespéré de la perte d'Aye, et sans s'inquiéter autrement des droits de l'époux qui la lui a reprise, se livre d'abord à une sombre douleur, puis un jour il part sous le costume d'un pèlerin, prend passage sur un navire qui précisément fait voiles pour Avignon, y débarque en l'absence de Garnier, rencontre à point nommé la duchesse, à laquelle il inspire, on ne sait pourquoi, un indéfinissable intérêt fort voisin de la tendresse, et profite de cette circonstance pour lui dérober son jeune fils, qu'il emporte à Aigremore, où il le fait élever avec un soin tout paternel.

Pendant que l'enfant grandit, Garnier, son père, est de nouveau en butte aux machinations des traîtres de la race de Bérenger. Ils le représentent à l'empereur comme un vassal en voie de rébellion, réussissent à le perdre dans son esprit, et se chargent du soin de le punir. Mal leur en prend : ils sont battus, et deux d'entre eux tombent au pouvoir de Garnier. Ce sont, l'un et l'autre, ses propres beaux-frères. Vainqueur généreux, Garnier cède aux prières de ses sœurs et d'Aye, qui implorent la grâce des prisonniers. Il part pour les aller rendre à Charlemagne et faire sa paix avec lui, lorsqu'une au-

tre attaque l'arrête en route. L'avantage lui reste encore; mais, au moment même où ses ennemis prennent la fuite, il est atteint d'une blessure mortelle. Il se fait transporter à Saint-Denis et meurt sous les yeux de Charlemagne, après avoir remis entre ses mains et la femme et la terre qu'il tient de lui.

Aye a perdu le baron qui lui était si cher. L'empereur, cependant, trop accessible à de grossières séductions, n'hésite pas à lui proposer d'abord, à lui imposer bientôt un nouvel époux, et celui-là même qui, par son agression, a été cause de la mort de Garnier. Elle obtient du moins un répit d'un an, durant lequel le jeune Gui de Nanteuil apprend fortuitement la mort de son père. Il en ressent une douleur extrême, pendant que Ganor, au fond du cœur, en éprouve une joie sans pareille. Alors a lieu entre eux une incroyable scène : « Si pour l'amour de toi, dit Ganor, je vais avec mon armée venger la mort de Garnier, me donneras-tu ta mère ? — Oui certes, répond Gui, oui, vous serez mon père, j'y consens avec bonheur. » Et tous deux échangent leurs promesses sous la foi du serment. Ils tiennent parole l'un et l'autre. Garnier est vengé, Aye est délivrée de ses ennemis et consent à épouser Ganor, à la condition qu'il se fera chrétien. Après son baptême et son mariage, Ganor retourne à Aigremore avec Aye, et Gui demeure en possession des domaines de son père.

Telle est la fable qu'un second poëte a entée sur l'œuvre du premier, sans chercher à dissimuler cette addition. Il semble, au contraire, avoir pris soin de la mettre en évidence, témoin

le passage ci-après. Ganor, après avoir enlevé le jeune Gui, s'embarque pour retourner dans son royaume, et demande au patron du navire qui l'y ramène : « Ami, de quel pays es-tu ? » Le marin lui répond :

De la terre Ganor dont on dit la chançon
De Aye la duchoise que il tint en prison (1).

N'est-ce pas là une allusion manifeste à la première partie du poëme ? Si la chanson d'Aye d'Avignon eût été composée tout entière à la même époque, le trouvère n'aurait pu prêter ce langage au personnage qu'il fait parler ; et si la seconde partie de cette chanson était du même auteur que la première, elles n'offriraient pas sans doute entre elles les contradictions que nous allons y relever.

Voici d'abord un traître, le comte Auboin, qui, au commencement du récit, est vaincu par Garnier en combat singulier, que Charlemagne fait pendre à Montfaucon avec ses complices (p. 23), et que l'on est fort surpris de voir revivre dans la seconde partie du poëme, où le jongleur l'annonce ainsi à ses audireurs :

De ci nuit la chançon moult fait bien qui l'entent.
C'est dou comte Auboyn et dou comte Alerant (2).

Et, en effet, cet Auboin vient avec les siens attaquer Garnier dans son château et se faire

1. P. 77.
2. P. 79-80.

tuer une seconde fois, donnant ainsi un démenti à la façon plaisante dont l'auteur du poëme primitif avait raconté sa première mort :

Auboyn devant toz fu atelez ençois ;
Lui et les maus glotons, trichieres malèois,
Ne furent traînés ne pendus c'une fois (1).

Une seconde contradiction non moins palpable est celle-ci. A la fin de la première partie du poëme, Garnier, pour délivrer Aye, pénètre avec ses compagnons dans une tour où Ganor la tenait renfermée depuis trois ans : « Le trésor du roi était entre leurs mains, dit le poëte ; mais le noble Garnier n'en prendrait pas la valeur d'un bouton : il ne veut que sa femme (2). » Désintéressement fort méritoire pour le temps, et que Charlemagne lui-même ne montre pas toujours dans les récits des jongleurs. Aussi est-il infiniment probable que celui qui en avait fait honneur à Garnier n'aurait pas oublié cette circonstance notable, tandis que son continuateur, supposant qu'à l'ordinaire Garnier n'avait pas dû manquer une aussi belle occasion de s'enrichir, lui fait dire par Aye dans un moment critique :

« *Sire, ja avez vous moult merveilleus tresor*
« *Qu'aportas d'Aufalerne, quant venis de Ganor* (3). »

Il nous paraît que de telles contradictions n'auraient pu échapper au même auteur, et, sup-

1. P. 23.
2. P. 70.
3. P. 84.

posant notre démonstration achevée, nous essayerons de résoudre une question secondaire qui en ressort. La partie du poëme ajoutée après coup est-elle beaucoup plus récente que l'œuvre primitive? Nous ne le pensons pas, et voici pourquoi : le poëme de Gui de Nanteuil, qui fait suite à la chanson d'Aye d'Avignon, constate la préexistence de cette chanson y compris la seconde partie. On y voit, en effet, Ganor venir au secours de Gui de Nanteuil, suivi d'Aye et de deux fils qu'elle lui a donnés, Antoine et Richier, et ce sont là des conséquences de l'union qui forme le deuxième dénoûment de notre poëme. Or, la chanson de Gui de Nanteuil date de la fin du XII[e] siècle, comme le prouve un témoignage du troubadour Rambaut de Vaqueiras, qui mourut vers 1207. Si la seconde partie d'Aye d'Avignon était déjà composée à cette époque, elle ne saurait être de beaucoup postérieure à la première, qui n'offre aucun caractère particulier d'antiquité et ne ressemble en rien, ni pour le fond ni pour la forme, aux chansons de geste qu'on peut faire remonter jusqu'aux premières années du XII[e] siècle ou même jusqu'au siècle précédent. C'est donc, autant qu'on peut rien assurer en ces matières délicates, dans la seconde moitié du XII[e] siècle, et plus probablement dans le dernier tiers, qu'ont été composées, à peu de distance l'une de l'autre, les deux parties aujourd'hui réunies de la chanson d'Aye d'Avignon.

Nous sont-elles parvenues sous leur forme primitive? Il y a tout lieu d'en douter, puisque le seul manuscrit qui nous les ait conservées semble postérieur d'un siècle environ à l'épo-

que de leur rédaction. Entre la fin du XII[e] siècle et celle du siècle suivant, la langue française subit des modifications sensibles. Bien peu des poëmes qui dans cet intervalle demeurèrent au répertoire des jongleurs (et le nôtre fut du nombre) durent échapper à la révision, au rajeunissement, pour ainsi parler, qui leur donnait un nouvel aspect et les mettait à la mode du temps, soit par une simple transformation du langage, soit par un remaniement complet qu'exprime fort bien le terme italien *rifacimento*. De rechercher comment et jusqu'à quel point notre poëme a pu être ainsi révisé ou refait, il n'y faut pas songer, sous peine de s'enfoncer dans le terrain mouvant des conjectures. Mais on peut affirmer, de science certaine, qu'il a dû en exister deux versions, au moins pour la seconde partie. C'est encore de la chanson de Gui de Nanteuil que nous tirons cette conclusion. On y lit, au début, une sorte de sommaire des aventures d'Aye d'Avignon, et, dans le courant du poëme, on rencontre mainte allusion à la chanson que nous publions. Plusieurs de ces allusions se réfèrent à un événement qu'on ne retrouve pas dans notre version, ce qui en suppose naturellement une deuxième, aujourd'hui perdue. D'après le récit qu'on lira ci-après, Aye d'Avignon est délivrée par Ganor et par Gui de Nanteuil de l'époux que Charlemagne lui a imposé et qui vient à la tête d'une armée réclamer sa main et son fief. Milon l'Ardenois (c'est le nom de ce traître), avant d'avoir pu exécuter son détestable projet, est mis à mort par Gui de Nanteuil, tandis que, dans la version perdue, il avait réussi à devenir

l'époux d'Aye avant d'être puni de sa convoitise et de ses violences. C'est ce qui ressort clairement de deux passages du poëme de Gui de Nanteuil. Dans l'un, Hervieu de Lyon, rival de Gui, s'exprime ainsi :

« *A mil de mes amis weil requerre Guion*
« *Qu'il ochist comme fel son parrastre Milon*,
« *Quant il ot espousée dame Aye d'Avignon* (1). »

Dans l'autre passage, c'est Gui lui-même qui parle en ces termes :

« *Mile espousa ma mere sus mon deffendement* (2). »

Cette variante de rédaction est attestée par les deux manuscrits du poëme de Gui de Nanteuil, et plus explicitement encore par la version italianisée que par le texte français (3).

On peut considérer aussi comme des additions à la rédaction primitive de notre chanson quelques vers qui se lisent à la fin de la première et de la seconde partie, et qui ont été sans doute ajoutés après coup, soit pour les relier entre elles, soit pour y rattacher le poëme de Gui de Nanteuil. Tels sont ces deux vers qui terminent le premier récit :

Diex lor donna .I. oir qui Guyot ot à non;
Ce fu Guy le sauvage, qui guerre ot à Karlon (4).

1. *Gui de Nanteuil*, p. 7.
2. *Id.*, p. 13.
3. Voyez la préface de ce poëme.
4. P. 71.

Tels sont encore ceux-ci, qui, à la fin de la seconde partie, ont pour objet d'annoncer des événements qu'a racontés l'auteur de *Gui de Nanteuil*.

Seignors, icele nuit dont vos m'oez conter
Engenra .I. enfant dont vos m'orrez parler;
Entoine le fist puis rois Ganor apeler,
Puis aida il Guyon, à son frere le ber,
Vers le parenté Ganes sa terre à delivrer.
. . . .
Huimès commencera estoire à amender
De la painne Guyon, le fiz Aye, le ber,
Si com li parens Ganes le voudrent desoler (1).

A la juger sous la forme où nous la connaissons et dans son entier, la chanson d'Aye d'Avignon ne saurait mériter aujourd'hui qu'une part médiocre de l'intérêt qu'elle semble avoir excité au moyen âge. D'abord, et tout naturellement, composée comme elle l'est de deux parties distinctes, elle manque d'unité d'action. En vain les événements qu'elle raconte se rapportent-ils à la même héroïne : c'est Garnier surtout qui est en vue dans la première partie, c'est Ganor, dans la seconde, qui domine et attire l'attention. Aussi est-ce par mettre en scène l'un et l'autre que chacun des auteurs a commencé, et le premier récit, nous n'en doutons pas, devait, avant d'être continué, porter le titre de *Garnier de Nanteuil*, comme le poëme où sont retracées les aventures du fils de Garnier est intitulé *Gui de Nanteuil*. Dans l'œuvre primitive comme dans

1. P. 127.

celle du continuateur, Aye d'Avignon ne figure qu'au second plan : elle est de part et d'autre la cause et le prix d'une lutte à outrance entre des rivaux ardents, dont l'un, il est vrai, paraît poursuivre sa dot, c'est-à-dire son duché, encore plus qu'elle-même. Toutefois, son rôle est actif et ne manque pas d'éclat dans le premier roman. Il est presque passif dans le second ; et sauf un beau moment, celui où elle refuse l'époux que Charlemagne lui veut imposer, la veuve de Garnier ne rappelle guère la veuve d'Hector.

C'est après tout, et malgré quelques infortunes, une femme heureuse entre toutes les femmes que l'héroïne de notre poëme, et dont la destinée dut faire envie à plus d'une de nos aïeules. Elle est belle d'abord, et de quelle beauté ! d'une beauté qui dure encore quand elle a d'un second mariage, contracté quinze ans au moins après le premier, deux fils, deux chevaliers en âge de combattre. Elle n'est pas moins riche que belle, l'unique héritière du duché d'Avignon. Elle inspire les passions les plus violentes et les plus patientes à la fois. Trois chrétiens et un païen, trois ducs et un émir, se la disputent. Les trois chrétiens en meurent ; le Sarrasin seul survit, et elle a la gloire de l'arracher à l'islamisme, lui et toute sa nation. Si son union avec Garnier finit mal, elle en est bien récompensée par le tendre dévouement de Ganor ; enfin, si elle n'est pas toujours heureuse épouse, elle est du moins heureuse mère, et les fils qu'elle a de Ganor ne le cèdent point à celui qu'elle a eu de Garnier.

Voilà sans doute ce qui aura racheté, surtout aux

yeux des femmes, ce défaut d'unité que nous venons de signaler dans notre poëme, défaut qui peut choquer un critique, mais qui ne laisse pas que de tourner à l'honneur de l'héroïne, assez favorisée pour fournir la matière de deux romans. Il faut reconnaître aussi que ce vice de composition ne saurait être imputé au trouvère qui chanta le premier la belle d'Avignon : il doit être mis entièrement au compte de son continuateur. Il est compensé d'ailleurs par des qualités qui ne sont point à dédaigner. Le poëme a le mérite d'être assez court pour le grand nombre d'événements qui s'y pressent; il ne s'y trouve donc que bien peu de longueurs et de redites. Le récit, toujours suivi, ne laisse point tomber l'intérêt, si ce n'est peut-être dans le passage de la première partie à la seconde; et encore, que l'on oublie un instant les règles de l'art, et l'on avouera qu'une curiosité un peu enfantine, comme devait l'être celle des auditeurs d'un jongleur du XII[e] siècle, pouvait se préoccuper de savoir, après l'enlèvement d'Aye par son mari, comment l'amoureux Ganor aurait pris ce tour de Garnier. Qui de nous, par exemple, à une première lecture de *Télemaque*, après avoir suivi le fils d'Ulysse à travers les mers et à travers d'interminables dissertations politiques en compagnie d'un guide aussi désagréable et aussi contrariant que Mentor, ne s'est senti désappointé, à la fin, de ne pouvoir assister, ne fût-ce qu'un moment, à la réunion du père et du fils? Nous savons bien aujourd'hui que notre désir était fort déplacé et tout à fait contraire aux lois fondamentales de la composition; mais nous

ne l'en avons pas moins éprouvé jadis, et il y a lieu de croire que nos aïeux du XIIe siècle demeurèrent toute leur vie dans l'état naïf où nous étions alors. C'étaient des esprits simples que n'effrayaient point les longues histoires : nous en avons plus d'une preuve. Ils n'avaient pas le goût mobile et superbe de leurs descendants, et se laissaient émouvoir ou dérider par quelques récits sérieux sur un même thème à peine varié, par quelques plaisanteries toujours répétées avec succès, et ayant cours comme la monnaie, d'autant mieux reçue qu'elle est plus connue. Si on leur eût conté l'histoire de trois mousquetaires fort connus de nos jours, ils auraient été capables d'y vouloir une suite, l'auraient obtenue aisément et avidement écoutée, tandis qu'à notre époque de grande culture littéraire... — « les choses se sont passées exactement, nous dit quelqu'un, comme vous le supposez pour le moyen âge. » — En ce cas, nous cessons de faire un crime au continuateur d'*Aye d'Avignon* d'avoir allongé l'histoire de notre héroïne.

Nous regrettons pour lui, pour son devancier, et aussi un peu pour nous, que le poëme ne nous soit pas parvenu sous une forme plus correcte et avec quelques obscurités de moins. Mais ces défauts, que de plus habiles et de plus hardis sauront bien corriger dans quelque édition hypercritique, n'offusquent pas à ce point qu'on ne puisse discerner çà et là quelques beaux passages fort nets, comme la mort de Garnier, comme la scène qui a lieu ensuite entre sa veuve et Charlemagne (p. 97-98). Il y a aussi de petits tableaux d'une grâce naïve qu'on ne trou-

verait pas dans les vieilles et héroïques chansons de geste, par exemple, celui où Ganor montre au patron du navire qui le ramène à Aigremore le jeune enfant qu'il vient de dérober à la duchesse d'Avignon (p. 77-78).

Quelle que soit au reste la valeur de ce poëme, ce n'est qu'une œuvre d'imagination, à laquelle nous croyons qu'on serait fort en peine de donner pour support le moindre texte ou prétexte historique. Les personnages sont de pure invention. Quelques-uns se retrouvent dans des poëmes de la même famille, par exemple, dans *Parise la Duchesse*. Ce sont les traîtres qui y jouent leur rôle. Garnier, Aye et Ganor ne figurent point ailleurs, que nous sachions, si ce n'est, pour les deux derniers, dans la chanson de Gui de Nanteuil et dans celle de Tristan de Nanteuil.

Le succès d'*Aye d'Avignon*, au moins en France, est constaté par les nombreuses allusions qui s'y rapportent. Nous ne parlerons pas de Philippe Mouskes, qui, comme on sait, a raconté dans sa chronique rimée l'histoire de Charlemagne en réunissant les récits souvent contradictoires des chansons de geste, seule source d'informations à laquelle il paraisse avoir puisé pour cette époque. Philippe Mouskes, il est vrai, nomme deux fois Aye d'Avignon, mais incidemment et à propos des démêlés de son fils, Gui de Nanteuil, avec Charlemagne, et il pourrait se faire à la rigueur qu'il n'eût tiré ce qu'il en dit que du poëme de Gui de Nanteuil. Un auteur qui, comme Philippe Mouskes, a fait aussi grand usage de nos anciennes chansons de geste, l'auteur de la chronique connue sous le nom d'Albéric des Trois

Fontaines, a montré, par une allusion précise, qu'il connaissait bien notre poëme. Voici ses paroles :

Hujus etiam Angleri sororem, Hugonis filiam, habuit Guido de Nantolio filius Aye de Avenione, cujus Guidonis pater dictus est Garnerus, Dodonis filius, de genere Gerardi de Rossilione et quatuor filiorum Haymonis. Pater Aye, Antonius, tenuit Valentiam et Avenionem, que, post mortem Garneri mariti sui, nupsit regi Ganori Sarraceno, qui per eam baptizatus est, de qua genuit Anthonium et Richerum (1).

La chanson de *Parise la Duchesse* nous fournit une allusion sans doute plus ancienne encore. Le vieux Clarembaut, s'adressant au duc de Saint-Gilles, lui parle en ces termes :

« *Sire dux de San Gile, vers moi en entendez :*
« *De cui clamés vos donques ceste bone cité,*
« *Et le fié, et la terre, et tote l'erité?*
« *Ele fu monseignor don Garner l'alosez*
« *Q'u grant pechié murtirent Berangers et Herdré,*
« *Cil mauvais traïtor, que je voi là ester.* »

(Ed. Guessard et Larchey, p. 13-14.)

Et ailleurs Parise dit à son fils :

« *Biauz fiz, ce dit la mere, ja orrez verité :*
« *Il i ot do linage Beranger et Ardré,*

1. Ad annum 805. Nous donnons ce texte, non d'après l'édition de Leibnitz, très fautive ici et ailleurs, mais d'après l'excellent manuscrit de la Bibl. Imp. 4896-A.

« *Sanson et Ganelon, et l'autre paranté.*
« *Cil murtrirent mon pere, dan Garnier l'alosé ;*
« *Sire fu de Nantuel, si ert de grant loiauté,*
« *Et si soi fille Aie, la belle ou le vis cler,*
« *La dame d'Avignon, qui tant ot de bonté.* »

(P. 46.)

On remarquera que Parise se donne ici comme la fille d'Aye d'Avignon, ce que n'autorise ni notre poëme ni celui de Gui de Nanteuil; mais l'auteur de *Parise la Duchesse* a fait usage en cette circonstance du moyen ordinaire pour rattacher sa composition à un ouvrage déjà en vogue. Nous voyons dans les vers que nous venons de citer une allusion positive à la chanson d'Aye d'Avignon, et non, comme on pourrait le dire, à une légende sur laquelle cette chanson serait fondée. Que les plus anciennes de nos chansons de geste soient l'expression de traditions populaires issues en général d'un fait historique, nous le reconnaîtrons volontiers ; mais il s'en faut bien que ce soit le cas du plus grand nombre, et en particulier d'*Aye d'Avignon*, qui, sous la forme d'une chanson de geste, n'est qu'un poëme d'aventures. En conséquence, *Aye d'Avignon* est, à nos yeux, antérieure à *Parise la Duchesse*. Ce n'est pas l'avis de M. de Martonne, à qui la science doit la première édition de *Parise*. Pour lui, l'auteur de ce poëme est « un prédécesseur immédiat de Huon de Villeneuve qui a composé ou rédigé le roman de Belle Aye[1]. »

1. Préface de la première édition de *Parise la Duchesse*, p. XIV.

Nous dirons tout à l'heure notre sentiment sur ce Huon de Villeneuve ; examinons seulement ici l'argument sur lequel M. de Martonne s'appuie pour faire vivre la fille avant la mère, chose très admissible en elle-même dans les familles héroïques, mais que nous n'admettons point dans ce cas particulier. M. de Martonne ne comprend pas que l'auteur de *Parise la Duchesse*, dont l'action est postérieure à celle d'*Aye d'Avignon*, puisque Parise est fille d'Aye, ait pu faire vivre dans son poëme « la plupart des personnages félons, des adversaires de Garnier, que l'auteur d'Aye avait tués. » Mais il comprend très bien que ce dernier, « quoique racontant des faits antérieurs à l'action du roman de Parise, ait bien pu postérieurement embellir sa fiction de ces épisodes variés qui font de *Garnier de Nanteuil* (*Aye d'Avignon*) une production moins naïve (en quoi ?), mais également attachante et pleine d'intérêt. »

Il nous semble, à nous, que, si la composition du poëme de *Parise* est antérieure à celle de la chanson d'*Aye*, l'auteur de cette chanson n'aurait pas dû *tuer* des personnages qui vivaient et mouraient dans un ouvrage déjà connu et dont l'action était postérieure à celle du sien. L'argument est le même de part et d'autre. D'où il suit qu'il n'y a rien de prouvé, dans ces termes, ni pour ni contre l'antériorité dont il s'agit.

L'auteur d'un poëme moins ancien que celui de *Parise*, puisqu'il le cite, et fort au courant d'ailleurs de l'histoire littéraire de son temps, l'auteur de *Gaufrey*, a fait une allusion très-courte, mais très-claire, à la chanson que nous publions :

c'est à propos des douze fils de Doon de Mayence, dont

... le secont après si ot à nom Doon,
De Nantueil fu puis sire, si en ot le renon;
Chil fu pere Garnier de Nantueil le baron (1).

Dans le roman de *Richars li biaus*, dont le seul manuscrit connu est conservé à la bibliothèque de l'université de Turin (2), il est encore fait mention d'*Aye d'Avignon*. L'auteur, au début, dit franchement lui-même tout le bien qu'il pense de son œuvre, supérieure pour lui à tous les poëmes du cycle de Charlemagne ou de la Table Ronde :

Pour nient orrés de Charlemainne
Qui en Espaigne ot mainte painne...
D'Orson ne d'Ughe son compere,
De Parise ne d'Ugechon (3),
Ne de dame Aye d'Avignon.
Tout chil que je vous ai conté
N'ont de valour ni de bonté
Vaillant .II. *nois enviers chestui.*

La pièce bien connue des *Deus trovéors ribaus* rappelle notre poëme en ces termes :

Et si sai d'Aye de Nanteuil

1. P. 4.
2. H. I, 13. Les vers que nous citons ont été publiés inexactement dans le catalogue de Pasini (t. II, p. 471), et par Graesse, qui les a reproduits (*Die grossen sagenkreise des Mittelalters*, p. 395). Nous les avons revus sur une copie faite à Turin par M. H. Michelant.
3. Nouvelle allusion au poëme de *Parise la duchesse*, et qu'il faut joindre à celles qu'ont déjà recueillies les éditeurs de ce poëme. (V. la préface de la 2e édition.)

Si com ele fu en prison,
Si sai de Garnier d'Avignon,
Qui moult est ores bon romans,

c'est-à-dire, en rétablissant l'ordre des noms, interverti à dessein : Aye d'Avignon et Garnier de Nanteuil.

Il paraît que ce poëme avait pénétré dans les pays de langue d'Oc, et qu'il était au nombre de ceux que tout bon jongleur devait savoir, puisque le troubadour Giraud de Cabreyra reproche au sien de ne pas connaître

Bell' Aya d'Avinhon.
Cabra juglar (1).

M. Fauriel, après avoir cité ce texte et trois autres de différents troubadours, ajoute (2) : « l'allusion d'Arnaud de Marueil au roman de belle Aye lui assigne pour date le XIIe siècle. Ce roman, qui existe encore en français, nous apprend que la belle Aye était la nièce de Charlemagne. »

Il ne paraît cependant pas possible de rapporter ces allusions au poëme d'Aye d'Avignon. Voici les textes tels qu'ils sont cités :

Am vos mais que Landrics no fetz Aya.
Arnaud de Marueil (3).

1. Manuscrit de la Bibl. d'Este, à Modène, XVII, F. 6. La pièce a été publiée en entier pour la première fois par M. K. Bartsch (*Denkmaeler der prov. literatur*, Stuttgart, 1856, in-8o, p. 90.)
2. *Hist. de la poésie provençale*, t. III, p. 499.
3. M. Raynouard, qui a publié la pièce d'où est tiré ce vers (*Choix*, t. III, p. 174), l'attribue à Pons de Capdueil,

Plus fis. . . . .
Que no fo Landrics a Naya.

Pierre Raymond de Toulouse (1).

Quar vos am, que qui en Naya
Mais que Enrics no fetz Naya.

Paulet de Marcelha (2).

Il s'agit ici d'un roman de Landry ou de Henri et d'Aye, et non d'Aye la belle d'Avignon, comme dans l'allusion de Giraud de Cabreyra que M. Fauriel réunit aux précédentes. M. Raynouard avait pourtant fait la distinction, et avec raison (3). Le poëme de Landry et d'Aye, dont il ne nous reste rien, était peut-être le même que celui qui est désigné sous le nom de Landry seulement dans un curieux passage rapporté

d'accord en cela avec onze manuscrits. M. le docteur Mahn l'a reproduite avec la même attribution (*Die Werke der Troubadours*, I, 347). Un seul manuscrit l'attribue à Bernard de Ventadour, aucun à Arnaut de Marueil.

1. Derniers vers de la pièce : *Ar ai ben d'amor apres*, publiée par M. Raynouard (*Choix*, t. V, p. 325), et reproduite par M. le docteur Mahn (*Die Werke*, etc., I, 134). Cette pièce ne se trouve que dans le ms. fr. 856, olim 7226, de la Bibl. Imp.

2. Voici la vraie leçon de ces vers, qui se trouvent au commencement de l'une des huit pièces que nous a laissées Paulet de Marcelha, et dans un seul manuscrit :

Bella dompna plazens, ay
Dit soven quar ieu nous ai,
Quar vos am, que qu'ieu n'aya,
Mais qu'Enricx no fes Naya.

(Bibl. Imp., ms. fr., 856.)

3. V. *Choix de poésies*, etc., t. II, p. 295 et 307.

par l'abbé Lebeuf, et que rapporte à son tour M. Fauriel à l'occasion de la fable de Narcisse (1).

Un chantre de la cathédrale de Paris, nommé Pierre, qui vivait à la fin du XIIe siècle, nous apprend dans son *Verbum abreviatum* (chap. XXVIII) que certains prêtres, après avoir dit une messe jusqu'au moment de l'offrande, et voyant que personne n'apportait rien, en commençaient une deuxième, parfois une troisième et une quatrième, jusqu'à ce qu'ils fussent plus heureux. Il les compare en cela aux jongleurs : « *Hi similes sunt cantantibus fabulas et gesta, qui, videntes cantilenam de* Landrico *non placere auditoribus, statim incipiunt de Narcisso cantare; quod si nec placuerit, cantant de alio.* »

Même en retranchant du nombre des allusions qui se réfèrent à notre poëme celles qui sont relatives, selon nous, à une chanson perdue de Landry et d'Aye, il en reste encore assez pour établir la vogue qu'il a eue en France et pendant longtemps. Nous ne saurions dire si ce succès s'est étendu plus loin; nous n'en connaissons aucune traduction ou imitation en langue étrangère. Toutefois, nous ne sommes pas

1. *Hist. de la poésie provençale,* III, 489. — Le poëme d'Alexandre contient aussi une allusion à celui de *Landry :*

Je ne vus commanc mie de Landri *ne d'Augier.*

(Ed. Michelant, p. 2.)

On lit encore dans le poëme de la *Prise de Jerusalem :*

Baron, ceste chançons n'est mie de folie,
D'Auchier ne de Landri.......

(Bibl. Imp., ms. fr , 1374, fol. 75, col. 2).

éloignés de croire qu'il a été connu en Italie, et cela sur un indice assez significatif, s'il n'est pas tout à fait concluant. Il nous reste d'un manuscrit perdu d'Aye d'Avignon un fragment dont on trouvera ci-après la transcription (1), et dont le texte est italianisé, faiblement il est vrai, mais cependant de façon à ce qu'on ne puisse s'y méprendre, l'écriture d'ailleurs, semblant attester en même temps que la langue une origine italienne. Seulement, il est fort possible que le manuscrit dont ce fragment faisait partie ait été écrit par un Italien ailleurs qu'en Italie.

Fauchet a consacré une page de son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise* (2) à la chanson d'Aye d'Avignon; il l'attribue à Huon de Villeneuve ainsi que plusieurs autres romans. Depuis lors un grand nombre d'auteurs ont répété cette assertion sans prendre la peine de la vérifier et sans dire où ils l'avaient prise, et Huon de Villeneuve est devenu un trouvère ni plus ni moins que Chrétien de Troyes ou Adenez. Comme sa réputation nous paraît usurpée, au moins en très-grande partie, il est bon de rechercher sur quoi elle repose. Voici les paroles de Fauchet :

« Je croy que les romans de Regnaut de Montauban, Doon de Nantueil, et Aye d'Avignon, Garnier de Nantueil et Guiot son fils, sont tous d'un mesme poete. Premierement parceque c'est une suitte de contes et que je les ay veus cousus l'un après l'autre. Car il fault confesser

1. Aux notes, p. 130.
2. Paris, 1581, p. 111.

que le livre ne vint jamais entier en mes mains : et encores le fueillet des commencemens de chascun livre (pour ce que les lettres estoyent dorées et enluminées) avoyent esté deschirez. Toutefois, en l'un qui estoit demi rompu, je trouvay le nom du Trouverre. » Et il cite quelques vers du début d'un poëme dont il n'indique pas le sujet, vers dans lesquels figure, en effet, un *Huon de Villenoeve*.

Que ce Huon de Villeneuve fût l'auteur du poëme dont il s'agit, c'est encore une question; il pouvait fort bien n'en être que le réviseur. Mais, ce point même fût-il établi, il serait bien difficile d'accepter les raisons que donne Fauchet pour attribuer de plus à son trouvère les autres poëmes *cousus* dans le même volume. Nous croyons donc qu'il faut nous résigner à ignorer l'auteur d'*Aye d'Avignon*, comme nous ignorons ceux de toutes ou presque toutes les autres chansons de geste.

Nous avons dit qu'un seul manuscrit d'Aye d'Avignon était parvenu jusqu'à nous. Celui dont parle Fauchet est sans doute perdu, comme aussi celui que signale la *Bibliothèque protypographique* de M. Barrois (1), car le seul qui nous reste ne saurait être ni l'un ni l'autre des deux. C'est un petit in-4° conservé à la Bibliothèque Impériale sous le n° 2170 du fonds français (ancien n° 7989⁴) Il se compose de deux parties bien distinctes, réunies sous une même couverture. La première contient le

1. Inventaire de la librairie de Charles V, n° 117. Ce manuscrit contenait d'autres poëmes, parmi lesquels le *Doon de Nanteuil*, qui n'existe plus.

seul fragment conservé du roman de *Brun de la Montagne*; notre poëme remplit le reste du volume.

L'écriture assez négligée de cette seconde partie date du commencement du XIVe siècle. Il s'en faut bien que le manuscrit soit bon : on ne s'en apercevra que trop, malgré les soins que nous avons donnés à cette édition. Au bas du dernier feuillet, on lit ce vers :

Oy avez d'Ayen la bele d'Avignon.

C'est le premier vers de *Gui de Nanteuil*. Les deux poëmes sans doute étaient parfois transcrits à la suite l'un de l'autre.

Le fragment dont nous avons parlé ci-dessus se trouve à la bibliothèque royale de Bruxelles, où il fait partie de la reliure d'un manuscrit (1). Il a été publié une première fois, en 1841, par M. le baron de Reiffenberg (2), lequel, d'après l'analyse d'*Aye d'Avignon* que M. de Martonne avait fait paraître l'année précédente, reconnut qu'il appartenait à ce poëme (3). M. Achille Jubinal l'a publié de nouveau en 1846, le croyant inédit (4); nous le reproduisons encore, après en avoir revu le texte sur l'original. L'écriture

1. Inscrit sous le nº 14637 au *Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque des ducs de Bourgogne*, t. 1, p. 293.

2. *Bulletin de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, année 1841, t. VIII, 2e partie, p. 122-4.

3. Voyez aussi sur cette attribution le tome XX (nouv. série, t. XV) des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, p. XXI-XXIV.

4. *Lettres à M. le comte de Salvandy* sur quelques-uns des manuscrits de la bibliothèque de La Haye. Paris, 1846, in 8º, p. 25.

est de la fin du XIII[e] siècle et ressemble beaucoup à celle de quelques manuscrits français écrits et conservés encore aujourd'hui à Venise. C'est un feuillet qui avait été collé sur l'un des ais du manuscrit auquel il adhere encore, en partie. Aussi n'est-il lisible en entier que d'un côté, et ce côté, qui se présente aujourd'hui comme recto, est en réalité le verso du feuillet. Il faut donc lire d'abord ce qui est au dos. Parmi les formes de langage qui décèlent dans ce fragment une main italienne, nous signalerons surtout *Çarle* par un *c* cédillé. C'est un trait caractéristique, auquel il faut joindre *nevo* pour *neveu*, *raixon* pour *raison*, *tang* et *dotaron* pour *tiens* et *douterons*.

Le XV[e] volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* (1) contient une analyse du poëme d'Aye d'Avignon, due au premier éditeur de *Parise la Duchesse*, M. de Martonne, et M. Paulin Pâris a aussi consacré à ce poëme une notice qui se trouve au T. XXII de l'*Histoire littéraire de la France* (p. 334-347).

C'est à tort que Graesse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, p. 291) indique une prétendue édition de notre poëme sous ce titre : *Li roman de Garnier de Nantuel ou de dame Aye, la bele d'Avignon, composé par Huon de Villeneuve, vers* 1200, *avec notes et complément par de Martonne. Paris,* 1837, *in-8o*. Cette édition, jadis annoncée, il est vrai, comme étant sous presse, n'a jamais vu le jour.

1. 1840, nouvelle série, t. V, p. 398-434.



SOMMAIRE.

Garnier, fils de Doon, fut élevé par Charlemagne et par la reine, dont il était chéri. Ce fut un jeune homme preux et sage, et accompli de tous points. Aussi le roi, quand il allait au bois, n'avait-il garde de le laisser : Garnier lui portait son arc ou lui tenait l'étrier. Charlemagne allait-il en rivière, il emmenait Garnier pour porter son autour ou son faucon. Voulait-il dormir, Garnier assistait à son coucher et lui chantait des chansons pour le divertir : nul mieux que lui ne mettait les gens en gaieté. Quand vint le temps où le damoiseau fut en âge de porter les armes, le bon roi l'arma lui-même et lui donna l'office le plus relevé de sa cour : il fit de lui son sénéchal et son gonfalonier. Garnier ne s'oublia pas : il se prit à chevaucher, suivi de maint baron, contre les ennemis du roi qu'il voulait abattre et écraser. Preux, sage et libéral, il fit parler de lui plus que personne. Il y avait à la cour un duc appelé Bérenger, qui était fils de Ganelon; lui et Garnier furent d'abord compagnons; mais une femme alluma entre eux une telle guerre que plus de mille chevaliers en moururent et plus de cent églises en furent brûlées. C'est le sujet de la chanson que l'on va entendre. P. 1-2.

Charlemagne était de retour d'une expédition contre Witikind. Il avait vaincu les Saxons, mais non sans perdre beaucoup de ses hommes. Le duc d'Avignon, Antoine, était mort dans cette guerre, ne laissant qu'une fille, la belle Aye, pour hériter de son fief. Elle était nièce du roi, qui la manda à Laon, où il tenait sa cour. La fille du duc Antoine s'y rendit accompagnée de trois cents chevaliers en armes. Elle était montée ce jour-là sur un mulet de couleur fauve richement enharnaché; jamais chrétienne ne fut plus gracieuse. A son arrivée, le roi la fit asseoir près de lui en déplorant amèrement la mort du duc. « Laissez là les regrets, lui dit un de ses barons; ils n'ont jamais sauvé personne de la mort, et mariez votre nièce sans plus attendre à un prince, à un duc ou à un comte qui soit capable de gouverner sa terre. » A ces mots, Charles regarde autour de lui, aperçoit Garnier et lui dit : « Avancez, ami. Depuis le jour que je vous armai chevalier, vous avez pour moi livré de grandes batailles; vous êtes sorti vainqueur de rudes joûtes et vous avez confondu les plus redoutables de mes ennemis; je vous aurais donné un fief s'il m'en était échu un; je veux du moins aujourd'hui accroître le vôtre de quatre mille écus : prenez ma nièce Aye, la fille du duc Antoine. » Garnier, transporté de joie, se jette aux pieds de Charles, et reçoit de lui la main de la jeune dame. P. 2-4.

En ce moment, le duc Bérenger jouait aux échecs avec Bernard de Riviers. Il voit accourir son neveu Amauguin, suivi de Sanson, de Renard et de Gontier. « Par ma foi, sire, lui dit Amauguin, vous voici loin de l'espoir dont vous vous flattiez, et votre mésaventure n'est guère honorable pour nous : du fief d'Avignon vous n'en aurez pas grand comme la main; et

avec Valence vous avez perdu la belle Aye, car le roi vient de la donner à Garnier, fils de Doon. — Que dites-vous là, beau neveu ? répond Bérenger en riant, il n'y a en France si hardi chevalier qui ose la prendre, moi vivant, sans craindre de sentir sur sa tête le poids de mon épée. — Songez donc à votre défi ! » reprend Amauguin. A ces mots, Bérenger renverse les échecs, se lève et s'en va trouver le roi de France. « Puissant empereur, lui dit-il, je viens vous demander une grâce : c'est le fief d'Avignon et la belle Aye, qui m'a été promise par son père. — Ce ne fut point en ma présence, reprit Charles, et je n'en ai rien su : maintenant, il est trop tard. » Bérenger, le cœur navré, fend la foule qui le sépare de Garnier : « Sire compagnon, lui dit-il, ne songez à prendre ni la femme ni la terre qui vous est donnée, car à compter de ce jour notre amitié sera rompue, et vous ne vivrez avec Aye ni un an ni six mois avant de sentir sur votre tête le poids de mon épée. » A cette menace de mort le fils de Doon répond doucement : « Sur ma parole, vous avez bu hier d'un vin bien fort, ou vous avez beaucoup dormi pour avoir tant rêvé. Il n'y a que la foudre pour donner une mort aussi prompte que celle dont vous me menacez. Par les yeux de ma tête, je prendrai la femme que l'on m'offre, et malheur à moi si je ne l'osais. Voilà quatre ans entiers que vous êtes mon compagnon: je vous convie à mon repas de noces. — J'irai pour sûr! répond Bérenger. — Sire, dit Amauguin le brun à Garnier, vous aurez à vous reprocher la mort de maint chevalier et de maint baron qui vit dans la joie: Aye est la femme de mon oncle; elle lui a été donnée; le fils de Doon le sait bien pour l'avoir vu et entendu, et si nous ne l'obtenons, c'est un outrage que nous ferons payer cher. — Mal-

heur à qui assista à cette promesse, répond Garnier. Il n'est chevalier en France, s'il me la veut prouver par les armes, dont je n'accepte le défi et que je ne réduise au silence en une heure de combat. » Aye parla à son tour, et de façon que tous l'entendirent : « Sire duc Bérenger, dit-elle, vous avez trop attendu. Etiez-vous mort, que vous voici ressuscité ? On perd à tant tarder, et l'on n'a que ce qu'on mérite. Ne chassez plus le cerf que vous avez lancé; Garnier de Nanteuil l'a atteint, et puisque un tel ami m'est donné, je n'en aurai point d'autre. » Et chacun de dire par le palais : « On ne vit jamais telle pucelle; qui l'aura pour femme ne sera onques maté.»

Pendant ce débat, voici venir au palais Auboin et Milon, deux fils de Pinabel, deux neveux de Ganelon. Ils menacent aussi Garnier de mort s'il ose accepter Aye et le fief d'Avignon. « Nous savons bien, disent-ils, que le roi vous en a fait présent, mais c'est qu'il vous redoute plus que l'alouette le faucon. Vous êtes de la race des quatre fils Aymon et du larron Maugis, de cette race qui, chassée de France, vint plus tard ravager le pays, et d'Orléans à Laon ne laissa pas une maison. » Garnier, à son tour, reproche à Auboin et à Milon la mort de Beuve d'Aigremont, son oncle. Tant s'allume la querelle qu'Auboin et Garnier en viennent aux mains. Charlemagne leur ordonne de se séparer; il fait jeter en prison Auboin et Milon, et emmène sa nièce pour la faire épouser le jour même à Garnier. P. 4-6.

Mariage de Garnier et d'Aye. — Riche costume de la mariée. — Jalousie des ennemis de Garnier. — Plaintes amères de Bérenger. « Tant que nous vous servons, dit-il à Charlemagne, vous nous faites de belles promesses, et quand nous venons à demander,

vous nous manquez de parole. Je ne sais qui a détourné de nous votre amitié ; mais nous n'avons plus que faire en France dès l'instant que vous nous haïssez. Mieux vaut vivre pauvrement dans un autre pays que richement dans celui-ci, mais avec honte et ignominie. — Bérenger, répond le roi, c'est trop vous lamenter. Ne songez plus à ce débat d'Aye : c'est une cause jugée. Mais Garnier a deux sœurs : prenez la plus belle. Vous aurez Nanteuil grandement restauré, et de ce chef un fief de mille chevaliers. — Par la Vierge dont Dieu naquit, s'écria Bérenger, jamais mon lignage ne s'unira à celui de Garnier tant que ne sera pas dissipé le deuil qui m'est entré au cœur, tant que Milon et Auboin ne seront pas hors de prison. Assez d'outrages ainsi ; la mesure est comble. Ce fut pour son malheur que Garnier vit Aye et se fit agréer d'elle. Si cette conquête ne peut maintenant lui être ravie, il va avoir du moins un autre compte à rendre, et il faudra qu'il se défende bien pour n'être point convaincu de trahison ; vous, alors, sire, vous n'êtes plus digne d'être roi si vous ne le faites pendre. »

A ces mots, Amauguin le brun prend la parole : « Moi et mon frère que voici, dit-il à l'empereur, nous sommes fils d'Alori et neveux de Haguenon ; pour Milon et Auboin, ils sont fils, il est vrai, de Pinabel le blond, qui fut mis à mort avec Ganelon ; mais le forfait de leur père les rend-ils coupables ? Vous ne savez, puissant roi, où je veux en venir : écoutez. A Verberie, sur un perron de marbre, Garnier ici présent, nous parla ainsi : « Seigneurs chevaliers, nous dit-il, il nous faut prendre un parti. Le roi est plein de félonie et de trahison, de méchanceté, de ruse et de fourberie ; il nous laisse bien peu de terre à tenir. Pour moi, je suis prêt à le tuer, si vous y donnez les

mains (1), soit au bois, soit en rivière, là où nous pourrons. Lui mort, qu'avons-nous à craindre ? Il ne laisse qu'un fils que nous savons tous débonnaire, et qui sera trop heureux si nous daignons le servir. A ces paroles nous répondîmes : « Non, certes. Nous aimons mieux tout endurer que de tuer le roi. Mais si nous y avions consenti, je prends à témoin Auboin et Milon que Charles eût été mis à mort. » P. 6-9.

Le roi veut entendre les témoins invoqués : il les fait tirer de la prison et amener devant lui. C'est Auboin qui parle le premier. Il aurait eu par écrit sous les yeux les paroles d'Amauguin qu'il ne les aurait pas reproduites plus fidèlement. Si son témoignage est contesté, dit-il, il est prêt à accepter le combat. — « Vil traitre, s'écrie Garnier, je te forcerai bien à te rétracter, s'il plaît à Dieu et s'il me prête vie. » — Le combat est décidé; le roi reçoit les gages des deux adversaires. — Aye en éprouve une douleur inexprimable. Bérenger la voit pâlir d'effroi et lui dit : « Duchesse d'Avignon, il vous en faut bien rabattre. Vous souvient-il de votre raillerie de l'autre jour ? Je chassais le cerf que Garnier avait pris, disiez-vous. Si Dieu m'accorde la mort de votre ami, vous allez retomber entre mes mains, vous et votre duché, et j'userai de mon droit tout à l'aise et à loisir. — Tais-toi, félon, répond la duchesse; j'aimerais mieux être nonne ou n'avoir jamais d'époux que de me voir alliée à la famille d'Alori. »

Sur ces entrefaites arrive au palais Girart de Riviers,

1. D'après la leçon du fragment de Bruxelles : *s'an siez compagnon* (si vous vous y associez). Le manuscrit de Paris porte : *voiant .M. compaignon*, ce qui n'est qu'un remplissage.

sire de Huy, de Namur, de Dinant et d'Erezée (1). Par sa mère, fille de Doon de Nanteuil, il était neveu de Garnier. Il va s'asseoir près de lui : « Beau neveu Girart, lui dit Garnier après lui avoir donné l'accolade, comme vous vous êtes fait attendre! Il doit nous être bien cher ce roi qui daigne unir son lignage au nôtre; mais c'est un honneur que les fils de Ganelon me font payer. Ils m'accusent de trahison : demain il y aura bataille, les gages en sont donnés. — Oncle, dit Girart, je combattrai de grand cœur pour vous. — Non, beau neveu, même au prix d'un muid d'or. Je dois combattre en personne, c'est chose décidée. — Hélas! dit Girart, j'ai trop tardé. Ah! barons de France, que vous avez vite oublié le grand deuil de la mort de Roland! Les traîtres sont encore à la cour quand ils devraient être pendus depuis plus de sept ans! Mais demain, avant le soir, ils seront montrés au doigt. » — Fière réponse d'Amauguin. — Echange de reproches entre Bérenger et Garnier. — Charlemagne met fin à leurs récriminations : le combat, dit-il, décidera entre eux. — La cour se rend de Laon à Soissons, où la belle Aye avec la reine Blanchefleur va implorer l'assistance de saint Gervais. P. 9-11.

Préparatifs du combat. — Messe solennelle. — Offrandes de Garnier et d'Aye. — Serments des deux adversaires. — Ils s'arment et sont mis aux prises. — Leur combat à cheval. — Le cheval d'Auboin est tué d'un coup de lance. — Combat à pied. — Sentiments des assistants. — Anxiété d'Aye et de Girart de

1. Le texte porte *Ruisé* (p. 10). C'est sans doute *Erezée*, neuf ou dix lieues au sud de Liége. En ce cas, les quatre ux désignés dans le texte formeraient les quatre angles n carré.

Riviers. — Après de terribles coups donnés et reçus, Auboin blesse Garnier à la tête; il le somme de lui rendre son épée et de s'avouer vaincu. — Garnier répond à Auboin par un coup d'épée qui lui enlève une oreille. — La lutte n'en continue pas moins; mais l'épée d'Auboin lui échappe, Garnier s'en saisit. — A cette vue, deux parents d'Auboin, deux fils de Macaire, à ce que dit l'histoire, accourent avec trente des leurs. C'en était fait de Garnier, si les gardes du camp, au nombre de plus de cent, tous hommes de Charlemagne, ne s'étaient jetés rapidement au-devant d'eux En un instant les traîtres sont mis à mort ou faits prisonniers. P. 11-21.

Cependant Auboin s'est saisi d'une massue pendue à l'arçon de sa selle; il en assène au fils de Doon un tel coup sur la tête qu'il lui fait fléchir un genou en terre; mais Garnier se redresse aussitôt, et, avec l'épée même de son adversaire, lui abat le poing dont il tient la massue. — Auboin tombe et s'évanouit. Revenu à lui, il demande merci, et se déclare prêt à confesser sa trahison. — Charlemagne vient en recevoir l'aveu, suivi du duc Naymes et des barons de France. — « Si j'ai accusé Garnier, dit Auboin, c'est que j'espérais le tuer dans ce combat, et donner Aye d'Avignon à mon frère Milon, à qui elle fut promise; mais, sachez-le bien, mon frère est innocent; il n'est point entré dans mon projet. Ce que j'ai fait, je l'ai entrepris par les conseils d'Aquart, d'Hondrion et de ceux que vous venez de jeter en prison avec eux. C'est à eux que je dois d'avoir perdu l'oreille et le poing. Soyez honni, empereur Charles, si vous ne les en punissez. Quant à moi, je m'avoue vaincu sans espérer pour cela ni pardon ni rémission. J'irai en enfer, je m'y attends. J'y retrouverai mon oncle Ga-

nelon, Pinaoel de Sorence et Gui mon parent; nous serons là réunis bon nombre de la famille. Mais j'avais à cœur de disculper mon cher frère Milon, qui est sans reproche. Il n'y a de coupable que ceux qu'on vient d'emprisonner et moi. — Barons, dit Charlemagne, prenez-moi ce misérable, tirez ses complices de prison, et conduisez-les tous à Montfaucon. Par l'âme de mon père Pepin, je ne mangerai ni chair ni poisson avant qu'ils aient reçu le prix de leur crime. Quant à Milon, puisqu'il n'est point coupable, il est de droit et de raison que ce malheur ne lui soit jamais reproché. — A votre gré, sire, » répondent les pairs. P. 21-23.

Auboin et ses complices sont mis à mort. — Charlemagne reçoit de Milon un riche présent qui sera payé cher avant un mois, si Dieu n'en ordonne autrement. — Le roi fait mander Milon au palais, le fait asseoir près de lui, et lui dit en présence des barons : « Milon, vous êtes, je le sais, d'une famille princière, et vous pouvez réunir quinze mille vassaux en armes. Je sais aussi que vous êtes d'une grande loyauté et que vous n'avez trempé en rien dans le complot qui vient de causer la mort de maint vaillant chevalier. C'est de grand cœur que je vous en absous; vous avez été disculpé par tel que je ne veux pas nommer. Si un criminel paye le prix de son forfait, vous n'avez pas droit de vous en plaindre, et je défends à tous de vous en faire jamais un sujet de reproche; mais je vous ordonne comme roi, en même temps que je vous en prie, d'être désormais l'ami de Garnier de Nanteuil, qui m'est si cher. En retour, je vous fais mon conseiller avec le duc Naymes et vous promets la première femme que vous me demanderez, pourvu qu'elle n'ait point de mari. Allons, soyez amis

vous et Garnier plus que vous ne l'étiez hier. — Sire, j'y consens, répond le traître. » — Les deux ennemis se donnèrent le baiser de paix en présence de l'empereur; mais ce fut une paix fourrée de trahison, comme le prouva plus tard le meurtre de Garnier. P. 23-25.

Au même moment arrive un messager au palais de Charlemagne ; il vient s'agenouiller devant lui et lui remet une lettre. Le roi en brise le sceau et la donne à lire à un de ses chapelains. « Sire, dit le chapelain, le roi Anséis de Cologne vous mande que les Sarrasins ravagent son pays (1). Il vous supplie, pour l'amour de Dieu, de venir à son aide, et vous rappelle que jadis vous le lui avez promis. — Par ma barbe grise, dit Charles, c'est la vérité. » Puis s'adressant au messager : « Va dire à ton maître qu'avant quinze jours je lui viendrai en aide avec soixante mille hommes. Garnier portera mon oriflamme, et Milon aussi viendra avec nous. — A votre volonté, sire, » répond le félon. — Charlemagne réunit son armée. — Avant le départ, Garnier dit à la duchesse : « Rendez-vous à Avignon. Vous serez accompagnée par Fouques, par Guinemer et par Girart de Riviers avec une escorte de trente chevaliers, et si c'est votre gré ils vous conduiront à Nanteuil. » — L'armée se met en marche, et Milon part avec le roi ; mais, auparavant, Amauguin et Sanson ont reçu de lui l'instruction secrète d'aller s'embusquer avec cinq cents des leurs sur la route où doit passer Aye d'Avignon, de se saisir d'elle et de mettre à mort son escorte. — Les traîtres le lui ont promis ; ils tiennent parole. — En-

1. C'est-à-dire l'Espagne, puisqu'à la page 39 de notre texte on voit Charlemagne revenir du siége de Tarragone. D'après la chanson d'*Anséis de Carthage*, l'empereur avait *donné* l'Espagne à Anséis.

tourée au milieu d'un bois par cinq cents hommes armés, Aye tombe entre leurs mains. Elle voit périr les chevaliers qui l'accompagnent, excepté Fouques, Guinemer et Girart. Amauguin veut les faire pendre; mais, moins cruel que lui, Sanson leur sauve la vie, et défend aussi la duchesse contre les violences de son compagnon.

Un écuyer de la suite d'Aye, quoique blessé d'un coup de lance, a réussi seul à prendre la fuite. Il arrive au fort château de Lorion, où il trouve Fouquerant et Renier, deux neveux de Garnier de Nanteuil. Il leur raconte le coup de main de Sanson et d'Amauguin, et les adjure de venir en aide à la duchesse en l'absence de leur oncle, qui est parti avec Charlemagne. Fouquerant et Renier montent à cheval, et, suivis de quatre mille hommes, vont se poster au bois de Lorion pour attendre les traîtres qui doivent y passer. *Mieux vaut*, dit-on, *ami en voie que denier en courroie*. P. 25-28.

Ils ne tardent pas à les voir venir et se précipitent sur eux.— Aye, qui ne connaît point ses défenseurs, profite de la mêlée pour mettre pied à terre, et, se dépouillant de son manteau d'hermine, elle prend la fuite par un sentier au bout duquel coule une rivière assez large pour qu'on ne puisse la traverser qu'en bateau. La duchesse se jette à l'eau, si grande est sa crainte du déshonneur, et elle fait tant qu'elle parvient à l'autre rive. Là, au milieu d'une contrée déserte et sauvage, elle aperçoit une pauvre abbaye où vivait recluse la marquise Aldegonde en compagnie de quinze autres dames. Elle y court chercher un asile et y trouve un accueil d'autant meilleur qu'Aldegonde reconnaît en elle une fille de son frère, Antoine d'Avignon. « Demeurez avec nous, lui dit la recluse; je

ferai connaître votre malheur à Anséis et à Doon, à Renier et à Fouquerant, à Achart de Mesines et à Thibaut de Châlon. Ils sont tous mes cousins et ne me feront point défaut. Que le Seigneur soit pour eux sans miséricorde s'ils n'abattent l'orgueil des parents de Ganelon ! » P. 28-29.

Pendant que ce refuge s'ouvre pour Aye, la mêlée continue au bois de Lorion. Fouques, Guinemer et Girart de Riviers sont dégagés des liens qui les étreignent par les hommes de Fouquerant et de Renier, auxquels ils se font connaître. A peine libre, Girard monte à cheval, et, la lance au poing, se précipite sur Sanson, qui le premier s'offre à lui. Sanson est renversé, entouré et fait prisonnier avant de pouvoir se relever. « Avignon ! s'écrie Girart, Avignon ! chevaliers. » Sanson l'a reconnu et lui dit : « Est-ce donc la récompense que j'ai méritée hier en sauvant votre tête ? Jamais votre lignage n'a pu aimer le mien. » — La défaite des traîtres est complète. « Sire oncle, s'écrie Amauguin, où es-tu ? Il ne nous reste plus que quatorze chevaliers. C'est toi qui nous as conduits ici : à toi maintenant de nous en tirer. » P. 29-32,

Sanson est désarmé. Il baise les mains de Renier, de Fouquerant, de Girart de Riviers, et leur demande avec effroi : « Qu'allez-vous faire de moi, vaillants chevaliers ? Si je tombe aux mains du roi Charles, je suis perdu. — Nous n'en savons rien, répondent-ils; le roi disposera de vous à son gré. » — La nuit est venue; les vainqueurs la passent sur l'herbe verdoyante. Le lendemain, grand bruit et grande joie au réveil ; mais où est la duchesse ? Nul n'en sait rien dire, si ce n'est qu'on a retrouvé sa mule et son manteau. L'inquiétude de tous est extrême ; ils montent à cheval et se mettent en quête de la dame. Ils rencontrent quatre hom-

mes du pays qui revenaient de la pêche, et les interrogent : « Barons, répondent les pêcheurs, de femme chrétienne, nous n'en avons point vu ; mais à cette rivière que vous apercevez viennent souvent des fées prendre leurs ébats ; hier soir, nous en vîmes une, et belle et avenante, qui se mit à l'eau, passa la rivière sous nos yeux, sans bateau, et s'en alla à cette grande chapelle là-bas. Nous ne l'avons pas revue depuis. — C'est-elle, sûrement, » s'écrient les chevaliers, et, à ces mots, ils piquent leurs chevaux et se dirigent vers la chapelle.

Leur joie fut grande en retrouvant Aye. Elle, inquiète de l'issue de la lutte, en demande des nouvelles à Girart. « Dame, lui répond-il, c'est ici une grande guerre qui commence, Sanson est prisonnier ; il craint pour sa vie. — Vous vous êtes conduit en preux, dit Aye ; quand Garnier l'apprendra, combien il vous en saura gré ! Girart, ajoute la duchesse, je n'ai point de haine pour Sanson : il vous a sauvé la vie et à moi l'honneur. Il l'aura fait en pure perte, si je ne lui en tiens compte. Toutefois, il demeurera prisonnier jusqu'au retour de mon seigneur. Je le ferai bien garder d'ici-là, puis je prierai Charles de Saint Denis de ne le point mettre à mort, et s'il exige une rançon, je lui en donnerai une de cent livres. Garnier y consentira ou je cesserai d'être son amie. » — Aye prend congé de la marquise Aldegonde. De retour à Avignon, elle fait emprisonner Sanson et se croit désormais en sûreté ; mais de nouvelle épreuves l'attendent. Bérenger l'a suivie, il vient l'assiéger dans le palais de ses ancêtres et ravager son pays. P. 32-34.

Siége d'Avignon. — Combats sous les murs de la ville. — Joûtes de Bérenger contre Girart de Riviers, d'Amauguin contre Guinemer. — Amauguin tombe

aux mains des défenseurs d'Avignon. Il est conduit devant Aye, qui le fait jeter en prison.— La duchesse triomphe de cet avantage. Du haut des murs, elle répond, en raillant, à Bérenger qui lui reproche d'avoir allumé cette guerre par sa préférence pour Garnier: « Vous prêchez bien, Bérenger ; il ne vous manque pour faire des sermons qu'une chape, une tonsure et un psautier. Pour moi, je vous ai bien logé Sanson et Amauguin, et dans un tel logis que l'année pourra bien se passer sans qu'ils voient leurs pieds. » P. 34-36.

Tout entier au désir de la vengeance, Bérenger abandonne le siége d'Avignon, mais pour le reprendre avec des renforts. Il lève son arrière-ban : il fait mander Milon l'Ardenois, Othon de Bavière et le vieux Haguenon, et, suivi de plus de vingt mille chevaliers, reparaît sous les murs de la ville. La veille même, la duchesse, qui ne s'attend point à ce retour, a congédié ses hommes. Elle dort, et pendant son sommeil un rêve sinistre vient l'agiter. Elle songe que Garnier est revenu d'Espagne ; elle le voit entrer dans sa chambre et court à lui une rose à la main ; mais Garnier la repousse et veut la frapper de son épée. De douleur et d'effroi elle s'éveille en sursaut, et entend résonner les clairons de l'armée de Bérenger. — Bientôt les échelles sont dressées, les portes sont enfoncées, la ville est envahie. — La duchesse, entourée seulement de quelques serviteurs, voit briser les portes de sa chambre, où Bérenger entre en vainqueur. « Aye, lui dit-il en la saisissant par la main, me voici arrivé à mon but. Pour en venir là mes yeux ont été souvent privés de sommeil, et mon corps est endolori par le poids de mes armes. Mais je le tiens, le cerf que j'ai tant couru. Rendez-moi Sanson et Amauguin, je le veux ; ils iront me chercher assez de chevaliers pour

faire le désespoir de Garnier de Nanteuil. — Bérenger, répond la duchesse, tu récolteras ce que tu sèmes. Charlemagne abattra ton orgueil comme il fit celui de Guimar, à qui il enleva Marteuil. (1) » P. 36-38.

Bérenger n'ose demeurer en possession d'Avignon, tant il redoute Charlemagne. Il se contente de piller la ville, d'où il emporte un immense butin. Il délivre Sanson et Amauguin et emmène la duchesse captive au château de Grellemont. — Il la ferait entrer aussitôt dans sa couche s'il n'en était empêché par ses neveux. « Tenez-la prisonnière, lui disent-ils, et continuez la guerre. Si vous réussissez à tuer Garnier, vous demanderez merci à Charlemagne et vous obtiendrez de lui sa nièce et le fief d'Avignon. » Pour assurer l'effet de ce conseil, ils lui font jurer de ne point parler sans témoins à la duchesse. — Bérenger se croit sûr maintenant de posséder Aye et de ravir à Garnier le fief d'Avignon, mais il sera mis fièrement à la raison. Des messagers sont partis d'Avignon pour l'Espagne, où Charlemagne est en guerre contre les Sarrasins.

Avant d'avoir dépassé Narbonne, les messagers ren-

1. Allusion à un poëme aujourd'hui perdu, dont le héros était sans doute le même personnage que celui qui figure dans la chronique de Philippe Mouskes :

Estourmis mil en i mena
Dont oncqes nus n'en retorna ;
GUIMARS *.v. cens à bons obiers*
Preudomes, vaillans et apiers.

(T. I, p. 210.)

Et ailleurs :

GUIMARS *i vint tous aficiés,*
L'épée traite vait ferir
.I. paien por moult grand aïr. Etc.

(T. I, p. 293.)

contrent l'empereur qui revient en France. Il a défait les païens au siége de Tarragone, et en a tué plus de cinquante mille; il a détrôné l'émir de Cordoue et a donné sa couronne au comte de Barcelone. Les messagers lui apprennent le malheur de sa nièce et l'affront qu'elle a reçu. Il eût fallu voir Garnier, en ce moment, se défaire lui-même, se tordre les mains, s'arracher les cheveux! Charles appelle à lui les princes, les ducs et les comtes de Bavière et d'Allemagne, de Bourgogne, de France et du Hurepoix. « Barons leur dit-il, si vous ne m'aidez à confondre les deux fils de Ganelon, à qui j'ai donné Grellemont, et qui ne m'en aiment pas davantage, par saint Pierre, vous ne me reverrez jamais porter couronne à Saint-Denis. Il faut que je tire vengeance de cette douleur qui me remplit le cœur. — Chevauche, puissant roi, répond l'un des barons. Voici tes hommes réunis autour de toi. Quelle est donc la terre dont tu ne pourrais te rendre maître? Réduisons en cendres cités et châteaux, et venge ainsi ton baron de l'affront fait à sa femme. — Ah Dieu! dit l'empereur, qu'il fait bon entendre de telles paroles. » — Bientôt résonnent à la fois plus de vingt mille clairons. Bérenger n'aura pas été longtemps près d'Aye; il va se sentir en péril de mort, s'il ne se défend bien. P. 38-40.

Les Français viennent camper dans les plaines de Landemore devant le château de Grellemont. — Forte position du château. — Sortie de Bérenger, de Sanson, d'Amauguin et du vieil Haguenon, suivis de trois mille chevaliers.— Ils poussent jusqu'au camp, et du premier choc abattent sur la place quatre cents des assiégeants. — Plus de trente mille hommes sortent des logis pour les repousser. Garnier est à leur tête. Le premier qu'il rencontre est Anséis, fils de Hague-

non et cousin de Bérenger. Il lui passe sa lance au travers du corps et s'écrie quatre fois : « Avignon ! chevaliers. Ils payeront cher la douleur de ma femme ! » — Haguenon a vu tomber son fils ; il veut le venger, et succombe, à son tour, à côté de lui. Atterrés par cette perte, les défenseurs de Grellemont n'essaient pas de lutter plus longtemps ; ils rentrent dans la place, poursuivis par les Français, qui avancent leurs tentes à une portée d'arbalète. Charlemagne fait dresser des mangonneaux et des pierriers qui ruinent les murailles et les maisons. — La duchesse paraît aux créneaux et encourage les assiégeants. P. 4c-42.

A la vue du danger qui le menace, Bérenger fait faire à l'empereur des propositions de paix. Il offre de rendre Aye, si Charles consent à lui pardonner et à le laisser vider sa querelle avec Garnier. L'empereur répond, en jurant par saint Gilles de Provence, que, s'il tient Bérenger et les siens, il les fera tous pendre. Plus effrayé encore, Bérenger mande ses neveux et les principaux de ses chevaliers pour tenir conseil avec eux. La fuite leur paraît le seul moyen de salut. « J'ai vu ici dans le port, dit l'un d'eux, un solide navire et qui tient bien la mer. Il arriva hier avec une riche cargaison Achetons-le et passons en Perse ou en Afrique, à Babylone, en Barbarie ou en Espagne. Là, dame Aye pourra être à vous, chose impossible en terre chrétienne. » — L'avis est adopté d'une commune voix, le navire acheté avec son équipage et muni de vivres pour un an. Bérenger s'y embarque avec les siens, emmenant la duchesse, pour laquelle il abandonne son fief. — Ce fut une grande surprise à Grellemont quand on y sut ce départ. Charlemagne fut mandé ; on lui ouvrit les portes, on lui rendit le châ-

teau. Il fit don à Garnier de Grellemont et de La Roche. P. 42-44.

Cependant Aye est en mer et s'abandonne à la douleur. Gamion le courtois la reconforte en lui chantant un lai qu'il accompagne de sa rote. Le navire fait force voiles, poussé par un bon vent. Il arrive bientôt à Aigremore, une cité des îles de Majorque. Le roi du pays a nom Ganor; c'est le cousin germain de l'émir d'Afrique. Il est tout jeune encore et n'a point de femme. En ce moment il est assis, entouré de ses barons, dans un beau jardin, sous les murs de l'antique cité, et prend plaisir à voir s'escrimer l'un contre l'autre deux captifs français : Hernaut de Gironde et Garin d'Anséune, qui sont tombés entre ses mains, et qui, chaque jour, luttent ainsi devant lui. Un païen vient lui annoncer l'arrivée du navire qui porte, dit-il, quelque puissant seigneur, amiral ou roi, et une belle dame, comtesse, duchesse ou reine. — « Bonne aubaine pour moi qui n'ai point de femme, » dit en riant Ganor. Il en tressaille de joie et court au port avec ses barons. Il aperçoit Aye, s'émerveille de sa beauté et veut savoir d'où elle vient, elle et ses compagnons. — « De France, répond Bérenger. Nous y avons eu de tels démêlés à la cour de Charlemagne que de nos jours nous ne pouvions espérer en voir la fin. Nous avons entendu parler, beau sire, du roi Ganor. On nous a dit que jamais meilleur chevalier ne porta écu ni lance. S'il y consent, nous nous engagerons pour un an à son service, afin de l'aider à défendre sa terre et à conquérir celle d'autrui. — Vous avez pris le bon chemin, dit Ganor, en venant ici, et ne songerez jamais à retourner en France. Mais dites-moi, quelle est cette dame si belle? Peut-être une cousine, une parente à

vous? Si cependant vous me la voulez vendre pour de l'or fin, je l'épouserai et en ferai ma compagne. — Ce ne sera pas de sitôt, répond Bérenger : ce n'est pas la coutume en notre pays de France qu'un bon chrétien vende sa femme. — Mais, par Mahomet, dit Ganor, c'est la coutume ici que tout ce qui arrive dans le port, un beau cheval comme une femme, appartienne au roi, si c'est son plaisir, et toutefois, je vous le répète, en l'achetant à prix d'or. — Plutôt la mort, répond Bérenger. — Ami, lui dit Ganor, prétends-tu donc me faire tort et me tiens-tu pour un sot? A aucun prix je ne laisserai d'user du droit qu'ont eu mes ancêtres. » — Bérenger tenait en main son épée au pommeau d'or; il en pensa frapper Ganor; mais il n'atteignit qu'un païen qui était près du roi, et de sa lame d'acier lui trancha la tête. Dans le même temps, un autre Sarrasin est frappé à mort par Amauguin le brun. — Ganor s'enfuit; les Français reprennent la mer, mais bientôt Ganor les fait poursuivre par plus de cent galères. Assaillis de toute part comme le sanglier par les chiens quand il est blessé à mort, ils sont pris et ramenés au port. Il eût fallu entendre alors les lamentations de la duchesse : « Sainte Marie, s'écrie-t-elle, à l'aide! Ah! traître Bérenger, que Dieu te maudisse! Pourquoi m'as-tu arrachée à ma douce compagnie, à ma douce France, où j'ai été si tendrement élevée? Tu vas trouver ici la mort, et moi la honte. » Et Ganor, qui savait parler roman, lui répond : « Soyez sans crainte, belle sœur, douce amie. Que Mahomet vous soit en aide! Si vous me voulez croire, je vous prendrai pour compagne, car je n'ai point de femme. « En même temps il donne l'ordre d'épargner les prisonniers et de met-

tre en sûreté tout ce que renferme leur navire. P. 44-47.

On fait monter la duchesse sur un mulet de Syrie, on l'emmène dans la cité, on la conduit à la mosquée où est écrite la loi de Tervagant. Là se rendent en foule les Sarrasins, la tête penchée sur la poitrine. « Ah Dieu! s'écrie la belle, en quelles mains suis-je tombée! Que maudite soit pareille compagnie! » — Au même instant voici venir Alfamion l'Arménien, un païen qui ne cesse de courir le monde. Il a été à Rome, en Pouille, en Sicile et jusqu'en France, où il a assisté à mainte assemblée. Il reconnaît les barons français et sourit. Ganor s'en aperçoit et lui dit : « Tu connais donc ces hommes? Qui sont-ils? – Par Mahomet, beau sire, répond Alfamion, ce sont les meilleurs barons de France. Voici la belle Aye, la dame d'Avignon, la nièce de l'empereur Charles. Je l'ai vue lorsqu'elle épousa Garnier, fils de Doon. Voilà Bérenger et Sanson, deux fils de ce Ganelon dont la trahison causa la mort des douze pairs et la défaite de Charlemagne. L'Espagne est leur obligée et leur doit reconnaissance : hâtez-vous donc de les faire délivrer. » Ganor ordonne qu'on les amène devant lui et leur parle ainsi : « Barons, n'êtes-vous point frères? avouez-le moi : vous chercheriez vainement à me le cacher, car je sais que Ganelon fut votre père; dites moi aussi pourquoi le roi Charles vous a bannis de France. Et cette dame, d'où vient-elle? où l'avez-vous trouvée? comment est-elle ici, séparée de son seigneur? l'avez-vous enlevée de vive force? » — C'est Aye elle-même qui répond au roi, et, les larmes aux yeux, lui raconte son infortune : « Beau sire, ajoute-t-elle, faites-moi bien garder et

que je demeure ici en sûreté, car on ne manquera pas de venir me redemander à vous lorsqu'on saura que je suis en vos mains. Ma rançon vous sera richement payée de l'or le plus fin de France, et plus de quatorze fois mon poids. Mais dès à présent, beau sire, si vous faisiez dresser des fourches là haut sur cette montagne, et si vous y faisiez pendre Bérenger et son frère, vous seriez assuré de mon amitié. — Dame, répond Ganor, nous n'en ferons rien. Il ne serait ni juste ni beau que nous les fissions mettre à mort, car ils sont les fils de ce Ganelon dont la trahison causa la mort des douze pairs et la défaite de Charlemagne. Je les enverrai au roi Marsile, sous la conduite de Maingot et de Baratron, et vous pouvez croire qu'il leur fera un beau présent. Il mettra toutes ses cités à leur disposition et ne retiendra de leurs richesses que la belle Aye (1). Vous aurez un an de répit jusqu'à mon retour de la Mecque, puis je vous prendrai pour femme selon la loi païenne. — Puisse le Seigneur ne jamais t'accorder cette joie ! » dit tout bas la duchesse. P. 47-50.

1. Il semble que ce passage du texte ait besoin d'être modifié pour donner un sens plus conforme aux circonstances du récit. Ce n'est pas le fils de Marsile qui retiendra la belle Aye ; c'est Ganor lui-même qui la retient pour en faire sa compagne. On pourrait peut-être, en substituant *retendra*[i] à *retendra*, lire ainsi les paroles de Ganor :

> *Je les envoierai au roi Marcillion,*
> *Mon conduit avec eus, Maingot et Baratron.*
> *Je vos plevi ma foi il lor fera gent don,*
> *De totes ses cités les metra à bandon.*
> *Ja de tot lor avoir ne retendra*[i] *mangon,*
> *Fors solement Ayen, etc.*

Il faudrait comprendre, en ce cas : « Quant à moi, je ne retiendrai rien de ce qu'ils ont, excepté Aye. »

Départ de Maingot et de Baratron, qui conduisent Bérenger et son frère au roi Marsile. — Leur arrivée à Morinde. — Situation de cette ville, où réside le roi sarrasin. — Sur la place, au-devant de son palais. croissent quatre lauriers. Ce fut là que Ganelon prépara la mortelle trahison qui fit tomber les douze pairs sous le glaive. Dieu fit en ce lieu un grand miracle en faveur de Charlemagne : les lauriers ne portèrent depuis lors ni feuilles ni boutons, quoique leur tige demeurât verte. — « Qui sont ces chevaliers ? » demande le roi en voyant arriver Bérenger et Sanson. Bérenger, qui savait la langue des Sarrasins, lui répond : « Sire, nous sommes de France et du plus haut lignage ; nous sommes fils du comte Ganelon, qui fut l'ami de votre père. Banni injustement par Charlemagne, je suis tombé entre les mains du roi Ganor, qui m'envoie à vous. Je suis prêt à porter votre enseigne sur le champ de bataille contre quiconque vous ferait tort, et, si je ne fais mourir de douloureuse mort tout chrétien qui aborderait à votre port, que je ne reçoive jamais de vous la valeur d'un anneau d'or. » — A ces mots le roi lui passe les bras autour du cou et lui dit : « Par Mahomet ! vous serez des nôtres. Bérenger, bel ami, que vous avez sagement fait d'abandonner la France pour venir à moi ! Je ferai de vous un puissant roi et vous donnerai tant du mien, si vous le voulez accepter, que lorsque Charles le saura, lui et ses Français, il n'est pas un d'eux qui ne s'en émerveille. Je vous fais don de Monsecret et de la terre de mon oncle. Vous aurez là une grande seigneurie, et je vous accorde pour femme ma sœur Plomboie. » Bérenger l'entend et tombe à ses pieds. Le misérable ! comme il renie sa loi en prena pour femme une Sarrasine ! « Puissant roi, dit-

puisque je demeure avec toi, fais-moi justice de Ganor. Sire, tu ne sais pas quel trésor il m'a ravi ! Une femme d'une beauté sans pareille. Redemande-la à Ganor. Si tu la peux obtenir, et si Dieu permettait que tu en eusses un héritier, tu aurais droit par là à la couronne de France, car Charles n'a point d'enfant qui en soit digne : il n'a qu'un seul fils qui ne voit ni n'entend. » Le roi consent avec joie à la demande de Bérenger : il dépêche deux messagers à Ganor pour le sommer de lui rendre Aye. P. 50-52.

Arrivée des messagers à Aigremore. — Leur entrevue avec Ganor. — En vain le menacent-ils d'une guerre aussi terrible que celle qu'alluma la belle Hélène ; Ganor leur répond par un refus dédaigneux. « Amis, leur dit-il, je ne fais pas plus de cas des fils de Marsile que d'une châtaigne. Le Mont Joux sera une plaine et la mer deviendra terre avant que je leur rende Aye, dont je veux faire ma compagne. » Puis il regarde Aye, la voit fraîche comme une fleur et tremblant de tous ses membres de peur d'être livrée par le Sarrasin. « Sois sans crainte, gentille sœur, lui dit-il, tant que je pourrai réunir vingt ou trente chevaliers je ne te rendrai jamais à personne ; je t'emmènerais plutôt au royaume d'Otrante, ou je passerais la mer pour aller en France et pour toi j'embrasserais la foi chrétienne. » — Les messagers s'en retournent sans oser prendre congé de Ganor. Ils rapportent sa fière réponse aux fils de Marsile et la guerre commence aussitôt. P. 52-54.

Pendant que Ganor se défend en baron contre les ennemis qui ont envahi sa terre, la belle Aye est enfermée dans une tour merveilleuse, la tour d'Aufalerne. Là elle n'entend ni messe, ni matines, ni vêpres, ni sermon ; elle ne sait rien du monde, elle ignore

quand tombent les fêtes. Trois reines s'empressent à la servir, qui lui enseignent la loi de Mahomet. Par sa vertu, par sa sagesse, elle se fait louer de tous. et demeure inviolablement fidèle à Garnier, fils de Doon. P. 54-55.

Le souvenir de la belle Aye n'est pas moins cher à Garnier. Un jour de Saint-Michel, comme il revient de courre le cerf en nombreuse compagnie, il va se reposer à l'écart sous l'ombre d'un verger. Là, il se fait dire une chanson qui lui rappelle Aye. Il pâlit, et l'on eût pu faire une grande lieue à pied avant qu'il prononçât une parole, lorsque passe près de lui un pèlerin à longue barbe, l'écharpe au cou, et tenant une palme à la main. Garnier l'appelle, le fait asseoir près de lui et lui demande d'où il vient. Le pélerin répond qu'il est allé prier à Saint-Jacques, mais qu'il est tombé aux mains des païens. Il a été vendu, dit-il, à un roi qui n'aurait point son pareil s'il était chrétien. Il a vu là deux chevaliers de France, captifs comme lui : Garin d'Anséune et Hernaut de Gironde ; il y a vu aussi une noble dame, la plus belle du monde, qu'on appelait Aye. « Le roi, ajoute-t-il, soutient en ce moment une guerre terrible contre les deux fils de Marsile et contre le duc Bérenger ; il m'a rendu la liberté en me faisant jurer de venir en France lui chercher des gens de guerre à sa solde. Qui voudrait y aller y pourrait gagner beaucoup. » A ces mots, le duc se jette au cou du pèlerin et l'embrasse plus de sept fois en souvenir d'Aye. « Dis-tu vrai, ami ? Dieu t'ait en sa garde ! Es-tu bien venu en France chercher des gens de guerre pour secourir la dame que tu as vue ? Elle est ma femme ; Bérenger me l'a enlevée. Dieu, faites que j'en aie vengeance, et *si je vis, je l'aurai* à la pointe de ma lance ! — Oui,

dit le pèlerin, sur ma foi, c'est pour secourir la dame que je viens ici chercher des gens de guerre. Le roi ne l'abandonnera pas, dût-il y perdre la vie : jamais femme ne mit au monde un tel Sarrasin. — Ami, reprend Garnier, me puis-je fier à toi ? me conduirais-tu près d'Aye, au royaume de Ganor, le noble baron ? J'emmènerais avec moi dix compagnons seulement. Nous servirons le roi et lui livrerons nos ennemis sans lui rien demander pour prix de ce service. Mais tu me jureras de ne me point faire connaître au roi Ganor ni moi ni les miens. » — Le pèlerin y consent, et Garnier s'apprête à partir. — Noms des chevaliers qui l'accompagnent. — Ils font raser leur barbe et leurs cheveux de façon à se rendre méconnaissables. — Leur embarquement. Description du navire qui doit les porter à Aigremore. — Leur arrivée en vue de la tour d'Aufalerne. « Baron, dit le pèlerin à Garnier, vois-tu cette grande et belle tour qui semble toucher le ciel ? C'est là qu'est renfermée dame Aye. — Quelle joie si nous l'en pouvions tirer, s'écrie un des compagnons de Garnier ! » — Le pèlerin, dépêché auprès du roi pour lui annoncer l'arrivée des chevaliers, le trouve dans un sombre courroux. Ce jour-là même Ganor avait combattu contre les païens : son sénéchal avait eu la tête tranchée, et lui-même, atteint de deux coups de lance, faisait panser ses blessures, lorsqu'il voit arriver le pèlerin. « Sire, dit le pèlerin après s'être agenouillé devant le lit du roi, me voici revenu de France, d'où je vous ai ramené des gens de guerre tels qu'on n'en trouverait nulle part. Ils vous serviront pendant un an, et s'ils ne vous livrent vos ennemis morts ou captifs, vous n'aurez point à leur tenir compte de leur service. » Grande est la joie de Ganor à cette nouvelle. « Mais, dit-il

au pèlerin, les connais-tu, ami, ces hommes qui sur ta parole ont quitté leur pays pour venir ici? — Oui, certes, beau sire, répond le pèlerin. Ce ne sont ni rois, ni princes, ni ducs, mais de hardis vavasseurs, des gens de guerre éprouvés qui viennent mettre leur courage à votre solde. » P. 55-60.

Ganor envoie son maître sénéchal pour recevoir les chevaliers français qui débarquent avec leurs chevaux. — D'une des fenêtres de sa tour Aye les aperçoit et s'écrie : « Voilà des armures qui ont été faites dans mon pays! — Qu'avez-vous, belle sœur? » lui dit une de ses gouvernantes; et la duchesse lui demande à son tour : « Sais-tu expliquer les songes? Cette nuit j'ai eu une terrible vision durant mon sommeil. J'étais sur une montagne, le roi Ganor à mes pieds, couché sur l'herbe, et je tenais sa tête entre mes mains, lorsque deux aigles fondirent sur nous, comme pour nous arracher les yeux à tous deux. Mais un faucon survint, qui arrivait du côté de mon pays, et avec lui un lion d'une blancheur sans pareille. Le faucon se rua sur les aigles et ne lâcha point prise qu'il ne les eût abattus à terre, où le lion les mit en pièces. — Dame, s'écrie la païenne, c'est une grande joie qui vous est promise : un secours vous est arrivé, et, si le roi le savait, il en pourrait être marri. » P. 60-61.

Cependant les Français reçoivent bon accueil du roi et des siens. Ils demeurent longtemps sans combattre. Un jour le duc Garnier, en revenant de la chasse avec deux de ses compagnons, passe sous la tour où est enfermée la belle Aye. Accoudée sur sa fenêtre, la duchesse les aperçoit et s'écrie : « Guerriers de France, parlez-moi un peu, car moi aussi je suis française. Dites-moi des nouvelles de ma douce patrie. Pour Dieu,

Charles, notre empereur, vit-il toujours? » Garnier l'entend et lève la tête. Elle le reconnaît et lui dit : « Ah! noble baron, comme vous m'avez oubliée! Quelles peines j'ai endurées pour l'amour de vous, exilée et captive sur la terre étrangère! » A ces mots, elle prend son anneau d'alliance orné de trois pierres précieuses, dont l'une, qui venait du paradis terrestre, avait été douée par Dieu d'une telle vertu qu'elle était comme féée. La femme qui la portait ne pouvait, contre son gré perdre sa virginité. Aye jette l'anneau à son époux, qui le reconnaît, et désormais la duchesse ne sera plus en souci de sa délivrance. — Cependant les fils de Marsile, à la tête d'une troupe d'élite, ont quitté leur camp, et viennent un matin, au lever du soleil, pousser leur cri de guerre sous les murs d'Aigremore. Ganor, guéri de ses blessures, mande auprès de lui les Français: « Barons, leur dit-il, armez-vous, et nous ferons des sorties le matin à l'aube du jour et le soir à la clarté de la lune. Je ne me priserais pas un gant si je ne pouvais soutenir la lutte à vos côtés. Je sais me servir de l'écu, n'en doutez pas, et si je suis désarçonné, qu'importe? Pourvu que je puisse combattre à l'épée, je ne pense pas trouver mon maître. Deux prisonniers français qui sont tombés dans mes mains l'an dernier m'en ont assez appris pour que je n'aie plus de leçons à demander à personne. — Faites-nous les donc voir, sire, dit un des compagnons de Garnier. » — Ganor donne l'ordre qu'on les amène, et les barons reconnaissent avec joie Garin d'Anséune et Hernaut de Gironde. Garnier va au-devant d'eux et leur dit : « Ne nous nommez point, vaillants chevaliers; nous sommes à la solde du roi Ganor; nous allons lui demander votre délivrance. » — Ils la demandent en effet, l'ob-

tiennent, font armer Garin et Hernaut et se renforcent ainsi de deux nouveaux compagnons. P. 61-64. — Ils entendent les fils de Marsile, qui les appellent à grands cris en frappant de leur lance contre les portes de la ville. Les voilà qui piquent leurs chevaux et qui vont montrer le courage du faucon. — Les Sarrasins tombent sous leurs coups, la terre en est jonchée : il n'en échappe pas cent. « Aux armes! barons, s'écrie l'un de ces fugitifs en rentrant au camp. Je puis vous dire des nouvelles de Ganor : il a à son service des guerriers français qui nous ont mis en tel état que, sur mille chevaliers, il ne nous en reste pas trente. » A ces mots, Bérenger, Sanson et Amauguin courent au combat. Ils sont bientôt en face de Garnier et de ses compagnons, qu'ils ne reconnaissent pas. — Grande est la joie de Garnier quand il aperçoit son rival. Il fond sur lui, traverse d'un coup terrible l'écu et le haubert de Bérenger, lui plonge dans le corps le fer de sa lance avec le gonfanon, lui déchire les entrailles, lui brise l'échine en deux parts et le renverse sans vie sur le sable, en lui disant à demi voix : « Ce fut pour ton malheur que tu vis la nièce du roi Charles, et c'était ici, loin de la France, que tu en devais être puni! » — Sanson a vu mourir Bérenger, dont le destrier s'enfuit : « Frère, s'écrie-t-il, qui vous a tué me laisse en grand deuil : tant que je vivrai, je ne connaîtrai plus la joie! » A ces mots, il brandit sa lance, court sur Garnier, qu'il n'atteint point, et tombe aux mains de ses ennemis, qui le font prisonnier. Bérart et Amauguin ne tardent pas à le suivre dans la même prison. — La bataille continue et se termine à l'avantage de Ganor. P. 64-68.

Les barons français lui demandent leur congé : ils

ont achevé leur tâche. Mais Ganor les retient; il les prie de rester pour garder sa terre pendant qu'il ira en pèlerinage à la Mecque. C'est un devoir qu'il n'a pas encore rempli et dont il veut s'acquitter sans plus tarder. « A mon retour, dit-il, je prendrai, comme de raison, pour femme celle qui a été cause de cette guerre; vous recevrez de moi de quoi vous enrichir tous, et si je vous rappelle, vous reviendrez volontiers. » — Ganor part, en effet, avec une suite nombreuse, et laisse la garde de sa terre au fils de Doon. P. 68-69.

Il y avait trois ans que la duchesse était captive, lorsqu'une nuit de la Saint-Jean (fête que les païens célèbrent plus religieusement que nous), elle voit entrer dans sa tour les douze compagnons. « Noble fils de baron, dit-elle à Garnier, que de peines je vous ai coûtées! Puisse le Seigneur Dieu vous en récompenser! » Puis elle le couvre de baisers. « C'est assez de caresses, dit l'un des barons; les nuits sont courtes, et si les païens nous aperçoivent, nous sommes perdus! » — Le trésor du roi était entre leurs mains; mais le noble Garnier n'en prendrait pas la valeur d'un bouton : il ne veut que sa femme. — Deux de ses preux compagnons pénètrent dans la prison où sont renfermés Amauguin, Bérart et Sanson, les délivrent et les font embarquer sur le navire qui doit les emporter tous. — Ils partent et arrivent à Grellemont le onzième jour. — Le bruit se répand bientôt dans le pays que Ganor est de retour avec Aye d'Avignon, et de toute part on accourt pour leur faire fête. Les évêques et les clercs accueillent avec grande joie le fils de Doon, qui, non content de pardonner à Amauguin et à Sanson, leur accorde ses deux sœurs et rend à l'un La Roche, à

l'autre Grellemont (1). — Aye et Garnier ne tardèrent point à retourner à Avignon, où ils se reposèrent volontiers des peines qu'ils avaient endurées. Dieu leur donna un héritier qui eut nom Gui. Ce fut Gui le sauvage, qui eut guerre avec Charlemagne. P. 69-71.

(*Ici le trouvère prévient ses auditeurs que la chanson n'est point finie, et que qui n'en entendrait pas plus long perdrait la plus belle part du récit.*)

Ganor en revenant de la Mecque apprend qu'il a été dupe des Français. « Garnier de Nanteuil, lui dit un messager envoyé à sa rencontre, n'était venu se mettre à votre solde que pour reprendre sa femme. Il l'a tirée de la tour et l'a emmenée ainsi que tous vos prisonniers. » — Douleur de Ganor à cette nouvelle. — De retour à Aigremore, il reste plus d'un an sans se baigner et sans changer de vêtements, laissant croître ses cheveux et sa barbe. Il était beau, cependant; son teint était clair comme l'or le plus pur. Large des épaules, mince de la ceinture, il avait le corps bien fait, les mains belles et blanches et le cou gros.

Il forme le projet de partir pour la France avec un de ses interprètes, qui était bon compagnon, et part en effet comme pour aller accomplir une pénitence. Arrivé au port le plus voisin, il fait marché pour son passage et pour celui de sa suite avec le patron du navire le *Saint-Clément*. C'étaient de riches marins de Gênes et de Pise qui montaient ce navire et faisaient

1. Les deux fiefs qu'il avait reçus lui-même de Charlemagne après la fuite de Bérenger. Voyez ci-dessus, p. XLIV.

le commerce des épices et des plantes médicinales, qu'ils allaient acheter dans toutes les contrées païennes. « D'où êtes-vous, beau sire ? demande à Ganor le patron de la nef. — De Saint-Denis en France, et je suis le frère du riche Gaifier. — Si Dieu me prête vie, répond le marin, et si je n'ai point vent contraire, dans quinze jours vous pourrez être à Saint-Denis. Il y a une foire franche à Avignon. Le duc Garnier, fils de Doon, l'y a établie en y ramenant sa femme, qu'il a si vaillamment reconquise et tirée de la tour d'Aufalerne. C'est là que se rend mon navire avec quatre mille autres. » P. 71-73. — Belle occasion pour Ganor. Il s'embarque, et au bout de dix jours il est à Avignon. — Il admire le pays et regrette de n'y être point venu avec une flotte pour en faire la conquête. — Il entre dans la ville, s'arrête sous un arbre devant le perron du palais, et ne tarde pas à voir la duchesse qui revient de vêpres. « Dieu vous garde, lui dit-il; on ne vit jamais si belle dame! » Puis il lui demande l'hospitalité. Aye le regarde, et peu s'en faut qu'elle le reconnaisse : « Frère, lui dit-elle, je t'ai vu quelque part, mais je ne saurais dire où. — C'est à Laon, Madame, répond Ganor. j'y ai vu faire vos noces, et quand la cour se sépara vous fûtes la cause d'une grande guerre. — Êtes-vous donc de Laon ? reprend Aye. — Non, Madame, je suis né en Vermandois. — Et à quelle occasion faites-vous pénitence ? — Madame, j'ai tué un de mes frères en un tournoi à Bouillon dans les Ardennes. Je reviens de Rome, en passant par Saint-Gilles de Provence, et me rends maintenant au Puy-Sainte-Marie, et de là à Saint-Martin de Tours. — Il a le diable au corps, disent tout bas ses compagnons! Si elle nous reconnaît c'en est fait de nous. » — Durant

cet entretien, Ganor avait retiré le gant de sa main droite. Au petit doigt de cette main, qui était belle et effilée et blanche comme neige, brillait un anneau d'or orné d'une pierre précieuse d'une vertu singulière : qui la porte n'éprouve ni faim ni soif. La duchesse s'approche du pèlerin et lui tire l'anneau du doigt, en lui demandant : « Bel ami, n'en aurez-vous point regret ? — Non, sur ma foi, douce dame, répond Ganor ; gardez l'anneau et le gant aussi. » Puis, comme il veut prendre congé de la duchesse, elle le prie de remettre son départ au lendemain matin, et le fait conduire à l'hôtel du prévôt Garin Bonnefoi, où était le jeune Gui, son fils.

Arrivé chez son hôte, qui demeurait près des murs de la ville, Ganor s'informe de lui où est le duc Garnier. — « Beau sire, répond le prévôt, il a conduit une grande armée à Nanteuil, dont il fait réparer les murs et les défenses. » — Ganor en éprouve grand déplaisir. Il avait avec lui deux félons Sarrasins : Baratron et Margot. Celui-ci était pourvu d'une racine dont on ne peut goûter sans tomber soudainement dans un profond sommeil. Il s'en sert à table pour endormir l'hôte et tous les convives. Les portes sont refermées sur eux, et Ganor s'enfuit avec ses compagnons, emportant le fils de la duchesse. P. 73-77.

Ils courent au port, où ils trouvent un marin qui apprêtait sa nef pour mettre à la voile. « Hâte-toi. l'ami, » lui dit le roi en lui donnant de l'or. Mais, avant de s'embarquer, Ganor avise sur le rivage un paysan qui labourait. « Tiens, l'ami, lui dit-il, prend cet or, va-t'en tout droit à Avignon, et dis de ma part à la duchesse que le pèlerin qui l'a si bien déçue est l'arabe Ganor, que j'emporte avec moi le petit Gui, son fils, qu'elle ne le reverra pas jusqu'à

ce qu'il ait appris à parler ma langue, et que je lui laisse en gage mon anneau et mon gant. » — Une fois parti, Ganor dit au patron de la barque : « Es-tu bien pourvu de vivres ? — Oui, répond le marin, j'en ai assez pour vous nourrir pendant un an. — De quel pays es-tu ? — Sire, du pays de Ganor, de celui qu tint en prison la duchesse Aye, comme le dit la chanson. — Hâte-toi donc, frère, car je suis ce roi que tu viens de nommer. Si Garnier m'a ravi la duchesse que je tenais prisonnière, j'ai bien pris ma revanche aujourd'hui en lui ravissant à mon tour le petit Gui, son fils. » A ces mots, il soulève un manteau et lui montre l'enfant, qui pleure et veut, dit-il, retourner à la maison, car sa mère aura du chagrin s'il tarde tant. Ganor le console avec un émerillon (1). P. 77-78.

Au même moment, la duchesse endormie dans son palais est éveillée en sursaut par un songe terrible. Elle voit sa ville en flammes ; elle voit son fils jeté par deux ours dans la gueule d'un lion ; elle voit un griffon qui saisit à la fois et le lion et l'enfant, et les emporte vers la tour d'Aufalerne. Dans sa frayeur elle se lève pour aller prier au moutier Saint-Simon, et envoie à l'hôtel du prévôt pour avoir des

1. Le moyen employé par Ganor nous paraît plus efficace pour consoler un enfant qui pleure que celui dont s'avisa en semblable ocurrence un moine de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, lequel cependant ne laissa pas de réussir, comme l'atteste une charte du cartulaire de cette abbaye. Cette charte de l'an 1050 se termine ainsi : « *Ibi rei geste testes affuerunt : Mainus de Castro Felicense, Adelaïdis uxor ejus, Juthalis puer, filius eorum*, qui, vagiens adductus inter amplexus matris, ab Hernaldo monacho duodecim denariis pacificatus quievit. » (D. Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, t. I, p. 398.)

nouvelles de Gui. — Elle apprend bientôt avec effroi qu'elle a perdu son fils, et que c'est Ganor qui le lui a enlevé.

Arrivée de Ganor à Aigremore. — Il prend grand soin de l'enfant, qui croît et embellit. — Education du jeune Gui. — Il devient sénéchal de Ganor. — Lorsqu'il a atteint l'âge de la chevalerie, il est armé par le roi. P. 78-79.

Garnier, cependant, est desservi auprès de Charlemagne par ses deux beaux-frères Sanson et Amauguin, par leurs cousins germains Milon et Auboin, et par un de leurs proches parents, Othon l'Allemand. Un jour de Pâques que l'empereur tenait sa cour à Saint-Denis en France, Sanson et Amauguin, profitant de l'absence du duc, se plaignirent de lui en ces termes : « Sire, faites-nous justice de Garnier fils de Doon, qui a tué notre frère Bérenger. Il nous a donné ses sœurs, mais en nous frustrant de la moitié du fief de Nanteuil, et voici que maintenant il en répare les défenses sans votre aveu. Il ne marche jamais seul. C'est par crainte de vous, sire, que nous n'osons porter la main sur lui ; mais, par saint Pierre, ajoutent-ils, si nous en trouvons l'occasion, nous ne lui laisserons pas la tête sur les épaules. — Qu'avez-vous dit, race d'enfer ? répond Charlemagne, son fief ne sera-t-il point à vous si son fils ne revient pas ? — Qu'importe ? dit Amaugin, je me soucie aussi peu de ses fiefs que de lui. — Sire, dit le comte Alerant, souvenez-vous de la prise de Nanteuil. Doon vaincu alla se réfugier en Pouille ; par malheur à sa mort il laissa trois enfants. La reine Blanchefleur en prit soin, mais ce fut à vous surtout que Garnier devint cher, et ce fut par vous qu'il fut armé chevalier. Vous lui donnâtes, sans l'avis de personne,

le fief d'Antoine, qui vous venait servir à la tête de quinze mille hommes, tandis que Garnier s'acquitte de son service avec quatre ou cinq des siens. Le château de Nanteuil, sire, est à la porte des domaines royaux, sur les confins de trois pays : l'Allemagne, la Lorraine et la France. Garnier vient d'en réparer les défenses sans votre aveu, et bien qu'il y restât encore assez de murailles. Quiconque aura Nanteuil ne sera jamais sans ressources : aussi le duc s'est-il vanté que votre fils Louis s'en apercevrait. » — Othon l'Allemand et Milon l'Ardenois tiennent à peu près le même langage : « Si nous savions, sire, ajoutent-ils, ne vous point causer de déplaisir, nous vous le livrerions d'ici à un mois. » — Ils font tant que l'empereur leur abandonne Garnier. P. 79-82.

Le duc avait deux neveux : Guichart et Alori, nés du mariage de ses sœurs avec Sanson et Amauguin, et qui étaient au service de Charlemagne. Quand ils apprennent que le projet est formé de détruire Nanteuil et de livrer Garnier, ils viennent devant l'empereur pour défendre leur oncle. « Garnier est votre homme lige, lui disent-ils, et vous a bien servi. Vous lui avez permis de refaire les murailles de Nanteuil. C'était son aleu ; il vous l'a donné pour le reprendre en fief, et voici que vous l'abandonnez à tous ses ennemis. Si jamais il vous sert, puisse Dieu ne lui venir jamais en aide ! » L'empereur ne fait que rire de ces paroles d'Alori : « Tu permettras bien, lui dit-il, que Garnier soit mis à mort? — Non certes ! » répond Alori, puis il prend congé du roi, et quitte la cour avec son frère. Le proverbe dit vrai : *Neveu venge mieux que fils*. P. 82-83.

Guichart et Alori courent informer leur oncle du danger qui le menace. Ils le trouvent avec la belle

Aye à Nanteuil, où plus de deux mille maçons font retentir la ville du bruit de leurs marteaux. — Sentiments de Garnier à la nouvelle du complot formé contre lui. — Aye compte sur le trésor rapporté d'Aufalerne pour soudoyer des gens de guerre et défaire les traîtres.

L'ennemi est bientôt aux portes de Nanteuil. Pendant que chacun court aux armes, Aye se met en prières et demande à Dieu le salut de son époux. — Sortie de Garnier à la tête de mille chevaliers. Dans cette première rencontre, où Dieu fait pour lui des miracles, le duc renverse tous ceux qu'il atteint et capture plus de cent prisonniers. — Guichart et Alori combattent à côté de leur oncle et en face de leurs pères, dont ils bravent les injures et les menaces. — Garin d'Anséune et Hernaut de Gironde viennent, à la tête de vingt-cinq mille hommes, porter secours au duc Garnier. — Sanson et Amauguin s'élancent vers eux, et, vaincus tous deux, tombent aux mains du duc. — La nuit survient et met fin au combat. Les royaux disent entre eux: « Le bon lot est pour Garnier: il emmène mille chevaux dont le pire se vendrait cent marcs à Pavie, et, comme dit le vilain : *Mieux vaut un tiens que deux tu l'auras.* » P. 83-88.

Rentré à Nantueil, Garnier fait livrer à son chartrier Sanson et Amauguin. Les deux prisonniers sont en butte aux railleries de leurs fils. « Par ma foi, père, dit Guichart, mieux vous eût valu demeurer dans votre fief de Grellemont que de faire la guerre à mon oncle Garnier. Là du moins vous auriez pu vous distraire à voir passer les navires, tandis qu'ici il s'écoulera bien un mois sans que vous puissiez apercevoir vos pieds. — Ah Dieu! ajoute Alori, voici qui est plus triste encore, c'est que Garnier veut les en-

voyer en Espagne au roi Ganor pour les échanger contre son fils! — Il ne l'oserait pas pour tout l'or du monde, répondent Sanson et Amauguin. Taisez-vous, misérables! Si Charles vous peut prendre, vous serez mis en pièces. » — Garnier les entend, et, n'étaient leurs fils, dans sa colère il leur trencherait la tête. En ce moment surviennent les femmes des deux traîtres, les sœurs du duc Garnier. Elles lui redemandent leurs époux. Garnier refuse de les rendre. Aye, à son tour, implore leur délivrance. Garnier forme alors le projet de les conduire en France et de les rendre à l'empereur pour rentrer en grâce auprès de lui. Il fait décharger de leurs chaînes Sanson et Amauguin, mande ses barons et se met en route avec une suite nombreuse. — Arrivé en Bourgogne, il est arrêté par une triste nouvelle : il apprend d'un messager que Milon l'Ardenois et Othon de Vaurin ont emporté de vive force sa cité d'Auberive, ont fait ses bourgeois prisonniers et s'en vont chargés d'un riche butin. « Ils passeront par ici, ajoute le messager. — Si je les laisse aller sans bataille, dit Garnier à ses barons, c'est ma perte et ma honte. » Sanson et Amauguin s'offrent à aller au-devant d'eux. Ils les combattront, disent-ils, et ne reviendront qu'avec leurs écus percés et leurs gonfanons déchirés. Guichart et Alori s'étonnent de ce dévouement de leurs pères : ils soupçonnent quelque trahison. Mais Sanson et Amauguin ne laissent pas de se bien montrer et d'engager la lutte avec la bande de Milon. — Bataille entre les deux troupes. — Celle de Garnier a l'avantage. Milon prend la fuite. Garnier le poursuit. Il va l'atteindre, lorsqu'assailli lui-même, en flanc, par deux de ses ennemis, il est blessé et desarçonné. P. 88-95.

Dès lors s'arrête la poursuite. Autour du duc ac-

courent tous les siens, Guichart et Alori, Sanson et Amauguin, ses deux sœurs, la duchesse. Aye tombe évanouie sur son époux. Revenue à elle, elle se lamente et se désespère : « Ah ! Dieu, s'écrie-t-elle, recevez mon âme, car je voudrais mourir ! » — On couche le duc sur l'herbe fraîche, à l'ombre d'un arbre ; on le désarme doucement. Il se ranime et demande : « Où sont mes deux neveux, Guichart et Alori ? — Sire, nous voici, répondent-ils. — C'est vous qui aurez ma terre, reprend Garnier, si mon fils ne revient point. — Et la mienne aussi, ajoute la duchesse. — Vaillants chevaliers, dit Garnier, portez-moi près du fils de Pepin ; je veux lui parler avant ma mort. » Les barons s'empressent de lui obéir : ils font une litière, y placent le duc et l'emportent ainsi en France, à Saint-Denis. — Le jour de leur arrivée on installait un nouvel abbé. L'empereur assistait à la cérémonie avec les barons du pays. Comme l'abbé chantait la messe, voici venir en pleurs les vassaux de Garnier portant leur seigneur. Il déposent la litière devant la croix. Charlemagne accourt à eux et leur demande : « Barons, qu'avez-vous ? » Amauguin le lui apprend. « Garnier est blessé, ajoute-t-il, et n'a plus longtemps à vivre. » Le duc a entendu la voix de l'empereur ; il se redresse sur son séant et lui dit : « Sire, vous m'avez pris tout enfant et vous m'avez élevé ; vous m'avez armé chevalier quand vous l'avez jugé à propos, et m'avez donné votre nièce avec un grand fief ; mais Dieu ne permet pas que je vive plus longtemps ; je remets en vos mains et la femme et la terre. — Ah ! vaillant chevalier, lui répond Charles en pleurant, quelle douleur pour moi ! Aucun homme au monde ne me tiendra lieu de vous. » Le duc bat sa coulpe, s'incline vers le

ciel et adresse ses adieux à l'assistance. Ses plaies sont ouvertes; il a tant perdu de sang qu'il rend l'âme. Dieu l'ait en sa garde! P. 95-98.

Quand le duc eut reçu la sépulture, Sanson et Amauguin quittèrent la cour. Aye demeure à Paris, et avec elle Guichart et Alori. Elle eût mieux fait de prendre congé, car, si grand que fût son malheur, il lui advint pis encore. Milon l'Ardenois promet à l'empereur tant d'or fin et d'argent et de chevaux de prix, qu'il se fait pardonner la mort de Garnier et obtient la terre du duc. — Un jour de Pentecôte, l'empereur venait d'entendre les vêpres et retournait à son palais, tenant par la main sa nièce Aye; il lui dit en riant : « Nièce, que pensez-vous faire? Laissez-là le deuil qui ne sert de rien, et prenez pour époux un seigneur de grande prouesse; prenez le duc Milon, vous ne sauriez mieux choisir. » Aye l'entend, lève la tête et lui répond : « Comment! Sire, est-ce possible? J'aimerais mieux prendre le voile qu'oublier jamais celui qui m'alla rechercher si loin, et accepter pour époux ni Milon ni aucun des siens. — Sur ma tête, dit le roi, c'est pourtant ce que vous ferez. »

Milon vient à Paris, suivi de mille chevaliers. A force de présents il fait tant que l'empereur lui accorde Aye et le duché d'Avignon. Il n'y eut à la cour écuyer ni sergent, queux ni sénéchal, chambellan ni huissier, qui ne reçût de lui, chacun selon son rang, une belle récompense : ou une once d'or ou un bon hanap d'argent. Aussi tous, petits et grands, s'étaient-ils employés pour qu'il obtînt la dame d'Avignon et sa terre. C'est une vérité, et on la trouve dans les livres, qu'il n'est pas un homme sur terre, s'il est riche, bon vivant et large dans ses dépenses

mes. « Qui êtes-vous? lui demandent-ils, beau sire, qui nous faites cette promesse ? — Je suis sénéchal de Ganor et natif de France. » A ces mots, ils l'entourent et se disposent à entrer en pourparlers avec lui.

Alori et Guichart attirent les regards de Gui, qui leur demande : « Etes-vous frères pour vous ressembler si fort ? — Nous sommes cousins germains, répond Alori, nés de deux frères et de deux sœurs, et neveux du duc Garnier de Nanteuil. Les païens nous ont pris cet été sous les murs d'Avignon, et nous sommes sortis de joie pour entrer en tristesse. Un grand malheur nous est arrivé en France : nous avons perdu notre oncle, le duc Garnier. » Gui leur fait répéter la douloureuse nouvelle et tombe évanoui. Ganor accourt, le presse dans ses bras et le couvre de caresses : « Ah! Gui, lui dit-il, quelle est ta douleur ? N'as-tu pas mon amitié ? Toute l'armée veut que tu aies la royauté de Majorque, dont Baudus était si indigne ; je te couronnerai d'une riche couronne d'or, tu guideras mes hommes, tu commanderas mes armées, et moi je pourrai me livrer au repos, car jamais seigneur n'eut en sa terre meilleur vassal que toi. — Grâces vous en soient rendues, sire, lui répond Gui. Pendant qu'on croyait dans mon pays que vous m'aviez mis à mort, vous m'éleviez avec tendresse. Oui je serai votre fils, j'y consens avec joie ! » — Guichart et Alori surviennent alors. Ganor apprend d'eux la nouvelle de la mort de Garnier, et il en éprouve un plaisir sans pareil. « Cesse de pleurer ton père, dit-il à Gui, tu vois cette grande armée que j'ai amenée ici ; si elle était dissoute, on n'en réunirait jamais une pareille. Eh bien, si je mets à la voile avec cette armée, si pour l'amour de

toi je vais venger Garnier, me donneras-tu ta mère? — Oui, certes, répond Gui, oui, vous serez mon père, j'y consens avec bonheur. » — Ganor et Gui échangent alors les serments des fiançailles. « Aux armes! Sarrasins, s'écrie aussitôt Ganor; je vous mènerai sous peu dans un pays où les chrétiens ont fait périr vos frères et vos neveux. » L'armée se hâte d'obéir, s'embarque et prend la mer. P. 105-108.

Au bout de trois jours ils sont arrivés au port. Ganor, en débarquant, défend à ses hommes de rien piller dans le pays, qui sera à lui tout entier, pense-t-il. — Le matin, à leur réveil, Sanson et Amauguin entendent le tumulte de l'armée de Ganor; ils s'arment à la hâte et sortent d'Avignon pour savoir des nouvelles. De son côté, Ganor, assis devant sa tente, voit briller des heaumes au soleil. Il appelle Guichart et Alori : « Qui peuvent être ces gens que je vois venir? leur demande-t-il. — Bon roi, ce sont nos pères, Sanson et Amauguin. — Allez donc à leur rencontre et amenez-les moi. » — Entrevue et reconnaissance des pères et de leurs fils. — Guichart et Alori conduisent Sanson et Amauguin au camp de Ganor, où ils pressent dans leurs bras le fils de la duchesse. « Barons, leur demande Ganor, quand doit venir Milon pour épouser Aye? — Après la fête de la Pentecôte. — Ah! s'écrie Gui, il sera puni auparavant; sa tête tombera sous le tranchant de mon épée, et c'est Ganor qui aura ma mère : je la lui ai donnée. — Sur ma tête, dit Sanson, elle ne lui sera point refusée; mais il faut d'abord qu'il ait mis fin à la guerre contre Milon. — Seigneurs, dit Ganor, j'ai une prière à faire à Gui, c'est de mander ici sa mère : je veux qu'elle me fasse connaître son cœur et sa pensée. — Comme il vous plaira, seigneur, ré-

ils ont réuni une armée de quarante mille hommes, et sont déjà en marche pour venir mettre à mort Aye et tous les siens. « Par mon Dieu Mahomet, s'écrie Ganor, c'en est fait d'eux et nous n'en épargnerons aucun. Après dîner, il nous faut revêtir nos blancs hauberts. Une fois armés, nous séparerons nos gens en deux troupes : la moitié ira s'embusquer dans un grand bois près d'ici, sous les ordres de Gui, qui portera mon gonfanon royal et laissera passer les traîtres avant de les attaquer. Pour moi, je les attendrai ici avec le reste de mon armée. Dame Aye retournera à son palais, d'où elle pourra voir la joute et décider qui en aura mérité le prix. » — Ces dispositions sont adoptées. Après le dîner, Aye prend congé de Ganor, qui ne vit jamais si belle dame en aucun pays et ne peut détacher d'elle ses regards ni sa pensée. « O Mahomet, s'écrie-t-il, dieu puissant, ô Margot, Apollon et Jupin, que votre divine miséricorde me la donne pour femme, et je ne demande pas d'autre paradis! » P. 115-119.

Gui de Nanteuil va dresser son embuscade. Un des siens fait le guet du haut du chêne le plus élevé de la forêt, et vers la première heure du jour, il crie : « Voici l'ennemi! » Milon, qui n'a soupçon de rien, continue sa marche, et moins de deux heures après il a dépassé la forêt. Arrivé en plaine, il regarde du côté de la mer et aperçoit au rivage la flotte de Ganor. Il veut savoir à qui elle appartient et envoie un de ses espions pour s'en informer. L'espion revient bientôt et lui dit : « Sire Milon, une grande joie vous attend ; vous aurez dame Aye, car l'armée que vous voyez est au roi Ganor. Ce sont tous Sarrasins qu'il a amenés par mer et avec lesquels il se dispose à attaquer dame Aye et à ravager sa terre. Depuis

ongtemps il a mis à mort son fils Gui. — Seigneurs, dit Milon à ses hommes, faites reposer vos chevaux et nous verrons ce que fera Ganor. S'il vous vient attaquer, vous vous défendrez, et s'il donne l'assaut à la ville, vous vous joindrez à lui jusqu'à ce qu'elle soit prise. » Comme il dit ces mots, voici Gui qui sort du bois avec trente mille hommes! Il fait entendre son cri de guerre : « Nanteuil ! » et, avant d'avoir rompu sa lance, il a désarçonné sept de ses ennemis, qui ne se relevèrent jamais. D'un autre côté Ganor commence aussi l'attaque, et une terrible bataille s'engage. Aye d'Avignon y assiste du haut de sa tour. Elle voit Ganor frapper mortellement de sa lance le fils de Pinabel. Elle le voit tirer l'épée et en percer plus d'un traître. « Seigneur Dieu, s'écrie-t-elle, quel dommage que ce roi sarrasin qui donne de tels coups d'épée ne croie pas en Jésus et en la Vierge! Depuis la mort de Garnier je n'ai vu personne d'aussi vaillant; s'il délivre aujourd'hui ma terre, il aura bien mérité d'en être courtoisement récompensé. » P. 119-123.

La bataille continue. Gui aperçoit Milon dans la mêlée; il saisit la lance d'un de ses hommes, pique son destrier et s'écrie : « Milon, je vous défie au nom du Dieu de justice! Mal vous aura pris d'être venu guerroyer contre dame Aye et ravager mon domaine; voici la lance qui doit vous en punir et qui vengera à la fois ma mère et Garnier mon père. » — Milon accepte le défi ; mais il tombe mort au premier choc. « Nanteuil ! » s'écrie Gui, frappez, francs chevaliers! Milon ne pourra plus guider vos ennemis. » Dès lors c'en est fait de l'armée de Milon : elle s'enfuit comme un troupeau de brebis. Une partie est taillée en pièces, le reste demande merci à genoux. Les vainqueurs,

chargés d'un immense butin, prennent le chemin de la tour, d'où la duchesse descend pour venir à leur rencontre. Elle les reçoit noblement et leur fait fête. Alors Ganor dit aux barons qui l'entourent : « Voici Gui et dame Aye qui m'ont promis hier qu'aussitôt après la mort de Milon et la défaite des siens le premier don que je demanderais me serait accordé. — Il est vrai, dit Aye ; demandez-le donc devant tous. — Madame, reprend Ganor, je ne veux rien que vous. Par Mahomet, je vous tiens pour amie et vous épouserai selon la loi païenne. — Sire, répond la duchesse, vous devez m'être cher, et puisque vous désirez m'épouser, je veux aussi vous demander un don. — Sur ma foi, dit Ganor, je vous l'accorde, quel qu'il soit et quoi qu'il me doive coûter. — C'est Dieu lui-même qui vous fait parler, dit Aye. Si vous voulez que je vous aime d'un cœur loyal, je vous demande de devenir chrétien et de vous faire baptiser vous et les vôtres ; nous pourrons ainsi mettre d'accord nos deux dons. » A ces mots Ganor la presse dans ses bras, donne l'ordre à un évêque d'apprêter les fonts et va se dépouiller de ses vêtements. Sanson et Gui furent ses parrains ; mais ils lui laissèrent le nom de Ganor. Après quoi le roi fit embrasser la foi chrétienne à ses barons, et ceux qui n'y voulurent point consentir, il leur fit couper la tête. Le jour même il conduisit dame Aye à l'église et la prit pour épouse et pour compagne. Tous les jongleurs du pays accoururent en foule à leurs noces, qui furent les plus riches du monde. Le soir, après souper, lorsque Aye et Ganor se retirèrent, un évêque revêtu de son étole vint bénir leur lit. Cette nuit même Ganor engendra un fils qui reçut le nom d'Antoine, et qui aida plus tard son frère Gui contre les parents de Ganelon. Le lendemain, Ganor

assiste au service divin et voit l'élévation du corps de Dieu. La foi chrétienne lui paraît douce; il commence à louer le Seigneur et à rejeter bien loin la loi de Mahomet. Il récompensa si bien les jongleurs que chacun n'eut qu'à se louer de lui; puis il retourna dans son royaume, abandonnant à Gui tout ce qui avait appartenu à son père. — Maintenant commence l'histoire de Gui, fils d'Aye, et de sa lutte contre les parents de Ganelon. P. 123-127.





AYE D'AVIGNON

SEGNEURS, or faites pes, que Diex vous puist aidier!
S'orrez bone cha[n]çon qui moult fait à prisier,
Si comme Charlemaine fist alever Garnier,
Et la franche roïne, qui moult le tenoit chier.
L'enfant fu preus et sage; en li n'ot qu'enseignier.
Quant li rois va en bois, ne le vot pas laissier:
Ou il porte son arc ou il tient son estrier.
Et quant va en riviere, o lui maine Garnier:
Ou il porte l'ostor ou le faucon gruier.
Quant le roi veut dormir, Garniers est au couchier,
Et dit chançons et sons por le roi solacier;
Jamès n'orrez tel homme por gent esbanoier.
Quant vint à ce termine qu'il pot armes baillier,
Li bons rois l'adouba, ne volt plus delaier;
De sa cort li donna le plus riche mestier:
Il le fist seneschal et son gonfanonier.
Celui n'oblia mie, ainz prist à chevauchier,

Avec lui maint baron, car il veut sormarchier
Les anemis le roi, confondre et abaissier.
Moult estoit preus et sages et larges despensier;
Desus tous autres hommes est li bruis de Garnier,
En la cort ot .I. duc qui ot non Berengier;
Cil fu fiz Ganelon, si com j'oï noncier,
Et furent compaignon entre lui et Garnier;
Mès por une pucele murent tel encombrier
Dont morurent as armes plus de .M. chevalier,
Et .C. yglises arses, confondu li clochier;
Desormès en orrés la chançon commencier.

GARNIERS le fiz Doon fu de moult grant valor;
Por sa bonté l'amoient li grant et li menor.
Aveques lui avoit maint noble poignaor,
Et maint vaillant guerrier et maint bon vavasor,
Por le bon roi soufri grant peinne et nuit et jor,
Maint chastel li rendi et mainte haute tor,
Les anemis du roi fist venir à douçor,
De lui les fist tenir com de lor droit seignor.
Moult l'enama li rois por sa très grant valor,
Et por itant le fist montepléer d'onour,
Si com porrez oïr à petit de demor.

CHARLES li empereres, qui tant ot grans vertus,
Fu venus de Sessone, où se fu combatus
Encontre Guiteclin, les Sesnes ot vaincus;
Mès Karles de ses hommes i ot assés perdus.
Ocis i fu Antoine qui d'Avignon fu dus;
Sa fame en devint veve, por l'amitié dolut.
Il n'orent c'une fille cui toute l'onor fu.
En France fu li rois, qui fu viex et chenus;
A Laon tint sa cort, moult i ot de ses drus.
Or a mandé sa niece que elle viengne à lui,

Si orra de s'onor et saura comment fu.
Aye vet à la cort, la fille Antoine au duc,
A .III^{c}. chevaliers le[s] blans haubers vestus,
Et portent lor hernois et lances et escus,
Et font ses chevaus traire à force et à vertu.
Et Aye chevaucha le jor .I. fauve mul :
La sanbue est à or tote d'un chier bofu,
Et elle ot .I. bliaut d'orienne vestu;
Ainz fame crestienne mais si gente ne fu.
La cort torna sor aus quant il furent venu;
Li rois sa niece apele, ne fu mie esperdu,
De joste [lui] l'assist, qui q'en fust irascus,
Puis a dit tel parole dont bien fu entendu :
« Antoines de Valence, dist Karles, tant mar fus!
« Grand besoing en aurai, petit avez vescu.
— Tot ce lessiez ester, dist Bertren de Léun;
« Ja ne garra de mort ne chauf ne chevelu;
« Mais mariez vo niece et n'i atendez plus,
« Si li donnez seignor ou conte, ou prince, ou duc
« Qui maintiegne la terre à force et à vertu. »
Et Karles se regarde, vit Garnier jouste lui,
Et dist li empereres : « Venez avant, mon dru.
« Puis que vos adoubai es landes de Valbrun,
« M'avez fait grant bataille et fors estors vaincus,
« Et de mes anemis les plus fors confondus;
« Je vos donnasse fié s'il me fust eschéu,
« Hui vos croistroi honor de .IIII^{m}. escus :
« Tenez Aye ma niece, la fille Antoine au duc.
— Vostre merci, biau sire », cil li a respondu;
Tant encline le roi dusques as piés li fu.
Et Karles s'aresta, si releva son dru;
Et Garniers tent la main, s'a la dame reçut.
Diex aït ceste dame! si grant painne li crut,
Puis que li rois David ot Golias feru

Et ocis à la fonde, dont li essample mut,
Et Judas Machabez le roi Antiocus,
Et Gete de Londite son compaignon Trassus,
Ne fu mais d'une guerre [tant] chevaliers ferus,
Ne tant barons ocis, qui à joie ont vescu.

La fame fu donnée et recèus li fiés.
Senses et Amaugins et Renars et Gontiers
En sont venus corant jusq'au duc Berengier,
Où jouoit as eschés à Bernart de Rivier :
« En la moie foi, sire, dit Amaugins ses niés,
« Moult est li dis remeis dont tant vous ventiés ;
« Vous nous avez forment de l'enor abeissiez ;
« De l'onor d'Avignon nen arez mais plain pié :
« Perdu avez Valence et la pucele Aien,
« Car li roi l'a donnée au fiz Doon, Garnier. »
Cil respont en riant : « Nel dites mais, biaus niés
« Car il nenn a en France tant hardi chevalier,
« Tant qu'il me sache vif, ja la doie baillier
« Que je ne le ferisse de m'espée el chief. »
Et respont Amaugins : « Pensez del manacier. »
Il boute les eschés et est saillis en piés ;
Corant en est venus au roi qui France tient.
« Hé ! riches empereres, .I. mien don vos requier :
« C'est l'onor d'Avignon et la pucele Ayen,
« Que me donna li peres tant dis com il vesquié. »
Et Karles li respont : « Aiez pais, Berengiers ;
« Je n'i fu ne nel soi, trop avez atargié. »
Et cil derront la presse, qui le cuer ot irié :
« Nel pensés, fet il, ja, sire compains Garniers,
« Que vous prenez la fame ne la terre bailliez,
« Car hui departiront les nostres amistiez.
« Ja ne vivrez o li demi an ne entier
« Que je ne vos en fiere de m'espée ens el chief. »

Quant s'ot le fiz Doon de la mort menacier,
Il se torna vers lui, doucement respondié :
« Par la foi que vos doi, fort vin béustez hier,
« Ou moult avez dormi, qui tant avez songié.
« Se si tost m'ociez com si me menaciez,
« Dont serez vos la foudre qui descendra du ciel.
« La fame prendrai ge, par les eux de mon chief!
« Dehez ait cui on l'offre, c'il ne l'ose baillier!
« Vos estez mes compains passé .IIII. ans entier;
« Je vous semons as noces qu'o moi venez mengier.
— Je irai voirement, fet li dus Berengiers,
« Si vos rooingnerai quant vos serez baingniez;
« Tòt serez porfendu au brant forbi d'acier.

— En la moie foi, sire, dist Amaugins li brun,
« Par le mien enscient, tel plait avez méu
« Dont il seront encore .M. chevalier feru,
« Et maint baron ocis, qui à joie ont vescu;
« Car la fame est mon oncle, et donnée li fu,
« Si que li fiz Doon l'a oï et véu,
« Et, se nous ne l'avon, moult sera chier vendu. »
Et Garniers li respont : « Dehez ait qui i fu!
« N'a chevalier en France de tant fiere vertu
« Que, c'il m'en apeloit, n'en préisse l'escu,
« En une hore de jor ne l'en face estre mu. »
Et Aie parla si que bien l'ont entendu :
« Sire dus Berengiers, trop avez atendu;
« Avez vous esté mors que soiez revescu?
« Trop avez demoré, à droit avez perdu.
« Ne chaciez mès le cerf que vos avez méu,
« Car Garniers de Nentuel a le sien conséu;
« Je nel quier mais changier quant donné m'est à dru. »
Dient par le palais : « Tel pucele ne fu;
« Ja qui l'aura à fame ne sera confundu. »

TANT menerent d'Ayen et l'ire et la tençon,
Estez vous ou palais Aubouin et Milon;
Cil sont fil Pinabel et neveu Ganelon.
Ainz montent el palais que n'i ont esperon.
Là où virent Garnier, si l'ont mis à raison :
« Ne vos pensés vos ja de la ni[e]ce Karlon,
« Ne que vous la prengniez, ne l'enor d'Avignon;
« Que, se vos le faisiez, de mort vos deffion.
« Mès c'est des dons le roi, que de voir le savon,
« Car il vos doute plus que l'aloe faucon.
« Vos estez de la geste as .IIII. fiz Aymon,
« Qu'il getet a de France, et Maugis le larron;
« Et puis mistrent la terre en feu et en charbon,
« D'Orliens jusq'à Loon n'i laissierent maison,
« A Espaus en Ardenne geterent mort Guion. »
Et Garniers lor respont : « Estez en pais, felon;
« Vos et vostre lingnage océistes Buevon,
« Mon oncle debonaire, quant venoit d'Aigremont,
« Et vos estez mi homme por la mor[t] au baron.
« Qui le me reprovez, de droit vos en semon. »
Tant demenerent l'ire que vint à grant tençon.
Auboïn tent les mains vers le chief au baron
Que il le vout saisir par les cheveus en son;
Mais Garniers le feri du poing, de tel rendon
Du sanc qui ist des dens li covri le menton,
Et moillierent les gueules de l'ermin peliçon.
Et le roi lor escrie : « Desevrez vous, baron! »
Illec fist Karles prandre Auboïn et Milon,
Et geter en la chartre et mener en prison.
Puis enmainne sa niece à la beneïçon;
Celle nuit la fist penre li rois à son baron.

CE fu après la Pasques, celle feste joiie,
Qui moult est en cest siecle henorée et servie.

Biaus est li temps flori et l'erbe reverdie;
Bele dame s'acesme et vest et chauce et lie;
Moult est liez et joians qui près est de s'amie.
Karles est à Loon, comme bon rois et sires,
Où faisoit ses commans et tenoit ses conciles,
Et a fait atorner les barons de l'empire.
Garniers, le fiz Doon, a cel jor fame prise;
Moult li fist grant henor Karles de Saint Denise.
Aye tint par la main Blancheflor la rouïne.
Elle avoit afublé .I. grant mantel hermine:
La vousure est d'un paile vermeill d'amoravine;
Moult valent grant honor les pierres qui i sont mise.
Au chief de la cortine, lez Garnier, l'ont asise;
D'une part en la sale en tienent lor concile.
Si ennemi l'esgardent, moult en ont grant envie;
Dist Amauguin li bruns : « Où est chevalerie?
« Comme elle est entre nous remeise et afeblie;
« Miex vorroie morir que à honte estre en vie. »
Estez les vos devant à tot lor compaignie,
Irié comme lion et plein de felonnie.
Huimès verrez changier le sens por la folie;
Ci vient bone chançon s'il est qui la vos die.

La cort fu moult planiere, s'i fu toz li barnés;
Les barons de son regne ot Karles acordez,
Helgot de Duneline et l'Escot Guillemer.
Berengiers vint au dois et li sien parentez;
Il parla hautement et bien fu escoutez.
« Hé! riches empereres, dist Berengiers, oez :
« Tandis com vous servons, et vous nous prametez,
« Et quant nous demandons, adonques nous failliez.
« Je ne sai qui nous a de vostre amor tornez ;
« N'avons mestier en France quant vous nous y haez.
« Miex weil en autre terre vivre à povretez

« Que riches en cestui, honnis ne vergondez.
— Berengiers, dit li rois, tant ne vous dementez;
« Laissiez le plait d'Ayen, car il est trepassez.
« Garniers a .II. serors; la plus belle prenez,
« Si vos sera Nentuel richement refermez,
« Dont vous aurez en fié .M. chevaliers armez. »
Et cil jure la virge dont Damediex fu nez
Que ja le sien lingnage n'iert au sien ajostez,
« S'iert li duel esclairiez qui el cuer m'est entrez,
« Et Mile et Auboïns de la prison getez.
« Tant i a de meffès mon cuer en est comblez.
« Mar vit Garniers Aien et les sienes bontez;
« Mais, se ore n'en puet du tot estre tornez,
« Il l'estovra encui de tel chose parler,
« S'il bien ne se defent, traïtres ert prouvez.
« Vos, ja ne soiez rois, s'à forches nel pendez. »

La cort est grant et noble, s'i furent li baron;
Et Amauguin li brun commença sa raison :
« Entendez, empereres, ce que vos conteron :
« Entre moi et mon frere, que tieng par le giron,
« Fumes fil Aulori et neveu Haguenon,
« Et Mile et Auboïn, fil Pinabel le blon,
« Qui tint tote la terre dusqu' es vaus de Matron.
« Il fu jadis ocis por le plait Ganelon;
« Ce le forfist li peres, quel courpes i a l'on?
« Ne savez, riche roi, por quoi di cest sarmon?
« Au siege, à Verberie, sor .I. marbrin perron,
« Garniers que je voi là commença la raison :
« Seignor, quel la ferons, franc chevalier baron?
« Moult par est cis rois fel et plain de traïson,
« De mal et de voidie et de sujection;
« Poi nous leisse de terre que nous tenir doion :
« Près sui que je l'ocie, voiant .M. compaignon,

« En bois ou en riviere, ou là où nous porrons.
« Quant nous l'aron ocis, de noiant nous douton :
« Il n'a mès c'un sol fiz, que moult fieble senton,
« Qui moult par sera liez se servir le daingnon.
« Et nous li respondismes : Par ma foi, non feron;
« Miex volons tous jors perdre que le roi ocion.
« A ce trai à garant Auboïn et Milon
« Que Karles fust ocis se nous l'otroïsson. »
Li rois a fait les contes geter de la prison
Et venir devant lui, por oïr la raison.

Li rois a fet les contes de la prison issir
Et venir devant lui, por la raison oïr.
Auboïn parla primes, qui moult bien fu oïs.
Par le mien enscient, si véist tot escrit
La premiere parole, ne la recordast si.
« Entendez, empereres, dist li dus Auboïn :
« A .I. siege, à Verbiere, sor .I. perron marbrin,
« Ne fusmes que nos .IIII. et Garniers, qui ce dist :
« Seignor, quel la feron, par Dieu qui ne menti ?
« Ja estes vos par armes corageus et hardi;
« Mal nous baillist cis rois, Diex le puist maléir !
« Poi nous leisse de terre que nous doions tenir :
« Près sui que je l'ocie, au soir ou au matin,
« En bois ou en riviere, s'i poons avenir.
« Por nient en douteron quant nous l'auron ocis :
« Il n'a mès c'un sol fil, le petit Loéis,
« Qui moult par sera liez se le deignon servir.
« S'aïdier nous voulez, par tens l'estuet morir.
« Et nous li respondismes, si m'aït Diex, nenil;
« Miex voulons tous jors perdre que Karles soit ocis.
« Près sui que m'en combat[e] se il est contredis. »
Et Garniers li respont : « Traïtor anemi,
« Recréant t'en ferai, se Diex pleit et je vif. »

Il donnerent lor gages, li rois le[s] requeilli.
Et Aye fu dolente, onques mès ne fu si;
De la poor qu'el ot tot li chanja le vis.
Berengiers l'en esgarde, par contraire li dist :
« Duchese d'Avignon, moult dechiet vostre pris;
« Membre vous du contraire que l'autrier me déis,
« Que chaçoie le cerf que Garniers avoit pris.
« Se Dam[e]diex se donne que vo dru soit ocis,
« Encore aurai je vos et la terre à baillir,
« Si en prendroi mon droit, belement, à loisir. »
Et respont la duchoise : « Tais, fel, por coi le dis?
« Miex vodroie estre nonne ou sanz segnor tous dis
« Que je fusse ajoustée à la geste Aulori. »
Blancheflor la roïnne l'entendi, si s'en rit.

LA bataille fu prise et li gage donné.
Ez Girart de Rivier où descent au degré,
Qui tint Hui et Naumur et Dinant et Ruisé.
Et cil fu niez Garnier et de sa seror nez,
D'une fille c'ot Do de Nantuel, li barbez,
S'ot en sa compaignie .M. chevaliers armez;
Ainz monta el palais qu'esperons eust ostés.
L'empereres le baise volentiers et de grez;
Entre lui et Garnier s'asient lez à lez.
Garniers l'acole et baise, bel l'a araisonné :
« Ditez, biaus niés Girars, qu'avez tant demoré?
« Desor tous ceus du siecle devon cest roi amer,
« Qu'il a le sien lingnage au nostre ajousté;
« Mais li fil Ganelon m'en ont forment pené,
« Et m'ont en ceste cort traïtor apelé :
« Demain ert la bataille, li gage en sont donné.
— Oncles, ce dit Girars, moult avez bien ovré;
« Je la ferai por vous de bone volenté.
— Biaus niés, ne porroit estre por .I. mui d'or comblé;

« Je la ferai mon cors, qu'ainsi est porparlé.
— Hé! las, ce dit Girars, dont ai trop demouré.
« Ha! barnage de France, comme avez oublié
« Le grant duel de Rollant guerpi et trespassé!
« Trop ont li traïtor en grant cort conversé;
« Pendu déussent estre bien a .VII. ans passé;
« Demain, einçois le vespre, seront au doï monstré. »
Dist Amauguin le brun : « Trop en avez parlé;
« N'a chevalier en France n'en la crestienté
« Que je, en bone cort, n'en face coi ester.
« Demain, ainz miedi, en aurez tuit assez. »

HAUT demainnent entr' eus et l'ire et la tençon.
Berengiers contralie Garnier le fiz Doon :
« En moie foi, Garniers, ne dirai se voir non,
« Se au roi remembrast de vo pere Doon,
« De l'asaut qui fu fait à Nentuel sa maison,
« De l'orgueill vos consins, les .IIII. fiz Aimmon,
« Ja n'éussiez sa niece ne l'enor d'Avignon,
« Dame Aye, la duchese à la gente façon. »
Et Garniers lor reproche lor pere Ganelon,
Qui porta le mesage au roi Marcilion,
Dont furent mort à glaive li .XII. compaignon.
Et respont l'empereres : « Estez en pais, baron.
« Ja nen ert fin ne pes acordé ne pardon,
« Ne nulle decevrance, se par bataille non. »
La cort s'en est alée de Loon à Soison;
Blancheflor la roïnne et Aye d'Avignon
Au baron saint Gervais tornent à oroison.

CE fu à une feste du baron saint Basile.
Garniers, le fiz Doon, a faite la vegile;
La messe li chanta li evesques Morises.
Il offri de besans qui bien valoit .C. livres,

Et Aie la duchoise et noches et afiches ;
Encor sont el monstier en saintes filatieres.
Et li fil Ganelon et Auboïn et Miles
Son venu au palais quant la messe fu dite;
Devant le roi jurerent, si que François l'oïrent,
Que Garniers vot mordrir le roi par felonnie.
Et li dus rejura, por son cors escondire,
Onques à Karlemaine ne quist mort en sa vie.
Et Auboïn s'arma, qui ne se tarda mie :
Il vesti .I. haubert dont blanche fu la tire,
Et laça en son chief .I. vert elme d'Aufrique;
Devant, ens el nazel, reluist une bericle.
Une espée trenchant li çaint ses freres Miles
Qu'aporta Ganelon, son oncle, de Marcille;
A son col pent l'escu qui fu Reimbaut de Frise.
Hante avoit grosse et roide dont li acier brunie.
On li a amené le bai de Monsenie;
Et Auboïns y monte de si grant legerie
Qu'il n'i bailla estrier ni arçon n'i prent mie.
Qui oïst le parage com hautement s'escrie :
« Fiz à bon chevalier, ne recroiez vous mie.
« Car si v' estes vaincu, vo geste arez honnie. »
Et respont Auboïns : « Seignor, nel dites mie ;
« Encui saura Garniers de ma chevalerie,
« Sanz clers et sanz evesques, à m'espée forbie. »
Estez les vous ou pré o lor grant baronnie,
Et sonnerent lor greilles moult haut, à la bondie.

TOT premerainement vint Auboïn el champ.
Et Garniers s'adouba à loi d'omme vaillant :
Il vesti une broigne fort et roide et tenant
Qui onc ne fu faussée par nulle arme tranchant ;
Il laça en son chief .I. vert hiaume luisant
Qui fu à .I. juïf qui tint Jerusalant,

(Cil de là l'apeloient Matol le fil Matant;)
.I. paiens le trouva en l'ostel Abrahant,
En .I. sarquel vermeil où ot jut longuement.
Et a çaint une espée afilée et trenchant;
En l'escu de son col a paint .I. lyon blanc;
Hante avoit grosse et roide et gonfanon pendant.
On li a amené Rosenet le bausant.

GARNIERS fu adoubez et bien et noblement.
Et ses destriers li fu amenez en present,
Et li dus y monta tant legerierement
Qu'ainz n'i bailla estrier n'à arçon ne s'i prent.
Li chevaus donne .I. saut quant le chevalier sent;
Et Girars et si homme le sivent bonnement
Qu'il n'i ait traïson ni nulle estrange gent.
Quant il ist de la porte, si va Dieu aourant,
Et encline le ciel et mercie sa gent.
Estez le vous el champ où Auboïns l'atent.

MOULT par fu grant la noise et li cris et li ton
Quant furent mis ensemble li chevalier baron.
Garniers vit Auboïn, si l'a mis à raison :
« Vassal, vos m'avez mis en grant torblacion;
« Vos et vostre parage doint Diex maléiçon,
« Quant m'apelastes onques de nulle traïson!
« Et por coi le pensastes, di, encrimmé felon,
« Que je la mort querisse l'emperéor Karlon?
« Certes, je nel féisse por or ne por mangon.
« Vos et votre lingnage est plain de traïson. »
Et respont Auboïn : « Nous le vous mosterron. »
Il broche le destrier des tranchans esperons,
Et Garniers le fauvel qui li cort de rendon,
Que des escus percierent le taint et le lyon.
Auboïn[s] fiert Garnier par tel devision

Que del flanc li trencha par deseure l'arçon.
Et Garniers le refiert en guise de baron,
Que parmi le costé li met le gonfanon,
Et le bon fer tranchant de la lance .I. tronçon,
Et que deriere au dos li peçoie l'arçon,
Si trancha au cheval l'eschine et le crepon.
Le cheval trebucha souz Auboïn adon;
Et Auboïn se drece, petit jut ou sablon.
Grant honte ot quant chéu le virent li baron,
Et de ce que il ot perdu son aragon,
Par mautalent jura le cors saint Semion
Qu'il en rendra Garnier moult apre guerredon.
Il a traite l'espée qui li pent au giron,
Qui fu bonne et tranchant, plus luisant d'un glaçon;
Puis apela Garnier par contralioyson :
« Par Dieu, dist il, Garniers, ja ne vos celeron,
« On vous soloit tenir à mont hardi baron;
« La proece n'est pas en tel la cuide l'on,
« Prest le sui de monstrer à droit et à raison.
« Mon cheval avez mort par fine traïson;
« Par celui saint apostre c'on quiert el pré Noiron,
« Se vous ne descendez delez moi el sablon,
« A ceste moie espée dont à or est li pon,
« Aura vostre cheval .I. autel guerredon.
« Que de Dié soit maudit, qui souffri passion,
« La main du chevalier et le bras et le pon
« Qui lait son aversaire, et ocit l'aragon!
« Mès se vos descendez lez moi, jel vos pardon,
« Si seron pié à pié, ainsi nous abatron;
« Si n'iert une bataille de failli champion,
« Que vos avez trouvé en moi tel compaignon
« Qui ja fera dolent dame Aye d'Avignon.
« Et vengerai de vos le roi de Monlaon
« Que vosistes mortrir jadis par traïson;

« Mès je le vengerai ainz que nous departon :
« Se vos estes leupart, je voel estre lion.
« Or a chacun à point trouvé son compaignon.
— Par ma foi, fet Garnier, et je descendrai don ;
« Je croi que ce sera à vo maléyçon. »
A ce mot descendi li dus de l'aragon,
Puis l'atacha lez lui, à .I. arbre selon,
Et a traite l'espée dont à or est le pon.
Or sera la bataille cors à cors el sablon ;
Si en soit Diex au droit par sa redempcion.
A genoillons se met dame Aie d'Avignon
Et proie Damedieu qui souffri passion
Qu'il garisse de mort Garnier, le fiz Doon
Et envoit male honte as parens Ganelon
Qui sus li orent mis, à tort et sanz reison,
Que il devoit mortrir l'emperéor Karlon.

Dame Aie la duchese se fu agenoillie,
Par devers Orient a sa face drecie,
Damedieu le poissant moult doucement deprie
Qu'i li gart son seignor qu'il ne perde la vie.
Auboyn vint à lui par mont grant felonnie,
Et a haucié l'espée qui luist et reflanbie.
A Garnier de Nentuel a fet une envaïe ;
Grant cop li va donner sor la targe florie
Que Garniers seur sa teste ot, por le cop, lancie ;
Desoz la bougle d'or la li a peçoïe,
Une piece enporta à l'espée forbie.
De là feri l'espée sor l'iaume de Pavie,
A l'iaume n'a mefet la monte d'une alie ;
Lez la senestre espaule est l'espée glacie,
.C. mailles enporta de la broingne treslie,
Du trumel de la cuisse enporte une partie,
Si que li sanc tot cler contre terre en rougie ;

L'esperon li coupa bien plain doi et demie.
L'espée fiert à terre de si grant escuillie,
Grant demi pié l'embat dedens la praerie;
Tot chancela Garniers, mès il ne chéi mie.
Quant son neveu le voit, Girars chiere hardie,
Ne fet à demander se au cuer li annuie;
A li méisme dit basset, à vois serie :
« Hé! Garniers de Nentuel, quele la t'a païe!
« Se ne vos en vengiez, par Dieu le fiz Marie,
« Je morrai de corroz, à ce ne faurai mie.
« Je vos requis orains, en la sale voutie,
« Que por vous combatisse à l'espée forbie;
« Pléust au roi des ciex et sa mere Marie
« Que je fusse por vous sous vo targe florie!
« Je cuit que la bataille fust assez tost faillie. »
François en ont parlé et la chevalerie :
S'Auboyn ne fust nez de si fele lingnie,
N'éust tel chevalier jusques en Tabarie.
Dame Aye d'Avignon a la color changie,
Et proie Damedieu, le fiz sainte Marie,
Qu'i li gart son seignor que li glos ne l'ocie.

DAME Aie d'Avignon a la color muée,
Quant elle d'Auboïn a véu la colée.
Damedieu reclama et la Virge honorée
Qu'i li gart son seignor dont ele est espousée,
Et confonde Auboyn à la male pensée,
Et toute sa lingnie soit de feu alumée,
Qui ont par tantes fois douce France troublée :
Par eus fu mort Roillans à la chiere membrée,
Et le conte Olliviers, c'est verité prouvée,
Et tous li .XII. per de la terre honorée.
« Sire Diex, dit la dame, plaise vos et agrée,
« Si com de mon seignor vos savez la pensée,

« Que il en ait l'enor, hui, en ceste jornée. »
Et Garniers de Nantuel à la bone pensée,
Qui avoit du gloton asenti la colée,
Et si voit entor lui de gent tel assemblée,
Et il ot la murmure, le brait et la criée,
Plus li est de la honte qu'il n'est de la colée.
Auboyn recuida recouvrer de volée,
Mais Garniers li donna, seur l'iaume d'Aquilée,
Grant cop et merveilleus de sa tranchant espée;
Le cercle li trancha qui fut de bonne ouvrée.
Et li glos Auboyn a la teste tornée;
Par ce li fu la teste quant à ce cop sauvée.
Par desous le haubert descent la bone espée,
.C. mailles li trancha de sa broigne safrée,
Et l'en y a tailliée toute la gironnée.
Par devers le trumel l'espée est rendiflée,
Garniers l'en abat jus une tel charbonnée
Du braion d'une truie n'éussiez tel denrée;
L'esperon li trancha, en terre fiert l'espée,
Pres de pié et demi est en la terre entrée.
Auboyn chancela à [la] male pensée,
Et de l'un des genous est chéu en la prée,
Dont sa geste fut moult corocie et troublée,
Si en parlent li per de France la contrée.
Li uns a dit à l'autre : « Virge benéurée,
« Qui féistes de Dieu la saintime portée,
« Metez pes en ces .II., si vos plest et agrée;
« Car se li uns des .II. y a la vie outrée,
« On ne verra mais tel en France la contrée. »
Dame Aye d'Avignon esgarda la colée
Que Garniers a donnée Auboyn de l'espée,
Et de l'un des genous fu volez en la prée;
La mere Damedieu en avoit merciée.

QUANT Auboyn li glos se sent adomagier
Du cop que li donna le fiz Doon, Garnier,
Par force et par vertu du brant forbi d'acier
Qui l'a fet d'un genoill à terre agenoiller,
Et par les .II. narines li fet le sanc raier,
Li glos en a tel duel le sens cuide changier;
Dont jura Damedieu, le pere droiturier,
Que, se il ne se venge, ne se prise .I. denier.
A ce mot empoingna le brant forbi d'acier,
Tost et delivrement est venus à Garnier;
Le cop qu'il li donna li voloit vendre chier.
Bien li cuida la teste à premier cop tranchier;
Mais Garniers tent encontre son escu de quartier.
Et li glos y feri de l'espée d'acier,
Com cil qui de l'espée se savoit bien aidier;
Par mi trancha l'escu comme .I. rain d'olivier,
D'iluec a fet l'espée sor le hyaume glacier
Que les flors et les pierres en a fet trebuchier,
Le cercle li trancha, n'i valut .I. denier,
Du cuir et des cheveus li enporte à l'acier,
Le sanc vermel li fet de la teste raier.
Se ne tornast l'espée el poing au pautonnier,
Enfreci qu'ens es dans n'i lessast que trenchier;
Plus de .XIIII. piés est reculez Garnier.
A ce mot Auboyn li commence à huchier :
« Vos, Garniers de Nentuel, je croi, à mon cuidier,
« Que Karles vous a fet à tel acompaignier
« Qui vos fera encui si fort escot paier
« Dont convendra dame Aye d'Avignon lermoier,
« Et trestous vos parens, si com j'ai en cuidier.
« Tu pues par .I. sol point ta vie respitier :
« Rent moi ynelement ton brant forbi d'acier,
« Et te claimme vaincu, voiant maint chevalier.
« Moi et mon grant lingnage, qui tant fet à proisier,

« Irons à Karlemaine por toi merci proier;
« Je li dorrai einçois de besanz .I. sestier
« Que ne te perdoint s'ire à petit de targier
« Ce que tu confessas de li tuer l'autrier,
« Et que tu le devoies par poisons engignier.
« Fai lai ysnelement, je le te lo, Garnier,
« Et se tu ce ne fais, saches sans mençongier
« Ja te porfendrai tot de m'espée d'acier,
« Que Dieu ne saint ni herbe ne t'i ara mestier. »

GARNIERS a d'Auboyn la remporne entendue,
Et si a la colée bien du gloton sentue;
Le sanc voit de sa teste chéoir sor l'erbe drue;
Or sachiez que Garniers en a grant ire éue:
Adont fier Auboyn de s'espée molue.
Li glos li a la targe à l'encontre tendue;
Li dus Garniers li a par le milleu fendue.
Sor le cercle de l'yaume l'espée est descendue,
Ensement li trancha com fust une laitue;
Par si très grant reidor l'espée est descendue
Que la senestre oreille li a du chief tolue.
Dont li a dit Garniers à la fiere véue :
« Par Dieu, sire Auboyn, m'espée avez sentue,
« Encor ne l'avez vos pas à droit connéue;
« Mès, se il plest à Dieu et la Virge asolue,
« Vos la connoistrez miex ainz que nuit soit venue.
« Mar avez contre moi traïson esméue;
« Il vous vausist miex estre en Ynde la perdue.
« Au premier larrecin que ferez de venue
« Serez tantost pendu, ce est chose séue.
« Vos n'avez c'une oreille, l'autre vous ai tolue;
« Vo loiauté sera encui apercéue,
« Et la grant tricherie de vous reconnéue.
« Si soit l'ame de moi du cors Dieu asolue

« Que onques traïson par moi ne fu méue. »

AUBOYN a grant duel quant la parole entent,
S'oreille voit à terre, dont a le cuer dolent;
Onques mès n'ot tel duel en trestout son vivant.
Il jura Damedieu, le glorieus poissant,
Que se il ne s'en venge, ne se prise noiant.
Venus est vers Garnier moult enragiement,
De sa tranchant espée le fiert si roidement
Amont sor son escu que très par mi li fent,
Et de l'yaume du chief une piece ensement.
S'or ne tornast l'espée el poing au soduiant,
Il éust mort Garnier, dont fust domage grant;
Mès l'espée torna si comme en resortant,
Fors du poing li vola malgré son nés devant.
Adont fu Auboyin esbahi durement;
Repenre la cuida, mès trop ala tarjant,
Que Garniers de Nentuel l'avoit levée avant.
La soue met ou feurre, l'autre va paumoiant,
A Auboïn escrie : « Dans glos, n'irez avant;
« Çà me lerez la teste, se Diex le me consent. »
Mès Auboyn estoit hardis et combatant;
Vers son cheval s'adrece qui se gesoit el champ,
Et a pris une mace qui à son arçon pent.
Mès Achart et Hondré, qui furent si parant,
(Cil furent fil Maquaire, se l'estoire ne ment)
Cele part sont venu à .XXX. de lor gent;
Ja ociront Garnier, se Dieu pitié n'en prent.
Si éussent il fet sanz nul delaiement
Se ne fussent les gardes qui bien gardent le champ,
Qui homme furent Karle, et furent plus de .C..
A l'encontre lor sont saillis ynellement;
La mellée commence et la noise s'estent.
Tost en orent le pis li felon soudoiant;

.XXII. en ont mort à l'encommencement,
Et les .VIII. en prison furent mis laidement.
Karles jura la barbe qui au menton li pent
Que il ne bevra mès ne claré ne piment
Tant qu'il ara fet d'eus tout son plain jugement.
Auboyn et Garniers furent encor ou champ.

AUBOYN fu ou champ, qui fu frere Milon,
Et fu cousin Maquaire et neveu Ganelon,
Qui fist en Renchevaus la male traïson
Dont furent mort à glaive li .XII. compaignon.
Li glos tint une mace de cuivre et de laton,
Que il ot aportée pendant à son arçon;
Par mautalent en fiert Garnier, le fiz Doo n,
Desor son elme [amont] li donna tel fraion
Que si fu estordis Garniers le fiz Doon,
Que il est d'un genoil chéu à genoillon.
Se li glos recouvrast, mort éust le baron;
Mès Garniers se dreça sanz nulle aresteson,
Et a haucié l'espée qui ja fu au gloton,
Auboyn a feru, car ne het se lui non,
Ainsi comme Diex volt, le roi de tot le mon,
Que le poing li copa, dont je fis mencion,
A quoi il tint la mace, si li en fist mongon.
A terre chiet li glos très emmi le sablon.
De celui cop a joie dame Aie d'Avignon;
Elle ne fust si liée de tot l'or d'Aragon.
Auboyn une piece se jut en pasmeson,
Et quant il resperit, si dist en sa raison :
« Ne me touchiez vous plus, gentil fiz de baron,
« Et je confesserai toute la traïson
« Par quoi je vous avoie merlé au roi Karlon;
« Faitez moi ci venir Karle de Monlaon. »
Et les gardes ont dit : « Volentiers le feron. »

Karlemaines vint là, o lui le duc Naymon
Et des barons de France assez et à foison.
Et l'emperere apele Auboyn le gloton :
« Vassal, dit Karlemaines, di ta confession;
« Por quoi merlas à moi Garnier, le fiz Doon ?
— Ha! sire, fet li glos, le voir vos en diron :
« Je mis sus à Garnier la mortel traïson,
« Qu'il vos voloit ocire d'espée ou de poison;
« Et si vos dirai, sire, par quel condicion :
« Je le cuidai ocire en ce champ à bandon,
« Et si cuidai avoir dame Aye d'Avignon;
« Je l'éusse donnée à mon frere Milon
« Qui la déust avoir par droit et par raison ;
« Por tant que vos jadis l'en féistes le don,
« Bien la déut avoir par droit et par raison;
« Car sachiez que mon frere est loial et preudon,
« Ni onques n'i pensa nule rien se bien non;
« Il n'a culpe en ce fet, que le celerion?
« Ce fet me fist enpenre Aquart et Hondrion,
« Ceus que vos avez mis hui en vostre prison;
« Par ceus ai ge perdu et l'oreille et le pon.
« Et vos, soiez honnis, emperere Karlon,
« Se vos ne lor rendez de ce fet guerredon.
« Je me rent por vaincu par devant maint baron;
« Por ce ne di je pas que cuide avoir pardon,
« Ne à l'ame de moi nulle remission :
« Se je vois en enfer, selon m'entencion,
« Je trouverai laiens mon oncle Ganelon
« Pinabel de Sorence, et mon parent Guion ;
« Nous seron moult grant geste en cele region.
« Mès je descorpe bien mon chier frere Millon;
« Se l'ame de moi ait au jugement pardon,
« Mon frere n'i pensa onques riens se bien non ;
« Le fet esvint par ceus c'on a mis en prison

« Et par moi ensement, que le celerion?
— Barons, dit Karlemaines, prenez moi ce gloton,
« Et me faites les .VIII. geter de la prison
« Qui mistrent sus Garnier la male traïson
« Et le voudrent ocire; si est droit et reison
« Que chacun d'eus en ait tantost son guerredon.
« Or tost si les menez tous .IX. à Monfaucon;
« Que par l'ame Pepin mon pere, le baron,
« Je ne mengerai mès de char ne de poisson,
« Si aront lor deserte d'avoir lor guerredon. »
Et cil ont respondu : « Volentiers le feron.

—BARONS, dit Karlemaines, bien est raison et drois,
« De ceux qui ont mespris la venjance prenois;
« Auboyn se confesse, si com vous entendois,
« Que ce li firent faire li gloton maléois
« Qui sont en ma prison; par Dieu qui fist les lois,
« Il en seront destruit, tant voeil que vos sachois,
« Et Auboyn ov'eus, li felons maléois.
« Mès Millon n'i a coupes, si com vous entendois;
« Son frere le descorpe, si est raison et drois
« Que ne li soit jamès reprochié de François.
— Sire, dient li per, vos en ferois vo chois. »
Adont sont amené li gloton maléois;
Auboyn devant toz fu atelez ençois;
Lui et les maus glotons, trichieres maléois,
Ne furent traînés ne pendus c'une fois.
Et Mille fet trosser près d'un mui de mensois,
A Karlon les trenet qui de France fu rois.
Karles prist le present, mais ainz que soit [.I.] mois,
Se Damediex n'en pense, le comperra li rois,
Et si fera Garniers de Nentuel, le cortois.
Or vient bonne chançon, mès que vos entendois;
amès par jouglaor nulle meillor n'orrois.

Li rois fet le present et penre et estoier
Que li envoia Mille, le felon pautonnier.
En iceli present avoit maint bon denier
Que puis conpera Karles, si fist li dus Garnier,
Si com porrois oïr à petit de targier.
Karles a por Milon tantost fet envoier,
Et li manda li rois qui a France à baillier,
Viengne parler à lui en son palais plenier.
Et Millon si a fet, qui ne l'osa leissier.
Li rois l'asist lez lui en son palais plenier,
Puis li a dit li rois, oiant maint chevalier :
« Miles, ce dit li rois, je sai sanz mençongier
« Vos estez d'une geste où il a maint princier,
« Et si avez sous vous tel terre à justicier
« Dont vos poez mander de gent .XV. millier.
« Por la grant loiauté que j'oi de vos noncier,
« Que n'avez ou fet corpes de cest estor premier
« De quoi on a destruit maint vaillant chevalier,
« De ce fet vous clain quite de bon cuer et d'entier;
« Descorpé vos en a tel que ne voeil noncier.
« Vos ne vos devez pas nulement corocier
« S'on fet à .I. mauvès sa droiture paier;
« Et je deffens à tous en mon palais plenier
« Que le vous doie nus nullement reprovier.
« Je vos commant com rois, et deproi et requier
« Que vos d'ore en avant soiez amis Garnier,
« Le seignor de Nentuel, que je par ai tant chier;
« Entre vos .II. et Nayme soiez mi conseillier.
« Par si faite raison com ja m'orrés noncier,
« Je vous afi com roi que la prime moillier
« Que vos vorrois avoir en mon païs plenier,
« Por qu'elle n'aït mari, loiaument, sanz trichier,
« Que je la vous dorrai de bon cuer et d'entier;
« Et soiez bons amis plus que n'estiés yer.

— Sire, je m'i acorde », ce dit le pautonnier.
Dont les fet devant lui Karlemaines baisier.
Mès ce fu pais sanz foi, si com m'orrez noncier,
Que puis en fu ocis en traïson Garnier.
A icele parole ez vous .I. messagier
Qui monta les degrés du grant palais plenier;
Karlemaine demande, on li va enseignier,
Et li mes devant lui se cort agenoillier.
Ja dira tel parole à petit de targier,
Qui moult corouça puis le gentis duc Garnier
Et Aye d'Avignon sa cortoise moillier,
Si com porrois oïr à petit de targier.

Li mes vint devant Karle, en la sale pavée,
Qui ot fet sa justisse d'Auboyn la jornée,
Dont sa lingnie est moult corocie et troublée,
Por quant au duc Garnier orent fet l'acordée,
Mès ce fu une pais de traïson forrée.
Li mes a une leitre au roi el poing plantée,
Et Karles la fet lire, quant la cire ot froée,
A .I. sien chapelain qui li a recordée.
A Karlemaine a dit : « N'i doi faire celée,
« Rois Enséys vous mande, [de] Colongne la lée,
« Que felon Sarrazin li tolent sa contrée;
« Por Diex secorez lai, si vos plest et agrée.
« En convant li éustez, jadis une jornée,
« Que, se de Sarrazins sa terre estoit gastée,
« Vous le secorriés vos et vo gent armée.
— Tot ce fu voir, fet Karles, par ma barbe mellée. »
Au messagier a dit : « Escoute ma pensée :
« Va, di à ton seignor, ainz quinzaine passée,
« Li ferai ge secors, par la vertu nommée,
« O moi .LX^{m}. de bonne gent armée;
« Par Garnier i sera m'oriflambe portée,

« Milon venra o nous à iceste assemblée.
— Sire, ce dit li glos, si soit com vous agrée. »
Adont fu la gent Karle inellement mandée,
Plus de .IIII^{XX}. mile a on sa gent esmée.
Karlemaines commande que l'ost soit aroutée,
A Garnier de Nentuel l'oriflambe a livrée.
Dame Aye d'Avignon a li dus apelée :
« Alez à Avignon où vos serez menée;
« Foucon et Guinemer à la chiere membrée,
« Et Girars de Riviers, à la bone pensée,
« Vos menront à Nentuel, si vous plest et agrée,
« A .XXX. chevaliers de mesnie privée.
— Sire, ce dit dame Aye, si soit com vos agrée. »
Au partir de Garnier mainte lerme a plorée.
Karles esmut son ost, sa gent sont aroutée;
O lui s'en va Millon à la male pensée.
Amauguin et Senson ot dit à recelée
Que de lor gent .V^{C}. soit tantost aprestée,
Qui s'iront embuchier ens el bois de Val prée;
Yllec sera dame Aye saisie et atrapée,
Et la gent qui l'amainnent soient à mort livrée.
Et il ont respondu : « Il nous plest et agrée;
« Quant vous serez de là en cele autre contrée,
« Pensez comment Garniers ait la vie finée.
« Dame Aye d'Avignon vous sera bien gardée;
« Si tost com revenrez en France la loée,
« Nous feron tant à Karle, par la Virge honorée,
« Que dame Aye sera vo moillier espousée. »

Si ont la traïson li glotons acordé.
Karlemaines s'esmut o son riche barné
Por secorre Anséys, qui est roi coronné.
D'autre part s'en va Senses et Amauguin l'enflé,
A .V^{C}. de lor gent, et si ont tant alé

Que sont en la forest de quoi je vos parlé,
Par où Aye devoit aler en son regné.
Foucon et Guinemer ont dame Aye adestré
A .XXXV. personnes et Girart le sené.
Onques n'en sorent mot li baron naturé,
Si se virent enclos de .V^{c}. ferarmé.
Lor defense lor a le jor petit duré;
Toz i furent le jor ocis et afolé,
Fors Fouques et Guynemer et Girars le sené.
Amaugin les éust pendus et encroé,
N'éust esté Senson qui l'en a destorné.
Là fu prise dame Aye qui tant a de biauté;
Amauguin en éust feite sa volenté,
Et si éust son cors honni et vergondé,
Mès Senson l'en defent : puis fu guerredonné,
Si com porrois oïr ainz qu'i soit avespré.
Onques n'ot des dame Aye c'un vallet eschapé,
Qui estoit par le cors d'un roit espié navré.
I vint à Larion, une riche ferté;
Là trouva Fouquerant et Renier le sené,
Qui sont neveu Garnier de Nentuel, l'alosé.
Li escuiers lor a conté la verité,
Ainssin com Amauguin et Senson ont ovré,
Qui ont prise dame Aie et Girart le membré,
Et Fouque et Guinemer et lor gent desrobé.
« Nous n'estion que .XXX., chacun tot desarmé,
« Ne nous donnions garde de cele fauseté,
« Quant Sense et Amauguin nous orent escrié
« A tot plus de .V^{c}. fervestu et armé;
« Onques ne fu que moi solement eschapé.
« Por Dieu! franc chevalier, soiez bien avisé,
« Si rescouez dame Aye, où tant a de biauté,
« Qui est mollier Garnier vostre oncle, le sené,
« Qui s'en va avec Karle en estrange regné. »

Fouquerant et Renier, quant il ont escouté,
Ont fet sonner .I. greille et lor gent sont armé,
Plus de .IIIIm. hommes sor bons chevaus monté;
Ou bois de Lorion sont au devant alé,
Au pas où li gloton durent estre passé.
Miex vaut amis en voie, souvent est recordé,
Que denier en corroie, ja vos sera prové.

LI .II. neveu Garnier de Nentue[l] le baron,
Fouquerant et Renier, furent de grand renon.
Quant ont apris du fet com Aye d'Avignon
En enmainne Amauguin et son oncle Senson,
Lor gent font aprester, n'i ont fet lonc sarmon.
Bien furent .IIIIm. entr'eus li compaignon,
Que [Reniers] a à route el bois de Lorion,
Par où devoit passer Amauguin et Senson,
Auquiex se combatront por Aye d'Avignon.
Et li gloton aprochent dont je fis mencion,
Qui ne se donnent garde de lor destruction.
Renier et Fouquerant, fiz Garin de Mascon,
Et Aquart de Niviers et Thiebaut d'Arquenchon,
(Cil sont del parenté Garnier, le fiz Doon),
Il sont venus encontre Amaugin et Senson;
Chacun c'est escrié fierement à cler son :
« Trop alez folement, fiz à putain gloton;
« Mar véistez dame Aye, la niece au roi Karlon. »
Puis ne tienent marchié ne de fer ne [de] plon,
Tantost les vont ferir, si esmut la tençon;
Estez les vous merlez por Aye d'Avignon.
« Hé! Diex, fet la duchese, par ton saintime nom,
« Quiex gent ont asailli les oirs de Grailemont?
« G'i voi une autre enseingne, je ne sai qui il sont.
« Grant souffraite ai de vous, Garnier, le fiz Doon;
« Jamès ne me verrois, gentis fil de baron. »

LA dame voit l'estor et ot chacun qui crie,
Et elle ne fu pas fole ne esbahie,
Ains descendi à terre du mulet de Sulie,
Et lesse aval coler son bon mantel d'ermine,
Et remest ou bliaut de porpre d'Aumarie.
Puis aqueut une sente par une voie entie
Par où la gent du lieu ont maint jor yaue quise
A une grant fontaine qui contreval ravine.
Nus hons n'i puet passer sanz barge ou sanz galie;
Tant redouta la dame qu'elle ne soit honnie
Qu'ele se fiert en l'iaue en peril de martire.
Tant noe et tant travaille et tant Diex li aïe,
Qu'el avint d'autre part droitement à la rive,
Et garda devant li à la lande enermie,
Et vit une abéye gastée et apovrie;
Illec estoit recluse Audegont la marchise,
Avec li .XV. dames avoit de compaignie.
Parmi ce leu gasté, en celle desertie,
Ours y a et lyons et pors et sauvagine.
La recluse l'apele et li a dit : « Amie,
« Estes vos eschapée ou de chambre afoye,
« Ou tolue à seignor ou il vos a guerpie ?
« Lequel que fet avez, ne le me celez mie,
« Et si ne vos dotez d'omme qui soit en vie,
« Car vos estes du tot céans à garantie.

— DAME, dit la duchoise, à moie foi, ge non;
« Sachiez que je sui fame à .I. noble baron :
« Ne sui pas ci venue por mavez achoison.
« Antoine fu mon pere, li sires d'Avignon,
« Et sui niece de France au riche roi Karlon.
« Le roi m'avoit donnée Garnier le fiz Doon;
« Il va o l'emperere, si porte le dragon,
« Au siege de Colongne, où li Sarrazin sont.

« Je m'en voloie aler tot droit en Avignon,
« Amauguin m'espia, entre lui et Senson;
« Mes hommes m'ont ocis, o mon avoir s'en vont,
« Et je me mis en l'yaue sanz nage d'aviron,
« Si m'a Diex aconduite et mise à garison. »
Et respont la marchise : « Et nous vous retendron;
« Par la foi que vous doi, fallir ne vos devon.
« Antoine fu mon frere, li sire d'Avignon;
« Or le ferai savoir Anséis et Droon,
« Renier et Fouquerans, fiz Garin de Mascon,
« (Tuit cil sont mi cosin, ne ja ne me faudront)
« Et Achar de Mesines et Thiebaut de Chalon.
« Ja Damediex de gloire ne lor face pardon,
« C'il n'abatent l'orguel des parens Ganelon. »

LA merci Damedieu, or est Aye garie;
Berengier ne Senson n'en auront mès baillie.
Es bruis de Lorion fu grans la tabourie
Et d'escus et de lances et d'espées forbies;
Plus de .C. chevaliers y perdirent les vies
Por Aye la duchoise, et si ne l'orent mie.

ES bruis de Lorion, es vaus de .IIII. terres,
Là cort l'eve d'Orfunde qui bruit parmi les estres.
De pins et de loriers i fu la bruille belle;
D'ostors et de faucons y treve l'en les estres.
Illec perent les flors de maintes beles herbes
De quoi font les mecines li mires de Salerne.
Li destrier ravineus il trestornent lor selles
[Et] rompent et traïnent [et] lor frains et lor selles;
Quant li cheval là marchent, itant souef lor flaire
Remembre[r] vos péust de paradis terrestre.

ES bruis de Lorion fu li chapléis fiers;

Des grans cox que il donnent sont chargié li destrier,
Qu'onques à nulle foire ne pot si barguegnier.
Fouques et Guinemer et Girars de Rivier
Gesoient tuit lié, desous .I. olivier,
De saïnz et de cordes; n'i ot que corocier.
Li homme Fouqueran et li homme Renier
Lor crient hautement : « Qui estez, prisonniez? »
Et cil lor respondirent : « Hommes sommes Garnier;
« Ov' Aye la duchoise fusmes desconfis yer. »
Et cil lor vont les cordes et le[s] saïnz trenchier;
De merveilleuses armes les font appareillier.
Premerains est monté dant Girars de Riviers,
A son col .I. escu, en son poing .I. espié,
Et va ferir Sanson qu'il encontra premiers.
L'escu qu'il ot au col li a fet enbrunchier,
Tant com hante li dure, tot envers l'abatié
Qu'en la terre li fet le vert elme fichier;
Il est pris de .C. pars, ainz qu'i puist redrecier,
Et Girars s'escria : « Avignon! chevalier. »
Quant Senses le connut, si l'apela premier :
« Est ce le guerredon que je deservi yer,
« Quant je vous garanti de la teste trenchier?
« Onques vostre parage ne tint jor le mien chier. »

Es bruis de Lorion fu li chaples tenus;
Li cheval ravineus i traïnent lor bus.
Atant par la bataille vint Amauguins li bruns;
Escrie hautement : « Sire oncles, que fais tu?
« Onques mais hons en terre tel perte ne reçut :
« De .III^{c}. chevaliers, les blans haubers vestus,
« N'enmenrez que .XIIII. ne soient confondus.
« Tu nous i amenas, or nous en reconduis. »
De la presse s'en ist Haguenons li chenus,
Plus y a de .C. cox à l'espée ferus.

Es bruis de Lorion fu li chaples moult grans.
Li jors est tous alez et la nuit est venant;
Assez y acorut des hommes païsant
Qui gardoient l'eschec de l'avoir au parant.
Senson font desarmer, qui qu'en plort ne qui chant,
Et il beise les mains Renier et Fouquerant
Et Girart de Rivers, nobile combatant.
« Que ferez vous de moi, franc chevalier vaillant ?
« Ja serai je pendus, se roi Karles me prent. »
Et cil li respondirent : « N'en savonmes noient;
« De vos fera li rois trestot li sien comment. »
Icelle nuit se jurent sus l'erbe verdoient ;
L'endemain se leverent par son l'aube aparant.
Estes vos le grant bruit et la joie et le chant;
Mais d'Aye la duchoise furent moult merveillant,
Dont nus se soit à dire nouvele ne semblant.
Le mantel et la mule trouverent en present;
Dit Girars de Riviers : « Ce revait malement;
« Se ja madame y lais, bien semblerai enfant. »
Il montent es chevaus et vont par tot cerchant;
Nouveles lor en dient .IIII. hommes païsant
Qui venoient d'Orfonde peschier à .I. chalant.
« Baron, franc chevalier, oez nostre semblant :
« De fame crestienne ne savon tant ne quant;
« Mais à celle fontainne, desous ce desrubant,
« Viennent moult souvent fées, lor cors esbanoiant.
« Ersoir en y ot une, et gente et avenant,
« Si se feri en l'yaue sanz nef et sanz chalant,
« Isci s'en passa outre, trestous nos eux voiant,
« A celle grant chapelle à celle aube tenant;
« Onques puis n'en oïsmes nouveles tant ne quant. »
Et dit li uns à l'autre : « C'est elle, à esciant. »
Il poingnent les chevaus, si s'en tornent atant.

Il poingnent les chevaus, qui la dame vont querre;
Les gués lor enseingnierent païsant de la terre.
Et passerent Orfonde, au pont sor Rochefrete,
Et acuillent la route tot droit à la chapelle,
Et quant il trevent Aie, dont fu la joie belle.
La dame oï Girart, en riant l'en apelle :
« Fiz à bon chevalier, bien voi que Girart estes,
« Ne me celez vous mie, com est de l'autre perte ?
— Dame, ce dit Girars, ja commence tel guerre
« Onques ne fu si grant, puis le premier encestre.
« Senses est retenu, paor a du chief perdre.
— Certez, ce dist Aien, grant proesce avez faite;
« Quant le saura Garnier, moult la tenra à belle.

« Girars, dit la duchoise, Senses ne hé je mie :
« Il te gari de mort quant l'en te volt ocire,
« Quant éus sor ton col .II. espées forbies,
« Et moi redefendi que je ne fu honnie;
« Anmauveisé le fist se ne l'en rent merite.
« Por quant, de la prison nen istera il mie.
« Jel ferai bien garder tant que venra mi sire,
« Et si ert en prison en la chambre marbrinne;
« Puis prierai merci Karlon de Saint Denise,
« Qu'en prengne raençon, por Dieu, que ne l'ocie.
« Et c'il en veut avoir, je l'en dorrai .C. livres,
« Et se Garniers m'en faut, je n'iere mès s'amie. »
Illec prennent congié d'Audegon la marchise;
Lor eschec en menerent, ne [lui] lessierent mie.
Et trestous les vilains a fet joians et riches;
Deci à Avignon l'esconduient et guient.
Senson met en la chartre, bien cuide estre garie;
Mès grant painne li vient et esprent et avive :
Berengiers la sivra, ne li tardera mie.

AYE est Avignon, ou palais son encestre,
Senson met en sa chartre, bien garie en cuide estre;
Or li revient li maus et ravive la guerre,
Car Berengiers l'assaut au matin et au vespre.
Karles fu en [Es]pengne et Garniers en repaire.
A duel et à essil met Berengiers sa terre;
Se longuement demeure, moult sera grant la perte.

CE fu à .I. matin que leva li solois,
Par devant Avignon commença li tornois.
Dame Aye fu orer ou mostier Sainte Crois,
Et a la noise oïe, les cris et les deffois;
Sor le mur est montée, et .C. dames o soi:
Chacune i est alée et oïr et véoir.
Le jor sist Berengiers seur Estoudin norois,
Qui le chief et le col ot si blanc comme noif,
Et Girars de Riviers en Argon le danois.
Il brochent les chevaus, par vertu lor vont drois,
Et fendent les escus pains d'azur espaingnois;
N'i a hante tant roide ne fraingne et ne peçoit.
Merveilleus cox se donnent, ambedui sont chéois.
Au rescorre corurent chevaliers et borjois;
Il les font remonter: estez les vous tous frois.

LI tornois commença quant li jors esclarci.
Cel jor sist Guinemer seur Baucent l'arabi;
Karlemaines de France, li rois, il le conquist,
Et donna son baron que il avoit norri.
Mès onques chevalier si acesmé ne vi:
En son dos ot vestu .I. blanc haubert treslis,
Et lacié en son chief .I. vert elme bruni;
En l'escu de son col pent .I. lioncel bis.
Amaugin saut del renc tantost qu'il le choisit;
Diex! com cil fu armez el destrier arabi!

Et cil dui chevalier s'entreferirent si
Fendent soi les escus pains d'azur colori;
N'i a hante tant roide ne brist ou ne pecist:
Amaugin fu navrez et Guinemer chéi.
La dame l'esgarda, tot le sanc li fremi,
As dames le monstra : « Voiez de l'anemi!
« Sainte voire Paterne, quel chevalier a ci!
« Mais mal fu quant il est de la geste Alori. »

PAR devant Avignon fu li tornois tenus;
N'a borjois en la vile qui ne soit fors issus.
Berengiers ot grant force de .IIII^{m}. escus;
Ont rescous Amauguin que rien nen a perdu;
Ou il veillent ou non, les ont ens enbatu.
El renc des gonfanons fu Amaugins le bruns;
Tant enchauça à force que en la cité fu.
Au repairier qu'il fist li est mal avenu :
De plus de .XV. lances fu son cheval ferus,
Là fu son bon destrier sor li mors abatus,
Et méime son cors et pris et retenus,
A Aye la duchese ens son palais rendus.
Il li deslacent l'iaume, l'aubert li ont tolus.
Il fu estroitement et chauciez et vestus,
L'enforchéure ot grosse, moult fu grant sa vertus,
Et le visage cler, les eux vers et agus;
Bien senble estre faucons qui de mue est issus.
Dit Aie la duchese : « Amaugins, tant mar fus!
« Car se Karles vos tient, vos esterez penduz. »
Et respont Amaugins : « Dont sui trop tost venus;
« Maudit soit dont mon oncle et la soue vertus,
« Que bien ajoustera .XIIII^{m}. escus,
« S'ençois n'est cest palais d'Avignon abatus
« Et je fors de prison, que Karles soit venus »
Elle l'a fait livrer à .IIII. de ses drus

Et mener en la chartre que fist Salmanéus,
Uns des [felons] Juïs par qui Diex fu vendus.
Elle est toute de marbre environ et desus;
Li leus est moult hideus, tenebreus et oscurs.
« Hé! las, dist Amaugins, comme or sui confondus!
« Se longuement sui ci, à estrez sui pendus. »
Et Aie la duchese fu as estres des murs,
Et Berengiers defors sor les loriers foillus;
De merveilleus contraires ont lor lettres tenus.

« DAME Aye la duchese, dit li dus Berengier,
« Li corages de fame si est vains et legiers,
« Car ensement se torne comme li espreviers;
« Qui mieus le cuide avoir si est tost senestriers.
« Par fame vint en terre le premerains pechiez,
« Qui manja de la pomme par le dit l'aversier,
« Dont encor est li siecles penez et traveillez;
« Par vos vint ceste guerre et cest grant encombrier
« Dont en morront encor plus de mil chevalier.
« Vos avez fet fol change de moi et de Garnier.
— Berengiers, dit Ayen, bien savez préechier;
« Se vous chape et coronne et sautier aviez,
« Ja por .I. sermon faire ne vous estuet changier.
« Sensez et Amaugin vous ai bien herbegiés;
« Bien passera li ans ainz que voient lor piés,
« N'aurés si grant besoing qu'il vos puissent aidier.
— Hé Diex! ce dit li dus, com or puis enragier;
« Sainte Marie dame, car me lessiez vengier! »
Il fet sonner .I. graille, si s'en retorne ariers.
En la chartre remestrent et son frere et ses niés;
Mais il les en gestast, s'il péust, volentiers.
Et fet aler les mes, qui porterent les briés
Por Milon l'Ardenois et Othon de Baiviers;
N'i ont pas oublié dant Haguenon le viés.

Estre l'arrie[re] ban que manda Berengiers,
Sont bien plus de .xx^{m}. o les arbalestiers.
Hé Diex! com grant domage que Aye n'en set riens!

BERENGIERS chevaucha, il et sa compaignie,
Et sont plus de .xx^{m}. chevaliers que il guie,
Et passent l'endemain la rive de Chargie;
Vienent à Avignon où hautement s'escrie.
Hé Diex! ce fu grant duel que Aye n'en seit mie;
Tot droit le jor devant ot sa gent departie.
La dame ert en sa chambre, où estoit endormie,
Et ot songié .I. songe dont moult ert effréie:
Que Karles revenoit et s'ost iert departie;
Devant li en sa chambre entroit Garniers ses sire,
Et elle li tendoit une rose florie;
Li dus, par mautalent, n'en voloit prendre mie,
.I. anel li toloit et son chief li deslie,
Si la voloit férir d'une espée forbie.
Du duel que elle avoit est la dame esperie;
Elle a oï la noise de la gent qui s'escrie,
Et les grailles sonner moult haut à la bondie;
.IIII. fois s'escria : « Sainte Marie, aye! »

BERENGIERS les assaut par son l'aube aparant;
Sa gent sont bien armez, ne vont pas redoutant,
Et portent maus de fer et bons espiés tranchant,
Et drecent les eschieles, à quoi il vont montant;
Et le viel Haguenon à la porte bilant.
Premerain depecierent le palais suriant.
Diex! com à gran dolor i fu la gent manant!
Qui véist ses puceles as yglises fuiant!
Ces dames se demainnent et plorent lor enfant;
La véissiez foïr et borjois et serjant:
Si avient en tous lieus, puis que on va doutant.

Dame Aye est en sa chambre moult escheriement;
N'avoit que gens privée et .I. sien chambellant.
Cil bouterent à l'uis, cel rompent maintenant;
Berengier tent la main, au poing destre la prent.
Dit li viex Haguenons : « Ja n'ait Dieu à garant
« Qui lessera por roi ne por homme vivant
« Qu'il ne face de vous trestot à son talent. »
Dit Aye la duchese : « Or oi folie grant;
« Certez, comment qu'il prengne, dit avez sens d'enfant.

— AYE, dit Berengiers, or ai ce que je weil,
« Or vos avererai ce que dire vos suel.
« Souvent en ai veillié, ni dormirent mi oeil,
« De mes armes porter sous mes armes me duel;
« Or ai je pris le cerf que je tant chacier seul.
« Senses et Amaugin me rendez, car jel weil;
« Icil me ramenront de chevaliers tel brueill
« Dont je ferai dolent dant Garnier de Nentuel....
« Mon gonfanon de paille, la lance et l'aretuel.
— Berengiers, ce dit Aye, quant tu seimmes, si cuell;
« Encor abatra Karles de toi le grant orgueill,
« Com il fist de Guimar qui il toli Martuel. »

BERENGIERS fist rober la cité d'Avignon;
Ne l'ose retenir, tant redoute Karlon.
Le grant avoir emportent escuier et garçon,
De la chartre geterent Amaugin et Senson,
Dame Aye la duchoise enmainent en prison
Tot droit à Grellemont, ou plus mestre donjon.
Voirement la vot metre en son lit à bandon,
Quant si neveu li dient : « Par la foi Dieu, vos non!
« Se vous ja le pensez, de mort vos deffion;
« Mès bien le tenez prise et nous la serviron,
« *Puis maintenez* la guerre à guise [de] baron:

« Se vos poez ocire Garnier, le fiz Doon,
« Puis proierez merci l'emperéor Karlon
« Que il vous doint sa niece et l'onor d'Avignon. »
Plevir et affier et jurer lues li font
Ne parlera à lui sanz autre conpaignon.
Or cuide Berengiers tot avoir à bandon
Dame Aye la duchese qu'il ot en sa prison,
Et tot deseriter à force le baron ;
Mès encor en ert mis fierement à raison.
Li message se tornent à force d'Avignon,
Qui noncent en [Es]pengne l'emperéor Karlon
Au siege à Terraconne, où li crestien sont.

CHARLES revient d'Espengne de Sarrazins confondre;
Toz les a desconfis au siege à Terraconne,
Plus de .L. mile en y a mort par nombre,
A l'amacour de Cordes a tolu sa coronne,
S'en a donné l'enor au quens de Barselonne.
Ainçois que l'emperere éust passé Nerbonne,
Ez vous les messagiers qui li vienent encontre,
De sa niece li dient et le duel et la honte.
Qui donc oïst Garnier com il se despersonne,
Ses blanches mains detordre et ses cheveus derompre !
« Et car me conseilliez, sainte Paterne monde ! »
Karles est descendu en une basse combe,
Si en a apellé princes et dus et contes,
Baiviers et Alemans et tuit cil de Borgoine,
François et Herupois. Or a Karles vergoingne;
Il en jura saint Pierre que l'en requiert à Romme :
« Barons, s'or ne m'aidiez cest orguel à confondre
« Des .II. fiz Guenelon qui à tort me vergoingnent,
« Qui donnai Graillemont, puis ne m'emmerent onques,
« Jamais à Saint Denis ne porterai coronne.
« S'aurai vengié ce duel qui ens el cuer m'abonde. »

QUANT oent li baron que Karles se demente,
Primes parla Ripaus qui tint Reinnes et Nentes :
« Chevauche, riche rois, ja est ta gent ensemble.
« Où est donc celle terre que ne péussiez prendre ?
« Et cités et chasteaus trestot ardons en sendre,
« Si venge ton baron et le duel de sa fame.
— Hé Diex ! dit l'emperere, ce fet bien à entendre. »
Plus de .XX^{m}. grailles y sonnerent ensemble.
Moult a poi sejorné Berengiers o la dame;
Paor aura de mort s'or ne se soit defendre.

FRANÇOIS sont herbegiés es plains de Landemore,
Et tranchent les jardins dont il firent lor loges,
Tendent lor paveillons o les pons d'or à cordes.
Karles vit le chastel que .II. eves encloent,
Et d'autre part la mer, qui le navie aporte
De Puille et Sezile et de vers Babilone,
De Surtre et de Calabre et de Costentinnoble,
Les murs durs et espès desous la roche sore,
Les tors hautes et brunes du tens Costentinnoble.

ES pleins des Landesmores sont François herbegiés ;
Essillent les jardins et cope[nt] les vergiés
Dont cil firent lor loges qui n'ont trez à drecier.
Par la porte maior s'en issi Berengier,
Senson et Amaugin et Haguenon le vieill,
Et ont en lor compaigne .III^{m}. chevaliers.
Entresi que as loges vont le champ chalengier,
Mors versent en la place .IIII^{c}. chevaliers.
Que cuidiez vos en l'ost com fait brait il i ert !
Ce fust avis as gens terre joinsist au ciel.
Des herberges s'en issent plus de .XXX. millier;
El premier chief devant si fu le duc Garnier :
Diex ! com il fu armez seur Fauvel son destrier !

L'escu par les enarmes, le gonfanon laciés,
Vait ferir Anséis qu'il encontra premier,
(Cil fu fiz Haguenon et cosins Berengier).
L'escu qu'il a au col li a frait et brisié,
Et l'aubert de son dos rumpu et desmaillié;
Ou cors li met le fer de son tranchant espié,
Tant com hante li dure l'abat mort du destrier,
Puis crie .IIII. fois : « Avignon ! chevalier.
« Encor comparront il le duel de ma moillier. »

HAGUENON se regarde quant vit son fiz chéoir;
Tel duel mainne du conte tot en pert son savoir :
« Garniers le fiz Doon, tant ami m'as toloit !
« Li fil Aimmon ton oncle m'ocirent Amanffroit,
« Girart de Valcorant leissierent mort tot froit;
« Tant m'a feit ton lingnage que pis estre m'en doit.
« Ne place Damedieu que nulle fins en soit ! »
Garniers sist el fauvel et Haguenon el noir;
Il brochent par vertu, li cheval lor vont droit,
Fierent sor les escus pains à or espengnois.
N'i a hante tant roide ne plit ou ne peçoit;
Merveilleus cox se donnent, mès ne sont pas ch[é]oit.

LES escus ont perciés, les escus estrouerent;
Là fu moult grant la presse où il se rassenblerent.
Et Garniers de Nantuel fist son tor par la prée;
Moult fierement se sist seur la selle dorée.
Il a brochié Fauvel tout une randonnée,
Autresi li va droit com faus à recelée.
Vet ferir Haguenon du tranchant de l'espée
Amont desor son hiaume, mès poi li ot durée :
Enfreciques es dens li est toute colée;
Li cors s'est estendus et l'ame fors alée,
Et li cheval s'en fuit, la rene abandonnée.

Pieça n'oïstes chose ainssi aventurée,
Que par delez le fiz rabat Garniers le pere.

OR a Garniers ocis Haguenon le chenu;
De lui a Berengiers tot lę conseil perdu.
Et cil de Graillemont furent teisant et mu;
Puis n'i ot jouste faite ne chevalier feru,
Ainz entrerent es portes dolent et irascu.
Et François les enchaucent à force et à vertu
A une arbalestrée lor ont maint tref tendu.
Plus d'une grant jornée sont li forrier coru
Qu'enmeinnent la vitaille qui par la terre fu;
Et Karles l'emperere fet charroiier le fust,
Les pins et les loriers et les chesnes branchus.
Et mistrent mangonniax et les perrieres sus,
Et grans et merveilleuses ; n'i a celui n'i rut :
Peçoient les meson[s] et peçoient les murs.
Et Aye la duchese fu as estres des murs,
Et huche hautement et salue li dus :
« Amis, tenez le siege, car tuit seront vaincus. »

BERENGIERS vit les os qui vienent et assemblent,
Et drecent mangonniaus et les perr[ier]es lancent;
Il mandent Karlemaine et pes et acordance,
Et qu'il li perdoint s'ire, il li rendra la dame,
Puis le lest convenir lui et Garnier ensemble.
Et Karles en jura saint Gille de Prouvence
Que, c'il les puet tenir, il les fera toz pendre.
Diex ! se li rois vosist, la fin en fust moult tempre.

BERENGIERS doute Karle, le roi de Saint Denise,
Por ce qu'i le menace à pendre ou à ocire.
Il mande ses neveus, s'a tenu son concile
En une chanbre à voute, à menie escherie :

Tuit furent chevalier plein de chevalerie......
« Ja ne vendrons en lieu chacun ne se garisse;
« Dehais ait qui morra tant com il porra vivre !
« Là desore, à ce port, vi ore une navie
« Qui est fort et tenant et couverte et garnie;
« Ne crient pluie ne vent ne roche ne abisme.
« Ersoir vint à ce port à moult grant manentie,
« (Je cuit que la nef est au neveu saint Basile),
« Achatons la avant et si nou laisson mie,
« Si passon outre mer, en Perse ou en Aufrique,
« Ou outre en Babiloine, ou devers Barbarie,
« Ou en la grant Espengne au fil le roi Marcille;
« Là prendrez vous dame Aye et aurez tote quite,
« Car en crestienté n'en averiez vos mie. »
Le conseil est finé, chacun ainssi l'otrie,
Puis atendirent tant que la nuit fu serie,
Devant eus ont mandé le neveu saint Basile,
Et achatent la barge tant com il la lor firent,
A tot les mariniaus qui par la mer la guient.
A .I. an tot entier y ont viande mise.
Et Aye la duchoise, qui forment fu marrie,
Desor le faudestuel d'ivoire l'ont asise,
Et tendent paveillons desor la dame, à s'ire.
Amaugin jura Diex, le fiz sainte Marie,
Que c'elle dist .I. mot, qu'elle parost ne crie,
Qu'elle en perdra la teste à l'espée forbie :
« Ja de vous n'enterrons en autre mainbornie. »
Se la dame a paor je ne m'en merveill mie.
Il s'empaingnent en mer, s'ont lor voille esbaudie;
Bien orent esploitié par son l'aube esclardie:
Ne doutent Karlemaine ne sa grant compaignie.
Or atendent François et Garniers la folie;
Comment que lor en prengne, de sa fame n'a mie,
Car Berengiers por li en a s'onor guerpie.

OR fu moult grant merveille quant ci[l] dedens le so-
Il mandent Karlemaine, si ovrirent les portes, [rent:
Le chastel li rendirent et les clés li aportent;
Et il donne Garnier Graillemont et la Roche.
Cuillent lor paveillons et destendent lor cordes
Et chargent les sommiers qui la vitaille portent.
Aie est en haute mer en une nef enclose,
Et crie hautement: « Chetive, com sui morte!
« Garniers, fil à baron, com vos m'esloingniez ore!
« Por quant, comment qu'il prengne, vos me raurez en-
Gamions li cortois fist .I. lai [en] sa rote; core.»]
Ce est icelle chose qui moult la reconforte.
Il sachierent lor voiles [amont] à hautes cordes,
Que li vens les enchace et la mer les enporte;
Mais ne sai si corurent .XV. jors ou .XIIII.
Ez les vous arivez tot droit à Aigremoire,
Une cité qui sist es illes de Maiogres.
Seignor, en celle terre conversent la gent sore,
Pinconet li petit qui ont les testes grosses;
Por quant si ont il guerre as paiens de Maiogre.

SEIGNOR, icelle terre, elle est tote par illes,
Et de bones cités menant et replenies
De rouge or et d'argent et de pailes d'Aufrique,
De beuz et de bestaille et d'autre manantie.
Ganor a nom li rois qui de la terre est sires,
Et fu cosin germain à l'aumassor d'Aufrique,
Et estoit jovenceaus, de fame n'avoit mie.
En .I. moult bel jardin, sous la cité antie,
Là sist li rois Ganor, o li sa baronnie.
Par devant le baron .II. chetis escremissent:
Li uns a non Hernaut, qui de Gironde est sires,
Et li autre Garin, d'Anséunne la riche;
En .I. pesant estor li Sarrazin les pristrent,

Le chetif Aymer ileuc[que] nous ocistrent,
Ses ot li rois Ganor en la seue baillie;
Et neporquant, baron, si ne savoit il mie
Qu'il fussent en lor terre de si grant segnorie.
Chacun jour, tot adès, devant lui escremissent.
Atant ez vous errant .I. Sarrazin où crie
A Ganor de Mahon : « Soiez savez, biau sire :
« Là jus en vostre port vint ore une galie.
« Ne sai s'est rois onques ou amirans ou sire,
« Quex que il onques soit, à merveilles est riches;
« Et une dame gente ont dedens la nef mise,
« Ne sai c'elle est contesse ou duchoise ou roïnne. »
Ot le le roi Ganor, si commença à rire.
« Mahommet gentilz dex, dit li rois, or m'aïe!
« Ce m'aroit grant mestier, que de fame n'ai mie. »

LIEZ fu li rois Ganor quant il ot de la fame;
Trestous li cuers de joie li tressailli el ventre.
Il est moult tost montez et de ses barons .XXX.
Es palefrois amblans et es mulz d'Aquilante,
Et est moult tot venus as pors sans demorance.
De la galie vit la voille au vent descendre,
Et les barons françois qui s'en issent ensenble.
A .I. chief de la barge, par deriere, ert la chambre
Richement portendue de bon paile d'Otrentre;
Là dedens en .I. lit se jut Aie la gente,
Illec se plaint et plore et sovent se gaimente,
Et s'est illec pasmée, desor le lit s'adente.
Quant li rois l'aperçoit, merveilles l'en puet prandre;
En lor romans parole et puis si lor demande :
« Baron, d'ont estez vos, en la vostre créance? »
Dit li dus Berengiers : « En la nostre créance,
« De France sommes nez, d'ont ci venimes sempres.
« En la cort Karlemaine avon fet tel mellance

« Ja en nostre vivant n'en ert pris acordance.
« Del roi Ganor, biau sire, nos en dist on ensemble
« Que mieudre chevalier ne porte escu ne lance.
« .I. an le serviron[s], c'il ainsi le créante,
« Contre toz ceus du mont de s'onor à defendre,
« Et autrui terre tote à confondre et à prendre. »
Et dit le roi Ganor : « Grant honor vos commence;
« Quant sà estes tornez, ce ne fu pas enfance,
« Car jamés n'aurez soing de retorner en France.
« Et neporquant me dites qui est si belle dame;
« Que qu'elle soit à vous ou cosine ou parente,
« Se bel vous est et boen à fin or la me vendre,
« A moillier la prendrai, si en ferai ma fame. »
Et respont Berengiers : « Ce n'ert devant septembre;
« N'est pas costume à nous, en la terre de France,
« En la loi que tenons et en nostre créance,
« A nul bon crestien que il sa fame vende.

—PAR Mahom[met] mon dieu, ce dit li rois Ganor,
« Toz temps fu il costume à icest nostre port,
« Se biaus chavaus i vient ne fame y arivot,
« Tot voirement l'avoit li rois, s'elle li plot;
« Et neporquant vos di, a fin or l'achetot. »
Et respont Berengiers : « Miex voudroie estre mort.
— Amis, ce dit Ganor, dont me feras tu tort?
« Par Mahommet mon dieu, or me tiens tu por sot?
« Je ne lairoie mie, por tiex dis pesans d'or,
« Que je ne prengne ce que mes ancestres ot. »
Berengiers tint l'espée dont li pont fu à or,
Parmi le chief amont cuida ferir Ganor.
.I. paien consivi qui delez lui estot,
Au brant forbi d'acier li a tranchié le col.
Et Amaugin li bruns ala ferir Maudrot;
.II. de tous les plus riches lors i ont geté mors.

Ganor li rois s'en fuit, paor a de son cors;
Et li François ensenble se refierent ou port.
De la cité sallirent et Turc et Baligot,
Sarrazin et Persant acorent à grant ost;
A plus de .C. galies les acueilli Ganor.
De totes pars de mer les acuellent tant fort
Com li chiens le cengler, quant est navrez à mort;
De totes pars les prennent et aerdent as cros,
Ou il weillent ou non, les ramenent au port.

Qui là véist comment Sarrazin les engingnent!
Il geterent lor ancres et à cros les detindrent,
Ou il vueillent ou non, les ameinnent à rive.
Qui dont oïst com Aye la duchoise s'escrie,
Et dist à haute vois : « Sainte Marie, aïe !
« Haï ! fel Berengiers, le cors Dieu te maudie !
« Com m'as getée à tort de douce compaignie
« Et fors de douce France, où souef fu norrie.
« Or morras tu isci, et ge serai honnie! »
Et Ganor respondi, qui le rommans sot dire :
« Ne vous esmaiez mie, belle seur, douce amie;
« Se vous me volez croirre, Mahommet vos aïe!
« Je vous prendrai à fame, que de moillier n'ai mie.»

Li rois a apelé Maligan de Sulie :
« Gardez bien tot l'avoir que est en la galie
« Et le cors des François, que nul ne les ocie. »
La dame font monter sor .I. mul de Sulye,
Si l'en mainnent laiens en la cité garnie,
Droit desus la grant tor, en la Mahommerie.
De Tervagant y fu tote la loi escrite;
Là viennent Sarrazin, Turc, et paien, et prince,
Qui les mentons aval ont aers as pointrines.
En moult petitet d'ore la véissiez emplie.

« Hé, Diex, [ce] dist la belle, à quel gent me sui prise!
« Maléoite soit hui si faite compaignie. »
Atant es vous errant Alfamion l'ermine,
.I. cortois Sarrazins qui de corre ne fine :
Il ot esté à Romme, en Puille et en Sesile,
Et jusq'en douce France fu il à maint consille,
Et reconnut moult bien tote la baronnie.
Là où il vit les contes ne puet muer ne rie;
Et dist li rois Ganor : « Nel me celer tu mie,
« Se tu connois ces hommes, garde verté m'en dies.

— PAR Mahommet, biau sire, ce dit Alfamion,
« Il sont de France né tuit li meillor baron,
« Et ce est la belle Aye, [la] dame d'Avignon,
« Niece est au roi de France, l'emperéor Karlon;
« A moillier la vi prendre Garnier le fiz Doon.
« Et cil dui conte furent andui fil Ganelon,
« Véez ci Berengier et son frere Sanson,
« Cui pere porparla la mortel traïson
« Dont mort furent à glaive li .XII. compaignon
« Et toute desconfite la mesnie Karlon.
« Toute Espengne lor doit servise et guerredon :
« Alez les delivrer et geter de prison. »
Dont les amena l'en devant lui, au perron;
Li rois Ganor les vit, ses a mis à raison.

LI rois lor demanda : « Barons, estez vos frere?
« Gardez que ne mentez, mestier n'i a celée,
« Car Ganelon le ber por voir i fu vo pere.
« Por coi vos a roi Karles douce France véé[e]?
« Ceste dame d'ont vient, où l'avez vos trouvée?
« Par cui est elle ci de son seignor sevrée?
« Avez la vous tolue ou à force robée? »
Aye respont plorant, qui preus est et senée;

Jamès vos n'orrez fame si bien enlatinée.
« Gentilz rois debonaire, dist Aye la membrée,
« Ne savez encor mie com il m'ont demenée :
« Antoine d'Avignon fu voirement mon pere,
« Et Karles est mon oncle, de France l'emperere.
« Li rois m'avoit l'autrier à .I. baron donnée,
« Mieudre vassal de lui ne çaint onques d'espée ;
« Li ost de France fu à Terraconne alée,
« Garniers mi sires i ot l'oriflambe portée,
« Tot droit à Avignon m'en ere retornée.
« Là me fist espier Berengiers et son frere ;
« A Graillemont grant piece m'ont tenue enserrée.
« Là les assist à force Karles li emperere,
« Li tref et les au[cu]bes tindrent une jornée.
« Quant Berengiers vit ce qu'il n'i aroit durée,
« Ill a en haute mer sa galie esquipée,
« Si s'en fuï nuitantre comme traïtre lerre ;
« Or m'a ici, biau sire, à vo port arivée.
« Faitez moi bien garder que ne vos soie emblée,
« Q'encor vos serai je fierement demandée,
« Car l'en sara, biau sire, quel part serai alée.
« Du plus fin or de France richement rachatée,
« Plus de .XIIII. fois vos en serai pesée.
« Mais s'aviés or fourches faites et aprestées,
« Là desus cel haut pui, en celle roche lée,
« Là où fust encroé Berengiers et son frere,
« La moi[e] amor, biau sire, vos estera privée.

— DAME, ce dist Ganor, ice pas ne ferons :
« N'est mie drois ne bien que nous les ocions,
« Car Ganelon lor pere porquist la traïson
« Dont furent glavié li .XII. compaignon
« Et toute desconfite la mesnie Karlon.
« Je les envoierai au roi Marcillion,

« Mon conduit avec eus, Maingot et Baratron.
« Je vos plevis ma foi il lor fera gent don,
« De totes ses cités les metra à bandon,
« Ja de tot lor avoir ne retendra mangon,
« Fors solement Ayen, qui est niece Karlon.
« Entreci qu'à .I. an .I. respit vos metron,
« Que serai revenus de Mesques, de Mahon,
« Puis vos penrai à fame, à la benéiçon,
« En la loi paiennie, qui li Sarrazin ont. »
Et respont la duchoise, coiement, à larron :
« Ja Damediex de gloire joie ne vos en dont! »
Et cil s'en sont torné, si entrent el dromont.
Il drecierent lor mast, traient lor voile amont,
Et jor et nuit nagierent à force d'aviron;
Au port desous Morinde arivent el sablon,
A la mestre chaenne où les colombes sont.
Morinde fu asisse ou chief de .IIII. mons;
.II. [eves] fors et rades li corent environ,
De par trestote Espengne amainnent garison.
Les murs en furent tous asmans et macedon,
Que tors y ot moult grans entor et environ,
Estre la maistre selle le roi Marcillion
Qui tient très bien de lonc le trait à .I. bojon.
Çà dehors est la place, estoit droit au perron;
.IIII. loriers y a de moult bele façon.
Ilec porparla Ganes la mortel traïson
Dont morurent à glaive li .XII. compaignon.
Si grant vertu i fist Damediex por Karlon
Que des loriers qui furent là planté environ
Ainc puis n'en porta nul ne foille ne boton,
Et si sont trestuit vert de terre jusq'en son.
Illec s'esbanoioient li fil Marcillion
A .IIII^{m}. Turc qui tuit croient Mahon.
Atant ez vous errant Berengier et Sanson,

Lor conduit avec eus, Maingot et Baratron;
Hautement les saluent en la loi que il ont.
Li rois li demanda : « Cil chevalier, qui sont ? »
En droit sarrazinois Berengiers li respont.

BERENGIERS li respont, qui sarrazinois sot :
« Sire, de France sommes, tot del mellor effors,
« Fil Ganelon le conte, que vostre pere amot;
« Karlemaines de France m'en deserite à tort.
« L'autre jor arivoi el roiaume Ganor;
« Tant m'a tenu prison com li plaist et il vot :
« D'ore en avant sui prest que votre enseingne port,
« Par champ et par bataille, se nul vos faisoit tort.
« Se crestien revient enfreci jusqu'au port,
« Se à duel et à painne n'en fais morir le cors,
« Jamès n'arai du vostre vaillant .I. anel d'or. »
Quant li rois l'entendi, ses bras li met au col.
« Par Mahommet, dist il, vos esterez des nos.

« BERENGIERS, biaus amis, moult faites que cortois
« Qui France avez guerpie, s'estes venus à moi.
« Par Mahommet mon dieu, ferai vous riche roi.
« Tant vous dorroi du mien, cel volez recevoir,
« Quant le saura roi Karles, et il et ses Françо[i]s,
« Ja n'i ara .I. seul merveilles ne li soit.
« Je vous doing et otroi les puis de Monsegroi,
« Et le terre mon oncle; grant seignorie aurois,
« Et ma seror Plumboie à moillier vos otrois. »
Quant l'oï Berengiers, au pié l'en est chéois.
Or oiez du gloton comme il desment sa loi,
Qui a prise la fame qui Sarrazine estoit!
« Hé! riche rois, dist il, je suis remeis o toi;
« Por Mahommet ton dieu, de Ganor me fai droit!
« Sire, tu ne sez mie quel avoir m'a tolet,

« Une si belle [fame] jamais sa per ne soit.
« Car le mande Ganor, se tu la pues avoir;
« Se Mahommet donnoit q'en éussiez .I. oir,
« Par ce auriez vos en douce France droit,
« Car Karles n'a enfant qui vaille ne preuz soit,
« Ne mès c'un tot seul fiz qui ne ot ne [ne] voit. »

Li rois fu forment liez quant de la dame oï;
Plus tost qu'il onques pot de la porte parti,
Si en a apelé Joseau de Valterni
Et Brunmamor [le sage], le frere Blanchandin.
« Barons, ce dit [li rois], car vos tornez de ci,
« Si m'en alez tot droit à Ganor l'arrabi,
« Qu'il me rende la fame, ce se non, mal la vit,
« La niece Karlemaine c'à Berengier toli,
« Et ce se ne veut faire de m'amor le defi,
« Ne li lairoi de terre ne d'onour à tenir
« Où il puisse vis estre, ne mors puisse gesir.
« Dusq'Elainne la bele que Menelaus perdi,
« Dont la cité de Troie destruit et deserti,
« Por une seule fame si grant guerre ne vi. »
Et cil li respondirent: « Moult fier message a ci;
« Mès, puis que vos volez, moult bien li sera dit. »
A ce mot s'en tornerent, el dromont se sont mis,
Et drecierent lor voile qui fu blans comme lis.
Mais ne corurent [mie] .I. mois ne .XV. dis;
Tot droit sor Aigremore, en .I. vergier flori,
Trouverent rois Ganor, o lui ses Arrabis.
Et il et Aie sistrent par desor .I. tapis;
De devant lui faisoit .II. chetis escremir:
Li uns ot nom Hernaus, le fiz dant Aymeri,
Et li autres, Garins d'Anséune [la cit].
En un estor les pristrent paien et Sarrazin,
Et ilec Aymer li chetis fu ocis.

Quant Aye les connut, tot le sanc li fremi,
Et dit tot souavet, que nus ne l'entendi :
« Hay ! com mar i fustez, franc chevalier gentil !
« Jhesu me lait tant vivre, par la seue merci,
« Que moi et vos encor puisse geter de ci.
« Certes, si ferai je, [se] Dieu plest et je vif. »
Atant es vos errant Joseau de Valterni
Et Brunamor le sage, le frere Blanchandin ;
Tot oiant la duchoise, lor mesage ont forni.

GANOR treuvent li mes entre la gent grifaine ;
Assez i ot paien et Turc de pute caingne,
Et felons Canelieus, et Mors de Morienne.
Atant es vos errant les messages d'Espengne ;
De dire son message n'i a nul qui se faigne :
« Hé! Ganor, gentis rois, grant painne vos engraingne.
« Le fil Marcilion mandent par ire plainne
« Que li rendez Ayen, la niece Karlemaine,
« Et, ce vos ce ne faites, plus grant gent vos ameinne
« Que li rois Menelaus ne conduit por Elainne ;
« Mer passeront au port tot droit desor Aubainne,
« Et li dus Berengiers en portera l'enseingne.
— Amis, ce dit Ganor, ne[s] pris une chastengne ;
« Par Mahommet mon dieu, ainz sera Mongeu plainne,
« Et mer devendra terre, ainçois que je li rainge
« Ne que je lor envoi la nice Karlemaine ;
« Faire en weil à estrous ma privée compaigne.
— Sire, nous en irons : grant painne te commence
« Quant si te veus destruire por une seule fame,
« Si com ce laissa faire roi Paris por Elainne. »
Ganor regarda Aye, moult la vit belle et gente,
Et ot la color fresche comme flor d'aquilante ;
De la paor qu'ell' a li tremblent tuit li membre,
Et crient le Sarrazin par poor ne la rende.

Et Ganor li a dit : « Ne t'esmaie, suer gente,
« Que par cel Mahommet à cui j'ai ma créance,
« Tant com porroi mander .xx. chevaliers ou .xxx.,
« Mar arez ja paor qu'à nul homme vos rende ;
« Je vous menroi ençois ens ou regne d'Outrente,
« Ou passeroie mer en la terre de France,
« Et prendroie por vos la saintime créance. »
Quant la dame l'oï, à son pié se presente.
Et li mes s'en tornerent, n'ozent congié atendre,
Et sont venus au port, et en lor nef en entrent ;
Traient amont lor voile, à nagier se commencent.
Or vindrent à Morinde où lor gent les atendent.
Margoires demanda : « Rendra Ganor la dame ?
— Sire, dit Brunnamors, moult est fol qui ce pense ;
« Li rois en a juré ses diex et sa créance
« Ne vos en rendroit mie s'il en avoit tiex .xxx.,
« Car on ne trouveroit desor le ciel plus gente.
« Il nen a sor ciel terre ne soit d'Aye joiante. »

MARGORAS et Aiglie, li fil Marcillion,
Par Espengne la grant en firent lor sermon.
Premerain a parlé Boïdas l'Arragon :
« Car mandez premerains tous ceus de Carrion,
« Et ceus d'Entéenor, .IIII. rois qui i sont. »
Et cil li respondirent : « Tot ainssi le ferons. »
Lors manderent lor gent as nés et as dromons.
Lor voiles entaillies par pans et par girons,
Et bien enfigurées à testes de dragon,
De devant ens el chief .XXIIII. dragon
Ce fu senefiance que itant rois i sont),
En la terre Ganor prennent lor garison.
Et li rois se defent à guise de baron ;
Aye a herbegie en une tel maison
Ne savez quele elle est, ce nous nel vos dison :

Une tor merveilleuse, qui Aufalerne ot non;
Desor aval au port arrivent li dromon,
En la roche conversent li cinge et li brohon,
En l'autre desertine li ours et li lyon.
Se trestuit cil du mont estoient environ,
Nen lairoient il gieus ne fable ne chançon,
Et que en la douce aigue ne prengne[nt] le poisson
Et ne prengnent le cerf en la forest d'Argon.
Ileques fu dame Aye la duchoise en prison;
N'ot messe ne matines ne vespres ne sarmon,
Ne ne set rien du siecle, ne quant les festes sont.
Il y ot .III. roïnnes qui bien la serviront;
Doucement, par amor et par devocion,
Il [l]i mostrent la loi Tervagant et Mahon.
Elle est et preus et sage de dit et de raison,
Ne nulli ne la voit qui en die se bien non;
Mais foi porte si bone Garnier le fiz Doon
Onques envers nul homme nen ot conversion.
Or vos lairons ici du roi Marcillion,
De Ganor l'Arrabi, des .II. fiz Ganelon,
Si chanterons de France, du riche roi Karlon,
Et du bon chevalier, Garnier le fiz Doon,
Comme il se mist engrant por Aye d'Avignon.

CE fu à une feste du baron saint Michiel,
Que li cerf sont de gresse et l'en les doit chacier.
Garniers le fiz Doon repaire d'archoier;
En la champaingne furent [plus] de .C. chevalier.
Li bers se destorna en l'ombre d'un vergier,
Par desor l'erbe vert, por son cors refroidier;
D'unne chançon fait dire de Robert l'ecoier
Et de la bonne foi Enguelas sa moillier,
Com garirent de mal lor seignor Olivier.
Quant li dus l'ot oye, si li membra d'Ayen;

Tot le sanc li foï, la color li perdié.
Plus d'une grant lieue alast on loing à pié
Ainz qu'il déist .I. mot ne qu[e] il respondié.
Atant ez vous venu .I. pelerin paumier,
Et ot la barbe longue et fenestré le chief,
Et escharpe à son col et .I. fust de paumier.
Li dus l'a apelé, de jouste lui l'assiet :
« Biaus meistre, de quel part ? » ce li a di Garnier.
— Sire, de vers Espengne, de Saint Jaque prier,
« Et fui à Saint Vincent penez et traveilliez,
« Vendus et tregetés el regne des païens.
« El roiaume a .I. roi qui moult fet à prisier:
« Onques ne fu tel roi, se il fu baptisiez.
« Là vi une merveille, se vos la saviez
« Et se la [vos] disoie, ja ne m'en croiriez.
« De ceste vostre terre y a .II. chevaliers:
« Li uns en est Garins d'Anséune li fiers,
« Et li autres Hernaus, l'orgueilleus bataillier,
« Et une gentil dame, n'a si belle sor ciel.
« Li homme de la terre l'apelloient Ayen ;
« A moult fiere merveille l'ennoirent li paien.
« Mès li dui fil Marcille et li dus Berengiers,
« Cil guerroient le roi de l[a t]este à trenchier,
« Et li bers se defent au fer et à l'acier.
« Je estoie chetis, delivré fu l'autrier,
« Et si me fist sor sains jurer et fiancer
« Que je vendroie en France por querre soudoiers.
« Qui là vodroit aler bien porroit gaengnier. »
Et quant l'oï li dus, vers soi l'a enbracié;
Plus de .VII. fois le baise por Aye sa moillier.

« AMIS, dis me tu voir, que Diex ait part en t'ame !
« Que tu por cest besoing soies venus en France
« Por querre sodoiers à secorre la dame ?

« Et [autant] que le croie, ja fu elle ma fame;
« Berengiers la m'embla, Diex m'en face venjance!
« Je l'en prendra[i] encor, se je vis, à ma lance.
— Oïl, dit li paumiers, en la moie créance,
« Por sodoiers vins çà à secorre la dame...
« Et ja ne li faudra por i perdre les membres;
« Onques tel Sarrazin ne nasqui mès de fame. »

— AMIS, auroit [il] foi qu'i n'i ait traïson,
« Que me menasses là où Aye est d'Avignon,
« En la terre Ganor le nobile baron,
« O nous tel compaingnie com mener i voudron?
« Ne serommes que .X., ja plus n'en y menron,
« Et serviron le roi trestot à son bandon.
« Quant nous nos anemis desconnéus aron,
« Nous [les] li rendrons mors ou getés en prison,
« Que ja .IIII. deniers du sien n'en porterons;
« Mès tu me jureras desor saint Semion
« Que j[a] au roi Ganor ne nommeras mon nom;
« Ne sara qui je sui ne tuit mi compaignon,
« Ne ja de ton poiz d'or mar m'i lairas mangon. »
Et respont li paumiers: « Que targiez dont, baron?
« Ja ne voudrez avoir que Ganor ne vos doint. »
Et Garniers s'aparaille, ni ot lonc achaison.
Plairoit vos à oïr qui sont li compaignon?
Girars en est li uns, le fiz au duc Othon,
Reniers, et Fouquerans, et Garin de Mascon,
Foquins, et Guinemers, et Gautiers d'Avelon,
Et Achars de Mesinez, et Thiebaut d'Aspremont,
Et le bon pelerin, qui Diex face pardon!
Les barbes firent rire, n'i laissierent grenon,
Et le chief trestuit rere et li noir et li blont.
Coifes orent vermeilles de paille et d'aqueton:
En quel terre qu'il viengnent ne les connoistra on.

Lor nés apareillierent au port sor Graillemont;
Ilec sont les estables où li cheval gierront,
Et i metent douce yaue dont les abeveront.
Et le bort bataillierent où il se combatront,
Et ont escus et lances dont batailles feront.
A .I. an tot entier y metent garison,
Et y metent de chiens, d'oistors et [de] faucons,
Toutes plainnes les males d'or cuit et de mangons.
Et au chief par derriere, où l'estrument metront,
Ot une chambre close où li conte gierront,
Et devant, ens ou chief, ot .I. pommel roont,
Et .I. ymage paint en guise de dragon,
La grant gueulle baée tot droit là où yront.
En la nef ot .III. voiles qui à toz vens corront.
Il s'enpengnent en mer, ysnelement s'en vont,
Et Mellion gouverne, Diex victoire l'ent dont!
Cil Sire les conduie qui vint à passion!
Moult se maitent engrant por Aye d'Avignon.

CEUS entrent en la nef qui la dame vont querre;
.II. jors et une nuit costoient une terre,
Les illes de Maiogres où pute gent converse.
Ainssi corent .VII. jors tant qu'il virent la terre;
[Et li] bons pelerins est montés sor la vergue
Et choisi Aigremore et la tor d'Aufalerne;
Il descent en riant, li duc Garnier apelle:
« Ber, vois tu celle tor haute desor cel terre?
« Grans est et merveilleuse que près du ciel semble estre;
« Laiens est li palais où dame Aye converse.
« Diex ne fist ainz espices ne flors de bones herbes
« Qui ne sente flairor très parmi les fenestres. »
Dist Gautier d'Avalon: « Moult y feroit bon estre;
« Diex! comme aurons grant joie s'Aien en poons traire. »

LA defors la cité, en .I. tertre taillié,

De blans sablons i fu biaus et grans li graviers;
Là arivent les nés nos barons chevaliers.
Hors de la barge font traire les bons destriers,
De l'erbe les corroient et torchent escuier,
Et manderent le roi qu'i les face herbegier.
Il li ont envoié le cortois messagier,
Le sage pelerin, dont firent l[a]tinier.
Il a trouvé le roi coroceus et irié :
Cel jor c'estoit li rois combatus as paiens,
Ses seneschaus méisme y ot le col trenchié,
Et Ganor fu navrez el cor de .II. espiez.
Enmi la sale fu ens en .I. lit couchiez,
Et font entrais mout bons por dolors alegier.
Voient le pelerin, moult s'en sont merveillié,
Qui s'en estoit alez en douce France arier,
Lors le voient ainsi noblement chevauchier ;
Les conrois que il porte ne saroit nus prisier.
Il vint tot droit au roi, si s'est agenoilliez :
« Sire, je sui de France richement repairiez,
« Si vous ai amenés les meillors sodoiers
« C'onques véist nus hons en terre ne sor ciel.
« Il seront avec vos jusques .I. an entier;
« Vos anemis mortez, que vos plus doutiez,
« Se il ne les vos rendent pris ou mors ou liés,
« Tot lor service soit en bone pais lessiez;
« Ja mar lor en dorrois vallissant .I. denier. »
Et dit li rois Ganor : « Par Mahommet, preuz iez;
« Se je vif longuement, merveille[u]s pr[i]s t'en iert. »

Li rois li demanda : « Amis, connois les tu,
« Quant il por ta parole sont de lor terre issu,
« Et venu en la moie, por toi, sanz mon séu ?
— Oïl, moult bien, biau sire, cil li a respondu,
« Mès il ne sont, ce cuit, roi ne prince ne duc,

« Mès vavasor hardi, sodoier connéu,
« Qui por sodées vienent esprouver lor vertu.
« De maintes jostes ont trestot le pris éu;
« Avecques vos seront dusques .I. an ou plus.
« Les fiz Marcillion, quant les aront quennus,
« Vos mortés anemis, que tant avez cremus,
« Senson et Berengier anbedeus connéus,
« Tost verrez maintenant estroer lor escus.
« Se nes vous rendent mors, ou pris ou retenus,
« Tot lor servise soit outréement perdus. »
Li roi[s] Ganor en a lors apellé Fabur,
Son mestre seneschal, qui sire ert de Nibus.
Sil s'en tornerent tost et monterent es mulz,
Et sont tot droit au port tous ense[m]ble venus,
Où li François estoient fors de la barge issus.
Primes parla à eus li cortois de Nibus.
« Frans crestiens, dist il, bien soiez vos venus.
« Li rois Ganor vos mande amistiez et salus
« De cel seignor du ciel que vos reclamés plus,
« Que vos créez trestuit, qui ou ciel fait vertus,
« Et fet par toutes terres miracles et vertus,
« Croistre jardins et blez et reverdir le fus. »

NOSTRE François sont tuit venu fors de la terre;
Fors de la barge traient les bons chevaus à terre.
Richement sont vestu, à la loi de lor terre,
De bones peaus martrines et de peliçons verre.
Le soleil luist es armes et li ors estencele
Des garnemens qu'il ont et des frains [et des] selles.
Aye les regarda, qui fu à la fenestre,
Si près les vit du port comme .I. arc péust traire
Où elle fu enclose en la tor d'Aufalerne.
« Hé Diex! ce dist la dame, sainte voire Paterne,
« *Si riche* garnement furent feit en ma terre! »

A ycelle parole, ez une de ses mestresses
Si li a demandé : « Que avez vos, seur belle ? »
Et a dit la duchoise : « Sez tu songe retraire ?
« Anuit vi en dormant une avision pesme,
« Que g'estoie montée en haut desor .I. tertre ;
« Li rois Ganor méisme se gesoit desor l'erbe,
« Et je tenoie fort entre mes mains sa teste.
« Amont, de vers le ciel vinrent volant .II. aigle
« Qui moi et lui voloient à force les eux traire,
« Quant .I. faucons y vint, volant de vers ma terre
« Et .I. lyon plus blanc c' onques fust nulle beste.
« Et li faucons volans apressoit si les aigles
« Ainz ne les vout lessier si[s] abati à terre ;
« Et li lyon méisme les prenoit par la teste,
« Ne les voloit lessier, s'en ot mil pieces faites.
— Dame, dist la paienne, grant joie vos apreste ;
« Un tel secors vos est venus en ceste terre,
« Se li rois le savoit, bien dolent porroit estre. »
Li paien ont [logiés] les François as herbeges ;
Lor conrois fu si bons que mieudres ne pot estre.
Souvent li rois y vient au matin et a[u] vespre,
De douce France enquiert et demande noveles ;
Et li baron li dient, qui bien le sevent faire.

NOSTRE baron François grant piece sejornerent ;
Ne chevauchierent mie ne armes ne porterent.
Le dus Garniers se lieve à une matinée,
Il et Fouquins li bers, et Guinemers ses freres,
Et montent es mulés, richement s'atornerent,
Et porterent ostors de moult ferme volées ;
Aï Diex ! quel riviere ill ont le jor trouvée !
Vers nonne s'en retornent, amblant parmi la prée,
Desous la haute tor où Aye ert enserrée.
A la fenestre fu la duchoise enclinée,

Et vit les sodoiers venir parmi la prée,
Qui ont les barbes reses, les coifes el chief fermées.
De la fouce de mer ont les colors muées
Que onques ne vit gent ainssi desfigurées,
Mais onc por nulle riens ne pot estre tornée;
.III. fois s'escrie en haut à sa vois qu'elle ot clere :
« Vos, sodoiers de France, qui m'avez trespassé[e],
« Parlez .I. poi à moi, car de France sui née,
« Si me dites nouveles de la douce contrée.
« Por Dieu, vit encor Karles, nostre drois emperere?»
Ot la li dus Garniers, s'a la teste levée.
La dame le connut, qui ot la face clere.
« Hé! gentis hons, dit elle, com m'avez oubliée!
« Com sui por vostre amor traveillie et penée,
« En al[i]ennes terres vendue et tregetée! »
Trait a un anelet dont il [l']ot espousée;
Où ot .II. riches [pierres] precioses et cleres,
Et la tierce y estoit, qui ert vaillant et clere.
De paradis terrestre l'avoit on aportée;
Tant[e] bonne aventure l[i] avoit Diex donnée
Tout autresi estoit comme chose faée:
Fame qui l'ait o soi n'iert ja desvirginée
Par nul homme qui soit, si bien ne li agrée;
En une verge d'or estoit bien séellée.
La dame a pris l'anel, son seigneur l'a getée.
Li dus connut l'anel dont il [l']ot espousée;
Or seit il bien de voir que sa fame a trouvée,
Et la duchoise lui: or est asséurée
Desormès querre engien qu[e] elle soit ostée.

As pors de Monjardin, as gués de Male Estraingne,
Une eve ravinouse descent de la montaingne;
Là sont li fil Marcille, à lor grant ost d'Espengne.
Prennent .v^{m}. Turs eslis de lor compaingne,

Es aufferrans monterent, si portent mainte enseingne.
Li cembiaus s'en torna très parmi la champaingne;
S'entrent en Aigremore par la porte soustainne,
Encui aront François de grant gent belle estraingne.

Ce fu à .i. matin, au cler soleil luisant;
Estes vos le cembel à la porte [brui]ant.
Et Ganor fu garis des plaies qu'il ot tant;
Il ist fors du palais en .i. jardin moult grant,
Et oy des osiaus le deduit et le chant.
Les sodoiers de France a fet venir devant.
« Barons, ce dit li rois, savez por quoi vos mant?
« A la guise de France prenez vo garnement,
« Et puis nous en istrons à la lune luisant,
« Au matin et au soir, et à l'aube aparant;
« Se ne puis avec vous souffrir les grans ahans,
« Trestote ma richoise ne priseroie .i. gant.
« Je sai tant de l'escu que hons n'en dout néant;
« Se je sui abatu, cui chaut? enmi le champ,
« Et je puis avenir à l'espée tranchant,
« Je ne cuit por nul homme [estre] bailliez avant.
« De la terre de France pris .ii. chetis, l'autre [an],
« Qui tant m'en ont apris plus nulli n'en demant.
— Car les nos mostrez, sire », dit Reniers de Mellent.
Et li rois les a fet amener par devant.
Quant il virent Garin, moult en sont merveillant,
Et Hernaut de Gironde à la chiere riant.
Garniers ala encontre, si lor dist en riant :
« Ne nous nommer vos mie, franc chevalier vaillant;
« Nous sommes à ce roi sodoier achetant,
« La vostre delivrance querrons de maintenant. »
Et cil li respondirent : « Sire, à vostre commant.

— Barons, ce dit Ganor, connoissiez les vous dont?

— Oïl, ce dit Garnier, cel grenor et cel blont;
« Nous fusmes ja ensenble escuier compaignon
« En la cort au bon roi, l'emperéor Karlon;
« Mais je fui retenus au tornai sor Mascon.
« Quant il m'en delivra, ne me costa mangon;
« Se je ja l'en pooie rendre le guerredon,
« Ne seroie si lié por tot l'or de cest mont »
Et respondi Ganor: « [Jes] deliverai dont. »
Là lor rendi andeus, qu'il n'i quist achoison.
De maint bon garnement furent mis à l'escon,
Et des chevaus ausi qu'il pristrent à bandon.
Or sont li crestien tiex .XII. compaignon,
Bien les pourro[i]t on querre à fust et à baston
Ne seroient trouvé de ci en pré Noiron.
Estez vos le cembel des fil Marcillion
Qui fierent à la porte, bessiez les gonfanons;
A haute vois escrient: « La gent Ganor où sont? »
Si s'en issirent hors à tel gent com il ont,
Et sont .L^{m}. devant el premier front;
Mais poi font à prisier, se por la flote non.
Ez vos les sodoiers brochant à esperon
Qui demosterront ja la nature au faucon.
Garniers fiert le premier en l'escu à lyon,
Desous la boucle d'or li peçoie et confont,
Et l'aubert de son dos li [des]maille et deront;
El cors li met le fer o tot le gonfanon,
Tant com hante li dure l'abat mort el sablon,
Puis cria hautement: « Monjoie, la Karlon!
« Ja Damedieu à s'ame ne li face pardon
« Qui n'i ferra .I. cop por Aye d'Avignon. »

LE cheval s'enfuï, cil le vont enchaucent.
En .VII. liues de terre ja nen alissiez tant
Que ja y trouvissiez de terre plain .I. gant

Que ne ait Sarrazin ou paien mort gesant.
Quant vin[ren]t cil as trés moult sont grains et dolens,
Que de tot le cembel orgueilleus et pesant
N'en eschaperent .C., par le mien escient.
Il sonnerent maint graille et maint cor d'olifant
Que ce vous fust avis que terre vet fendant.
Et dit Garniers as siens : « Barons, n'alez avant ;
« Tout droit à Aigremore retornon maintenant,
« Que li plus orgueillous nous venront ja sivant ;
« Telz i aura des nos qui torneront fuiant. »
Dit Garins d'Anséune : « Tot à vostre commant ;
« A merveilleus empire nous vendront acorant,
« Ses convient desconfire par engien sagement. »

AUS pors de Male Estrange, as gués de Monstardon,
Là furent herbergié li fil Marcillion
A lor grant ost d'Espaingne que conduite y ont.
Atant ez vos poignant Thiebaut de Montcenon ;
Très parmi son escu portoit son gonfanon,
Si que parmi l'escu out de l'anste .I. tronçon.
A haute vois escrie : « Car vos armez, baron!
« Dire vos sai noveles de Ganor l'arragon.
« Sodoiers a de France, du roiaume Karlon,
« Qui tot vostre cembel ont mis à tel rendon
« Que de mil chevaliers ne cuit .XXX. en aion. »
Atant ez vous poignant Berengier et Sanson,
Beraut et Amauguin, cil furent compaignon
Qui maintienent la guerre por Aye d'Avignon ;
A haute vois escrient : « Li sodoier qui sont
« Ne sont mie de France, dou roiaume Karlon,
« Ne de la cort roial, quant nous nes connoissons. »
Li dus Garniers sot bien rengier ses compaignons ;
Girart ot, son neveu, le fiz au duc Othon,
Renier, et Fouquerrant, et Garin de Mascon,

Fouquin, et Guynemer, et Gautier d'Avalon,
Et Achart de Mez[ine], et Tyebaut d'Aspremont,
Et Hernaut de Gironde, et Garin le baron,
Et Ganor l'Arrabi à .I. blanc gonfanon.
Berengiers vint poingnant à guise de faucon;
En l'escu de son col avoit peint .I. lyon,
Et tint la hante droite à [.I.] vert gonfanon.
Quant Garniers de Nentuel chosi son compaignon,
Il ne fust pas si lié por tot l'or d'Arragon;
Don[t] hurte le destrier qui li va de rendon,
Et fu le jor couvert d'un vermel ciglaton.
Vet ferir Berengier en l'escu au lyon,
Desor la boucle d'or li peçoie et confont,
Le blanc haubert du dos li desmaille et deront,
Ou cors li met le fer o tot le gonfanon,
Tot li tranche le cuer, le foie et le pomon,
L'eschine de son dos li met en .II. tronçon,
Tant com hante li dure, l'abat mort el sablon.
Les esperons à or fait voler el sablon.
Puis dist une parole qui n'ot mie haut ton :
« Mar véistes Ayen, la niece au roi Karlon,
« Qu'en moult lointaingne terre en avez guerredon. »

QUANT Senses se regarde, voit morir Berengier,
Les esperons à or tornez envers le ciel,
Et l'yaume cler d'Arabe [ens] el sablon fichier,
La selle trestorner et fouir le destrier;
A sa vois qu'il ot clere commença à huchier :
« Frere, qui vos a mort en grant duel m'a laissié;
« Ja por tant que je vive n'aurai mais mon cuer lié. »
Il a brandi la lance, s'a l'escu enbracié,
Mais ne pot avenir, ne joster à Garnier.
Des grans estors menus et des cox que il fiert
Se péust qui vosist moult fort esmerveillier.

Le cheval lait aler, si jousta à Renier,
Que tout le mist souvin sor la crope au destrier.
Ja l'éust mort ou pris, ne éust recovrier,
Quant i vint Fouquerans, entre lui et Gautier.
Illec pristrent Senson, le gentil chevalier,
En la chartre Ganor l'ont chetis envoié.

SENSES fu retenus et Berengiers ocis.
Ez vos par la bataille Beraut et Amaugins.
Li .I. jouste à Hernaut et li autre à Garin;
Toutes pleinnes lor lances s'entrabatent souvin.
As espées tranchans se fussent entr'ocis
Quant i vint Fouquerans et Gautiers le meschin.
Les lor .II. ont rescous et les [.II.] freres pris;
En la [cha]rtre Ganor les envoient chetis.
Bien ont envers le roi ses convens aemplis.
Entre Hernaut de Gironde et Garnier le hardi
Sont venus à l'estor, si commence le cri.
Garniers fiert Brunamor, le frere Blanchandrin,
En l'escu de son col paint d'asur colori;
Desous la bougle d'or li a fendu par mi,
Et l'aubert de son dos derot et deserti,
Ens ou cors li a mis le bon espié forbi
Que mort l'a abatu enmi .I. plein chemin.
Et Hernaut de Gironde fiert .I. roi, Alexi,
Qui Quiorman tenoit, qui fu au roi David,
Et Garin d'Anséune, le viel Amoravi.
Les sodoiers de France les chastierent si
Que véissiez les lances sor les escus croisis,
Et les brans acerins sor ces elmes ferir,
Tant paien et tant Turc craventer et morir.
Li solaus raie cler et li jor esclarci;
Quant Ganor les regarde, tot le sanc li fremi,
Et jure Mahommet onques tel gent ne vi,

Moult est bonne la terre où il furent norri.

OR ont François josté à la gent esbahie.
Garniers vait par le champ, qui ne s'atarde mie,
El chief de la bataille a encontré Aiglie.
Icil fu li ainzné de toz les fiz Marcille,
Et tint Piue et Toleite, Tudele et Aumarie.
Garniers le feri si, qui nel redouta mie,
Que l'escu ne l'aubert ne li font garantie;
Tant souef l'abat mort qu'i ne brait ne ne crie.
Margoras le regarde, n'a talent que il rie :
« Frere, qui vous a mort toute Espengne a honnie;
« Onques mais si grant duel n'entra en paiennie. »

LA bataille est finée quant Ayglie fu mors;
Li Sarrazin d'Espengne tornerent tuit lor dos.
Et François les enchaucent ovec les gens Ganor;
Bien les mainnent ferant entresi ens au port.
Là pristrent .I. eschec moult merveilleus et fort;
Il n'i a nul si povre qui de l'avoir n'ait trop.
Tot droit à Aigremore s'en retornent au port.
Quant Aie sot la chose, merveilleuse joie ot :
« Damediex, Sire pere, car conseilliez mon cors!
« Sainte voire Paterne, isterai mès de ci hors? »

CE fu par .I. matin que solaus est raians;
Es vos le roi Ganor en son palais entrans.
Les colonbes en sont ovrées à or bon,
Les pierres et les brasmes resplendor getent grant,
Que ja n'i estuet cierge por nulle luor grant.
Là fait li rois ses dons et depart ses dons grants.

EL palais sont venus li sodoiers François.
Garniers parla premier, qui fu preus et cortois :

« Le congié volons, sire, car de l'aler est drois. »
Et Ganor lor a dit : « Non ferez ceste fois,
« Car rois de nostre terre est il costume et drois
« Qu'à Mahommet de Mesques doie aler une fois;
« Encor n'i fui je onques, ja n'ert [jor] ne m'en poist,
« Mais or i weil aler, ne weil que targié soit.
« Del miex de mon barnage enmenrai avec moi,
« Si vous lairons ma terre, bien wel que la gardois.
« Et, quant je revenroi, bien est raison et drois
« Que je prengne la dame por qui la guerre estoit.
« Tant vos dorrai du mien que tuit riche serois,
« Que, se je vos remans, volentiers revenrois.
— Ja est ce bien à faire », ce respondent François.
Et Ganor s'en torna, s'entra en .I. encrois,
O lui de ses barons [plus] de .LX. et trois;
[A] l'amirant d'Aufrique s'en est alé tot droit,
Et a laissié sa terre garder à nos François.
Autre parole orra ainz que revenus soit.

GANOR li Arrabis s'en va à oroison
A Mahommet de Meques, qui li face pardon.
Au port sor Alixandre leissierent lor dromont,
A l'amirant d'Aufrique tot droit alez s'en sont;
Et a laissié sa terre Garnier le fiz Doon.
Ainçois que il reviengne se tendra por bricon.
Ce fu à une feste saint Jehan le baron,
Que paien gardent miex asez que ne faison.
.III. ans fu la duchoise en la tor en prison;
Celle nuit i entrerent li .XII. compaignon.
Quant Aye vit Garnier, si l'a mis à raison :
« Com vos ai travaillié, gentil fiz de baron;
« Damediex, si li plest, t'en rende guerredon! »
Plus de .XX. fois li baise la bouche et le menton.
« Tout ce lessiez ester, dist Gautiers d'Avalon,

« Si sont cortes les nuis, petit esploiteron;
« Se paien s'aperçoivent, ja n'en eschaperon. »
De ce fait que gentil Garniers le fiz Doon:
Dou grant tresor le roi furent tuit à bandon,
Mès onc n'en vout porter la monte d'ūn bouton,
Ne nulle chose prendre, se so[l] la fame non,
Et o lui .III. meschines que il baptizeront.
Entre Hernaut de Gironde et Gautier d'Avalon
Firent une proesce qu'ainz tel ne vit nus hon:
Il vindrent à la chartre où li crestien sont,
S'en getent Amaugins, Berart avec Senson,
Et mistrent en la nef o Aye d'Avignon,
Si que il dui ne sevent de Ga[rnier] o ne non;
Et quant il le connurent, moult grant paor en ont.
Il s'empeingnent en mer, ysnelement s'en vont,
Et costoient Aufrique où li Aufriquant sont,
Et à senestre Espengne, que connéue l'ont.
Assez treuvent des illes, mais ja n'i torneront.
Tost si courent de jor et de nuit à bandon,
A l'onzieme ariverent au port sor Graillemont.
Par trestout le païs est alé le renon
Garniers est revenus et Aye d'Avignon.
Tuit cil de la contrée moult volentiers y vont;
Li clerc et li evesque, à grant procession,
A grant joie reçoivent Garnier le fiz Doon.
Et ont au duc proié si autre compaignon
Que s'ire perdonnast Amaugin et Senson;
Et li dus si a fet, qu'ainz n'en quist guerredon.
Garniers ot .II. [serors], plus belles ne vit on;
L'une en donne Amaugin, l'autre donne Senson,
A l'un rendr[a] la Roche, à l'autre Graillemont.
Entre Hernaut et Garin en lor terres s'en vont;
Moult est belle la joie que li parent en font
Quant Diex les a getés de la laide prison

D'antre gent Sarrazine qui mesure nen ont.
Aye et li dus s'en vont tot droit à Avignon;
Volentiers sejornerent qui traveillié se sont.
Diex lor donna .I. oir qui Guyot ot à non;
Ce fu Guy le sauvage, qui guerre ot à Karlon:
  Encor ne faut pas si, se sachie[z], la chançon;
Qui plus n'en chanteroit du miex i laroit on,
D'estors et des batailles et de grande tençon,
Et du merveilleus duel que [li] Sarrazin font
D'Aye qu'il ont perdue et de ceus qui s'en vont.
  Ganor li Arabiz repaire d'oroison,
De Mahommet de Mesques qui li féist pardon.
.I. mes li vint encontre es pré sor Florimont :
« Entendez, sire rois, que nous vous conterons
« Des sodoiers [de] France qui engignié vos ont :
« C'est Garniers de Nantuel, le fiz au duc Doon,
« Qui ne vint en soudées se por sa fame non.
« De la tour l'a getée et traite de prison;
« Nul n'avez de[s] chetis, car menez les en ont. »
Quant Ganor l'entendi ne dist ne o nen non;
Du grant [duel] qu'il demainne chiet pasmé el sablon :
« Ahi! gent crestienne, com par estes felon!
« Qui se séust garder de tel subducion ?

  « AYE, ce dist Ganor, qui estes bele et gente,
« Hé Diex! qui vit onc fame de vostre sapience?
« Ainz m'en ira[i] à pié deschaus par toute France
« Que ja li dus Garniers si por noiant s'en vante. »

  DÈS or s'en va Ganor à poi que il n'est mors.
Si li poise d'Ayen à poi du sen n'ist hors;
Si vint à Aigremore à l'ainz qu'il pot plus tost.
D'un an ne fu baigniez ne revestus son cors;
Li rois ne se vout tondre, sa barbe laissa lors.

Mais le vis de devant ot il cler com fin or,
Par espaules fu lés, moult ot bien fet le cors,
Grailles par la çainture et de moult biau deport.
Les mains beles et blanches, et si ot gros le col.
Li rois ot latinier qui bons conpaing estoit ;
Là nen vandront [il mie] qu'il ne saichent les fors,
Trestoute la vitaille por vivre enquerre lors.
Et firent vestéures trestout à lor deport:
Chauces ont detrenchies par les piés à sisos,
Après les chars les haire[s] qui bien lor sistrent lors ;
Bliaus ont de coton porfendus lez lęs cors,
Et firent cours mantiaus, gonailles de depors.

GANOR s'est aprestë qui atorne son erre,
Disant qu'iront par France por penitence faire.
Ganor laisse sa terre, où n'avoit point de guerre,
Et sont au port venus, qui fu près de lor terre.
En langage romans bargegnierent la barge;
As mariniers qui nagent saint Climent le marage
Requerront sanz outrage, ce dient, cil message:
Bien pert à son visage que il est de paraige.

CIL marinier sont riche, de Gennes et de Pise,
Qui mainnent le navie par toute paienie.
As grans cités antis et à bours et à villes
Achatent les espices qu'il ont de maintes guises,
Et canelle et gingembre, ricolice et baupine,
O les bonnes racines dont on fait medecines,
Dont tote Lombardie sera bien replenie.
Dist li mestre quis a [à] Ganor quis engingne :
« D'ont estes vos biau sire? — De France la garnie,
« Et sui de Saint Denise, frere Guefier le riche. »
Ce li respont Boydes, qui la barbe ot florie :
« *Se Diex* me leisse vivre et vens ne me detrie,

« En .X. jors ou en .XV. serez à Saint Denise;
« Car Garniers d'Auberive, le fil Doon le riche,
« Qui sa fame a conquise comme preudons et sire,
« Fors d'Aufalerne mise par grant chevalerie,
« Adon que il revindrent en Avignon la riche,
« Une foire establirent; ja, por tant qui il vivent,
« N'en iert costume prise, ne tolue, n'asisse.
« Là ira cil navie et autre .IIII. mile. »
Ganor commence à rire et souavet à dire :
« Mahommet or m'aïe, que je Garnier ocie. »

CESTE raison leissierent et une autre commencent,
Que il ont .I. tel vent que meillor ne demandent.
Tant quierent de vitaille que toute la nef emplent;
Les cordes et les voiles atisent et atrempent;
Puis s'empaingnent en mer, durement se desrengent,
Et costoient sor destre la terre d'Aquilente.
Tost si corrent .X. jors et les nuis tot ensemble,
Que n'i abaissent mast ne voile n'i descendent;
Et choisirent de loing Saint Gile de Provence,
[Et] Ays, la grant cité, et Avignon la gente.
Là sont venu à por, là où il porent prendre,
A la bouche du Rogne, où la mer lor assemble;
Là sont venus au port belement tuit ensenble.

« BARONS, ce dist Ganor, comment le ferons ore?
« S'avon rien qui vous plaise, par charité, soit vostre. »
Il a trait .I. mars d'or, tot en riant lor offre;
Et cil li respondirent : « N'en baillerons riens ore. »
Dont les mirent à terre parmi l'eaue desore.
Hé Diex! ce fu grant duel que li Lonbars nel sorent,
La painne et le travaill qu'il en aront encore.
Diex! s'Aye ne s'i garde, bien se tendra por fole.

El chemin s'en entrerent vers Avignon grant erre.
« Seignors, ce dit li rois, moult a ci gente terre;
« Se tele la séusse quant ving en cest affaire,
« A .XIII^{m}. barges la venisse requerre;
« De voilles et de mas fust si la mer coverte
« Ne véist on au port plein pié de wide terre.
« Si ferai je encor, se autre ne puet estre. »
En Avignon entrerent parmi une poterne;
Au perron du palais sous .I. arbre s'arestent.
Dame Aie la ducheise s'en repaire de vespres;
Ganor, li Arrabis rois d'Espengne, l'apresse.
« Diex vos saut, dist [il], dame, onques ne vi si belle!
« Por l'amor Damedieu le corrois venons querre;
« Anuit le nous donnez, n'en avons plus que faire,
« Et demain le penrons là où nous porrons estre. »
La dame vit la barbe qui au pis li ventele,
Qu'il avoit bele et blanche, mès n'i soloit pas estre,
Et la char blanchoier par de desor la chiere.
Par poi nel reconnut; mais nel regarda gaires
De tant comme elle fu en la tor d'Aufalerne :
« Frere, je t'ai véu, mais ne sai en quel terre.
— Dame, à Monlaon, là vi vos noces faire;
« Au partir de la cort i ot por vous grant guerre. »
Dient si compaignon : « Or va mal, par ma teste;
« C'elle nous reconnoit, jugié sommes à perdre. »

Moult par fu liez li rois quant il connut la dame,
Et si fu devant li et parolent ensenble;
Ne fust mie si liez por tot l'or d'Alixandre.
Et quant le roi se taist, la dame recommence:
« Amis, fustes vous nez à Monlaon en France?
— Nenil, ce dit Ganor, mais en Vermendois, dame.
— Ditez com faitement alez par penitence.
— *Dame, .I.* mien frere ocis par le fer de ma lance,

« A .I. tornoiement à Buillon, en Ardanne;
« Puis sui venus de Romme par Saint Gile en Prouvence.
« Au Pui Sainte Marie me convient à descendre,
« A Saint Martin à Tours voudrai mon chemin prendre,
« Car Diex aimme moult l'omme qui vet par penitence. »
De quanque il sarmonnent et si compaignon trenblent,
Et dist li uns à l'autre: « Le diable a ou ventre,
« Car, c'elle nous connoist, ja nous fera tous pendre. »

GANOR li Arrabis fu moult preus et cortois;
Il tenoit en sa main .I. baston de garois,
Et a trait le gant destre, qui estoit a orfrois.
Sa mein est belle et longue et blanche comme nois,
.I. anelet d'or fin ot en son petit doi
A .I. grain d'Aumarie, ja mellor ne verrois;
Il nen a soz ciel homme, c'il le porte sor soi,
Qui cure de mengier, ne ja ait fain ne soif.
La dame le monstra dan Raimmon l'espengnois:
« Cil semble bien prodomme, par la foi que vos doi. »
Tant s'apreça de lui l'anel li trait dou doi,
Si li dist bellement: « Biaus amis, ne vos poist?
— Non fait il, douce dame, dist Ganor, par ma foi;
« Et l'anel et le gant prenez, ce vous otroi.
« Je vous servi ja bien quant Garniers vos prenoit;
« Si ferai je encor, se termes en estoit
« Ne montasse à cheval ne tenisse conroi.
« Or weil je congié prandre, que de l'aler est drois. »
Et respont la duchoise: « Biaus amis, non ferois,
« Par bonne charité anuit mais demourois,
« Et le matin au jor aler vous en porrois,
« S'en porterez du nostre, qu'il est raison et drois;
« Car l'avoir a mestier ou que li preudons soit. »
Et respondi Ganor: « Non ferai, par ma foi;
« Faites nous herbergier et pensez del conroi. »

Elle les fait mener chiez Garin Bonnefoi ,
Le prevost de la ville , là où ses filz estoit ,
Guyonnet li ainznés , li preus et li cortois.
Mal vit Aie l'anel et le gant à orfrois ,
Car par celle acointance se herberja li rois.

GANOR fu herbegiez chiez Garin le prevost,
Lez le mur d'Avignon, à la porte dehors.
« Hostes, où est li dus? ce li a dit Ganor.
— Biau sire, en son chier regne a conduite grant ost,
« Et referme Nantuel et de murs le reclost. »
De ce pesa le roi quant il la parole ot.
.II. felons Sarrazins avoit o lui Ganor,
Li uns ot nom Baraton, et li autres Margot.
Cil porte une racine qui moult grant mecine ot:
Il nen a sous ciel homme, c'il bevoit ou menjost,
Lues ne soit endormis; tot maintenant s'endort,
Nel puet on esveillier nient plus que c'il fust mors.
Au mengier sont assis dont il assez i ot;
.I. pasté de ploviers fu envoiez Guyot,
Et il le presenta devant le roi Ganor.
Là furent espandues les mecines Margot,
Et burent et mengierent; cil qui assez en ot
(Que nul de la maison escharnir ne s'en pot,
Li genne ne li vieil, li feble ne li fort),
Dès que ot engloti la mecine, s'endort.
Et cil ferment les huis, si s'en issent moult tost;
Du tresor enporterent tant comme il lor plot.
.III. chevaus en menerent, .II. fauves et .I. sor;
Il lor mistrent le[s] frains et les selles à or.
Le fiz à la duchoise enporte o soi Ganor,
Et issent du palais par .I. vergier desclos,
Et sont venus poingnant à la rive dou port.
La feste ert departie, le pueple s'en alot.

.I. marinier trouverent qui sa nef aprestot,
Et Ganor l'Arrabi li donna de son or,
Et après li commande: « Amis, hastez vos tost. »

AINÇOIS que l'Arabi soit entrez en la barge,
.I. homme païsant a trouvé au rivage;
Illec peinne son cors et labore et travaille.
Ganor li Arrabi li a dit son message:
« Amis, tien cest bans d'or, si me fai .I. message:
« Tot droit à Avignon, soz le pin en l'ombrage,
« Diras moi la duchoise bien qu'elle en soit sage,
« C'est Ganor l'Arrabi, le cortois et le sage,
« Qui bien l'a decéue par son pelerinaige;
« Son fiz Guyot enporte en sa terre sauvage,
« Jamais ne le verra en trestot son aage,
« Deci que savera auques de mon lengage;
« Mon gant et mon anel li ai laissié en gage. »

IL tendirent les mas sanz noise et sanz tençon.
Le maistre marinier mist li rois à raison:
« Amis, as tu vitaille que assez en aion?
— Oïl, jusqu'à .I. an bien vos corroierons.
— Frere, d'ont es tu nez, et de quel region? »
Et cil respondi: « Sire, verité vous diron:
« De la terre Ganor, dont on dit la chançon
« D[e] Aye la duchoise, que il tint en prison.
— Frere, ce dit Ganor, or nagiez à bandon,
« Car je sui icil rois dont tu as dit le non
« Qui Aye la duchoise tint tant en sa prison.
« Se Garniers la m'embla par sa subduction,
« Je l'en ai hui rendu merveilleus guerredon,
« Car g'emporte en ma terre son petit fiz Guyon. »
Il en a le mantel souslevé contremont.
L'enfez fu bien vestu d'un hermin peliçon,

Par desus .I. bliaut d'un vermell ciglaton;
L'enfes dist en plorant : « Portez moi en maison;
« Ma dame pesera que nous tant demoron; »
Et li rois le conforte par .I. esmerillon.
Il s'empengnent en mer, isnellement s'en vont.
Et Aye la duchoise fu dedens Avignon
En une chambre painte de l'evre Salemon,
Et a songié I. songe par grant devision :
Que sa cité ardoit en feu et en charbon,
Et avoit devant li .II. ours et .I. lion.
Guyonnet est devant, trestous nus, au perron;
Les .II. ours le geterent en la gueule au lion.
Amont devers le ciel vint volant .I. grifon;
En ses ongles prenoit l'enfant et le lyon,
Si l'en portoit volant vers les nues amont,
Tot droit vers Aufalerne le getoit lez la tour.
La dame s'esveilla par mout grande friçon,
Puis est alée orer au mostier saint Symon.

La dame s'esveilla et chauça et vesti,
Et puis ala orer au monstier sans detri.
A l'ostel envoya comment se contient Guis;
Mais cil n'i puet entrer, tuit furent endormi,
Le prevost et li autre : mal le béussent il.
Plus tost qu'il onques pot à la duchoise vint :
« Dame, que celeroie? malement sont bailli.
« Li pelerin d'ersoir, ce furent Arrabi;
« Vostre fiz ont emblé, por verté le vos di. »
Quant la duchoise l'ot, par les cheveus se prit,
Et cria hautement : « Com mar vos portai, Guy! »

Li borjois de la ville i sont venus corant
Et bouterent as huis, ses frangent maintenant,
Et gardent par trestot, ses trouverent dormant.

Et ont sivi la route de ceus qui vont fuiant;
Atant ont encontré le vilain païsant.
Il a trouvé la dame soz le ciprès séant.
« Dame, dit le vilain, laissiez ce duel atant;
« La joie de cest ceicle nous va tous decevant.
« Ersoir vi pelerins, .I. en y ot vaillant;
« .I. bans d'or me donna par itel convenant
« Que nostre monstier povre en alasse amandant,
« Et si vous aportasse nouveles de l'enfant;
« C'est Ganor qui l'enporte, par haute mer ciglant. »
Quant l'entent la duchoise, par les cheveus se prent:
« Hay! gent Sarrazine, com este souduiant!
« Qui se séust garder de tel enchantement? »
La duchoise remest sor le perron plorant.
Et Ganor l'Arrabi enporte son enfant;
Il et si marinier vont à force nagent,
Et vin[t] à Aigremore où li pueples l'atent.
Ganor li Arabiz fet bien norrir l'enfant,
Et croist et enbernist, moult est de bel semblant.
Li rois l'a fet aprendre de tot son errement,
Et d'eschés et de tables, de ce set il forment,
Et du cours des estoile[s] et du trone tornant.
Son seneschal en fait desor toute sa gent;
Li rois ne puet mengier Guy ne li soit devant.
Et quant vint à cel terme que il prist garnement,
Le roi l'adouba bien et bel et gentement.
Ne fist mie que fol c'il emporta l'enfant,
Que puis li ot mestier, se l'estoire ne ment;
Et qui jusqu'en la fin orroit tot le rommans,
Dame Aye la duchoise ne perdi puis noiant.
De ci nuit la chançon moult fait bien qui l'entent,
Car merveilleus exemple y escoute et aprent
D'estors et de batailles et d'envaïssement,
Et de chasteaux confondre et de peçoiement:

C'est dou comte Auboyn et dou comte Alerant,
De Milon l'Ardenois et d'Othon l'Alemant
Qui murent Garnier guerre et Karles [i] consent.
Or commence chançon dès ici en avant,
Ne cuit que nus jugleres mès de meillor vos chant.

Ce fu à unes Pasques que yver se fenist,
Que fuillissent cil bois et cil pré sont flori,
Et chantent li oisel et mainent grant gaïn,
Et li roussignolet qui dit : « Oci, oci. »
Pucelle est en effroi, qui loing seit son ami,
Tost change genne dame l'amor de son mari.
Lors tint Karles sa court en France à Saint Denis;
Garniers n'i ala mie, car moult i est malmis;
Il avoit .II. serorges Senson, et Amaugin,
Qui sont cosin germain Millon et Auboïn;
Et Othes l'Alemant est moult près de lor lin.
Tant ont l'emperéor et donné et promis
Qu'i li tolent l'amor du palesin marchis.

Or ont traites les napes quant li rois ot mengié;
Les chambres sont emplies et li palais widié.
Huimès porrez oïr les pleintes de Garnier :
Senson et Amaugins se plaignent tot premier :
« Hé! roi, car me fai droit du fiz Doon, Garnier,
« Qui ocist à ses armes mon frere Berengier.
« Ses sorors nous donna, dont sommes engingnié
« De l'enor de Nantuel tote l'unne moitié;
« Or le fait refermer sanz le vostre congié,
« Et Garniers vait tous jors o soi quart o soi tiers.
« Tant redotommes, sire, vostre talent le fier
« Que nous nel volons mie n' adeser ne touchier. »
Lors en jure l'apostre que on requiert à pié,
S'il en puet avoir lieu, n'en portera le chief.

Et respont l'emperere : « Qu'avez dit, aversier ?
« Ja sera l'enor vostre, se ses fiz ne revient. »
Dist Amaugins le bruns : « Dehez ait qui se quiert ;
« Car li ne ses honors ne pris .I. sol denier.

— SIRE, dist Alerans, li quens de Traysin,
« Membre toi de Nentuel, quant il fu l'autre an pris,
« En la terre de Puille s'en foï Do chaitis ;
« Quant Do de Nantuel fu mors et en t[er]re mis,
« Troi[s] enfent en remaissent, mar en naquissent il.
« Blancheflor la roïnne les fist soef norrir,
« E vos, l'enfant Garnier escroistre et chier tenir ;
« Et puis le radoubastes quant vos vint à plaisir.
« Tel henor li donnastes dont conseus ne fu pris,
« Le chasement Antoine, qui mal i ffu assis,
« Qui à .XV^{m}. hommes vos en venoit servir ;
« Et Garniers vos en sert o soi quart, o soi quint.
« Le chastel de Nentuel est en tel marche assis
« A la porte roial devise .III. païs :
« Alemaingne et Loheraigne et France, ce m'est vis.
« Garniers l'a refermé sanz vostre congié pris ;
« Il i remeist assez des murs d'arainne bis.
« Ja hons qui ait Nentuel ne sera ja mendis ;
« Si c'est vantés li dus, s'il i est .XV. dis,
« Encor en ert tot las vostre fiz Loéis. »

DIST Ostes l'Alemant et Miles l'Ardenois :
« A la foi, emperere, ce n'est or mie drois
« Que vous por .I. sol homme tous nous deseritois.
« Quant Nentuel refu pris, l'autre an, .I. autre fois,
« Ill i remest assez de murs sarrasinois.
« Garniers l'a refermé sor le vostre defois ;
« La tor est grans et haute et blanche comme nois ;
« D'une part est d'Argonne, qui le clot en deffois,

« Que ja ne mengera sanz veneson au dois;
« De l'autre part cort Muese, où li poisson sont froit :
« Si s'est vanté li dus qu'il ne crient .IIII. rois.
« Se nous savions, sire, qu'i ne vos contrepoist,
« Nous le rendrion pris entre ci et .I. mois.
« Ha ! nobles emperere, prenez de nostre avoir,
« Rouge or et blanc argent et bons pailes grejois,
« Plus que ne porteront .IIII. mul espeingnois. »
Et respont l'emperere : « Tot si le vous otroi;
« Mès primes m'en irai aval outre Marsois
« Porparler an Breban de Gautier l'Avalois,
« Et quant je revendrai, gardez que fin en soit. »
Tant donnent et prametent de merveillous avoir
Qu'i li tolent Garnier, le bon conte marchois.

GARNIERS ot .II. neveus, Guichart et Alori,
Qui sont de ses serors né et engenuï :
Li .I. fu fiz Sanson et li autre Amaugin,
Et servoient por armes Karlon le fiz Pepin.
Quant oent el palais le conseill descouvrir,
C'est de Nentuel abatre et de Garnier traïr,
Ce ne puent il onques endurer ne soffrir,
Ainz passerent avant, que cuer ne puet mentir.
« Entendez, emperere, dit li mendre, Auloris :
« Garniers est vostre hons liges et vos a bien servi,
« Et vos li otroiastes que Nentuel reféist;
« Il estoit ses alues, si l'a de vos repris,
« Et or [l']abandonnés à tous ses anemis !
« Se jamais vos en sert, ja Diex ne li aït ! »
Quant l'oï l'emperere, moult faintement en rist;
Il li dist belement : « Qu'est ici, Aulori ?
« Et otroieras tu que Garniers soit ocis ? »
Et cil a respondu : « Si m'aïst Diex, nennil. »
Cil muevent, si s'en vont et ont le congié pris.

De la cort se depart Guichars et Aloris,
Por l'amor de l[or] oncle ont tuit le roi guerpi.
Por ce dit on encore : Ainz venge niez que fiz.

CIL montent es chevaus et s'en vont en lor terre;
Gens mandent et assemblent et commencent la guerre.
Guichart et Alori si vont lor oncle querre,
Si li iront conter trestot icel affaire,
Que or mant sodoiers, ou grant sera la perte,
Si vingnent si ami de par tot lor repaire,
Et guerroit vivement, quar autre ne puet estre.

MOULT sot bien de la guerre cil qui fist la chançon.
Garniers fu à Nentuel et Aye d'Avignon,
Et sont en lor compaigne plus de .II^{m}. masçons,
Et font fremir la ville entor et environ.
Hé Diex ! com ci herbergent chevalier et geldon !
Dame Aye fist refaire le moustier Saint Symon;
Il y avoit .C. moines à la procession.
Et .III^{m}. chevalier sont sà fors au perron
Qui ont chauces de paille, bliaus de ciglaton,
Et grans piaus marterinnes et hermins peliçons;
Et esgardent le gieu des ours et des lions,
Et font ces fables dire et escouter chançons.
Guichars et Aloris descendent au perron.
Dame Aye vet encontre Guichart le fiz Senson,
Et Garniers vait encontre Alori le frison;
Baisant et acolant les ont mis à raison.
Et li enfant lor dient : « Oez com vrai sermon :
« Miles li Ardenois et Ales de Dijon
« Et Othes l'Alemant vous muevent grant tençon;
« Ovec eus ont jousté Amaugin et Senson,
« Ce sont li nostre pere, ja nel vous celerons,
« Et ont vo mort jurée devant le roi Karlon.

« Ja Damediex de gloire nulle amor ne nos doing
« Se ce qu'il vous prametent de lor cors ne faison.

— Hé Diex ! ce di li dus, or a mes sires tort,
« Quant il, por nul avoir, veut asentir ma mort.
« Or me cuidai deduire en riviere ou bos;
« Or me convient pener et essillier mon cors. »
Dit Aye la duchoise qui les grans penes ot :
« Sire, ja avez vous moult merveilleus tresor
« Qu'aportas d'Aufalerne, quant venis de Ganor ;
« Mandez les soudoiers et tenez les effors,
« Je lor dorrai assez de l'argent et de l'or ;
« Tuit sont li traïtor pris ou vaincu ou mort. »

QUANT li mangier sont pres, si font meitre les napes
Et font l'eve crier amont en la grant sale;
Ainçois les comparront que il les cous en passent.
Estez vos le cenbel as portes et as barres,
Si i fu li dus Miles et Auboïns et Ales.
Ez vous le cri levé, et cil chevalier s'arment,
Et dit cil de la tor, qui moult bien les [es]garde :
« Seignors, ne vous hastés, qu'il ont de gent grant mace;
« Ges ai bien tous véus, sous Malconduit où passent,
« Lez le bruillet foillu où l'abéie est gaste.
« Faitez les gent armer par les vaus de Moraive;
« Metez arbalestiers en .III. lieus ou en .IIII.
« Qui tuit treiront à eus quant il seront au chaple. »
Garniers vint el palais, si demanda ses armes ;
Il vesti une broigne fort et tenant et large ;
Et laça en son chief .I. vert elme d'Arrabe;
De devant, el nasal, avoit assis .I. brasme.
Puis a çaint une espée qui fu Buevon sanz barbe.
En l'escu de son col ot paint .I. gent miracle,
Ainssi com Nostre Sire resuscita saint Ladre;

Il le mist à son col par la guinche de paille.
Hante ot roide de fresne et espié qui bien taille.
On li a amené son destrier en la place,
Et Garniers y monta à trestotes ses armes,
Et vint droit à la porte où ses gens se combatent.
Dame Aye ist de sa chambre, c'est venue en la sale;
Une oroison commence, mais de parler se haste :
« Damediex, sire pere, qui toutes riens créastes,
« Et Adan et Evain et le mont estorastes,
« Char préis en la virge et vos prononciastes;
« Li troi roi vos requistrent, que vos forment amastes,
« Et donnerent offrende, qu'ainz ne la refusastes;
« Au repairier qu'il firent, bon conduit lor donnastes.
« Que n'en pot destorner Herodes ne Pylates;
« Et puis, el flun Jordain, ilec vos babtisastes;
« .XXXII. ans par terre avec vos gens alastes,
« Et vos pristrent Juï, onc ne vos corosastes,
« Et mistrent en la croez, ainssi que ne posastes,
« Et fustes el sepucre, dont vous resuscitastes,
« En enfer en venistes, por voir le despoillastes,
« Si en getastes fors iceus que plus amastes,
« Par non de *pax vobis*, vos les reconfortastes.
« Si comme ce est voir que vous ainsi ovrastes,
« Garissiez mon seignor qu'à espous me donnastes
« De mor et de prison, de fust, de fer et d'armes,
« Que hui si anemi de cheval ne l'abatent. »

SENSES et Amaugins sont à pié descendu
A tot .IIII^{m}. hommes, les blans haubers vestus;
Il les ala ferir là où les voit plus drus.
Por lui fist Diex de gloire miracles et vertus;
Ainz ne pot remonter cil qui fu abatus.
Plus de .C. chevaliers ont pris et retenus,
Au mestre chartrenier Belin les ont rendus.

MILES l[i] Ardenois et Miles li barbés
Descendirent à pié, à .IIII^{m}. armés,
Por les pons detrenchier et les barres couper.
Garniers ist de la ville comme gentils et bers,
Et sont en sa compaigne plus de .M. chevaliers.
Il les vait bien ferir com vassal adurés;
Cil qui fu abatus ne pot puis remonter.
Plus de .C. chevaliers a en prison menés,
Au mestre chartrenier Belin les a livrez.

GARNIERS ot .II. neveus, Guichart et Aulori,
Qui sont de ses serors nez et engenoïs;
Quant il virent l'eschés et les chevaus venir,
N'ont soing de garnemens ne de dras por vestir;
L'un saut el brun baucent et l'autre el barbari,
Et metent à lor cox les escus doublentins,
Et tous nus en lor poins les bons espiés forbis,
Et vont aidier lor oncle, Garnier le palazin.
Li .I. jouste à Gaifier et li autre à Seguin;
Cil sont de la menie Karlon le fiz Pepin.
Lor peres lor escrient, Senson et Amaugin :
« Gloton, mar le pensastes, lichéor de put lin
« Karles vos toudra terre, si ferez pute fin.
« Voirement estes vos du lingnage Chaïn
« Qui son frere meurtri d'un coutel acerin,
« Qui vos peres failliez por .I. outremarin;
« Vos meres en morront ennuit ou le matin. »
Et cil li respondirent : « Il n'ira mie ainssin;
« Qui le se penseroit mort esteroit en fin. »
Estez vos la bataille par moult grant aatin:
Par le champ s'entrequierent Girart et Auboïn,
Et quant s'entrerouverent, [fi]erent jusq'en la fin.

EL renc de ses barons, là fu li dus Garnier,

Et conforte ses hommes, que li chaples est fier.
Un petit selonc aus fu geté mors Gautier ;
Cil estoit de Nentuel mestre gonfanonnier.
Souvent se pasme as estres Malissent sa moillier ;
Dist Aye la duchoise : « Tai toi, fole moillier,
«Mais fai sonner les cloches par trestous ces monstier.»
Girart et Auboïn vindrent tuit esleissié,
Fendent tous les escus painz d'azur de quartier.
Ainz haubers tant fu fors n'i valut .II. denier;
Entreci qu'ens eschines font passer les acier,
Mors se sont abatus enmi .I. plain granier.
Garniers s'en vait pasmant sor Morel son destrier;
Gentement le conforte Joserant et Renier,
Autretel refet Miles dans Otes li Baivier.
« Auboïn, sire frere, quel gage j'ai leissié!
« Jamès jor que je vive n'aurai mais le cuer lié. »

LA fors de la cité ot .I. bruel de sapin,
Et une grant chapele du baron saint Martin,
Et .I. viel cimetiere où fourchent .III. chemin,
Et une gente crois sor .I. perron marbrin.
Une fontaingne i ssort desous l'ombre d'un pin ;
Là couchent les .II. contes Girart et Aubouin.
Du sanc qui ist des plaies est senglant le chemin ;
Plus de .M. chevalier i sont mat et enclin,
Qui tuit batent lor corpe por poor de lor fin.

TOT droit lés la chapele, desous le pin, en l'ombre,
Girart et Auboïn i couchierent, li conte.
Garnier vint grant secors, itel n'en oïstez onques,
D'une gent merveilleuse qu'amenerent dui conte :
C'est Garin d'Anseune et Hernaut de Gironde
Qui li vienent aidier à .XXV^{m}. home.
Cil qui les guie va par les vaus de Marsonne,

Et virent de Nentuel la grande tour Fregonde.
Isnelement s'armerent lez la bruille roonde;
Dist Miles l'Ardenois : « Ancui arons grant honte
« Et perte merveilleuse, se cestui atendommes;
« Senses et Amaugin, encontre lor alommes. »

SENSES et Amaugin sont yssus fors de l'ost
Et chevauchent vers eus, les gonfanons destort.
Quant Garin les choisi, si lor dist .I. fier mot :
« Ha! felon traïtor, Diex confonde vos cors!
« Car vos remembrez ore de la prison Ganor
« Dont jamais n'ississiés por argent ne por or;
« Garniers vos en geta, li bers, si com lui plot,
« Ses serors vous donna, qui moult ont gent le cors:
« Ne li devez faillir ne à droit ne à tort. »
Cil orent si grant honte ne porent dire mot.

CIL orent si grant honte mot n'i ont respondi,
Ainz bessierent les lances, si vont grans cox ferir.
Li uns jouste à Hernaut et li autre à Garin;
Totes pleinnes lor lances s'entrabatent souvin.
La mesnie Garnier isnelement i vint,
Les gonfanons bessiez, et furent plus de .M.;
Erramment les rendirent au chartrenier Belin.
Cil les fit desarmer desor l'ombre d'un pin,
Puis les mist en la chartre au fondement marbrin
Où Do ot en prison Magan, .I. Sarrazin,
Qui li donna le char balancien d'or fin
Dont puis li vint la guerre Karlon le fiz Pepin.
Dist Miles l'Ardenois et Otes de Vaurin :
« Tornons de ci, baron, que n'i metrion fin. »
Atant tornent les dos, sor les hyaumes enclin.

LI tornois est remez, et li vespres fu bas;

Por quant tot li plus fiers fu de combatre las.
Ce dient li roial : « Garnier est li eschas;
« Tiex .M. chevaus enmeinne et sejornez et cras,
« Le pire fust vendu à Pavie .C. mars.
« Encor dit le vilain en reprovier, ses gas,
« Qu'assez vaut miex .I. tien que .IIII. tu l'auras. »

IL font sonner .I. graille, si s'en tornent irié.
Miles li Ardenois commença à huchier :
« Auboyn, sire frere, quel gage j'ai laissié !
« Ja por tant com je vive n'aurai mais le cuer lié. »
Et Garniers quiert ses hommes, n'en i a nul leissié;
Les .II. contes emportent laiens en .I. moustier.
Plus [de] .LX. clers y lisent lor sautier;
As armez commander en i ot .I. millier.
En .II. sarqueus de marbre à porfire entaillié,
Ilec sont sepelis et bellement coilliés.
Au perron de la sale, desor .I. olivier,
Sont venu li baron entor le duc Garnier;
Senson et Amaugin font desapareillier,
Ilec les delivrerent à Belin le chartrier.
Guichart et Aulori les vont contralier :
« En la moi[e] foi, peres, dist Guichardés li fiers,
« Assez fussiez vos miex à Graillemont le fié
« (Véissiez la navie qui parmi la mer vient),
« Que vos préissiez guerre à mon oncle Garnier;
« Tot passera li mois que ne verrez vos piez.
— Ha Diex ! dist Auloris, ancor sui pluz iriez;
« Il les veut en Espengne à Ganor envoier,
Au gentil roi [paien], por son fiz eschangier.»
Li peres lor escrient : « Glotons, car vos taissiez.
« Il ne l'oseroit faire por tot l'or de sous ciel;
« Se Karles vos puet prandre, toz serez detrenchiez.»
Quant l'entendi li dus, à poi n'est enragiez;

Ne fust por les enfans, ja lor tranchast les chiez.
A iceste parole, estez vos lor moillers;
Fames furent as contes, serors le duc Garnier,
Et vienent à lor frere lor maris replegier.

ESTEZ vos les contesses droit à l'ostel venues,
A .XXX. chevaliers anblans desor les mules.
Garniers les a endeus en ses bras recéues.
« Sire, dist Aganors, nous sommes çà venues;
« Rendez nous nos maris dont sommes irascues.
« Dyable ont ceste guerre entreprise et méue;
« Les tors de Graillemont vo[us] en seront rendue[s]. »
Quant l'entendi li dus, de mautalent tressue.

« DAME, ce dist Garniers, Amaugin et Senson
« Qu'amenai d'Aufalerne, de la grande prison,
« Et puis les vos donnai ambedeus à baron,
« Or m'en ont il rendu si mauvès guerredon
« Qu'il ont ma mort jurée, voiant le roi Karlon.
« Or est venus le terme qu'en auront guerredon,
« Car ges envoierai à Ganor l'arragon
« Par itel convenant qu'il me renvoit Guyon.
— Frere, dist Aganors, pas ne l'otroierons;
« Mès rendez nos les contes, el ne vous demandons. »
Et respondi Garniers : « Par ma foi, non ferons. »
A iceste parole vint Aye d'Avignon,
La preuz et la cortoise, qu'en fist delivreson.

« SIRE, dist la duchoise, ice n'otroi je mie
« Qu'à Ganor les envoies, que il ne les ocie.
« Guichart et Aulori n'ont point de felonnie;
« Or lor rendez lor peres, si ferez cortoisie.
« Si se tiennent à vous, vostre est la compaignie,
« *Et se il vous* reboisent, ce n'iert ne mort ne vie :

« A tous tens revendra le lor malescherie.

—DAME, ce dist Garniers, bien sai que nous feron :
« Ainz les menrai en France, si les rendrai Karlon,
« Mon seignor droiturier, que s'ire me pardoint. »
Il les fait am⌜en⌝er devant lui au perron,
Des buies où il sont fet tranchier les bouzons.
« Garniers, dist Amaugin, moult par estez preudons,
« Bien savez guerroier et chastoier bricon.
« Nous jurasmes vo mort devant le roi Karlon ;
« A ceus qui les plevismes niant ne lor tenrons,
« Ne d'ici en avant jamais ne vous faudrons. »
Et respont Auloris : « Et nous les garderons. »

GARNIERS manda ses hommes, ses barons fet venir,
Et furent bien .VII^c^., poi en y ot de mil,
Et montent es chevaus coréours et braidis.
Totes trois les contesses s'en alerent issi,
Et chevauchent à force, en Borgoingne sont mis.
Ençois que Garniers past les vaus de Malatris,
Orra il tiex nouveles dont il sera marris.
Estez vos .I. message qui vient tot ademis,
Poignant à esperons sor .I. destrier de pris
Qui fu à Terraconne en Espengne conquis.
Tot l'afaire li conte, ne li a mot menti :
« En la moie foi, sire, malement es baillis,
« Car Miles l'Ardenois et Otes de Vaurin
« Vindrent à Auberive ersoir devant midi ;
« Par force l'assaillirent, si ont vos borjois pris.
« De l'avoir qu'i estoit s'en vont moult bien garni ;
« C'il l'en pueent porter, jamais n'ierent mendis ;
« Et chevachent à force, ja passeront issi.
— Hé ! Diex, ce dist li dus, qui onques ne menti,
« C'il en vont sanz bataille, dont sui je maubaillis ;

« Voirement porront dire que tout sui escharni. »

GARNIERS est descendus desous .I. pin foillu;
Sa gent et sa mesnie apela entor lu.
« Baron, ce dit Garniers, entendez à moi tuit:
« Ci mi est .I. message d'Auberive venus
« Qui a mes anemis en ma terre véus;
« C'il en vont [sanz] bataille, mort sui et confondus.»
Senses et Amaugins i ssont poingnant venus,
A .IIII. bendes d'or sont bendez lor escus,
Et dient à Garnier: « Nous irons, sire dus.
« Jamès ne finerons si les arons véus,
« Ne retorneron mais c'iert perciez mes escus
« Et cil mien gonfanon descirés et rompus.
—Hé Diex! dist Guichardin, d'ont est cest ples méus?
« Je croi que nostre pere ont ce fet consentu.
— Voire, dist Aulori, il sera bien céu.
— Hé Diex! dist Amaugin, com est siecles perdus,
« Quant issi est li peres par le filz mescréus! »

AMAUGIN s'en torna entre lui et Senson;
Ovec eus emm[en]erent Savari et Huon.
Lor lances furent droites, ferme le gonfanon,
Et sont venus poingnant enfreci qu'ens el mont.
Iluec sont apoié dejouste .I. pin roont,
Et Garniers d'autre part lez l'iave de Dordon;
Et feit jouster ses hommes et rengier ses barons.
Li dus Miles chevauche ou destrier arragon,
Et ot véu les .IIII. desoz le pin amont.
Alerans s'escria: « Cil chevalier, qui sont? »
Dist Otes l'Alemant: « Drois est que le sachons. »

LORES poingnent vers eus, les lances ont baissies.
« *Qui* estes, chevaliers? » dist Otes de Baivire;

Et respont Amaugins : « De la Garnier mesnie
« Que vos avez robé, et vostre chevauchie.
« Ne passerez Dordonne, ci vos iert chalengie
« Et li prison rendu et la proie laissie. »
Dist Miles l'Ardenois qui chevauchoit derrire :
« Ahi ! mauvese gent, parjure, renoie !
« Com avez votre geste honnie et abaissie,
« Quant vos servez à ceus qui ainz ne l'orent cherie,
« Et as meillors de nos ont les testes tranchies.

— SEIGNORS, ce lor respont Amaugin et Sanson,
« De quanque vous jurasmes devant le roi Karlon,
« Ce sachiez vos de voir que riens ne vous devon,
« Quar pris nous out Garniers à Nentuel, en prison.
« Damediex le garisse, car ne sai tel baron ;
« Fuiez vous devant nous, car nous vous deffion.

— MILES, dist Alerans, li quens de Troiesins,
« Oiez com sont failli tuit dui vostre cosin,
« Com faite amor vos monstrent por .I. outremarin !
« Plus les devez haïr que Turc ne Sarrazin.
— Amis, ce dit Sanson, lessiez vostre latin. »
Il baissierent les lances, grans cox se vont ferir ;
Et Garniers de Nentuel fait les grailles bondir.
Dès or orrez la joste de .VII^c. et de .M. ;
Là véissiez ces lances et ces escus croissir,
Et de lor brans d'acier ses vers helmes tentir,
Chevaliers craventer et verser et morir.
Et Garniers de Nentuel ala Milles ferir ;
Le haubert fu tant fort que maille n'en rompi.
Sor la croupe au cheval le tenoit tot souvin ;
Diex ! com se va hastant, ja en eust le chief pris,
Quant i vint Alerans, li quens de Troiesin.
Cil l'a bien secoru à son bran acerin.

Estes vos la bataille moult grant et le hustin;
De mors et de navrez sont jonchié li chemin.

La bataille fu fors et grans et adurée;
Des mors et des navrez fu jonchie la prée.
Es vos Huon poingnant [à] sa lance levée;
Vait ferir Alerans sor la targe listée:
De la hante qu'i porte sont esclices volées.
« Hé! bers, dist Alerans, quelle m'avez donnée!
« Se tost ne la te rans, à mauvès l'as prestée. »
Il vait ferir Huon du tranchant de l'espée
Amont desor son elme que le quart en a terrée;
Enfreci qu'ens es dens li a toute colée.
A icest mot fu moult lor enseingne escriée.

La bataille fu fors et grant la batoison.
Cel jour sist Savari sor .I. destrier gascon,
Et ot la hante droite à .I. vert gonfanon;
Poise li de la mort à son cousin Huon
C'Alerans a ocis et geté el sablon.
Devant lui encontra Tarufel le Gascon,
Cil fu fiz Alerans et cosin dant Milons.
Et Savari le fiert en l'escu à lyon,
Desor la boucle d'or li peçoie et confont,
Et l'aubert de son dos li desmaille et deront;
Ou cors li met le fer o tot le gonfanon,
Tout li tranche le cuer, le foie et le pomon,
Tant com hante li dure l'abat mort el sablon.
Dist Garniers de Nentuel: « Ci a coup de baron;
« Qui delez lui vous a si a bon compaignon. »
Oez quelle aventure Diex a fet au baron
De sa gent d'Auberive qui li font secors bon:
Et furent bien .III^{c}. laciez les gonfanons,
Chevauchierent à force après le duc Milon.

La mesnie Garnier s'en vait moult esmaiant.
Anséis d'Auberive les perçut maintenant,
Et reconnut Garnier sor Fauvel le corant
A l'escu au lion et au gonfanon blanc.
Quant assemblé sont tous, lors i ot joie grant.
La mesnie Milon s'en sont torné fuiant,
Les prisons et la proie guerpirent maintenant;
Entreci qu'à Dordonne les menerent fuiant.
Là pristrent .I. eschec moult merveilleus et grant;
Jamais ne fussent povres en trestot lor vivant
Ne fust malaventure qui les va porsivant.

La mesnie Milon s'en tornerent iriez,
Et Garniers les e[n]chauce comme bons chevaliers.
Les contesses esturent desous .I. olivier,
Voient les uns fouir et les autres chacier;
Dame Aye la duchoise commença à huchier:
« Sire, Diex vous garisse de mort et d'encombrier! »
Mès ne set pas le duel ne le grant encombrier
Qui li avint le jor de ce qu'avoit plus chier.
Et Miles s'en fuioit par delez .I. vivier;
Li bers Garniers l'enchauce sor Fauvel son destrier,
Si que desor le col li tenoit son espié,
Et cuidoit de Girart sa grant ire vengier.
Si féist il encui, bien li ert aprochié,
Quant sor destre li saut li fel Hugue et Gautier.
Tantost le vont ferir com courent li destrier;
L'escu qu'il ot el col li ont frait et percié
Et l'aubert de son dos rompu et desmaillé,
Enfreci qu'en l'eschine l'ont navré et plaié;
A terre l'abatirent de Fauvel son destrier.
Miles se retorna, par la regne li tient;
Après s'en sont torné, n'i ont plus enchaucié.
Guichart et Aulori i vindrent tous premiers,

Et Senses et Amaugins et bien .C. chevaliers
Qui demainnent grant duel et fort et moult plenier,
Et detordent lor poins et decirent lor chief.

MILES prent le cheval quant Garniers en chaï.
Premerain est venu Guichart et Aulori,
Et ambedui lor peres, Senses et Amauguin,
Et toutes trois les dames; or commence li cri.
Dame Aye se pasma, desor le duc chaï,
Et quant elle parole, oiez que elle dist:
« Haï! tant mar i fustes, franc chevalier hardi!
« Por moi vos vint la guerre des glotons maléis;
« Ja m'alastes vos querre ou regne as Arrabis
« Dont vos me ramenastes comme loial amis;
« Je ne sai en quel sens ge de vous me consir.
« Hé Diex! car reçoif m'ame, c'or voudroie morir! »

ILUEC ot .I. bel ombre tot droit desous .I. arbre;
L'erbe i est belle et fresche de jons [et] de mentastre.
Là couchierent le duc, souavet le desarment.
Dame Aye la duchoise par desor lui se pasme;
Qui lors véist le duel que demeinne dame Aye!
De la manche d'ermine l'esvente et esbalaie;
Là véissiez les gens [souvent] crier et braire,
Et prient Damedieu qu'à bone fin le traie.

LI dus ce fu pasmés, mais lues s'est esperis.
« Seignors, ce dist Garniers, por l'amor Dieu, mercis.
« Où sont mi dui neveu, Guichart et Aulori? »
Et cil li respondirent: « Sire, nous sommes ci.
— Vos lairai je ma terre, se ne revient mon fis. »
Dist Aye la duchoise: « La moie aront ausi. »
Ice fu la parole que de bone hore dist,
Qu'ainz puis ne li faillirent li pere ne li fil.
« *Baron*, ce dit lis dus, franc chevalier hardi,

« Car me portés à Karle, le fiz au roi Pepin,
« Car à lui wiel parler tant comme je sui vis. »
Et cil li respondirent : « Tot à vostre plaisir. »
Il font une litiere, si ont le conte sus mis,
Si l'emportent en France au baron saint Denis.
Oez quel aventure à cel jor lor avint :
Mors estoit li bons abbes, si ont .I. autre mis,
Si furent assemblé li baron du païs
Et Karles l'emperere i fu le jor aussi.
Quant il fu benéis, si fu en l'estal mis.

L'ABES chanta la messe, si leverent le chans.
Es vos cil d'Auberive qui Garnier vont plangnant;
Devant la crois le mistrent, desus le pavement.
Karles, li riche rois, i est venus corant.
« Et que avés, barons ? dist l'emperere frans.
— Sire, dist Amaugins, nel celerai noiant:
« Miles li Ardenois et Otes l'Alemant
« Vindrent à Auberive ainz le midi passant;
« Par force l'assaillirent, avoir i pristrent grant.
« Garniers le fiz Doon si lor vint au devant,
« A eus se combati; le meschief i fu grant,
« Navrez i fu li dus, ne vivra longuement. »
Quant Garniers ot le roi, si se dreice en séant :
« Sire, vos me norristes petitet et enfant,
« Et après m'adoubastes quant vos vint à talent,
« Et donnastes vo niece o tot grant chasement ;
« Mais ore ne veut Diex plus i ait de mon temps:
« Et la fame et la terre mait tot à vo commant. »
Et quant li rois l'oï, si respont en plorant :
« Haï ! tant mal i fustes, franc chevalier vaillant !
« Ne serez restorez por nul homme vivant. »
Li dus bati sa coupe et se va repentant,
Et encline le ciel et mercie la gent.

Ses plaies sont ouvertes, tant a perdu du sanc
Que l'ame en est alée : ce soit au Dieu commant !
N'i a n'abe n'evesque ne voit seaumes disant ;
Iluec l'ont sepeli desoz .I. marbre blanc ;
L'on li chanta sa messe, puis l'enterrent atant.
Karles li noble rois s'en est torné dolent,
Et Aye la duchoise, qui le duel fait moult grant.

De la cort se partirent Senses et Amaugins,
Et Aye la duchoise est remese à Paris,
Et fu ensemble o lui Guichars et Auloris.
Assez li venist miex que congié éust pris,
Car s'elle fu dolente, or li avint il pis.
Milles li Ardenois a tant le roi pramis
Et or fin et argent et bons chevaus de pris
Qu'il ot au roi sa pes de Garnier le marchis ;
Et li donna la terre au palazin marchis.

Ce fu à Pentecouste, une hautime feste ;
Karles li emperere ot oïes les vespres,
Et ist fors du monstier, à son palais repaire,
Et tint Aye sa niece souef par la main destre.
Il li dist en riant, moult bellement l'apelle :
« Niece, ce dit li rois, comment le cuidez faire ?
« Lessiez ester le duel, on n'i gaengne gaires,
« Et prenez .I. seigneur qui soit de grant proece :
« Prenez le duc Milon, miex ne poez vos faire. »
Et quant l'oï la dame, amont lieve la teste
Et respondi au roi : « Comment porroit ce estre ?
« Sire, ce dit la dame, ce n'est legier à faire ;
« Miex voudroie estre nonne, le vol desor la teste,
« Que ja celui oubli qui si long m'ala querre,
« Ne que prengne Millon ne home de sa geste.
— Si ferez, dist li rois, par ceste moie teste. »

MILES vint à la cort à tout .M. chevaliers ;
Tant a donné le roi et or fin et deniers
Et mulz et palefrois et auferrans destriers
Qu'il li donne la terre et la dame Ayen.
Il nen a à la cort serjant ne chevalier
Ne qeu ne seneschal, chambellenc ne ussier,
Chacun en son endroit, qui n'en ait bon loier,
Ou once d'or pesée, ou bon henap d'ormier.
Par trestot le païs li ont fait otroier
Milles aura la terre et la dame à baillier.

TANT a donné le roi et or fin et argent
Milles, que à la cort ot grant effors de gent
Qu'il li donne sa niece à tot le chasement.
Il nen ot à la court escuier ne serjant
Ne qeu ne seneschal, ussier ne chambellenc,
Chacun en son endroit, ne doint loier moult grant,
Ou once d'or pesée ou bon henap d'argent.
Tuit li ont otrié, li petit et li grant,
Que Milles ait la terre et tot le chasement.
Seignor, ja est ce voir et cel trouvons lisant:
Diex ne fist onques hons, se d'avoir est menans,
C'il est bon viandieres et larges despendans,
N'ait le los en cest siecle et le bruit de la gent.

LA dame a bien oï que par le palais dient
Et li un et li autre et le povre et le riche,
Moult se haste li rois et ce vout la roïnne.
Oez de la duchoise com elle les engingne :
Elle a dit à Karlon : « .I. respit en weil, sire,
« Enfreci qu'à .I. an, à mains n'en wiell je mie;
« Lors en ferai requeste as barons de m'empire,
« Et si m'iert tresalez le mautalent et l'ire,
« Adonc ferai, biau sire, à vostre commandie.

— Ja or est bien à faire, sire, » dist la roïnne.
Du respit que il donne fist Milles grant folie;
Quant adont ne le prist, onques puis n'en ot mie.
Or vient bone chançon, c'il est qui la vos die,
De Guy le fiz Garnier et de la paiennie,
Si com il fist secors à sa mere et aïe.

DAME Aye s'en ala quant le congié ot pris;
Ensemble o lui enmainne Guichart et Auloris.
Or diron de Baudus, .I. roi poestéis,
Qui son sort a geté en .XXII. païs.
Moult demainne grant joie que moult i a apris;
Adont a fait mander Persans et Arrabis,
Ceus des iles de mer jusqu'en finne Mongis,
Et vindrent à Maiogres où li plais lor fu mis.
Et il ont là trouvé Butor et Bandalis;
Cil lor mostre la fiertre Apolin et Jovis.
Iluec lor a juré Baudus li Arrabis
Ques menra en tel terre où aura tant conquis
Qu'en porra repairier jamais jor n'ert mendis.
Il leverent les voiles es mas qui furent mis,
Mais ne corurent pas .I. mois ne .XV. dis:
En .III. jors ariverent as pors desoz Monbis.
Par le païs corurent Turc et Amorabis,
Et ont ars les chasteaus, [les] bours robés et pris;
Assez en ont mené chetives et chetis.
Ce jor i furent pris Guichart et Auloris
Qui furent en riviere lonc l'iave de Tarsis

SARRAZIN s'en repairent qui le païs ont ars;
N'i remest en yglise ne garnement ne dras,
Ne chace ne galice, reliques ne henas.
Cel jor fu retenus Auloris et Guichars
Qui erent en riviere, ne s'en doutoient pas.

Andeus les emmenerent Margos et Delias;
De saions et de cordes lor lierent les bras.
Li damoisel se plaingnent entre les sathenas :
« Haï! Aye duchoise, jamais ne nous verras!
« Ne te secorrons plus, tel mestier n'enn auras. »

SARRAZIN s'en repairent quand il orent coru;
Guichart et Aulori ont le jor retenu.
Grant duel demainne Sense et Amaugin le brun,
Et d'Aye la duchoise criement qu'el ne se tut:
« Hé! danzel debonnaire, com or estes perdus!
« Ja por Garnier vengier n'ert mais porté escus.
— Dame, ce dient Senses et Amaugin le bruns,
« Or nous tenez vos moult ore por recréus?
« Car, se Damedieu plest et la soie vertus,
« Encor revendront il, ne seront pas perdus,
« Et par nos perdra Miles le chief de sor le bu.
— Hé Diex! dist la duchoise, ert ja le jor venu
« Que je soie vengie du traître parjur? »
Sarrasin s'en repairent qui l'eschec ont éu;
Mais trestous les prisons a Baudus retenu,
Si les a par son regne tramis et espandus
Por laborer les terres dont li biens sont créus.
Dès ici en avant le lairons de Baudus,
Si dirons de Ganor, onques tel ber ne fu,
Qui a le fil Garnier norri et escréu
Que mieldre chevalier ne porta son escu;
Et qui le lairoit or que il n'en parlast plus
Moult aroit le barnage de la geste perdu.

GANOR li Arrabi fu de moult grant estoire :
L'amirant fu son oncle, qui tenoit Babiloine,
Et est cosin germain à l'amirant de Corde,
Et li tréus est sien des illes de Maiogres.

Mais Baudus li toloit par vertu et par force;
Mais se Ganor ne muert, il li laira encore.

GANOR li Arrabis a mandé à Baudus
Qu'il li face service et rende son tréus,
Et, se ce ne veut faire, dont soit trestot séurs,
Sor lui chevauchera ains que mois soit issus;
C'il as mains le puet prendre mors ert et confondus.
En cest message ira Golias et Jambus
Et .II. autre paiens, Morgans et Estorgus.
Icil nen orent point onques de drap vestus,
Cuirs aflubent de cerf à botons d'or desus.
Isnelement chevauchent et sont as pors venus,
Et entrent en la mer, traient lor voile sus.
Il sorent du navie et li marinier plus;
.II. jors et une nuit ont il einsi corus,
Et viennent à Maiogre, si ont trouvé Baudus.
Golias parla prime, qui moult sages hons fu :
« Cil nostre Mahommet qui nos feit les vertus,
« Et feit oïr les sours et bien parler les mus,
« Il saut le roi Ganor et garisse Baudus,
« Se fais droit mon seignor et li rent son tréus!
« Et, se tu ce ne fais, bien soies asséurs
« Il te guerroiera ainz que mois [soit] issus,
« Et, s'as mains te puet prendre, mors es et confondus. »
Baudus tint en sa main .I. dart qui fut molus;
Ja l'en éust ocis quant on li a tolu.
« Golias, dist li rois, je t'ai bien entendu:
« Va, si di ton seignor, mar li celeras plus,
« Ainz iert siecles fenis et Antecris venus
« Que je li doie rendre servise ne tréus,
« Et si vient desor moi, sera bien recéus. »
Or se test Golias, si parole Jambus.

« PAR Mahommet, Baudus, moult t'est presté grans maus;
« Qui tel conseil te donne il n'est mie loiaus.
« Quant tu verras Ganor o ses flotes roiaus
« Qui ferront de lor pis et hurteront des maus,
« Ne te garra palais ne tor ne eschaufaus;
« Li avoirs de ta terre nous ert tot communaus,
« Ja n'i porra garir ne chevelus ne chaus;
« Nous vous ocirons tous, ja nus de vos n'ert saus,
« En enfer en irez o les diex infernaus,
« Où tous jors arez painne et grans tormens cruas. »

LI messager s'en tornent, ne sont mie asséur,
Plus [tost] qu'il onques porren[t] sont as pors revenu,
Et entrent en lor nes, traient lor ancres sus,
Et tuit nagent ensenble à force et à vertu.
Vindrent à Aigremoire où li rois Ganor fu;
Là li ont son message et conté et rendu.
« Aurai je mon tréu ? que me mande Baudus ? »
Et respont Golias : « Ainçois seras chenus
« Et li siecles fenis et Antecris venus
« Que te face servise ne rende nul tréu.
« Ce li poise forment que tant as atendu,
« Et se tu vas sor lui, bien sera recéus.
« A poi ne nous a mors et espris en .I. feu;
« Il me cuida ocire de son dart esmolu,
« Si homme le retindrent, que moult ert irascu.

« SIRE, Baudus parla moult orguelleusement;
« Par poi ne nous a mort et livré à torment.
« Ja ne vous amerons se il ne se repent. »
Et quant Ganor l'oï, à poi ne pert le sens.
Dès ore fait mander Sarrasins et Persans,
Ceus des illes de mer et de meridiens;
Et si i vint o eus ses oncles l'amirans,

Et furent .C. millier et plus, mon enscient.
Vinrent soz Aigremore où Ganor les atent,

PAIEN sont moult grant gent, merveilleuse et rebelle :
Des voiles et des nes fu tost la mer coverte ;
Plus d'une grant liuée cil alassent par terre.
Or si gart bien Baudus ! Ganor le va requerre.
Mès il l'aura sorpris, onc ne li lut porquerre ;
N'ot o lui nulle gent ne mais ceus de sa terre;
Neporquant sont .XX^{m}. por grant bataille faire.

D'UNE moult grant voidie c'est Baudus porpensé :
Il a fet par sa terre tous ses chetis mander,
De merveilloses armes les fait bien conréer,
Par desor une crois, là lor a fait jurer
Que il li aideront en bataille champel,
Ne ja ne li faudront por nul homme charnel.
Et Baudus lor jura sor .IIII. de ses dés
Que, c'il vaint en bataille, tuit seront delivré,
Ses en laira aler, à joi[e] retorner.
Guichart et Aulori fait l'ensengne porter;
Avec les amirans les convendra jouster.

CE fu .I. samedi, ainssi comme Diex plot;
Ganor se volt vengier de ceus qui li font tort.
En .I. pré desoz Meurge en ont josté .II. os,
L'un estoit roi Baudus et li autre Ganor.
Si tost com il se virent, si se corurent sor
Des espées tranchans et des haches à or;
Lancent guivres et dars, espiez et javelos,
Trenchent cuisses et bras et coroies et cors,
Que il sont ens el sanc enfreciques es cols;
Et li cheval coroient desor les hommes mors.
Li .III. mille chetis où Baudus se fiot
Jostent as Amorasmes, ses geitent du champ fors,

Si les mainnent ferant erramment jusq'as pors.
Et ont pris .I. eschec et merveilleus et fort,
Qu'il n'i a nul si povre qui de l'avoir n'ait trop.

SEIGNORS, or sachiez bien moult fu preudon Baudus
Qui le jor a .VI. rois en bataille vaincus.
Ganor et l'amirant ont pris et retenus;
Jamais por celle guerre n'en fust portez escus,
Quant Guy le fiz Garnier est de la mer issus
A .XXX^{m}. paiens, les blancs haubers vestus.
Là où les encontrerent les ont moult bien ferus.
Iluec fut desconfite la mesnie Baudus,
Et méismes son cors et pris et retenus,
Et Ganor fu rescous et ses chevaus rendus.
Par le nasel de l'eaume rendi Guyon Baudus.
Sarrazin li escrient : « Bien l'a fet Guy vos drus. »
Et Guyon li demande : « Que ferez de Baudus? »
Li rois en a juré ses diex et ses vertus
Ja ne se vantera el regne dont il fu
Que il ait l'amirant en bataille vaincu :
Couper li fait la teste par desore le bu.

QUANT Baudus fu ocis et ot le chief coupé,
Et Guy ot les chetis cors et grailles sonner,
Qui ont les Amoraives desconfiz et matez,
Il chevauche vers eus à .XXX^{m}. armés.
Paien les ont enclos et si avironnés
Que onques vers tous ceus nuls n'en pot eschaper.
Lancent lor dars et guivres et quarriaux empenés,
Les chevaux desoz eus lor ont tous mors getés;
Et cil qui est à pié et richement armez
Ne se puet prou aidier tant par est encombrez.
Et Gui voit les chetis, ses prent à apeler:
« Barons, estés tuit coi, que vos ne vos mouvez.

« Mors est li rois Baudus à cui vos atendez;
« Se vous me volez croire, tuit delivre serez.
— Qui estez vous, biau sire, qui se nous prametez ?
— Seneschal sui le roi, de douce France nez. »
Et il li respondirent : « Biau sire, or entendez. »
Es les vous entor lui venus et assemblez.
Guichart et Aulori chacun fu desarmez;
Il orent les cors gens et les vis acesmez,
Et quant Guy les regarde, si les a apelez :
« Diva ! estes vous freres, qui si vos resenblez ? »
Et respont Aulori : « Cosins sommes charnez,
« Car nous sommes de freres et de .II. serors nez,
« Neveu le duc Garnier de Nentuel la cité.
« Soz Avignon nous pristrent paien en cest esté;
« Issus sommes de joie et en tristor entré.
« En la terre de France nous est mal encontré :
« Mors est li dus Garniers, jamais n'ert recovré. »

DANT Guy en apela Golias et Jambus :
« Gardez moi ces chetis, nus n'en soit reméus;
« Je parlera à ceus qui ci m'ont amentut
« Des nouvelles de France dont je savoir wiel plus.
« Ditez, soz Avignon fustez vous retenus ?
— Oïl, à .I. matin estions fors issus,
« Je sor .I. palefroi, et cestui sor .I. mul;
« Issus sommez de joie et en tristor venus.
« En la terre de France nous est moult meschéu :
« Au duc Milon d'Ardane estions combatu;
« Ocis i ffu Garniers, dont sommes irascu. »
Et quant Guy l'entendi, à terre chéi jus;
Plus de .III. fois se pasme ainz qu'il soit revenus.

QUANT Guy ot la nouvelle que ses peres fu mors,
Plus de .III. fois se pasme ainçois qu'il déist mot.

A iceste parole i est venus Ganor
Qui le tint en ses bras et le regreite fort;
Plus de .VII. fois le baise en la bouche et el col.
« Hé! Guy, que dementés? ja te paraim je trop;
« L'amirant le commande, et cel veut toute l'ost
« Que tu aies Maiogres, dont Baudus avons mort;
« Tu seras rois à droit, mais il estoit à tort.
« El chief vos en metrai riche coronne d'or,
« Si guierez mes hommes et conduirez mes os,
« Et je sejornerai por deduire mon cors,
« Car ainz homme en sa terre mellor vassal nen ot. »

GUY li a respondu : « Sire, vostre merci;
« L'en cuidoit en ma terre que m'éussiez ocis,
« Et vous m'avez souef escréu et norri;
« Je le weil et otroi que soie vostre fiz.»
Atant ez vous venu Guichart et Aulori,
Et content les nouveles dont Ganor s'esjoï,
De Garnier qui est mors, onques mès ne fu si.

« HÉ! Guy, car lai le duel que tu fais de ton pere;
« Vois tu cestui grant ost que j'ai ci amenée?
« C'elle estoit departie jamais n'ert rassemblée;
« Se je passe la mer o mes voiles levées,
« Et por la toue amor wiel je venger ton pere,
« Or me di verité, dorras me tu ta mere?
— Oïl, certez, dist Guy, ja ne vous ert véé[e],
« Car je wiel et otroi que vous soiez mon pere. »
Iluec li a li enfes fiancie et jurée,
Et Ganor sor sez diex sa fiance livrée.
Li rois et l'amirant ont lor vois escriée :
« Or, Sarrazin, as armes! que n'i ait demorée;
« A petit vos menrons en icele contrée
« Où crestien ont mort vos neveus et vos freres. »

Et cil si firent tost, car moult l'ont desirée;
Et querent la vitaille qu'en lor nef ont portée,
Puis s'empaingnent en mer, maint voile i out levée.
Huimais vient la chançon de la joie honorée
Du merveillous secors que Guy fait à sa mere.

MOULT parama dame Aye Ganor li Arrabis,
Que despuis icelle hore que il primes la vit
Ne la pot oublier qu'il ne l'en souvenist,
En dormant, en veillant que il ne la véist.
Si n'a en haute mer un tel estoire mis,
Ainz plus grant ne conduit Apolines de Tris.
Il ne corurent point .I. mois ne .XV. dis:
En .III. jors ariverent au port desor Monbis.
Iluec se herbegierent paien et Sarrazin;
Mais bien lor commanda Ganor li Arrabis
Que nus n'i mefféist la monte d'un espi:
« La terre ert toute moie, je le sai bien de fi. »
Et cil li respondirent : « Sire, à vostre plaisir. »
A matin se leverent Senson et Amaugin,
Vindrent à la fenestre, ileuc tornent lor vis,
Et oïrent la noise, la tumulte et les cris :
« Hé! Diex, que puet ce estre, qui onques ne mentis?
« Je croi ce sont paien qui si nous ont requis;
« Car alommes là fors des nouvelles oïr. »
Il vestent les haubers, lacent elmes brunis,
Et çaignent les espées dont li pont sont massis;
Par une des grans portes s'en prennent à issir,
El bruel de Landemore font lor agais bastir.
Devant son tref séoit Ganor li Arrabis,
Et voit contre solell les vers elmes luisier;
Devant lui en apelle Guichart et Aulori :
« Quiex gens puet ice estre que je voi là venir?
— Bon roi, ce sont nos peres, Senson et Amaugin.

— Car alez dont encontre, ses faitez çà venir. »
Et cil li respondirent : « Volentiers, non envis. »
Il vindrent as herberges, es chevaus sont sailli,
Ensemble o eus enmainnent bien .III^{c}. de chetis,
Et issirent des loges, s'ont le tertre porpris.
Encontre devala Senson et Amaugis.

Cil issirent des loges et porprennent le tertre.
Guichart et Aulori lor compaignons apellent :
« Seignors, estez tous cois, nous ne demorrons gaires,
« Et nous irons avant [por] demander nouveles. »
Et cil lor respondirent : « Ja est ce bien à faire. »
Senson et Amaugin primerain les apellent :
« Estez vous crestien ou de la gent averse ?
— Nenil, dist Auloris, par ceste moie teste,
« Ne sui pas Sarrazin, mès hons Dieu wiel je estre ;
« Ja n'emmerai Mahon, n'ai talent que le serve.

— Seignors, et car nous dites, frans chevaliers gentis,
« De Baudus de Maiogres que Ganor a ocis ;
« Nouveles en cont'on en cest nostre païs. »
Et cil lor respondirent : « Voirement, mort est il.
— Seignors, qu'a il dont fet de trestous les chetis
« Qu'il enmena anten de cest nostre païs ?
— Par foi ! tuit sont delivre, une masse en a ci. »
Cil les a regardés et au cors et au vis,
As bouches et as nés et par tot, ce m'est vis,
Et dient l'un à l'autre : « Ce senblent nostre fil. »
Et Senses respondi : « Voirement, sont ce il. »
Il passerent [avant] as, regnes les ont pris :
« Haï ! com vous celastes, felon, Dieu anemi ! »
Plorant s'entrebaisirent et li pere et li fil ;
De pitié et de joie en plor[e]nt plus de mil :
« Enfant, et car nous dites, por Dieu qui ne menti,

« Quex gent puet ce là estre par plains et par larris ? »
Et cil li respondirent : « Ja est ce le quens Guy,
« S'a amené Ganor qui souef l'a norri.
« Il out oï nouveles que Milon doit venir,
« Dame Aye ert espousée o le cors seignori ;
« Jamais Guy nen ert liez s'aura Milon ocis.
— Hé ! Diex, ce dist Senson, com nous avez garis!

— PERES, dist Auloris, vos en vendrez à l'ost,
« Si soiez aséur, ne vous doutez de mort.
« Si direz ces nouveles au riche roi Ganor
« Que Milon doit venir, Diex confonde son cors !
« Jamès Guyon n'ert liez devant qu'i l'aura mort,
« Qu'il set bien que il a envers Aye le tort. »

ATANT s'en sont torné et li fiz et li pere ;
Sarrazin les regardent comme beste dervée.
Deci au mestre tref n'i ot regne tirée ;
Bien connurent Guyon à la chiere membrée,
Plorant s'entrebeisierent, grant joie demenerent.
Atant i vint Ganor, li gentis empereres.
« Barons, ce dit li rois, quant iert la terminée
« Que Miles doit venir et Aye ert espousée ?
— Emprès la Pentecoste, quant la feste ert passée.
— Ha Diex ! ce respont Guy, ainz l'aura comparée,
« Et si perdra la teste au tranchant de m'espée.
« Ganor aura ma dame, car je li ai donnée,
— Par mon chief, ce dist Senses, ja ne li ert véé[e],
« Mais ainz ara la guerre de Milon afinée.
— Seignors, ce dit Ganor, or oez ma pensée :
« Je proi Guyon l'enfant, si li plest et agrée,
« Que sa mere dame Aye soit ci endroit mandée ;
« Je weil savoir de lui le cuer et la pensée.
— Mon seignor, dist Guyon, si soit com vous agrée ;

« Vos ne la poez perdre quant la vous ai donnée.
« Je me lairoie einçois ocire d'une espée
« Que Miles le trichiere, par cui fu mort mon pere,
« Éust ma dame Aien sor mon pois espousée.

« SIRE, ce dist Guyon, por Diex le fiz Marie,
« Vos m'atendrez ici, ne vos despleise mie;
« Et moi et mes cosins et lor peres méisme
« Irons querre ma mere, dame Aye l'eschevie.
— Alez dont, fet Ganor, c'est quan que je vous prie. »
Cil montent es chevaus, que n'i ont fait detrie,
De ci où fu dame Aye n'ont lor rene guenchie,
Qui estoit de la guerre durement esbaïe
Que Miles li dut faire et la fausse lingnie
Et le parage Ganes, qui le cors Dieu maudie!
Assez tost en sera dame Aye asouagie,
Se Diex sauve Ganor et sa chevalerie,
Ainsi com vous porrez oïr ainz la complie.
Guyon s'en est montez en la sale voltie
Là où sa mere estoit, Aye la seignorie,
La dame d'Avignon, qui tant fu colorie
Qu'il n'estoit en son temps nulle si bele en vie.
Et quant Guy a sa mere, dame Ayen, aprochie,
Dame Aye le regarde, mès ne le connut mie
Où qu'elle voit Senson, ne laira ne li die:
« Gentil fil de baron, ne me celez vous mie
« Qui puet estre cel ost, por Dié n'en mentez mie,
« Qui çà nous est venus par la mer à navie.
— Dame, ce dist Senson, par le Dieu que l'en prie,
« Vos le saurois ja tost ains l'eure de complie;
« Mais tant vos di je bien que soiez rehaitie,
« Qu'il n'ont de vous mal faire volenté ne envie:
« Venus vous sont aidier vers la geste haye,
« Et est vos fiz Guyon en cele compaignie,

« S'i sont no doi enfant, or ne vous ment ge mie.
— Hé Diex ! ce dit dame [Aye], ge ne vos en croi mie;
« Mes filz est pieça mors, dont moult sui afeblie;
« Jhesucrist meite s'ame en sa gloire florie !
« Ganor le me ravi, bien fui par lui traïe.
« Se mon fiz ne fust mort, de ce ne dot ge mie
« Por quan qu'il fust passez par deçà à navie;
« Il ne se tenist pas, por l'or de paiennie,
« Ne me venist voer en ma sale vostie. »
Et quant Guyon l'entent, de la pitié lermie.
Dame Aye le regarde, .I. petit le ravise,
Après l'a conjuré de Diex le fiz Marie :
« Jones hons, fet la dame, ne me mentés vos mie,
« Je vos conjur de Dieu, qui tout a en baillie,
« Que vos me dites voir d'un mot dont je vos prie :
« Se vous fustez ainz mais nul jor ceste partie. »
Quant Sanson l'entendi, ne laira ne li die :
« Hay ! ma dame douce, nel connoissiez vos mie ?
« Ce est Guyon vo fis, se Diex me benéie,
« Que Ganor a norri par sa grant cortoisie.
« Et est venus par mer à tel connestablie
« Qu'i sont plus de .Cm. de la gent paiennie
« Qui la mer ont passée à barge et à galie;
« Por l'amor de vo fiz, par Dié le fiz Marie,
« Vos veulent toz aidier, de ce ne dotez mie,
« Par le convent Ganor à la chiere hardie,
« Contre Milon le fel et contre sa lingnie. »
Dame Aye ot la nouvele, moult s'en est esjoïe;
Onques mais n'ot tel joie en trestoute sa vie.
De joie et de pitié des eux plore et lermie,
Son fiz acole et baise, moult s'en est esjoïe.
Si estroit l'acola Aye la seignorie
Que ainçois fust uns hons alé une traitie
Que il par nul effors facent lor departie.

Adont parla Guyon à la chiere hardie,
Et a dit à dame Aye : « Ma dame seignorie,
« Voirs est mon pere est mort par la fausse lignie;
« Je vengerai sa mort, se Diex me donne vie,
« De ceus qui ont vo terre gastée et apovrie,
« Moi et le roi Ganor, qui en Dié ne croit mie,
« Qui m'a norri souef en sa sale vostie,
« Qui est por vostre amor venu ceste partie
« Et avec lui .c^{m}. de la gent paiennie.
« Se Milon vient jamais, que maufé l'acharie!
« Entre lui et sa gent ne nous estordront mie.
« Li rois Ganor vous tint jadis en sa baillie,
« En la tor d'Aufalerne qui si est bataillie;
« Par ma foi, il vos fist honeur et cortoisie,
« C'onques ne vos requist honte ne vilennie.
« Encor a il fait plus, ne lairai nel vos die,
« Que le roi m'a norri en sa sale vostie.
« Voir il m'éust tolu, si li pléust, la vie;
« Ja par nul n'en éusse secors ne garantie.
« Puis m'a fet chevalier, çaint l'espée forbie.
« Encor fait plus por vous, ma dame seignorie,
« Quant il, por vostre amor, est passez à navie,
« O lui plus de .c^{m}. de la gent paiennie,
« Por faire à vostre terre et à vous garentie
« Contre le fel Milon, que le cors Dieu maudie!
« Par quoi, ma douce dame, je vos requier et prie,
« Se vos onques m'amastes en tote vostre vie,
« Venez parler au roi et à sa baronnie
« Et merciez le roi de sa grant cortoisie.
— Biau fiz, ce dit la dame, et je bien m'i otrie.
« Car pléust au Seignor qui fu nez de Mari[e]
« Que à Milon le fel éust tolu la vie,
« Qui si m'a mon païs et ma terre asaillie.
« De Paris la cité ne seroie si lie

« Com se la mort Garnier mi sire estoit vengie.
— Dame, ce dit Guyon, ne vos en doutez mie;
« Penser nous en convient et moi et ma lignie,
« Et mon seignor Ganor qui Diex dont bone vie!
« Car cil qui me fait bien, droit est que por li prie.

« DAME, ce dist Guyon, savez que vos ferez?
« A Ganor mon seignor vous pri c'o moi venez,
« De son gentis secors mon seignor merciez,
« Et ce que par lui fui norriz et essauciez,
« Et de la cortoisie qu'il vos fist, ce savez,
« En la tor d'Aufalerne où vo cors fu menez;
« Onques ne vous requist nulle desloiautez,
« Fors bien et cortoisie, amor et amistiez.
« Venez parler à lui et si l'en merciez,
« Et ferez une chose, tele est ma volentez:
« Se mes sires Ganor est si benéurez
« Que Miles soit par lui ocis et vergondez
« Et tuit si compaignon à martire livrez
« Par qui vo païs est et vo regne gastez,
« Que le premerain don qui de lui ert rovez
« En tot vostre païs, vous li acorderez,
« Et li sera li dons outré[e]ment donnés;
« Ainssi le ferez vous, se vos de rien m'amez. »
Dist Aye d'Avignon : « Fiz, à vos volentez. »
La dame osta ses dras, s'a plus riche endossez,
.I. bliaut d'Abilant à oysiaus colorez;
De pieres precieuses fu tot entor orlés.
Et fu d'un cercle d'or son chief avironnez
A riches esmeraudes qui getent grant clartez.
Quant la dame ot son cors bel et bien asesmez,
Il n'ot si bele dame en .XV. roiautez.
Et li mulés amblans fu adonc enselez;
Dame Aye i est montée, où tant a de biautez,

Avec li .IIII. contes prisiez et henorez,
Guyon et ces .II. oncles dont vos oï avez,
Et ses cosins germains qui sont o lui alez,
Qui l'ont de grant peril et rescous et ostez;
Tot droit as paveillons se sont acheminez.
Li rois Ganor le sot, de la joie ot assez;
Sor .I. sor palefroi en est li rois montez,
A bele compaignie lor est encontre alez.
Quant Ganor vit dame Aye, où tant a de biautez,
Onques mais n'ot tel joie dès l'eure qu'il fu nez.
Bel et cortoisement c'est de li aprimez,
Contre li c'est li rois doucement aclinez,
Puis salua dame Aye com ja dire m'orrez :
« De vostre Dieu Jhesu, où vos créance avez,
« Et des sainz et des saintes que por lui aorez,
« Soit hui le cors dame Aye et ses amis sauvez.
— Sire, ce dit dame Aye, bien soiez vous trouvez,
« Vos et vos compaignons en mon païs passez,
« Que, par la cortoisie que vos fait nous avez,
« Devez estre de moi chier tenus et amez.

« SIRE rois, fait dame Aie, bien soiez vous venu;
« Vos avez mon enfant de la mort secoru,
« Vos l'éussiez destruit si vos éust pléu,
« Et vos l'avez amé, norri et chier tenu.
« Se j'avoie pooir, ja ne sera téu,
« Por tant qu'éusse chose dont bien vos fust venu,
« Voir, je le vos rendroie de fin cuer esléu.
« Ja n'iert si riche chose que il vous fust tolu
« Que je ne vos donnasse si vous avoit pléu. »
Ot le li rois Ganor, onc si joiant ne fu,
Mais ne li a pas dit por quoi il fut venu.
Lors sont aus paveillons à joie descendu;
Sor les tapis s'asiéent qui sont à or batu.

Es vos le seneschal au roi Ganor venu;
Où ot le roi Ganor, si li rendi salu
De son Dieu Mahommet et de sa grant vertu :
« Sire, volez vos l'iave, por nostre dieu Cahu ?
« Tous est prest le mengier, ja n'i aura téu.
— Amis, ce dist Ganor, bien soyez tu venu;
« Faitez meitre les tablez, trop avez atendu.
— Sire, à vostre plaisir », cil li a respondu.
Mais ainz que Ganor ait ne mengié ne béu,
Orra teles nouveles, com ja sera séu,
Dont maint chevalier fu senglant mort estendu
Et mainte hante frainte et percié maint escu.
Maint chastel en fu puis contre terre abatu,
Si com porrois oïr, se je sui entendus.
Ez vous .I. messagier à esperons venu;
Là où il voit Sanson, si s'escrie à grant hu :
« Hay! sire Senson, vos n'avez mie seu?
« Se Damediex n'en pense, le glorieus Jhesu,
« Par le mien enscient, mal vos est avenu.
« Yer parti de Guiaire quant jor fu aparu,
« Là vi Mile le fel, qui tot soit confundu !
« Li parent Ganelon sont tuit à lui venu.
« Sodoiers ont mandé, ja ne sera téu;
« Il ont une tele ost porquis et apléu,
« Et sont .XL^{m}. armé et fervestu
« A haubers et à lances, à chevaus, à escu,
« Qui por Aye destrui[r]e sont trestous esméu;
« Demain ainz qu'i soit prime les verrons ci venu.
« Se Damediex ne fait por dame Aye vertu,
« Par le mien enscient, mal li est avenu.
« Dès que me parti d'eus s'estoient esméu;
« Miles jura sor sainz, car ge l'oi entendu,
« Dame Aye seroit arse et si homme pendu,
« Que n'en auroit garant por le roiaume Artu.

« Et tot le menu pueple doit estre confondu;
« Ja n'en aura garant ne chauf ne chevelu.
— Si auront, se Diex plest », Senses a respondu.

Li mes devant Ganor a conté son message
A Aye d'Avignon qui tant ot cler visage,
Et à Senson li preus où tant ot vaselage,
Si com Miles li vient et cil de son lingnage,
.XL. mile ou plus por eus faire damage.
Sagement le recorde, oiant tot son lignage;
Onques nus ne l'oï ne le tenist à sage.
Sanson a respondu et a dit au message:
« Amis, ce dit Senson, par les sains de Cartage,
« Se Miles vient sor nous à son felon corage,
« Soiez certains et fius nous li ferons damage
« Que il n'ot onques tel en trestot son aage.
« Veci le roi Ganor, qui est venu à nage
« A plus de .c^{m}. homme de sa terre sauvage
« Qui defendront dame Aye, qui tant a cler visage,
« Et Guyon, son chier fiz à l'aduré corage.
« S'il savoient quel gent les atent au rivage,
« Il n'i venroient pas, se il estoient sage. »

Li rois Ganor parla, qui tant fu gentis hons:
« Seignor, ce dit Ganor, savez que nous ferons?
« Quant vos anemis vienent, si com nous entendon
« Et le felon lignage du conte Ganelons,
« Par mon dieu Mahommet, bien en esploiterons:
« Se vos me volez croire, tous les atraperons,
« Ne chauf ne chevelu ja n'i deporterons.
« Et puis après diner les haubers blans vestons,
« Et quant seront trestuit armé nos compaignons,
« Il convenra qu'en .II. nos gens mipartissons.
« En .I. bois près de ci, qui soit larges et lons,

« La moitié de no gent dedens esconserons.
« A Guyon soit chargié mon roial gonfanons;
« Là se tiengne o ma gent, car nous li commandons,
« Tant que seront passé li desloial glotons;
« Entre mo[i] et ma gent ici les atendrons.
« Dame Aye en son palais tantost envoierons;
« De là porra véoir l'estor et la tençons,
« Et par droit jugera à qui le pris dorrons. »
Et cil ont respondu : « Sire, nous l'otroions,
« Puisque vos le volez si en esploiterons. »

Li rois Ganor commande son seneschal Lutis
Que l'iave soit donnée, que temps est d'estre assis.
Premier lava dame Aye et Ganor l'Arabis,
Et après ont lavé li prince et li marchis.
Aye et Ganor se siéent sor .I. riche tapis
A fin or et à pierres, à oyseillons petis.
Or ne demandés pas se il furent servis:
A la table dame Aye servi Guyon ses fiz
En la porpre de soie ovrée à flor de lis;
Devant le roi Ganor tranchent si doi cosins.
Assez orent vitaille viandes et delis;
Cel jor furent servi de .VII. mes ou de .VI.
Quant vint après diner, levez sont li marchis;
Dame Aye au roi Ganor a le congié requis,
Et Ganor li donna, li rois des Arrabis,
Qui ne vit pas dame Aye icelui jor envis,
C'onques plus bele dame ne vit en nul païs.
La char avoit plus blanche que n'est la flor de lis,
Et la face vermeille com botons espanis,
Le cors à droit compas, s'ot deliés sorcis,
Les bras fais à mesure, et ot les dois traitis.
Et Ganor la regarde, li rois des Arabis,
Com celui qui estoit de s'amor si espris

Que il ne puet penser se à li non toudis.
« Ahy ! dist il, Mahon, riche diex postéis,
« Margot et Apolin et Jupiter aussis,
« Donnez la moi à fame par vos dives mercis;
« Je ne querroie avoir nul autre paradis.
« Je l'aurai, se je puis aquiter le pays
« Des felons traïtors qui ont vers lui mespris,
« Qui ont le duc Garnier, lor droit seignor, ocis
« Par fine traïson. Guiot estoit lor fiz;
« J'ai .I. acort de lui et de la dame aussis
« Que quant seront destruit lor felons anemis,
« Que li premerain don qui ert de moi requis,
« Il m'en ont fait l'otroi, n'en serai escondis.
« Se je ne demant Aye bien seroie asotis;
« Por que j'en ai le don de la mere et du fiz,
« Mahon m'en otroit grace par sa dive mercis ! »

DAME Aye d'Avignon, qui tant fu colorée,
A Ganor prist congié et s'en est retornée.
Ganor a commandé que sa gent soit armée,
Et Guyon de Nantuel s'oriflambe livrée,
Et le tiers de sa gent li a recommandée.
Et Guyon les emmoine le fons d'une valée,
Lui et ses .II. cosins qui sorent la contrée.
Et ce sont embuchié à la forest ramée,
Et là se sont tenus jusqu'à la matinée
Que la prime du jor et plus estoit passée.
.I. des lors seur .I. chene avoit pris sa montée,
Auques le plus haut arbre de la forest ramée;
Vers la terre Milon a sa face tornée,
Et voit l'ost au gloton venir par une prée,
Qui se furent armez à cele matinée
Que il pensoient bien qu'il auront la merlée.
Mès de la gent Ganor que il ot amenée

Ne savoient de rien la verité prouvée,
C'onques mot ne parole ne lor en fu portée;
Ne ja n'en sauront mot par ame qui soit née
Enfreci qu'il auront la forest trespassée,
Que il seront enclos de la gent honorée
A qui Ganor avoit s'enseingne commandée.
Cil qui sor le haut chene a prise sa montée
La baniere Milon a tantost avisée;
Il escrie à Guyon à haute vois levée :
« Veci nos anemis, par la vertu nommée,
« Qui si ont à dame Aye sa terre triboulée!
« Quant i seront passez ceste forest ramée,
« Nous lor saudrons après à poi de terminée,
« Et Ganor par delà et sa gent henorée;
« Encui lor poierons de lor fet leur soudée. »
Et dist Guy de Nentuel : « C'est verité prouvée. »
Et la gent au gloton si a tant cheminée
Que il ont, ainz la tierce, la forest trepassée;
Mès la gent Guyon n'ont de noient avisée,
Qu'il ot en la forest sagement esconsée.
Et quant il ont lor point et lor gent avisée,
Si c'est là gent Guyon après acheminée.
A Ganor estoit ja la nouvele contée
Par quoi sa gent estoit fervestue et armée.
Nicement a li glos la forest trespassée;
Il en sera dolent à poi de terminée :
Or ne s'en puet li glos retorner sanz mellée.

MOULT fu dolent Milon et si apartenant
Quand il vint à plain champ et il va regardant
Au rivage de mer, où il a maint chalant
Par où li rois Ganor ot amené sa gent.
Là véissiez tant voile et tant mast flembéant!
Poi ot rois Sarrasins tel appareillement

Comme ot li rois Ganor, par le mien enscient.
Avant qu'il soient plus de la ville aprochant
Avoit Mile li glos fait arester sa gent,
Et Acart, et Gondri, et Floart, et Morant,
Et les filz Pinabel de Sorance la grant.
Il furent .XII. contes, que cosin, que parent,
Et bien .XL^{m}. et plus, mon ensciant.
Arester les fet Milles, le felon soudoiant.
« Seignors, ce dit li glos, or oez mon semblant :
« Ainz que nous soions plus de la ville aprochant
« Qui m'a fet por dame Aye maint jor le cuer dolent,
« Il nous convient savoir à qui sont cele gent
« N'à qui est cele estoire, si me soit Diex aidant. »
S'espie apela Mile, si li a dit itant :
« Va savoir qui il sont, car je le te commant. »
Et cil a respondu : « Volentiers, liement. »
Dont vint en l'ost Ganor, si espie et entent
Que il sont Sarrasin et paien et Persant,
Et que au roi Ganor est toute cele gent
Qui est venus par mer aus estoiles nagent.
Li glos en a grant joie quant la parole entent;
A l'ost Milon repaire tost et ysnelement,
Où que il voit le glot, si li dist en oiant :
« Sire Mile, fet il, grant joie vos atent ;
« Encor aurois dame Aye, par le mien enscient.
« Cil sont au roi Ganor, se li cors Dieu m'ament,
« Et sont tuit Sarrasin, que l'iroie celant ?
« Il sont venus par mer, aus estoiles nagent,
« Por destruire dame Aye et tot le tenement,
« Que mont a ja grant piece qu'il a mort son enfant,
« Guyon, qu'il enmena en Aufrique la grant.
« Il iront assaillir la ville maintenant,
« Que il sont toz armez, si me soit Diex aidant ! »
Et quant Mile l'entent si en a joie grant.

« Biau sire Diex, feit il, quel joie nous atent!
« Encor aurai dame Aye que j'ai desiré tant,
« Que ja Dieu ne si saint ne l'en seront aidant
« Que je tot ne parface de lui à mon talent.

« SEIGNOR, ce dit Milon, savez que vos ferez?
« Retreigniez vos chevaus, or tost, si descendez.
« De loing sommez venus, que vous bien le savez;
« Voions que vorra faire Ganor li abrivez.
« C'il vos vient assaillir, que vous vous defendez,
« Et c'il assaut la ville, adont li aiderez
« Tant qu'elle sera prise par vive poestez. »
Et il ont respondu: « Si com vous commandez. »
Si com li glos Milon disoit ses volentés,
Es vous Guy et sa gent issus du bois ramez.
A bien .XXX^m. hommes furent sa gent esmez,
Apareilliez de guerre, les gonfanons fermez.
Guyon venoit devant .II. arpens mesurez;
Il escrie: « Nentuel! » moult fu bien escoutez:
« Fiz à putain, larrons, vos estez atrapez;
« A dame Aye ma mere jamès ne mefferez. »
A ce mot est Guyon aus glotons assemblez;
Ainz que l'espié fausist en a .VII. aterrez
Qui onques puis de là ne furent relevez.
Puis a traite l'espée qui li pent aus costez;
Entre lui et sa gent sont à eus acouplez.
Et d'autre part revient Ganor li abrivez
A .L^m. hommes fervestus et armez.
Dont commença l'estor et la mortalitez;
Jamais plus fier estor en nul lieu ne verrez.

MOULT fu grans li estors et fiere la merlée,
Et d'une part et d'autre enforça la criée.
Mais la gent au gloton ja n'i aura durée,

Car li rois Ganor ot trop grant gent amenée:
.VII. en ot contre .I. d'eus en cele matinée.
Dame Aye d'Avignon est en la tor montée;
De là pot percevoir l'estor et la merlée.
Ez vous le roi Ganor brochant, lance levée;
Fiert le fiz Pinabel, Acart de Valconbrée.
Onques toutes ses armes ne li firent durée;
Parmi le gros du cuer li a l'ante coulée,
Tant c[om] hante li dure l'abat mort en la prée,
Puis escrie: « Aufalerne! ja n'i auront durée
« Li glotons qui si ont dame Aye tribolée;
« A la jornée d'ui en auront lor soudée. »
Dame Aye voit Ganor qui a traite l'espée
Dont plus de .VII. glotons a mort sanz demorée.
« Sire Diex, dit la dame, qui estoras rousée,
« Comme c'est grant damage, je me sui avisée,
« Que cil roi sarrazin, qui si fiert de l'espée,
« Ne croit en Jhesucrist et [la] Virge henorée;
« Car, puis la mort Garnier, à qui je fui donnée,
« En la cort Kallemaine, d'anel d'or espousée,
« Ne vi ainz mès personne de si grant renommée.
« Si grant honor li soit au jor d'ui destinée
« Que il puist des glotons delivrer ma contrée;
« Car, se Diex li avoit si fait' henor donnée,
« Il en devroit avoir mont cortoise soudée. »

DAME Aye est aus fenestres du grant palès plenier,
Et choisit la bataille ferir et commencier.
Qui dont véist Ganor ferir du brant d'acier,
Par desor les glotons et ferir et mallier,
Et Guyon de Nentuel ferir du brant d'acier,
Souvenir li péust de trop bon chevalier.
La gent le roi Ganor ne s'en font pas proier,
Ainz fierent à main tas parmi l'estor plenier.

Là véissiez par terre chéoir tant chevalier,
Et l'un mort desor l'autre verser et trebuchier ;
Par le champ véissiez estraier maint destrier.
Par droite force estut la gent Milon plessier.
Guyon cria : « Nentuel ! » por sa gent efforcier,
Et Ganor : « Aufalerne ! » commença à huchier.
Guyon choisit Milon, le felon pautonnier ;
Il a pris une lance d'une sien homme, Renier,
Puis enbraça l'escu et brocha le destrier,
A sa vois qu'il ot clere commença à huchier :
« Mile, je vous deffi du pere droiturier !
« Mar venistez dame Aye et ma terre essillier ;
« A ceste moie lance vos aport le loier.
« Je vengerai ma mere et mon pere Garnier. »
Et Milon li torna le col de son destrier,
Fiert Guyon de Nentuel en l'escu de quartier,
Desous la boucle d'or li fet freindre et percier,
Mais le hauberc desous ne pot il enpirier ;
Il a rompu sa lance, plus n'i pot gaengnier.
Et Guyon de Nentuel le fiert sans espargnier
Que escu ne haubert ainz ne li ot mestier,
Ne trestoutes ses armes la monte d'un denier.
Parmi totes ses armes li fet couler l'acier,
Le cuer qu'il ot ou ventre li fet par mi tranchier,
Mort le fet devant lui à terre trebuchier ;
Puis escrie : « Nentuel ! ferez, franc chevalier !
« Milon ne porra mès ceste gent conseillier ;
« G'en ai vengié dame Aie et mon pere Garnier. »

DES que Milon fu mors, sa gent fu esbahie,
Com tropiaus de brebis est d'une part fouye ;
Enclos sont de Ganor de chacune partie.
Là véissiez le jor tante teste tranchie !
La gent Milon le fel orent si lor rotie

Que il n'en demora mie vivant .x. mile,
Qui geitent jus les armes enmi la praerie.
A genous se sont mis, chacun d'eus merci crie
A Guyon de Nentuel et à Ganor méisme;
Dient que de Guyon tenront lor mennencie
Et qu'i siront si homme toz les jors de lor vie.
« Et ge le wiel, fet Guy, se Ganor le m'otrie;
« Ce n'est par son voloir, je ne l'acorde mie.
— Je l'otroi, fait Ganor, par Mahon que je prie. »
Guyon en prist l'ommage, voient la baronnie.
Li parent Ganelon, cil qui furent en vie,
Li ont juré sor sainz, voiant la compaignie,
Qu'i li porteront foi com lor seignor droit lige.
Atant fu la bataille sevrée et depeciée.
Diex! com fu grant l'eschec c'ot la chevalerie!
Ganor l'a fet chargier à sa bachelerie.
Vers la tour où fu Aye ont lor voie aqueillie.
Dame Aye vient encontre, qui tant fu colorie,
Noblement les reçut et acole et festie.
Dont a parlé Ganor à la chiere hardie;
Guy de Nentuel apele, où durement se fie,
Et Aye d'Avignon, la bele et l'eschevie.
Lors dist le roi Ganor, ne lairai ne vos die
« Veci Guy et dame Aye qui yer, devant complie,
« Me firent convenant, voiant la baronnie,
« Que si tost que j'auroie ma bataille asouvie
« Et Milon seroit mort et sa geste honnie,
« Que le premerain don, noier ne le puet mie,
« Que je li [re]querroie sans nule vilennie,
« Qu'il me seroit donné, je n'i fauroie mie.
— Vous ditez voir, dit Aye, se Diex me benéie
« Demandez vostre don, voiant la baronnie.
— Ma dame, dist Ganor, je vos tieng pour amie;
« Je ne requier fors vous, par Mahon que je prie,

« Et vous espouserai à la loi paiennie.
« Gardez vo serement, ne vous parjurez mie. »

DAME Aye d'Avignon oï Ganor parler,
Qui li estoit venus son païs aquiter
Et Guyon son chier fiz li rot fet amener;
Sagement respondi sanz conseil demander.
« Sire, ce dist la dame, je vous doi moult amer,
« Et quant vous me volez, gentis rois, espouser,
« Je vos reveil .I. don de par moi demander.
— Par ma foi, fet li rois, et gel vos wiel donner,
« Ne ja ne me saurez si riche don rouver
« Que je ne le vous doingne, que qu'il doie couster.
— Sire, ce dist la dame, or vos fist Diex parler.
« Se volez que vous doie de loial cuer amer,
« Je requier que vous faites vo gent crestianner
« Et vostre cors en fons baptisier et lever;
« Par se tour porrons nous no .II. dons acorder. »
Ot la li rois Ganor, si la court acoler,
Puis commande .I. evesque les fons à aprester;
Après se va li rois de ses dras desnuer.
Sanson fu son parrain et Guyon au vis cler;
Mès le nom de Ganor ne li font pas oster,
Adès le font Ganor, si com devant, nommer.
Puis a fet ses barons Ganor crestienner;
Et cil qui ne se vout à ce fet acorder,
Li rois Ganor li fet le chief du bu coper.
Ce jor méimement dont vos m'oez parler
A fet Ganor dame Aye à l'iglise mener;
Se jor la prist Ganor à moillier et à per.
Qui véist jouglaors du païs assembler!
Tantost qu'il ont oy de ces noces parler,
Tant en y est venus que nus nes puet esmer.
Ainz de si riches noces n'oy nus hons parler.

Qui à cel jor oïst vieler et tromper,
Tabors et chalemiaux et estrumens sonner,
De merveilleuse joie li péust remembrer.
A ce ne vos doi mie trop longuement ester.
Quant vint à l'avesprée qui fu après souper
Et on ot fet dame Aye en sa chambre mener,
Lui et le roi Ganor, qui fu gentis et ber,
Qui por l'amor dame Aye se fist crestienner,
L'evesque va l'estole à son col afubler;
Lor lit vint benéir le soir après souper;
Puis a on fet la chambre widier por reposer.
Li rois Ganor se couche lez dame Aye au vis cler.
Cele nuit pot li rois baisier et acoler,
Et faire son voloier et sa joie mener.
Seignors, icele nuit, dont vos m'oez conter,
Engenra .I. enfant dont vos m'orrez parler;
Entoine le fist puis rois Ganor apeler,
Puis aida il Guyon, à son frere le ber,
Vers le parenté Ganes sa terre à delivrer.
L'andemain va Ganor le servise escouter
Et si vit le cors Dieu et couchier et lever.[1]
Moult li pleit Jhesu Crist, Diex commence à loer
Et la loi Mahommet du tot à adosser.
Puis fet aux jugléors de son avoir donner
Tant que chacun se pot du roi Ganor loer.
Puis a dit à Guyon : « Je voudrai retorner;
« Tout le païs ton pere te fes quite clamer. »
Huimès commencera estoire à amender
De la painne Guyon, le fiz Aye le ber,
Si com li parens Ganes le voudrent defoler.

EXPLICIT



NOTES.

—

P. 2, v. 10 :

Et .C. yglises arses, confondu li clochier.

Le manuscrit porte : et *confondu*, ce qui fausse le vers.

P. 2, v. 15 :

Et maint vaillant guerrier. Manuscrit : *guerriant.*

P. 3, v. 30 :

Tant encline le roi dusques as piés li fu.

Manuscrit : Que *dusques*... On pourrait cependant élider l'*e* de *dusques*, ce qui n'est point sans exemple. Dans la chanson de Wivien de Montbrant (p. 5 de l'édition en préparation de ce poëme), on lit :

Ses armes a demandées, et on li aporta.

P. 5, v. 25 :

Et Aie parla si que bien l'ont *entendu.*

L'ont est une surcharge, qui recouvre, à ce qu'il semble, le mot *fu.*

P. 6, v. 12 : Qu'il getet *a de France.* Les premiers mots de cet hémistiche sont surchargés, et il il semble que la leçon primitive ait été : *que getée a de France*, ce qui serait préférable.

P. 6, v. 19 : Por la mor[t] *au baron*; manuscrit : *Por lamor* (*pour l'amour*), ce qui ne présenterait ici aucun sens. Pareille faute a déjà été relevée dans le manuscrit de *Parise la duchesse*. (Voyez la note sur le vers 27 de la page 30, éd. Guessard et Larchey.)

P. 6, v. 20 :

Qui le me reprovez, de droit vos en semon.

Le manuscrit porte ce vers faux :

Qui le me reprovez si *de droit vos en semon.*

P. 6, v. 32 *Ceste feste* joiie; expression qui revient fréquemment dans nos vieux poëmes, mais la leçon ordinaire est *jolie*.

P. 7, v. 18 :

Estez les vos devant à tot lor compaignie.

Ce vers est le premier de ceux que nous retrouvons dans le fragment de Bruxelles dont notre préface fait mention. Il y était précédé de quatre autres vers en partie illisibles et qui ne se retrouvent point dans notre texte :

« Que je le puisse.....
« Vos auroiz lors Aien et l'onors ert sesie.
—Biaus nef, dist Berengiers; vos ne m'ahaez mie;
« ..... morir vos donrai Claroce vostre mie. »
[*Estez les vos*] *davant e la lor compagnie.*
Iriez comme lions e pleins de felonnie.
Huimès orrés chançon, s'il est qui la vos die.

La *cort fu bele e plaine s'i fu toz li barnez;*
Les barons de son regne a Karles acordez.

. . . .
. . . .

« *Il sera ancor oi de tel chose apellez,*
« *Si bien ne se defant, traîtres ert provez.*
« *Vos, ne seroiz ja rois s' a forces nel pandez.* »

LA *cort est noble e riche, s'i furent li baron;*
Et Amangins li bruns commença sa rason :
« *Antendez, empereres, que nos vos conteron :*
« *Entre moi e mon frere que tang par le manton*
« *Fumes fil Alori e nevo Gainellon,*
« *Miles et Auboïns, fil Pinabel le blon*
« *Qui tint tote la terre jusque... de Maltron.*
« *Il fu ocis à Ais por le plet Guenelon*
« *Se li peres forfist* (1), *queus colpes i avon?*
« *Ne savez, sire rois, por coi di cest sermon?*
« *Au siege, à Herberie, sor un marbrin perron,*
« *Garniers que je vo là commença sa raixon :*
« *Seignor, que[l] la farons, franc chevalier baron?*
« *Moult par est fel cist rois e plein de traïson,*
« *De mal et de bosdie et de sodicion,*
« *Poi nos laise de terre que nos tenir devon;*
« *Prez sui que je l'ocie, s'an siez compagnon,*
« *En bois o an rivere o là o no porron.*
« *Quant nos l'aurons ocis, de naiant dotaron.*
« *Il n'a mès c'un sol fil que a foible tenon,*
« *Qui molt par [se]ra* (2) *liez, se servir le dagnon.*
« *Et cil li respondirent: Par ma foi, non feron :*
« *Melz volun tot jor perdre que li roi ociron.*
« *De ço trai à garant Auboïn et Milon*
« *Que Çarle fust ocis se nos l'otrieson.* »

P. 10, v. 19 :

D'une fille c'ot Do de Nantuel li barbez.

Manuscrit : *Doon*, que rejettent également la grammaire et la mesure.

P. 12, v. 22 :

Car si v'estez vaincu, vo geste avez honnie.

Le manuscrit porte : *quel gent*; mais on lit à la marge,

1. Le manuscrit donne *for sist*, faute évidente.
2. On lit dans le manuscrit *parra*, leçon admissible à la rigueur si elle ne faussait le vers, *liez* ne comptant d'habitude que pour une syllabe.

d'une écriture du temps, la correction que nous avons admise.

P. 13, v. 27 : *lingnage*. Le texte donne *lingnague* ou *lingnagne* (l'*n* et l'*u* se confondant fréquemment dans ce manuscrit). Nous avons supprimé cette lettre, qui n'est sans doute qu'un *lapsus calami*.

P. 13, v. 32 :

Auboïn[s] *fiert Garnier.....*

Nous rétablissons ici l'*s*, signe du sujet, pour éviter une confusion. Hors les cas exceptionnels, comme celui-ci, nous ne pensons pas qu'on doive généraliser ce genre de restitutions, surtout dans une édition princeps.

P. 15, v. 21 :

Auboyn vint à lui par mont grant felonnie.

Le manuscrit donne ce vers faux :

Et *Auboyn vint.....*

P. 16, v. 8 : *Quele la t'a* païe. Manuscrit : *paiée.*

P. 16, v. 31 : Après ce vers, on lit dans notre manuscrit le vers ci-après qui a été rayé, nous ne savons pourquoi :

Et si .xx^{m}. *ov' eus de sa franche contrée.*

P. 24, v. 24 :

Que le vous doie nus *nullement reprovier.*

Manuscrit : *Que* nus le vous doie.

P. 28, v. 6 :

Miex vaut amis en voie, *souvent est recordé*,
Que denier en corroie, *ja vos sera prové.*

Il est facile de dégager de ces deux vers un proverbe qu'on retrouve dans le poëme de Tristan de Nanteuil :

Pour ce dit ung proverbe : Mieux vault avoir amis
Que ne face en corroie or ne argent massis.
(Bibl. imp., Ms. fr. 788, fol. 265 r°.)

P. 28, v. 14 :

Que [Reniers] *a à route.*

Manuscrit : *Que* Senson... ce qui fait contresens.

P. 30, v. 12 :

Et Achar de Mesines et Thiebaut de Chalon.

Ces deux personnages sont nommés précédemment (p. 28, v. 20) *Aquart de Niviers et Thiebaut d'Arquenchon*. Nous ignorons quelle est la meilleure leçon pour le premier, et pour le second, elles ne sont bonnes ni l'une ni l'autre; ce Thiebaut, qui figure dans plusieurs chansons de geste, et entre autres dans celle de *Gui de Nanteuil*, est presque toujours nommé *Thiebaut* ou *Thibaut* d'Aspremont; et ici même telle était la leçon primitive, qui a été rayée pour être remplacée par *de Chalon*. Ailleurs, à la page 66, vers 2, on retrouve le même personnage nommé aussi *Tyebaut d'Aspremont*.

P. 33, v. 27 :

Lor eschec emmenerent, ne [lui] *laissierent mie.*

Manuscrit : *lor*; ce *lor* est certainement une répétition fautive de celui qui commence le vers. Ce genre de faute est fréquent dans les manuscrits, et l'on en trouve une toute semblable dans *Parise la Duchesse*. (Voyez l'édition de MM. Guessard et Larchey, note sur le v. 27 de la page 28.)

P. 34, v. 19 : *Ne fraigne et ne* pesoit. Le manuscrit porte en abrégé *persoit*, faute évidente, dont la correction est fournie par le vers. 3 de la page suivante : *Ne brist ou ne* pecist.

P. 36, v. 8 :

Et Berengiers defors sor *les loriers foillus.*

Il est bien évident que le sens est *sous*, et non pas *sur*. Est-ce une faute du copiste, qui aura mis un *r* au lieu d'un *z*? Comme cette faute, si c'en est une, est extrêmement fréquente, et qu'il se pourrait qu'ici *sor*

répondît à *subter*, et non à *super*, on s'est abstenu de corriger le texte. On trouvera des exemples de ce *sor* pour *soz* dans *Aye d'Avignon*, p. 54, v. 17 et 18; p. 56, v. 19; p. 59, v. 21; p. 74, v. 14, etc., etc.; dans *Parise la Duchesse*, p. 42, v. 30 (éd. Guessard et Larchey), et ailleurs encore. Notons toutefois, que, dans les derniers feuillets du poëme d'Aye, *sor*, chaque fois qu'il se rencontre au sens de *sous*, est surchargé par une main contemporaine et corrigé en *soz*.

P. 38, v. 31 : *Mès bien le tenez prinse.* Ce *le* se rapporte à Aye; comme le manuscrit n'est point en dialecte picard, et que l'on y trouve cette seule fois *le* pour *la*, il se pourrait bien que ce fût une faute du copiste.

P. 40, v. 21 : *Et cope*[nt] *les vergiès*. Manuscrit : *copes*.

P. 43, v. 1 : Il est évident qu'ici le copiste a passé quelques vers; c'est sans doute un des neveux de Berenger qui parle, et non Berenger lui-même, puisque le discours se termine par le conseil, adressé à ce dernier, de prendre Aye pour femme.

P. 44, v. 13 :

Il sachierent lor voiles [amont] *à hautes cordes.*

Le manuscrit porte : *a mlt;* abréviation ordinaire de *moult*, ce qui ne présente ici aucun sens. Une faute toute pareille a été relevée dans Gaufrey. (Voyez la note sur le vers 24 de la page 152 de ce poëme.)

P. 46, v. 4 : .I. *an le* serviron[s]. Manuscrit : *serviront*. Le sens indique la correction.

P. 50, v. 9 :

En la loi paiennie qui *li Sarrasin ont.*

Le manuscrit porte bien *qui*, abrégé par suscription de l'*i*; comme c'est là un fait qui se reproduit souvent ici et ailleurs, nous n'avons pas voulu rétablir *que*.

P. 52, v. 10 : *Et Brunmamor* [le sage]. Nous restituons *le sage*, d'après le vers 8 de la page suivante, qui est la répétition de celui-ci.

P. 52, v. 23 : *A ce* mot *s'en tornerent*. Nous corrigeons ainsi le manuscrit, qui porte *mot* surmonté d'un signe d'abréviation.

P. 53, v. 13 :

Atant ez vos errant les messages *d'Espengne*.

Manuscrit : *messagents ;* nous supprimons les lettres *nt*, répétition que le copiste a faite par distraction de la finale d'*errant*.

P. 53, v. 16 :

Le fil Marcillion mande *par ire plaine*.

Manuscrit : *mandent* faute évidente ; le singulier est ici nécessaire, comme le prouve le vers suivant : *Que* li *rendez Ayen*.

P. 56, v. 5 : *Et fenestré le chief*. Manuscrit : *Et le fenestre le chief*. Sur le sens de ce mot *fenestré*, voyez Du Cange, *fenestratus*, 3, et Ph. Mouskes, II, p. XLVI.

P. 59, v. 7 :

Le sage pelerin dont firent l[a]tinier.

Manuscrit : *litimier*. On trouve parfois *latimier* pour *latinier*, mais non *litimier*.

P. 61, v. 10 :

Quant .I. faucons *y vint volant de vers ma terre*.

Manuscrit : *François*, faute évidente, et dont le vers subséquent fournit la correction.

P. 62, v. 29 :

Desormès querre *engien qu*[*e*] *elle soit ostée*.

Le manuscrit porte *querrei*. Du reste, il s'en faut bien que ce passage soit d'une intelligence aisée, et il paraît corrompu.

P. 63, v. 6 :

Estes vos le cembel à la porte [brui]ant.

[*Brui*]*ant* est une correction : le copiste a répété ici le mot *luisant* du vers précédent.

P. 63, v. 21 :

De la terre de France pris .II. *chetis, l'autre* [an].

Le mot *an* manque dans le manuscrit, comme aussi le mot *estre* du vers précédent.

P. 64, v. 8 : [Jes] *deliverai dont.* Manuscrit : *Je les,* leçon qui fausse le vers.

P. 65, v. 20 : *A haute* vo[is] *escrie.* Le manuscrit porte *vous* en abrégé.

P. 66, v. 16 :

Tot li tranche le cuer, le foie et le pomon.

Manuscrit : *le cuer* et *le foie et le pomon.* Nous supprimons le premier *et*, qui rompt la mesure.

P. 66, v. 25 :

Et l'yaume cler d'Arabe [ens] el *sablon fichier.*

Manuscrit : *et cel* sablon fichier.

P. 67, v. 14 : *En* la [cha]rtre *Ganor.* Le manuscrit porte : *En* lartre *Ganor*, faute du même genre que celle qui a été corrigée à la page 39, v. 11, de la présente édition : *Qui noncent* en [Es]pengne... A cet endroit le manuscrit porte : *Enpengne.*

P. 68, v. 28 :

Là fait li rois ses dons *et depart* ses dons *grants.*

Il y a ici une répétition probablement fautive du mot *ses dons*; nous pensons qu'il faut dans le premier cas : *Là fait li rois* [justise].

P. 69, v. 3 : Est *il costume* et *drois* ; manuscrit : Et *il costume* est *drois.*

P. 69, v. 16 : [A] *l'amirant d'Aufrique.* Manuscrit : *Par l'amirant*, ce qui n'a pas de sens.

P. 70, v. 14 :

Si que il dui ne sevent de Ga[rnier] *o ne non.*

Le manuscrit porte *Gautier; Garnier* va bien mieux au sens.

P. 70, v. 31 : *A l'un rendr*[*a*]*;* nous corrigeons ainsi le manuscrit, qui porte *rendre.*

P. 71, v. 26 : *Ainz m'en ira*[*i*] *à pié...* Ici, et dans quelques autres endroits, nous restituons l'*i* de la première personne, absent dans le manuscrit, non que nous considérions la forme *ira* comme fautive (en dialecte lorrain par exemple, *a* s'emploie constamment pour *ai*, et réciproquement), mais pour faciliter l'intelligence du texte.

P. 72, v. 6 et 7 :

Là n'en vandront [il mie] *qu'il ne saichent les fors,*
Trestoute la vitaille por vivre enquerre lors.

Nous comprenons ainsi ces deux vers : *Ils ne viendront nulle part qu'ils ne sachent les usages et demander la nourriture pour vivre;* mais le passage entier est probablement corrompu.

P. 81, v. 20 : *Garniers l'a* refermé; manuscrit : *refermée,* par erreur. Voyez le vers 30 de la même page, où cette faute n'a point été faite.

P. 82, v. 15 : *Garniers ot* .II. neveus; manuscrit : *neveueus.*

P. 83, v. 2 : *Por l'amor de* l[or] *oncle;* manuscrit : *de l'oncle.*

P. 86, v. 1 : *Miles* l[i] *ardenois;* manuscrit : *l'ardenois.*

P. 88, v. 1 et 2 :

Et virent de Nentuel la grande tour Fregonde.
Isnelement s'armerent lez la bruille roonde.

Il se pourrait bien que les rimes de ces deux vers eussent été interverties. *Roonde* va fort bien après *tour*, et *fregonde* après *bruille*, puisque *fregon* est le nom d'un arbrisseau, et que *bruille* n'est que la forme féminine de *breuil* (buisson, taillis, fourré). Comment expliquer *Fregonde*, au contraire, après le mot *tour?* Est-ce un nom? la tour nommée *Fregonde* ou *Fredegonde?* Quant à *bruille roonde*, on peut l'expliquer par la nature des arbres. Voy. p. 92, v. 23 : pin *roont*.

P. 89, v. 14 : *As* arme[z] *commander;* le manuscrit porte *armer*. Ici *armes* est *animas*, et non *arma*.

P. 89, v. 29 : *Au gentil roi* [paien]; manuscrit: *sarrazin*, ce qui fausse le vers. On pourrait aussi corriger : *Au gentil sarrazin*, en supprimant *roi*.

P. 92, v. 7 :

C'il en vont [sanz) *bataille*.

Manuscrit : *en*, faute évidente. Ce vers est la répétition de celui qui termine la page précédente.

P. 94, v. 11 : Prononcez comme s'il y avait *quel quart en a terrée;* c'est de même qu'on trouve quelquefois *el* pour *elle*, comme dans ce vers :

*Et d'Aye la duchoise criement qu'*el *ne se tut*.

(P. 101).

P. 95, v. 13 : *Et Garniers les* e[n]chauce; manuscrit : *les eschauce,* faute évidente.

P..102, v. 21 : *E li* ren[s] *son tréus;* manuscrit : *rent*.

P. 103, v. 5 : *Ne tor ne* eschafaus; manuscrit : *eschaufaus;* faute produite par la consonnance de la dernière syllabe.

P. 103, v. 12 : *Plus* [tost] *qu'il onques porren*[t]; manuscrit : *Plus qu'il onques* porres.

P. 109, v. 5 : *S'ont le* ter[t]re *porpris*. Le manu-

scrit porte l'abréviation qui signifie ordinairement *terre;* même observation pour le vers 7 de la même page.

P. 109, v. 31 : *En* plor[e]nt *plus de mil;* manuscrit : *En plorant.*





ERRATA.

—

P. 7, v. 9 : au lieu de *rouïne*, lisez *roïnne.*

P. 11, v. 24 : au lieu de *acordé*, lisez *acorde*, forme féminine d'*accord.*

P. 23, v. 33 : Suppléez au commencement du vers un *J* tombé au tirage.

P. 45, v. 9 : *onques*, lisez *ou quens.*

P. 54, v. 29 : au commencement de ce vers, suppléez une parenthèse tombée au tirage.

P. 89, v. 29 : suppléez un guillemet au commencement de ce vers.

P. 101, v. 5 : *n'enn auras,* lisez *nenn*, sans '.

P. 109, v. 28 :

Il passerent [*avant*] *as, regnes les ont pris,*

lisez [*avant*], *as regnes.*



GUI DE NANTEUIL

CHANSON DE GESTE



GUI
DE NANTEUIL

CHANSON DE GESTE

Publiée pour la première fois d'après les deux manuscrits de Montpellier et de Venise

PAR

M. P. MEYER



A PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Editeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, Nº 67

MDCCCLXI



PRÉFACE.

Gui de Nanteuil est l'un des preux de la famille héroïque à laquelle les trouvères ont donné pour chef Doon de Mayence. D'après eux, il avait pour aïeul paternel Doon de Nanteuil, le second des douze fils de Doon de Mayence. Son père était Garnier de Nanteuil; sa mère, Aye d'Avignon. Autant de noms de héros, autant de titres de poëmes (1), si ce n'est que le nom de Garnier a été éclipsé par celui de sa femme. La chanson de Gui de Nanteuil fait suite immédiatement à celle d'Aye d'Avignon, composée elle-même d'une partie primitive qui se termine à la naissance de Gui, et d'une continuation où il joue déjà un rôle important. Dans cette seconde partie d'*Aye d'Avignon* on voit périr Garnier, victime des trahisons sans cesse renaissantes de ses ennemis, et la belle Aye sur le point de tomber entre leurs mains, au moment où elle est inopinément délivrée par Gui son fils, et par le

1. Un seul nous manque, celui de Doon de Nanteuil; mais plusieurs allusions en attestent l'existence. (V. Philippe Mouskes, le poëme d'*Aye d'Avignon*, etc.) De plus, Fauchet en a cité quelques vers d'après un manuscrit aujourd'hui perdu.

Sarrasin Ganor, qui devient son époux. L'auteur du poëme que nous publions rappelle, au début, ce passé déjà glorieux de Gui de Nanteuil, et reprend le récit de l'histoire de son héros au point où l'avait laissé le continuateur d'Aye d'Avignon.

Le *valet de Nanteuil*, comme le trouvère l'appelle le plus souvent, c'est-à-dire le jeune héritier du fief paternel de ce nom, est en outre, du chef de sa mère, sire d'Avignon, de Valence et de Marseille. C'est un preux chevalier, qui mène un grand train et une belle vie, et fait parler de lui jusqu'à Corbeil, à ce point que cent dames le convoitent qui ne l'ont jamais vu. Il vient à Paris à l'occasion d'une de ces cours plénières qui se tenaient ordinairement à la Pentecôte, et que nos anciens poëtes font servir presque toujours à la mise en scène de leurs récits. Il y vient revêtu d'habits magnifiques, suivi de trois cents chevaliers, tous de sa maison, et à son entrée dans la cité on se met aux fenêtres pour le voir passer. Charlemagne accueille avec une faveur marquée le fils de Garnier, et lui annonce que dorénavant il portera le gonfanon royal comme le portait son père. C'est un coup terrible pour la famille de Ganelon, pour cette race de traîtres qui a poursuivi Garnier jusqu'à la mort. Tant de succès allume leur envie et leur fait craindre la perte du crédit qu'ils ont toujours su conserver à la cour, en dépit des souvenirs de Roncevaux. L'un deux, Hervieu de Lyon, signale aux siens le danger qui les menace tous, et, fort de leur assentiment, engage aussitôt la lutte dont le récit fait l'objet du poëme.

Hervieu reproche d'abord au vieil empereur le choix qu'il vient de faire de Gui pour porter l'oriflamme, comme s'il manquait à la cour de ducs et de barons dignes de cet honneur. Il rappelle que le valet de Nanteuil est de la famille de Girart de Rossillon et de Renaut de Montauban, ces vassaux rebelles que Charlemagne eut tant de peine à réduire. Enfin il accuse Gui de félonie pour avoir tué Milon, qui était devenu son beau-père en épousant Aye d'Avignon (1). Le valet de Nanteuil indigné offre de se justifier les armes à la main. La bataille est décidée et l'empereur en reçoit les gages. Mais Hervieu redoute cette épreuve; il tente de la prévenir en faisant tuer de guet-apens son adversaire. Le coup manque, et le duel a lieu. Hervieu est vaincu; il va périr, quand, par une trahison dont les exemples abondent dans les chansons de geste, les siens viennent à son secours. Une mêlée s'ensuit où tombe sous les coups de Gui l'une des espérances de la famille de Ganelon, le jeune Hardré.

Charlemagne, qui joue ici un étrange rôle, est beaucoup trop sensible à cette mort et trop peu à la félonie qui en est cause. Mais son embarras est grand et sa liberté fort engagée. Il a consenti à accepter d'Hervieu un riche présent en retour duquel le traître a obtenu de lui la main d'Eglantine, une jeune, belle et riche héritière arrivée la veille de Gascogne tout exprès, à ce qu'il semble, pour compliquer la situation et en-

1. Voyez sur ce point, qui suppose une version d'*Aye d'Avignon* différente de celle qui s'est conservée jusqu'à nous, la préface de ce poëme, p. IX et X.

venimer la haine des deux adversaires. En effet, Eglantine, logée dans un hôtel qui fait face à celui où Gui est descendu, s'est éprise de lui à première vue ; Gui a répondu à ses sentiments, et, comme dit le refrain d'une chanson du temps:

Guis aime Aigline, Aigline aime Guion.

Les deux amants se sont promis de devenir époux dans le temps même où Hervieu obtenait de l'empereur la main d'Eglantine.

Sommé de tenir le marché qu'il a conclu, Charlemagne ne peut s'y refuser. Mais la jeune fille résiste; elle ne veut point d'Hervieu : c'est Gui qu'elle demande. Et Gui de son côté, soit par haine d'Hervieu, soit par amour d'Eglantine, n'est pas plus disposé à s'incliner devant la volonté impériale. L'empereur, fort en peine, semble un instant se repentir d'avoir accepté les présents du traître, mais il est entraîné à prendre parti pour lui, et à poursuivre Gui jusque sous les murs de Nanteuil, jusque sur ses terres. Le grand conquérant est cruellement puni de sa faiblesse. Au jour fixé pour le tournoi qui doit décider du sort de Gui et d'Eglantine (car cette guerre, toute sérieuse qu'elle soit, n'en doit pas moins se terminer à jour fixe, d'un commun accord, par une affaire qui prend en conséquence le nom de tournoi), au jour donc de la lutte décisive, Charlemagne se trouve en face non plus seulement de Gui et des siens, mais d'une armée auxiliaire de cent mille hommes. C'est Ganor, le second époux d'Aye d'Avignon, qui a amené cette grande armée pour venir en aide à son beau-

fils. Avec un tel renfort Gui est assuré de la victoire, et Charlemagne s'en aperçoit bien après un premier engagement où Hervieu reçoit la mort de la main de son rival. Réduit à demander la paix au valet de Nanteuil, à lui accorder Eglantine et à assister à ses noces, le vieil empereur, couvert de honte et de ridicule, s'en revient piteusement à Paris, maudissant, dit le trouvère, les traîtres qui lui ont brassé cette besogne.

Il en avait certes bien sujet; mais il eût maudit à plus juste titre, s'il l'eût pu connaître, le poëte qui lui faisait jouer un tel rôle. L'auteur de *Gui de Nanteuil* n'est pas le seul sans doute qui ait ainsi maltraité Charlemagne, sous prétexte de chanter sa gloire. Plusieurs des derniers trouvères qui se sont servis de son nom pour s'attirer la faveur publique l'ont représenté d'une bonhomie et d'une crédulité qui tourne trop souvent à la niaiserie ; mais nulle part, à ce que nous pensons, il ne paraît à la fois aussi odieux et aussi ridicule que dans cette chanson, et il nous faut de l'indulgence pour pardonner à notre auteur ce crime de lèse-majesté. Peut-être, cependant, son intention était-elle bonne, car nous aimons à lui en supposer une. Peut-être a-t-il voulu, par cet extrême abaissement de la majesté impériale, montrer jusqu'où peut conduire l'infernal appétit de l'or :

...Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Il répète ou à peu près les paroles de Virgile [1],

1. *Æneid.*, III, 56.

et voue au malin esprit ces richesses diaboliques objet de tant de convoitises, source de tant de trahisons :

Déablez est avoirs, à maufé le commant;
Quer tant fort le couvoitent li petit et li grant
Encore en traïra le pere son enfant (1) !

Et comme cette invective lui échappe au moment où Charlemagne se laisse tenter par les riches présents d'Hervieu, il est permis de croire qu'il a voulu la justifier par un grand exemple en couvrant l'empereur de ridicule et de confusion.

Ce n'est pas à leur insu évidemment et par faiblesse de conception que certains trouvères nous ont laissé de Charlemagne un portrait si peu flatté, puisqu'ils ne manquent pas de faire remarquer eux-mêmes les vices de caractère qu'ils lui prêtent. Ils les lui reprochent d'ordinaire par la bouche du duc Naymes, son conseiller le plus intime, et l'admonestent à ce sujet dans le langage le moins voilé. C'est donc sans doute pour le faire servir à la moralité de leurs récits qu'ils l'ont défiguré de la sorte et en ont fait une espèce de plastron. Ici, comme dans plusieurs autres poëmes, il faut oublier le nom de Charlemagne, et l'on a sous les yeux un type qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans la littérature populaire : le tyran de mélodrame.

Le traître, qui n'est pas moins que le tyran de l'essence du mélodrame, n'a pas varié non plus depuis le moyen âge. Tel l'ont représenté nos

1. P. 24.

anciens poëtes, tel on l'a revu, il n'y a pas bien longtemps encore, dans le *Chien de Montargis*, par exemple. Et ici ce n'était pas seulement le type qui s'était maintenu, mais bien l'un des traîtres les plus connus de nos aïeux qui reparaissait en personne, pour ainsi parler. C'était Macaire lui-même, avec sa victime Aubry, avec le chien vengeur, avec presque tous les personnages de la vieille chanson de geste dont l'Italie nous a gardé l'unique exemplaire connu (1). Dans le poëme que nous publions aujourd'hui c'est le propre fils de Macaire, Hervieu de Lyon (2), qui est le traître en chef, si l'on peut dire, et qui dans cet emploi se montre bien digne de son père et de Ganelon son oncle, comme le fait remarquer notre trouvère.

Bien li vient de lignage qu'il ait cuer de felon,
Damedieu le confonde par son saintisme non,
Qu'il n'a si traïtour jusqu'en Carphanaon (3).

Lui et les siens sont, en effet, de parfaits coquins, des scélérats fieffés, mais d'une scélératesse si simple, si naïve, si ouverte, qu'elle en devient souvent bouffonne, et ne pouvait manquer, à la fin, de tourner à la parodie, comme il est arrivé de nos jours, où le Macaire du *Chien de Montargis* a fait place au Robert Macaire de l'*Auberge des Adrets*. Cette transformation s'est opérée pour ainsi dire d'elle-même, comme cha-

1. Voyez la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, IVe série, t. III, p. 393.
2. *Hervieu, le fix Macaire......* P. 18 et *passim*.
3. P. 7.

cun sait, et par suite de l'excès de niaiserie du traître de mélodrame; mais ce qu'on ignore généralement et ce qu'il est curieux de noter, c'est que ce personnage, au moment où il s'est ainsi transformé, était encore identique au traître de nos dernières chansons de geste. On pourra s'en convaincre si l'on veut bien comparer les deux figures en ce qu'elles ont d'essentiel et de caractéristique, et par là on se fera une idée soit de la vitalité des créations de nos anciens poëtes, soit de l'immobilité de l'art populaire.

L'auteur de *Gui de Nanteuil*, qui composait son poëme à une époque où la plupart des chansons de geste étaient déjà connues, n'a essayé de rajeunir, ni pour les preux ni pour les traîtres, les types consacrés, pour ainsi dire, en chaque genre, par une longue habitude et un long succès. Il s'est contenté de les reproduire, mais d'une main faible, acceptant l'héritage de ses devanciers, et le diminuant plutôt que de l'accroître. Sans doute son héros, Gui de Nanteuil, est un vaillant guerrier, mais il ne se distingue en rien des nombreux chevaliers, tous sans peur sinon sans reproche, que nous offre l'épopée carlovingienne. Le caractère d'Eglantine n'a rien que de gracieux et de touchant, une fois acceptées les mœurs du temps ; mais il n'est guère plus original que celui de son amant, et nous semble moins marqué déjà que celui de sa belle-mère Aye d'Avignon.

Mais si les personnages de ce poëme considérés un à un laissent à désirer et manquent de relief, l'action dans son ensemble nous paraît assez satisfaisante. Elle commence au défi d'Hervieu,

se complique de l'amour de Gui et d'Eglantine, et se dénoue par le triomphe du valet de Nanteuil et par son mariage. C'est Gui qui est le héros, et le seul héros du poëme. L'intérêt, qui n'a pas le temps de s'affaiblir dans un ouvrage aussi court, se porte toujours sur lui et sur son amante, sans néanmoins se diviser, et sans être distrait par aucun de ces incidents qui troublent si souvent le récit dans les poëmes de la décadence. Il faut savoir gré à l'auteur de *Gui de Nanteuil* de cette simplicité qui donne à son ouvrage un air de ressemblance avec les vieilles chansons de geste; mais il ne faudrait tirer de là aucune conclusion excessive en faveur de l'ancienneté du poëme. Il n'est pas encore au bas de la pente sur laquelle s'échelonne la série de nos chansons de geste, puisqu'on ne saurait le faire descendre que de bien peu au-dessous de la limite qui sépare le douzième siècle du treizième, ainsi que l'établira un témoignage rapporté ci-après. Mais il n'y a pas lieu à l'inverse de le faire remonter beaucoup plus haut ; la partie la plus ancienne de la chanson d'Aye d'Avignon n'a pas été composée, selon toute apparence, longtemps avant l'avénement de Philippe-Auguste, et l'on a déjà dit que notre poëme rappelle de cette chanson non-seulement la partie primitive, mais encore la continuation. Ce sont des ouvrages de la même école, qui tiennent à la fois de la chanson de geste et du poëme d'aventures, où les mœurs sont singulièrement adoucies, alanguies si l'on veut, et où l'amour tient une place que ne lui eût pas accordée à coup sûr un trouvère des premiers temps. L'idée seule du tournoi qui sert au dénoûment

de notre poëme, cette idée qui semble si étrange au vieux duc Naimes, suffirait à prouver que l'auteur de Gui de Nanteuil sacrifiait un peu à regret au goût de son temps, et vivait à cette époque de transition où l'antique chanson de geste était contrainte, pour lutter avec les inventions de l'école de Chrestien de Troyes, de dépouiller sa rudesse et sa naïveté presque sauvages.

On ne s'étonnera donc pas qu'une composition de cette date et de ce genre soit de pure imagination et n'ait aucun fondement historique. Ce que la tradition populaire avait retenu de l'histoire de Charlemagne, nos plus anciens poëtes l'avaient mis en œuvre, et l'auteur de *Gui de Nanteuil* arrivait trop tard pour pouvoir rien demander à cette mine épuisée. On serait même fort en peine de trouver une place pour les événements qu'il raconte dans la vie fabuleuse du grand empereur, telle que la déroule la suite de récits que nous ont laissés les plus anciens trouvères. Et notre poëme n'est pas le seul qui donne lieu à cet embarras : tous ceux de la *geste* de Doon de Mayence, à laquelle il se rattache, sont aussi difficiles à classer. On ne sait à quel moment leurs auteurs ont voulu en placer l'action, si tant est qu'ils se soient préoccupés de ce détail. Nous ne tenterons pas, comme on le pense bien, de résoudre cette difficulté; nous nous bornons à en tirer l'indice très-significatif qu'elle nous fournit pour déterminer la date de certains poëmes et en particulier de celui que nous publions aujourd'hui.

Mais ce dut être un souci plus sérieux pour

un chroniqueur qui prétendit raconter la vie de Charlemagne avec les seuls matériaux que lui fournissaient les chansons de geste. On voit que nous voulons parler de Philippe Mouskes. Ce poëte compilateur paraît avoir senti qu'il ne pouvait passer sous silence les événements racontés dans notre poëme, dont la renommée était grande, comme nous le prouverons tout à l'heure; mais en même temps il laisse apercevoir qu'il n'était pas fort à l'aise pour en intercaler la mention dans son récit. Philippe Mouskes fait allusion à deux reprises au poëme de Gui de Nanteuil. La première fois, c'est après la trahison de Ganelon qu'il introduit notre héros en compagnie de plusieurs autres qui firent *grant ennui* à Charlemagne :

Puis ot il anui, ce dist on,
Par Aiglentine et par Guion;
Car Hervils ot ocis Garnier
Pere Guion, buen cevalier;
Et dame Aye reprist pour bien
Ganor, .I. rice roi paien (1).

Par cette manière incidente de rappeler l'histoire de Gui de Nanteuil, il s'épargne la peine lui de trouver une place déterminée. La seconde allusion, plus explicite quant aux événements, est aussi peu précise par rapport à leur date. Après avoir raconté les guerres de Charlemagne contre les Saxons et son retour en France, Philippe Mouskes ajoute :

Et puis avint, bien le set on,

1. V. 8436-42.

Que, par la force d'Avegnon,
Monstrerent à Carlon orguel
Maintes gens et Guis de Nantuel.
Et ot fait son pere Garnier
De son atour confanonnier;
Et s'ot de sa feme cel fil,
Aiien d'Avegnon, le gentil.
Mais ocis fu par traïson
Del grant parage Guenelon;
Dont puis avint que en .I. liu
S'en combati Guis à Herviu,
Et puis fist il si sa besongne
Sor Aiglentine de Gascogne (1).

Tout ce que Philippe Mouskes eût pu affirmer, c'est que que l'action de notre poëme se place à la fin du règne de Charlemagne. « Je suis vieux et faible, fait dire quelque part à l'empereur l'auteur de *Gui de Nanteuil;* mon temps est passé, et voilà soixante-dix ans accomplis que je porte ma couronne (2). » Et de fait cette exagération était nécessaire; car Gui de Nanteuil est l'arrière-petit-fils de Doon de Mayence, qui, lui aussi, est le héros d'un poëme dont l'action se passe également sous le règne de Charlemagne.

La chanson de Gui de Nanteuil, comme celle d'Aye d'Avignon et d'autres du même temps et du même goût, obtint un succès qu'on ne serait pas tenté de supposer, mais qu'il faut bien enregistrer sur la foi des témoignages que l'on en retrouve. Le plus ancien est celui du troubadour Rambaut de Vaqueiras, qui mourut vers 1207,

1. V. 10,008-22.
2. P. 11.

et par là il est prouvé que notre poëme n'est pas postérieur à la fin du douzième siècle, ou aux premières années du treizième au plus tard.

M. Raynouard (1) et M. Fauriel (2) ont déjà rapporté l'un et l'autre cette allusion on ne peut plus précise :

Leis qu'ieu am mais que non amet vasletz
Guis de Nantuelh la piussel' Ayglentina.

RAMBAUTZ DE VAQUEIRAS : *non puesc saber*(3).

M. Fauriel seul (4) a relevé une seconde allusion du même troubadour à la chanson de Gui de Nanteuil dans un sirventes dicté à Rambaut de Vaqueiras par l'affection qu'il portait à la maison de Baux, et où il dit :

Lo vasletz de Nantuoil
Feri mielz de son bran
Qu'En Dragonetz ogan.

Leu sonets si cum suoill (5).

1. *Choix des poésies orig. des troubadours*, II, 306.
2. *Hist. de la poésie provençale*, III, 511-12.
3. Cette pièce ne se trouve que dans les deux manuscrits de la Bibl. Imp., fr. 856 (anc. nº 7226), et La Val. 14. M. Raynouard en a publié deux couplets et l'envoi (*Choix*, V, 423), reproduits par M. le docteur Mahn (*Die Werke der Troubadours*, I, 365).
4. *Hist. de la poès. prov., loc. cit.* — M. Fauriel jugeait cette allusion et la précédente antérieures à l'an 1204, sans doute parce qu'à cette date Rambaut de Vaqueiras était en Italie, à la cour de Boniface, marquis de Montferrat. Il est fort probable, en effet, que les deux allusions datent des dernières années du XII[e] siècle.
5. Cette pièce ne se trouve que dans deux manuscrits de Paris (Bibl. Imp., fr. 854, anc. nº 7225; suppl. fr. 2032) et dans le célèbre manuscrit de Modène. Des fragments en

Après Rambaut de Vaqueiras, d'autres troubadours ont encore rappelé le nom du héros de notre poëme :

Avetz de totz los bos aips et d'amor
Don vos es pres miels c'a 'N Gui de Nantuelh.

AIMERIC DE PEGUILHAN : *Lonjamen m'a trebalhat* (1).

E cug fos Narnals de Marruelh
Que saup mai d'amor que Nantuelh.

RAIMON VIDAL DE BEZAUDU : *En aquel temps* (2).

E comtatz d'En Gui de Nantoill.

LANFRANC CIGALA ET LANTELM : *Lantelm* (3).

Dans le joli roman de *Flamenca*, un grand nombre de jongleurs accourent de toutes parts

ont été publiés ou reproduits par M. Raynouard (*Choix*, etc., V, 421, II, 173) et par M. le docteur Mahn (*Die Werke*, etc., I, 360).

1. Allusion rapportée par M. Raynouard (*Choix*, II, 306). M. Fauriel (*Hist. de la poés. prov.*, III, 512) attribue par erreur à Raimon Vidal la pièce d'où elle est tirée, et qui se trouve sous le nom d'Aimeric de Peguilhan dans les dix manuscrits qui nous l'ont conservée.

2. La nouvelle *En aquel temps* ne se trouve que dans le manuscrit de Paris, Bibl. Imp., La Val. 14. Elle a été publiée par M. le docteur Mahn (*Gedichte der Troubadours*, II, 23-37). L'allusion avait été relevée par M. Raynouard (*Choix*, II, 306).

3. Cette pièce, qui commence ainsi :

Lantelm, qius onra nius acuoill,

ne se trouve que dans le manuscrit du Vatican 3207.— Allusion rapportée par M. Raynouard (*loc. cit.*) et par M. Fauriel (*Ibid.*)

aux noces de l'héroïne, et y chantent grand nombre de chansons, de lais, de contes, de fabliaux. Il est à remarquer que les chansons de geste n'entrent pas pour beaucoup dans l'énumération que fait l'auteur des compositions chantées ou récitées à cette occasion; cependant l'un des jongleurs récite le poëme du valet de Nanteuil :

L'us ditz del vallet de Nantuoil (1).

Toutes ces allusions, si elles ne prouvent pas l'origine provençale de la chanson de Gui de Nanteuil, selon la thèse de M. Fauriel, démontrent au moins que cette chanson jouissait d'une grande faveur dans les pays de langue d'oc, et qu'on s'y était vivement intéressé aux amours de Gui et d'Eglantine.

A en juger par le nombre des allusions que nous avons pu recueillir, il semblerait que notre poëme ait été moins goûté dans les pays de langue d'oil. Mais nous nous garderons bien de tirer pareille conséquence d'un pur accident qui acquerrait à peine quelque importance si nous étions assurés de connaître toutes les allusions que peuvent renfermer les textes aussi nombreux qu'étendus de notre ancienne littérature. D'ailleurs les preuves que nous avons du succès et de la popularité de *Gui de Nanteuil* dans le nord de la France sont loin d'être sans valeur. On sait déjà ce qu'en a dit Philippe Mouskes. A ses yeux, sans doute, cette fable était de l'histoire, et c'était pour lui un devoir de la mentionner;

Raynouard, *Lexique roman*, I, 11. L'allusion a été depuis relevée par M. Fauriel, *Hist. de la poés. prov.*, III, 512.

mais il l'eût passée sous silence si elle n'avait pas été très-connue. Et comment supposer qu'elle ne fût pas populaire, quand nous trouvons, au XIII[e] siècle, les amours de Gui et d'Eglantine mises en chanson, en chanson proprement dite, et non plus en chanson de geste?

Voici les deux couplets que chantait un jour, à cheval, le neveu de l'évêque de Liége :

Or vienent Pasques les beles en avril,
Florissent bois, cil pré sont raverdi,
Ces douces eves revirent à lor fil,
Cil oisel chantent au soir et au matin.
Qui amors a nes doit metre en oubli;
Sovent i doit et aler et venir.
Ja s'entramoient Aigline et li quens Guis.
Guis aime Aigline, Aigline aime Guion.

Souz un chastel q'en apele Biaucler
En mout poi d'eure i ot granz bauz levez.
Cez damoiseles i vont por caroler,
Cil escuier i vont por bohorder,
Cil chevalier i vont por esgarder;
Vont i ces dames por lor cors deporter.
La bele Aigline s'i est fete mener,
Si ot vestu un bliaut de cendel
Qui grant .II. *aunes traînoit par les prez.*
Guis aime Aigline, Aigline aime Guion.

C'est dans un roman parsemé de chansons comme le roman de la Violette, c'est dans *Guillaume de Dôle,* que s'est conservée cette pièce, dont la versification ne diffère que par le refrain de celle des chansons de geste, et où nous retrouvons les deux principaux personnages du poëme que nous publions [1]. Le second couplet

1. Le roman de Guillaume de Dôle est encore inédit, quoi-

nous paraît faire allusion au passage de *Gui de Nanteuil* où Eglantine et ses compagnes se livrent au plaisir de la danse sous les murs du château de Nanteuil, qui sans doute est devenu ici Biaucler pour le besoin de la rime (1).

Un ouvrage de beaucoup postérieur au roman de Guillaume de Dôle, la version remaniée en vers de douze pieds du poëme de Huon de Bordeaux, fait une allusion à notre héros. Au moment où Huon et son frère se disposent à partir pour la cour de Charlemagne, la duchesse de Bordeaux propose à ses fils l'exemple de leurs ancêtres, parmi lesquels elle cite :

Et Guion de Nantœul et Gerart le barbés (2).

Mais la meilleure preuve qu'on puisse produire de la popularité dont le poëme de Gui de Nanteuil jouissait encore plus d'un siècle sans doute après le temps où il fut composé, c'est la suite des aventures de notre héros et de sa descendance

que notre confrère M. G. Servois l'ait transcrit à Rome ; mais les couplets cités ont été publiés pour la première fois par MM. Daremberg et Renan (*Archives des Missions scientifiques et littéraires, année* 1850, p. 289). MM. Daremberg et Renan ont encore extrait du même roman une chanson de *La bele Ayglentine* qui, dès 1817, avait été traduite en allemand par Gœrres. (*Altdeutsche Volks und Meisterlieder*, Frankfurt, Préface, p. LX). Mais l'héroïne de cette chanson, charmante d'ailleurs, ne paraît avoir rien de commun avec l'amante de Gui de Nanteuil.

1. V. ci-après, p. 77 :

La karole commence desous les pins ramés.

2. V. la préface de *Huon de Bordeaux*, éd. Guessard et Grandmaison, p. XXVIII.

que nous trouvons dans un immense poëme dont l'unique manuscrit connu date du XV[e] siècle (1). Au commencement de ce manuscrit, sinon du poëme, on voit Gui, Eglantine et leur jeune fils Tristan de Nanteuil sur un navire battu par la tempête. Le vent les pousse vers une côte où Gui descend à terre, laissant à bord sa femme et son fils. Pendant son absence, survient un pirate sarrasin qui enlève la dame pour la vendre au soudan de Babylone. Resté seul sur le navire, dont le Sarrasin a coupé l'amarre, le petit Tristan est emporté en pleine mer, où une sirène le nourrit de son lait. Le navire finit par aborder en *Herménie*, où Tristan et sa nourrice sont recueillis par des pêcheurs. Mais une *cerve* vient, durant la nuit, s'abreuver du lait de la sirène, et par la vertu divine de ce lait elle emporte l'enfant dans les bois, où elle fait une guerre acharnée aux païens des environs, n'épargnant que les chrétiens et apportant la chair de ses victimes au jeune Tristan, qui *voulentiers en mengeoit*.

Dès lors s'ouvre une série d'aventures étranges dont le sommaire même le plus bref ne pourrait trouver place ici. A peine y peut on indiquer

1. Bibl. Imp., fr. 1478 (*olim* Colb. 7553-5). Le poëme, tel qu'il nous est parvenu, contient 24,000 vers environ, et encore est-il incomplet, c'est-à-dire transcrit sur un original qui l'était, comme l'indiquent plusieurs notes marginales du copiste. (*Cy fault trois feuilles doubles*. fol. 26 v°, 58 v°. — *Il fault .1. feullet*. fol. 175 r°.) — M. Fauriel (*Hist. de la poés. prov.*, III. 512) indique à tort le manuscrit 7553-5 comme renfermant le poëme de *Gui de Nanteuil*. Il existe de ce poëme deux manuscrits seulement, que M. Fauriel ne connaissait pas. (V. ci-après ce que nous disons de ces deux manuscrits.)

les luttes de la cerve contre ceux qui tentent vainement de délivrer le pays de ses ravages; — l'enlèvement de la fille de Galafre, roi du pays, par Tristan de Nanteuil, qui *en fait son bon*, et par suite devient père de Raymond de Saint-Gille, le héros de *Parise la Duchesse* (1); — la rencontre de Tristan avec un chevalier vers lequel il se sent attiré par un secret penchant et qui se trouve être son frère, Doon le bâtard, né d'Honorée, fille du roi Margaffier, par qui Gui de Nanteuil s'était laissé séduire après l'enlèvement de sa femme; — les souffrances que Gui endure dans la prison où l'a fait jeter le courroux de Margaffier; — le jeûne auquel il se condamne pour expier la faute qu'il a commise en manquant à la foi conjugale; — enfin sa délivrance, procurée par sa mère Aye d'Avignon, qui dans ce poëme singulier combat longtemps sous le nom de Gaudion, armée en chevalier, dans les rangs des païens, comme la princesse Camaralzaman des *Mille et une Nuits* ou la *Monja alferez*, Doña Cathalina de Eranjo.

Un ouvrage si confus, où se croisent tant d'intrigues, où tant d'intérêts sont en jeu à la fois, ne peut avoir de dénoûment, ou, ce qui revient au même, il en a un pour chaque épisode, presque pour chaque personnage. Gui de Nanteuil y meurt assassiné par Persant, qui est, comme Hervieu de Lyon, un fils du traître Macaire. Eglantine et Aye meurent de douleur. Blanchandine, femme de Tristan de Nanteuil, ayant été

1. V. quelques vers de cet épisode cités dans la préface de *Parise la Duchesse*, p. VIII.

contrainte de se déguiser en homme, se voit aussi forcée d'épouser une Sarrasine ; mais Dieu la tire d'embarras en lui donnant ce qui lui manque, et, de Blanchandine devenue Blanchandin, elle engendre saint Gille, dont la légende déjà assez merveilleuse (1) vient, avec ce début d'un genre tout nouveau, s'intercaler dans le poëme de *Tristan de Nanteuil*, dont le héros meurt de la main de son propre fils.

De tout ce poëme, qui sera plus tard l'objet d'un travail particulier, nous n'extrairons ici qu'un seul passage, le récit de la mort de Gui de Nanteuil, soit parce que ce récit se rapporte intimement à la chanson de geste que nous publions, soit parce qu'il rappelle une tradition locale qui n'est pas sans intérêt. Après des malheurs sans nombre, Gui et Eglantine sont rentrés en France ; Charlemagne leur a rendu Nanteuil, qu'il avait saisi « par mal entendement » pour le donner à Macaire et à Persant. Sommés de rendre ce fief, les deux traîtres, peu disposés à obéir, forment le projet de se défaire de Gui de Nanteuil, et lui dressent des embûches.

Parmi une forest qui en Henault dessent,
La forest de Morney l'apel'on vraiement,
Là se vont embucher li traïstre pulant,
Là font de trahison ensemble parlement.
Mais on dit, et c'est voir, il appert clerement
Que dedens la forest, en ce lieu proprement
Où la mort Guyon fut pourparlée ensement,
A une grande place, car puis n'y creut néant.

1. V. la légende de saint Gille dans les *Acta Sanctorum*, 1er septembre.

Icil de ce païs l'appellent enciennement
C'est la place Guyon, encore est ensement,
Encore la peut on véir tout clerement,
Où Guyon fut occis et trahy faucement.

Gui chevauchait par la forêt, accompagné d'Eglantine, et sans avoir soupçon de rien;

Mais Persant lui sailly, sur le destrier gascon;
Là fut le duc enclos entour et environ.
Et Persant lui escrie à moult haute raison :
« Parfy, Guy de Nanteul, ce ne vault ung bouton;
« Aujourd'huy comparrés la maloite façon
« Que vo fils fist à moi, n'a pas longue saison (1),
« Si comparrés la mort de Harvy de Lyon (2).»
Et quant Aiglente voit c'om assailloit Guyon,
Entre ses bras le print en criant à hault son :
« Seigneurs, pour Dieu, mercy! laissés moy mon baron,
« Mectés mon corps à mal et à secucion,
« Mais que ne lui faciés cy endroit se bien non.»
Ce que la dame dist n'y valut ung bouton;
Car Persant trait l'espée qui lui pent au giron,
Entre les bras la dame fery tel horion
Qu'i pourfendi le duc decy jusqu'au menton.
Entre les bras la dame qui clere ot la façon
Mourut Gui de Nanteul, Dieu lui face pardon!
. . . .
Or, ce nous dist l'istoire, en escript le trouvons
Que pour celler le murdre et leur malle façon
Enerberent la dame parmi boire poison,
Sy c'ou corps lui creva le foye et le poumon.
Ensevelir la firent ly traïstre larron.

1. Allusion à une aventure précédemment racontée dans le poëme de Tristan. (Fol. 145-150.)
2. Allusion au poëme que nous publions. Voyez ci-après, p. 91.

Or sont mort à destresse et à tribulation;
Jhesus sy ait leurs armes par sa redemption! (1)

A la nouvelle de la mort de son fils, Aye d'Avignon.

..... en print tel douleur et tel merancolie
Qu[e] en mourut de deul, pour voir le vous affie (2).

Ganor, l'époux d'Aye, et ses deux fils, Antoine et Richier, assiégeaient en ce moment leur cité d'Aufalerne qui était tombée au pouvoir d'un roi sarrasin. Ils jurent de venger la mort de Gui, mais, dans une sortie, le Sarrasin, leur ennemi, les tue de sa main tous les trois (3).

Telle est, d'après le poëme de Tristan de Nanteuil, la fin malheureuse des personnages qui figurent dans la chanson que nous publions, et avec Tristan lui-même meurt le dernier représentant de cette grande *geste* de Doon de Mayence, qui en ligne directe, et sans compter son chef, ne fournit pas moins de quatre générations de héros épiques.

Il est presque toujours impossible non-seulement de rien affirmer, mais même de rien conjecturer sur les auteurs de nos chansons de geste, et ceux qui ont prétendu les nommer n'ont fait connaître le plus souvent que des noms de réviseurs et peut-être de copistes. Mais certains détails d'une exactitude particulière, certaine prédilection manifeste pour tel ou tel pays, peu-

1. Fol. 281 v° à 282 r°.
2. Fol. 282 v°.
3. Fol 283 v°.

vent fournir, dans l'occasion, des inductions assez probables, sinon sur les lieux où furent composés ces ouvrages, au moins sur la patrie de leurs auteurs. C'est ainsi qu'on a pu, non sans vraisemblance, avancer par conjecture que l'auteur de *Huon de Bordeaux* était de Saint-Omer. De même ici, il semble naturel de croire que l'auteur de *Gui de Nanteuil* était de l'Ile-de-France ou habitait cette province. En tout cas, il la connaissait bien, car le récit qu'il fait de la retraite de Gui sur Moret en passant par Samois ([1]) est d'une telle précision qu'on peut aisément suivre sur la carte les mouvements des deux partis.

Deux manuscrits nous ont conservé la chanson de Gui de Nanteuil. Le premier, celui que nous publions, appartient à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, où il est conservé sous la cote H 247 ([2]). C'est d'après ce manuscrit qu'on a déjà publié *Doon de Mayence* et *Gaufrey*, et il a été décrit dans la préface du premier de ces poëmes. Un scribe picard a copié toutes les chansons de geste qu'on y trouve, et de là des formes de langage qui n'infirment pas ce que nous venons de dire sur l'origine probable de l'auteur de *Gui de Nanteuil*.

Le second manuscrit de notre poëme ([3]) est à

1. Village sur la Seine, à cinq kilomètres environ au nord-est de Fontainebleau.

2. Et non 242, comme il est dit par erreur dans la préface de *Gaufrey*, p. xi.

3. On a dit dans la préface de *Doon de Mayence* qu'i n'existait pas de manuscrit connu de *Gui de Nanteuil* ailleurs

Venise, à la bibliothèque de Saint-Marc. C'est un volume in-4°, de 59 feuillets en vélin et d'une écriture du XIVe siècle, inscrit au catalogue des manuscrits français sous la cote X, CIV, 6 (1). Comme d'autres textes du même genre conservés à la bibliothèque de Saint-Marc, celui-ci est fortement italianisé. Ce n'est en réalité ni du français ni de l'italien, mais une langue étrange qui participe de ces deux idiomes. On ne pouvait donc songer à le publier; mais on pouvait s'en aider pour compléter le manuscrit de Montpellier, et c'est ce qu'on a fait (2). Pour le corps du récit, le texte vénitien est à très peu de chose près identique au texte de Montpellier; mais, après avoir complété l'un par l'autre, on trouve encore dans celui de Venise un excédant de près de mille vers. Cette différence résulte d'une sorte de prologue placé en tête du poëme italianisé, prologue qui ne se trouve pas dans le texte français, et pour une bonne raison: c'est qu'il est évidemment, comme on le démontrera tout à l'heure, l'œuvre du réviseur italien, qui a voulu faire connaître à ses compatriotes la chan-

qu'à Montpellier. C'est du texte français qu'on a entendu parler, celui de Venise ne pouvant être considéré comme tel.

1. Voyez le Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque de saint Marc par Zanetti, II, 258.—M. P. Lacroix, dans un rapport sur les manuscrits de Venise imprimé dans la *Collection des monuments inédits sur l'histoire de France* (*Mélanges historiques*, III, 355), a publié la première et la dernière tirade de ce texte, et M. A. Keller les quatre premières et la dernière (*Romvart*, p. 38 et suiv.).

2. Voyez, du vers 8 de la page 49 au vers 27 de la page 52, l'essai de restitution que nous avons fait pour combler une lacune du manuscrit de Montpellier, et aux *notes*, le texte même qui a servi à cette restitution.

son de Gui de Nanteuil. Nous n'avons donc pas jugé nécessaire de publier ce prologue. Nous le ferons connaître seulement par une brève analyse et par quelques citations. Il commence ainsi:

A chel dos tens e gai che la rose est florixe,
Erbecte punsent, arboseus reverdixe,
He ioseux çant dolce por bois e po larixe,
Allor retorne amor chascuns en sua franchixe
Chi est son droit servent debonare ses fallixe;
Car amor ne rechert rens for che gentilixe.
Ne se pote fier prisire chi da lui faite divixe,
E chi socto tel sire ne mantent drudarixe,
Car de tucte vertuse e amor la raïxe.
En doner, en proecce, en manter justixe,
Le vallecte de Nantol de çe ben e apprixe;
Sacçe fo e cortois et meis n'am'avarixe,
Anstoit (1) *dessa corte et catie et ravixe.*
Largite for plui e proecce acchixe,
Dructure e mantenute sanç pont de gaberixe.
Civaler de Deo fon a onor de sant glexe.

*L*E *vallet de Nantol est Gui appellés;*
N'ot plus pros damigels trosch' à le mir salês.
Le ricce roi Ghenor tant l'oit noriés
Ch' el oit quindiçans e complix e passés;
Pois le fisti çivaler à una Pasqua rosés,
E por amor l'enfant til tresanti n'adubès
Che chaschuns oit vile, cestaus o fermités.
A Ghiont de Nantol oit chascuns jurés
Chiamais dal son volor non serra desevrés,
Avant loï seguiré en qual parte il vorés. Etc.

Le jour même où Ganor arme Gui chevalier, un messager apporte la nouvelle que Milon de Mayence assiége Nanteuil et veut épouser Aye d'Avignon contre son gré. Gui jure d'en tirer vengeance; il veut

1. Pour *Ains estoit.*

prendre congé de Ganor pour aller délivrer sa mère; mais Ganor ne le laissera pas partir ainsi : il l'accompagnera à la tête d'une nombreuse armée. Il mande ses hommes, charge ses navires de pain, de blé, de chevaux de Sardaigne, et s'embarque avec Gui. Cinq jours après ils entrent au port sous Nanteuil. Il était grand temps : Milon venait d'épouser Aye et on célébrait leurs noces. — Douleur de la belle duchesse. — Milon la fait asseoir à table près de lui : « J'ai ce que je demande, dit-il, et cette nuit vous serez à ma discrétion. — Je serai morte auparavant, » répond Aye. Milon lève la main pour la frapper, quand il apprend qu'une armée de Sarrasins vient de débarquer, et au même instant apparaît Gui de Nanteuil qui lui tranche la tête. Fol. 1-4. — Combat entre les Sarrasins et les parents de Milon. — Victoire des Sarrasins. Fol. 4-7.

Gui supplie Ganor de ne point abuser de son avantage. Aye demande merci pour les dames dont les fils ou les époux ont péri dans la lutte. — Ganor consent à se montrer généreux; mais en récompense il demande à Gui la main de sa mère. — Aye refuse d'abord la proposition que lui transmet son fils. — Le valet de Nanteuil insiste : il rappelle à la duchesse que plusieurs fois Ganor lui a envoyé des messagers pour demander sa main, promettant de se convertir à la foi chrétienne. Qu'a-t-elle répondu alors? Qu'elle s'en remettrait à la décision de son fils (1). — Ainsi pressée,

1. *Dame, che fust da che mon pere morist,*
E plusor foi mesagir vos tramist
E de prender à dame, et vos li respondist
Ch' à Saracins jamais ben ne voristes.
El vos respondi, s'el se convertist
Se son voler del tot complerist.
E vos li respondist : « Quant cel pont avenist,
« Le volor mon enfant ne croi che çe rompist.»
(Fol. 9 vo.)

Ce passage est digne d'attention. Si le réviseur italien l'a

Aye se rend au désir de Gui, mais non sans peine et sans regret du passé. Fol. 7-10. — Ganor se fait baptiser, et avec lui cent mille des siens. — A la prière d'Aye, les prisonniers obtiennent leur délivrance, mais à la condition de ne plus porter les armes contre Gui. — Célébration du mariage d'Aye et de Ganor. — Beauté de la duchesse : elle n'avait pas encore vingt-neuf ans et demi. Ganor avait trente-sept ans et trois mois. Au bout d'un an la cour se sépare. Ganor prend congé de Gui et retourne dans son royaume avec son épouse. Fol. 10-14.

Là se termine le prologue, qui se raccorde au poëme par la tirade qu'on va lire, laquelle est pour le fond la deuxième du texte de Montpellier :

Chi avès por vers e po rasson
Si ccom le roi Ganor recuite benision
E prist dam' Aie, la bele d'Avengnon.
Sol por s'amor sa loi refueron,
Margot et Apolin, et son deu Balatron
Plus de secte cent milie, por amor de Guion,
Le valect de Nantol che tant fu jenteosson,
Che tucti croit en Deu e prist bactesçeson.
E ce fu gran vertus, che Deu en demostreron
Chascuns de bon coraje sanç nulle proieson.
E Ghenor por amor, ensi co nos trovon,
Cevaler fist Gui con gran delectasson,

imaginé, il a fait preuve de plus d'habileté que l'auteur de la seconde partie d'*Aye d'Avignon*. Dans ce poëme, en effet, on ne voit point qu'Aye ait jamais été prévenue de l'amour de Ganor, et néanmoins elle se rend sans résistance à sa brusque déclaration. Mais peut-être ces détails sont-ils empruntés pour le fond, sinon pour la forme, à une version aujourd'hui perdue de la seconde partie d'*Aye d'Avignon*, version dont l'existence probable a été signalée. (V. la préface d'*Aye d'Avignon*, p. IX et X.)

E sect ans tot enteri por dedans sa masson
O le fist norire de pitet garçon.
Se be le fist no à la perdition :
Tot stoit Guion saçe et cortois baron,
Che plus ama Ganor c'ome de cest mon
E ça oltre son volor no fist trapassation.
Honors e fialté sempre le portaron
E à piacer le roi le rendi ghierdon,
Ch'à sa mer le donoit ad sire e à compagnon,
Si com dite la scriture, chant oit mort Milon.

Cette introduction ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, et voilà pourquoi nous n'avons pas jugé utile d'en reproduire le texte. Quant à la forme, les échantillons que nous venons d'en donner suffisent et au delà pour la faire apprécier. On ne saurait imaginer rien de plus barbare, et c'est à grand'peine qu'on dégage le sens qui se cache sous cet amas d'incorrections. Est-ce à l'auteur, est-ce à un copiste qu'il faut attribuer une telle barbarie ? La première hypothèse deviendra une certitude si l'on considère la nature des incorrections accumulées dans ces mille vers.

Pour peu qu'on étudie la langue du manuscrit vénitien de *Gui de Nanteuil*, on est frapp[é] d'une singulière anomalie : c'est que de ce text[e] écrit d'un bout à l'autre par la même main, la pl[us] grande partie, celle qui correspond au manusc[rit] de Montpellier, n'est guère irrégulière que par l'[or]thographe, pour ainsi parler. Le scribe pronon[çait] mal le français ; il transportait dans sa copie be[au]coup de sa mauvaise prononciation. Qu'on f[asse] disparaître ces traces plus ou moins profo[ndes] d'accent étranger, et l'on verra revivre des

d'un assez bon français du temps, et d'une mesure exacte. C'est l'opération à laquelle nous avons soumis sans grand'peine la partie du texte de Venise que nous lui avons empruntée pour combler une lacune de celui de Montpellier. On chercherait inutilement, selon nous, à traiter par le même procédé les quarante-deux premières tirades du manuscrit de Saint Marc, où non-seulement l'orthographe est extrêmement italianisée, mais où abondent des vices de langage qui accusent à n'en point douter un auteur italien.

D'abord, dans cette partie du manuscrit, la proportion des vers faux est bien plus élevée que dans le reste du volume, et tandis que les autres se laissent facilement ramener à une juste mesure, ceux-ci sont le plus souvent irréductibles, à moins de les refaire en entier. Lorsqu'ils ne sont point faux, ils sont en général de douze syllabes, mais il y en a bon nombre de dix, et l'on aperçoit en ce cas que l'irrégularité n'est pas de négligence, mais d'origine (1).

A cette première preuve ajoutons celle que nous fournit l'emploi constant de certains mots italiens substitués aux mots français correspondants, par exemple :

> *i* parans Ganelons. (Fol. 10 r°.)
> *i* cors *di* gintilons. (Fol. 12 r°.)
> *ai* parens Ganelon. (Fol. 6 v°.)

pour : *les* parents, *les* corps, *aux* parents.

1. Exemple :

> *A ces paroles — respondi le garçon :*
> *« Sengnor, dist il, — l'on m'apelle Guion. »*
> (Fol. 6 v°.)

Cestor et *cellor* (ceux-ci, ceux-là), qui ne sont autre chose que *costoro* et *colloro*.

> *Cestor* oit en ses terre envoié et trametus,
> *Cellor* en fait dol ad cui n'est calus,
> E *cellor* ne fait çoie ad cui est plassus.
> (Fol. 12 r°.)

> Por salver tot *celoro* che perdon cherirois.
> (Fol. 8 r°.)

Signalons encore *con* (avec) et *da* (de ou par), mots purement italiens :

> *Cun* ces paroles. (Fol. 7 r°.)
> *Con* dos vis pietois. (Fol. 8 r°.)
> *Con* pietos semblans. (Fol. 9 r°.)
> *Da* bons e *da* mals. (Fol. 10 v°.)

Sans doute ces mots et d'autres auraient pu être substitués par un copiste aux mots français correspondants; mais ce copiste, apparemment, n'en aurait pas fait emploi seulement dans une petite partie du manuscrit pour les abandonner dans une partie beaucoup plus étendue.

Un dernier argument bien plus concluant es[t] celui-ci : si le poëme de Gui de Nanteuil a ét[é] simplement italianisé d'un bout à l'autre, on do[it] retrouver les rimes depuis le premier vers ju[s]qu'au dernier après avoir effacé les traces de pr[o]nonciation italienne qui auront pu altérer [les] mots. On les retrouve en effet, et sans trop [de] peine, dans la partie du manuscrit qui n['est] qu'une transcription mal faite; mais qu'on [les] cherche dans les 42 premières tirades à c[...]

mencer par la première, que nous avons rapportée ci-dessus, et l'on se heurtera à des difficultés insurmontables. Nous signalerons par exemple, dans cette tirade, les mots *florixe*, *larixe*, *drudarixe*, *apprixe*, *gaberixe*. Rien de si aisé que de ramener *florixe* à la forme française : *la rose est florie*, eût-on dit dans le français du temps; admettons maintenant que par assonance beaucoup de mots de cette tirade aient pu rimer avec *florie*, tels que *reverdissent*, *franchise*, *avarice*, *église*, qui ont des finales muettes, mais *larris* (par bois et par *larris*), un Français l'eût-il fait rimer, surtout à la fin du XII[e] siècle, avec les mots qui précèdent? Nous en doutons fort. Un Italien n'a pas hésité à lui donner une forme féminine et à écrire *larixe*. Il écrit *drudarixe* pour *druerie*, *gaberixe* pour *gaberie*, afin de rimer richement; il n'a pas non plus reculé devant ce solécisme :

> Le vallecte de Nantol de çe ben e *apprixe*.

Il faudrait *appris*, qui ne rimerait qu'avec *larris;* mais ni l'un ni l'autre ne devraient trouver place dans une tirade en *ise*.

Autre solécisme plus loin, où l'auteur met ces vers dans la bouche d'Aye :

> Avant me lassaroie detrincer cor e pis
> Che jamais sot vos soit ma persona *mis*.
> (F° 3 v°).

La grammaire exigeait *mise*, mais la rime voulait *mis*, et elle l'a emporté. Jamais Français n'eût prêté un langage aussi incorrect à la belle duchesse d'Avignon.

Les exemples de ces fautes caractéristiques reparaissent à chaque page. Voici des vers d'une même tirade :

Grans fu l'estors e orible a *veoere*.
L'aste paumoie o est un penons d'*oere*.
Quant l'aste est brisie, trait le brand de *coloere*,
Et fert Joserant par tes si gran *vigoere*
Ses armes trince com fust foile de *poere*.
(Fol. 6 r°).

Restituons au dernier mot de chaque vers sa forme française : *véoir* ou *voir*, *or*, *color*, *vigor*, *poire*. Voilà des mots qui n'avaient pas accoutumé de se faire écho dans la même tirade, et qui ici devaient rimer de plus avec *sicomore*, *Ganor*, *noir*, *estoire*, *victoire*, *rasoir*, etc., etc.

Après ces preuves, nous pouvons négliger certains indices dont deux cependant valent la peine d'être relevés. Dans la tirade trente-deuxième (fol. 10, v°) figure un abbé *Annibal*, nom qu'on chercherait vainement dans un texte français du temps. Ailleurs, Ganor et Aye sont servis à table par un certain *Ramon de Pise* (fol. 12, r°).

Ainsi, à nos yeux, l'auteur du prologue placé en tête de *Gui de Nanteuil* dans le manuscrit de Venise est un Italien qui se mêlait d'écrire en français, mais qui était loin de connaître cette langue comme son compatriote Brunetto Latini. Il était même inférieur à ce Padouan qui a compilé pour partie et imaginé pour le reste le poëme de *L'Entrée en Espagne*, sur lequel M. Léon Gautier a publié une notice si intéressante dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1).

1. IVe série, t. 4, 1858.

L'auteur de *L'Entrée en Espagne* s'est nommé et désigné très-clairement. Celui du prologue de *Gui de Nanteuil* nous paraît aussi s'être nommé, mais c'est chose moins sûre. Voici les vers où nous croyons retrouver son nom :

Ce nos conte Çenat ch'i furent trente e plus.
(Fol. 12 r°.)

En ce fenist Çenat sor ceste pietance,
Ch' entrer l'estoit oimais en novel assectance
D'amors e de vertus e de gran provéance,
D'onors et de bens et de grant conossance.
(Fol. 14 r°.)

Ces derniers vers se trouvent précisément à la fin du prologue, et semblent dire que l'auteur de ce prologue va commencer un nouveau récit, qui est la chanson même de Gui de Nanteuil.

Le manuscrit de Venise se termine par ces vers, qui, sauf certaines incorrections provenant seulement du copiste, sont français d'origine et répondent exactement à la dernière tirade du manuscrit de Montpellier.

Celle nuit lo laissirent jusqu'à la maitinée.
La pax ont otriée quite et acordée,
A l'amirant dal Coyne cristienté donée
E tote sa masnée batiza e lavée.
Davant lo roi de France a sa feme esposée.
Gui pris Aiglant qui tant jor a amée;
Grant noces i ont fet soz Nantoil en la prée.
Ses frere baixa Gui, dur' est la desevrée,
Dame Aye d'Avignon gist à terre pasmée,
E Ganor la redrize qui l'a reconfortée.
La masnée Ganor en est as nef alée,
Il ont drizé lor sigle, si ont lor velle levée.

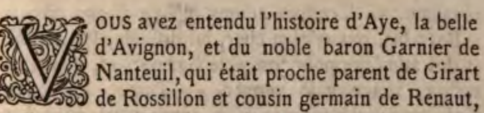
E zascuns des barons s'en va en sa contrée ;
De cels qui mort i furent e la noise obliée.
Charles vint à Paris. La zaizons est finée ;
Dex vos garische toz qui l'avez escoltée,
Por ce qi miels en seit qi la zantée.

Outre les deux manuscrits de notre poëme qui sont parvenus jusqu'à nous, nous en signalerons trois autres aujourd'hui perdus. M. Barrois indique, au n° 174 de sa *Bibliothèque protypographique* : « Guiot de Nanteuil rymé », qui faisait jadis partie de la bibliothèque de la Tour du Louvre. Un texte plus ancien, le testament, daté de la 34e année du règne du roi Edmond, c'est-à-dire de 1306, par lequel Gui de Beauchamp, comte de Warwick, lègue ses livres à l'abbaye de Bordesley dans le comté de Worcester, mentionne « Dooun de Nauntoille, e le romaunce de Gwyoun de Nauntoyl » (2). Enfin Fauchet, dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise* (6), dit avoir eu entre les mains un manuscrit qui contenoit presque tous les poëmes de la geste de Doon de Mayence, et notamment ceux de *Guiot de Nanteuil et de Garnier son fils*, dont il intervertit évidemment les noms par inadvertance, comme l'eût fait par ignorance le jongleur des *Deux Trovéors ribaus*.

1. Il a été publié deux fois en Angleterre, et une troisième depuis, dans l'*Histoire littéraire de la France*, XIX, 623.
1. Paris, 1581, p. 111.



SOMMAIRE.



VOUS avez entendu l'histoire d'Aye, la belle d'Avignon, et du noble baron Garnier de Nanteuil, qui était proche parent de Girart de Rossillon et cousin germain de Renaut, le fils Aymon. Garnier prit Aye pour femme, de l'aveu de Charlemagne; mais cette union fut troublée par un neveu de Ganelon, par Bérenger, qui de ses jours ne fit jamais que le mal. Garnier le tua. fit sa paix avec Amalgré et Sanson, frères de Bérenger, mais n'en périt pas moins sous les coups de ces deux traîtres.

Vous plaît-il entendre maintenant un autre récit? Les vers en sont fort bons, et il est plein d'agrément. C'est celui de la conversion de Ganor, qui abandonna, pour croire en Dieu, et Mahomet, et Margot, et Apollon, et Jupiter, et Baratron. Plus de soixante mille païens reçurent le baptême en même temps, qui tous crurent en Dieu pour l'amour de Gui, le valet de Nanteuil, que Ganor retint si longtemps près de lui et fit élever dans son palais. Nous arrivons au temps où Gui donne sa mère à Ganor, pour le récompenser de ses soins.

« Gui, lui dit Ganor, tu m'as donné Aye; je l'ai épousée selon la loi chrétienne, en quoi j'ai déjà fait

beaucoup pour toi, puisque j'ai renié ma croyance. Mais écoute encore une promesse à laquelle je ne faillirai point : tu ne saurais avoir guerre en ton pays que, pour l'amour de ta mère, je ne réunisse mon armée, une armée de plus de cent mille hommes qui passera la mer pour te venir en aide. Tu pourras alors chevaucher, l'oriflamme déployée, et voir Paris de bien près. » P. 1-2.

Ses noces terminées, Ganor prend congé des barons et fait appareiller pour retourner dans son royaume. — Tendres adieux d'Aye à son fils. — « Beau fils, qui m'es si cher, lui dit-elle, fais du bien et des aumônes pour ton père Garnier, et, dans l'occasion, songe à le venger. — Dame, lui répond Gui, cessez de pleurer mon père; vous avez à sa place le meilleur chevalier qui ait jamais porté des armes et monté un destrier. » — Départ de Ganor et d'Aye. — Leur arrivée à Aigremore. — Ils sont accueillis avec grande joie. — A peine rentré dans son palais, Ganor va s'accouder sur l'appui de marbre d'une fenêtre; il appelle sa femme : « Venez ici, lui dit-il. Tout ce pays que vous voyez, il est à vous, et vous n'y manquerez pas de châteaux, si vous en voulez. — Grand merci de ces bonnes paroles, dit Aye, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira. » A ces mots Ganor la serre dans ses bras et la couvre de baisers. Puis il fait mander deux évêques et deux abbés qu'Aye a amenés avec elle : « Seigneurs, leur dit-il, préparez les fonts pour nous donner le baptême à tous tant que nous sommes. » — Quelle riche terre devint alors terre chrétienne à cause d'Aye! — Le roi lui donne en douaire la tour d'Aufalerne, où elle avait été si long-temps captive. Il lui fait visiter toutes les cités du royaume, dont elle sera désormais

dame et reine.— Maintenant commence la belle chanson de Gui de Nanteuil. P. 2-4.

La première année de son mariage avec la dame d'Avignon, Dieu donna à Ganor un héritier qui lui fut bien cher. L'enfant reçut au baptême le nom d'Antoine. L'année d'après, Ganor en eut un autre qu'on appela Richier. Deux nourrices prennent soin de les lever et de les baigner. A cinq ans, ils commencent à chevaucher; à six, ils savent diriger un destrier au galop. Ils apprennent tous deux les échecs et les dames. S'ils peuvent vivre jusqu'à l'âge des armes, ils se rendront redoutables aux parents de Ganelon, et aideront au besoin Gui de Nanteuil.

Un jour de printemps que Ganor tenait sa cour à Aufalerne, comme il était assis près de la belle Aye, Antoine et Richier se présentèrent devant eux, et l'aîné dit au roi : « Beau sire, nous avons un frère ; au nom du ciel, pourquoi nous le céler ? C'est le fils de notre mère, nous le savons, et depuis longtemps déjà il est chevalier et sire d'un grand domaine. Donnez-nous une suite de vos hommes et envoyez-nous à notre frère. Il nous armera chevaliers quand nous serons en âge, et nous ne lui demanderons ni châteaux, ni cités ; car, s'il plaît à Dieu, nous ne manquerons pas d'en recevoir de vous. » A ces mots Aye fait approcher les enfants, les serre dans ses bras et les couvre de baisers ; puis elle dit à Ganor : « Ecoutez-les donc, beau sire ! — Je les ai si bien écoutés, répond Ganor, que je ne suis pas éloigné de me rendre à leur désir. — Sire, reprend la dame, vous n'en ferez rien, s'il vous plaît. » P. 4-5.

Mais laissons Aye pour parler de Gui, le valet de Nanteuil. Avignon, Valence et Marseille lui obéissent. Il n'a souci que d'accroître son mérite, car il est

preux et sage et sans orgueil. Son nom fait grand bruit, et dès la première année il a pris un tel essor qu'il fait parler de lui jusqu'à Corbeil. Cent dames le convoitent qui ne l'ont jamais vu. Il a une riche terre où tout abonde. Il préside des tournois et y prend part lui-même, en armes et le heaume en tête. Quand il crie : « Nanteuil ! » toute sa chevalerie s'agite comme une fourmilière. Il frappe un ennemi sur son heaume de Pavie, et l'étend roide mort sur la place. Depuis le mont Joux jusqu'en Normandie, il n'est pas un chevalier dont on dise tant de bien. Aussi les parents de Ganelon nourrissent-ils contre lui une envie mortelle. Jamais la cour de Charlemagne ne fut sans félonie, à cause de cette race maudite. P. 6.

L'empereur tint une grande cour à Paris, où se trouvèrent réunis Français et Flamands, Frisons et Allemands, Bavarois, Normands et Bretons. Gui de Nanteuil y vint avec trois cents chevaliers de sa maison, tous richement vêtus, armés et montés; lui-même était couvert de soie et d'or. Son arrivée fit grand bruit par la ville, et tous montèrent aux fenêtres pour le voir passer. Il descendit au perron du palais et alla s'incliner devant Charles, qui le fit asseoir près de lui et lui dit : « Ami, vous êtes un preux, et l'on ne dit de vous que du bien : dorénavant vous porterez mon gonfanon royal comme fit votre père, Garnier, fils de Doon. » — Grande douleur pour Amalgré et pour Sanson, qui haïssent le jeune chevalier depuis le jour où il trancha la tête à Milon sous les murs d'Avignon. — Il y avait aussi à la cour un damoiseau nommé Hervieu, fils de la sœur du traître Ganelon. Il était sire de Lyon sur le Rhône, de Vascler et de Mâcon, et avait de race un cœur de félon. Que le Seigneur Dieu le confonde !

car il n'y eut jamais pareil traître jusqu'à Capharnaüm. — Hervieu voit Gui de Nanteuil qui porte le vin au roi. Jaloux de sa bonne mine et de son air noble, il tire à part Sanson et Amalgré et leur fait remarquer ces avantages du jeune chevalier. « Le roi l'aime, ajoute-t-il, il lui a confié son oriflamme; c'est pour nous un mauvais présage, car, s'il le peut, il ne laissera pas de nous perdre. Voilà une guerre à recommencer, et, si j'y manque, que Dieu ne me permette jamais de remonter à cheval. » — Hervieu soulève là une tempête que personne ne pourra apaiser avant que mille grands barons y aient perdu la vie. — Amalgré est de l'avis d'Hervieu : son courroux s'allume aussi quand il se rappelle la mort de Bérenger, celle de son neveu Milon, et quand il voit monter si haut celui qui les fit périr de sa main. Fort de cet appui, Hervieu se présente devant le roi Charles, et lui dit d'un ton hautain : « Par Dieu, empereur, voici une chose étrange! manque-t-il donc à votre cour de ducs et de barons pour que vous confiiez votre oriflamme à un jeune gars? N'est-il pas d'ailleurs du lignage de Rossillon, qui vous fit si rude guerre et mit tout votre royaume à feu et à sang? Rappelez-vous les parents de Renaut, le fils Aymon. Vous préféreriez sans doute Maugis le larron à moi, à mon neveu Sanson, au duc Amalgré, à Tibert d'Orion! Je veux, avec mille de mes amis, demander compte à Gui du meurtre de son beau-père Milon, qui tomba sous ses coups après avoir épousé dame Aye (1); mais je n'ose vous faire affront dans votre

1. Allusion à une version perdue de la chanson d'Aye. Dans l'unique rédaction de ce poëme que nous possédions aujourd'hui, Milon meurt sans avoir épousé Aye.

palais, sans quoi je le frapperais ici d'un bâton à la tête. » P. 6-9.

Gui l'a entendu; il se lève, la face enflammée de colère : « Allez, s'écrie-t-il, allez, Hervieu, vous êtes en bon chemin! Prétendez-vous me reprocher comme une trahison la mort de Milon, après la paix que j'ai faite avec vous? S'il en est ainsi, dispensez-vous de brûler et de piller : vous aurez le combat, si Charles me le permet, sous les murs de Saint-Germain-des-Prés. » A ces mots, Hervieu s'élance en fureur sur Gui avec Sanson et Amalgré et tous leurs compagnons. La présence de l'empereur ne les arrête pas : heureusement ils sont sans épées. Gui se défend du poing et appelle ses barons à son aide. Ils accourent, et l'on voit bientôt plus d'une moustache arrachée, plus d'une chevelure sanglante. Outré de colère à cette vue, Charles monte sur une table et leur ordonne de mettre fin à la lutte. « Par saint Denis, s'écrie-t-il, il n'est pas un chevalier qui ose la continuer que je ne fasse pendre à l'orage et au vent! » — La mêlée cesse; l'empereur, en courroux, se retire dans sa chambre et y appelle ses princes, ses ducs, ses vassaux. « Venez, leur dit-il, et conseillez-moi. » — Ils obéissent et le suivent au nombre de plus de soixante, dont six abbés. — « Seigneurs, leur dit Charles, je suis vieux et faible; j'ai fait mon temps, depuis plus de soixante-dix ans que je porte la couronne. Vous m'avez bien servi, et moi je vous ai bien aimés; je vous ai distribué des richesses, et des chevaux, et des fourrures. Aussi suis-je grandement étonné qu'on m'outrage, qu'on m'affronte sous vos yeux, et que vous le supportiez. Hervieu de Lyon ne vient-il point de se parjurer envers moi, et parce qu'il est puissant et bien apparenté, n'a-t-il point osé me

honnir dans ma cour ? » — L'abbé de Cluny prend la parole le premier pour donner son avis. A ses yeux, Hervieu est excusable; il tient Gui pour son ennemi mortel, et Gui l'a défié devant l'empereur. Après tout, il n'y a personne de mort ni de blessé. Qu'on les réconcilie, et ils seront bons amis. — A ce discours, Charles devient sombre et ne répond rien. Lambert, duc de Berry, ouvre un avis contraire : « Ces abbés veulent la paix, dit-il ; c'est leur affaire. Il n'en coûte aucune peine. Mais cette querelle n'est pas nouvelle : elle remonte jusqu'au temps où Bérenger et le duc Garnier se disputèrent Aye d'Avignon. Que de villes, que d'églises brûlées, que d'hommes tués, que de femmes veuves par suite de cette rivalité ! « Sire, ajoute Lambert, vous êtes le roi de France, vous en êtes le seigneur et le justicier ; vous avez autour de vous une cour plus nombreuse que jamais. D'autre part, Gui de Nanteuil est preux ; il est votre gonfalonier. Hervieu est plein de félonie et d'arrogance : un accord entre eux ne vaudrait pas deux deniers. Maintenez-les bien sous votre justice et sans en rien relâcher. » P. 9-12.

Au sortir du conseil, l'empereur fait comparaître devant lui Hervieu et Gui de Nanteuil : « Hervieu, dit Charles, vous êtes mon vassal ; mais votre race est une race de félons, et l'on ne vit jamais pire trahison que celle de votre oncle Ganelon lorsqu'il vendit en Espagne et les douze pairs et les vingt mille chevaliers qui furent mis à mort par Marsile. Vous venez de courir sus à Gui contre toute raison ; si vous n'en êtes puni au gré de mes barons, que le Seigneur Dieu ne me permette plus jamais de ceindre d'épée ni de chausser d'éperons. — Me voilà donc réduit à la fuite, répond Hervieu ; mais Valence et Avignon en

porteront la peine : il n'y restera pas une maison en dehors des forteresses, et les prochaines Rogations ne se passeront point sans que je montre à Gui trois mille gonfanons. Ce sera une guerre à outrance, et je ne lui laisserai ni repos ni trêve. » A ces menaces, Gui de Nanteuil répond en courroux : « Hervieu, vous avez tort, et je vous dirai pourquoi. Milon épousa ma mère contre mon gré, et quand je lui coupai la tête, ce fut en présence d'au moins trois cents des miens. Mais vous et votre parenté vous avez fait périr mon père par trahison, et vous venez encore de me courir sus sans défi. Si je ne vous convaincs de félonie et de parjure, que Charles me fasse pendre! » — Il s'avance à ces mots, et livre son gage de bataille; il a pour cautions le duc Naimes et Milon d'Aiglant. Hervieu s'avance aussi, transporté de colère; il désire la bataille, et tend son gage à l'empereur. « Gui de Nanteuil a tort, dit-il, de l'appeler félon et traître; il ne nie pas, cependant, s'être trouvé dans la mêlée où Garnier reçut le coup de la mort. — Mais c'est à la fois nier et avouer, disent les barons. — Où sont vos cautions? demande l'empereur. » A ces mots se lèvent les ducs et les comtes du lignage félon qui ne connaît point l'amour de Dieu. Sanson et Amalgré se portent garants pour Hervieu. A la requête de ses barons, Charlemagne prononce que, si Hervieu est vaincu, il sera pendu aux fourches. P. 12-14.

En ce moment, on entend sonner les vêpres. L'empereur s'y rend avec toute sa cour; le valet de Nanteuil monte sur son destrier, qu'on lui amène au bas du degré, et s'en va à son hôtel plus joyeux qu'il ne le fut jamais depuis l'heure de sa naissance; il descend à l'hôtel d'Hongier de la Savine. Vis-à-vis était un

autre hôtel fort beau où arrive dans le même temps une noble damoiselle, Eglantine, fille d'Yon de Gascogne. Elle avait perdu son père, et, demeurée orpheline, avait à soutenir une terrible guerre contre des Sarrasins. Elle vient à la cour accompagnée de cent chevaliers, et suivie de deux jeunes pucelles : Jeannette et Martine. — Gui lui montrera qu'elle n'est pas sa cousine; il rompra pour elle plus d'une lance. Voilà l'amour; tel est son régime. — Églantine, en descendant de sa mule, est conduite par quatre comtes dans la salle richement tendue que l'hôte a préparée pour la recevoir. Elle a souffert de la chaleur, et découvre sa tête. Jeannette et Martine lui ôtent sa guimpe. Alors apparaissent et sa belle chevelure blonde, et sa peau plus blanche que celle d'une sirène ou d'une fée. Dieu l'a parée des plus fraîches couleurs : il n'est si belle dame jusqu'à la mer Rouge, et l'on ne trouverait pas sa pareille jusqu'aux Indes. P. 14-15.

Au moment de se mettre à table dans la maison Hongier, Gui de Nanteuil demande à laver; on lui apporte l'aiguière. Il regarde de l'autre côté de la chaussée, aperçoit la jeune damoiselle, et change de couleur; il demande à son hôte quelle est cette dame. — « Sire, lui répond l'hôte, c'est une dame de grand sens et de grande sagesse; elle est fille d'un roi qui n'avait point d'autre enfant; elle sera bien mariée et proclamée reine depuis Poitiers jusqu'aux montagnes. — Dieu qui ressuscitas Lazare, s'écrie Gui de Nanteuil, et qui sauvas Jonas dans le ventre de la baleine, tu ne créas jamais si belle dame jusqu'à Capharnaüm ! » — La noble Églantine a aussi aperçu le baron; elle appelle Jeannette, et lui dit : « Vois quel beau chevalier couvert de soie ! — Dame, lui dit Martine, on

l'appelle Gui ; il est fils d'Aye, la belle d'Avignon, et eut pour père Garnier, fils de Doon, qui fut longtemps le gonfalonier de Charlemagne et fut tué en trahison par les parents de Ganelon, que Dieu maudisse ! C'est ce même Gui dont on parle tant en Anjou et en Gascogne, et qui doit combattre avec Hervieu de Lyon. » — Églantine n'avait jamais vu le fils d'Aye, mais elle avait entendu parler de lui, et s'en était éprise depuis plus d'un an. Lorsqu'elle apprend qu'elle l'a devant ses yeux, elle chancelle, et s'assied à terre : « Donnez-moi un manteau, dit-elle à ses écuyers ; j'ai eu si chaud que je me sens toute saisie. » P. 15-16.

La belle Églantine n'est pas venue à la cour pour assister à des audiences et entendre prononcer des jugements, mais bien pour demander au roi un mari dont elle sent que l'appui lui est nécessaire. Dans l'après-dînée, comme Gui rentre avec sa suite d'une promenade sous les murs de Paris, elle le voit encore, et prie Dieu de le lui accorder pour époux. A peine le valet de Nanteuil a-t-il mis pied à terre qu'elle appelle Hernaut d'Agenais, un de ses écuyers, et lui dit en secret : « Allez de ma part inviter ce chevalier à venir me parler ; je désire m'entretenir avec lui. » Hernaut s'empresse d'obéir, se rend près de Gui, le tire à part, et lui dit : « Beau doux sire, ma maîtresse vous mande de venir lui parler ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. — Ami, répond Gui, je ne saurais le lui refuser. » Sa joie est extrême, mais avant la fin de l'année elle se changera en douleur. Il n'est point d'écrivain au monde, si bien qu'il sache écrire ; il n'est point de clerc ni de chapelain, si bien qu'il sache lire les romans, qui puisse raconter les scènes de douleur et de martyre qui se passèrent sous les murs de Nan-

teuil, dans la lutte de Gui contre Charlemagne. P. 16-17.

Accompagné d'un des siens, et conduit par Hernaut, le valet de Nanteuil se rend près d'Églantine. Après un salut courtois, elle s'assied à côté de lui sur une courtepointe qui recouvre la menthe dont la chambre est jonchée : « Dame, lui dit Gui, avez-vous déjà reçu la foi de quelque chevalier ? — Sire, répond Eglantine, je m'en suis bien gardée ; j'ai été demandée par plus d'un riche baron, mais je ne prendrai pour époux que celui qui me plaira. Si vous n'avez point d'amie en votre pays, je suis prête à vous agréer ; je suis reine depuis Poitiers jusqu'aux montagnes ; ma terre de Gascogne sera remise en vos mains, et vous aurez couronne d'or en tête. — Belle, dit le valet de Nanteuil, j'ai accepté le combat contre un adversaire le plus félon qui se puisse trouver d'ici en Frise ; si je puis le mettre à mort, par le corps de saint Denis, il n'est au monde pucelle blonde ou brune que j'aime et que je serve mieux que vous. — Sire, dit Églantine, vous m'avez toute conquise. Votre grande beauté m'a si fort touchée, mon cœur en a reçu une telle atteinte, et l'amour s'est si bien emparé de moi, que, si vous voulez ma terre, elle est à vous. — Belle, répond Gui, je dois vous l'avouer, si je puis tuer Hervieu, lui couper les membres, et venger ainsi mon père, je vous prendrai volontiers pour épouse et pour compagne. — Sire, m'en donnez-vous l'assurance ? — De grand cœur, et sur ma foi, » répond le fils de Garnier. Un mutuel baiser confirme leurs promesses. Ils sont dans la joie, mais bientôt ils seront dans la peine. P. 17-18.

Hervieu a fait épier Gui ; il sait que le soir même le jeune baron doit aller veiller à Saint-Paul, et le traî-

tre a formé le projet de le faire mettre à mort au retour du moutier. Il est informé aussi de l'arrivée d'Églantine à Paris, et de son entrevue avec Gui. Il assemble tous ceux de sa parenté, et tient conseil avec eux : « La fille d'Yon de Gascogne, Églantine, est ici, leur dit-il ; elle est descendue dans ce bourg, chez Florent, et vient à Paris pour demander un époux à l'empereur ; elle a déjà eu un entretien avec Gui, qui la prendra pour femme si Charles y consent. Mais ce soir le valet de Nanteuil ira veiller à Saint-Paul ; je n'ai pas un bon ami parmi vous si l'on ne m'apporte sa tête. — Nous y réussirons, dit Amalgré, et voici comment. Gui est parent de l'empereur, et je n'ose porter la main sur lui ; mais il y a en cette ville un vaillant chevalier nommé Florian, fils du comte Gautier et de la tante de Charlemagne. Le père de Florian fut tué par Garnier de Nanteuil ; Florian doit donc haïr le fils de Garnier, et vous aidera volontiers sans doute à en tirer vengeance. Allez lui demander son aide. » — Hervieu adopte cet avis ; il a une entrevue secrète avec Florian, qui consent avec joie à lui prêter assistance, sans se douter qu'il court à la mort. — Le soir, au sortir de l'église, le valet de Nanteuil est attaqué par les traîtres. Florian se précipite sur lui ; mais Gui le pourfend jusqu'aux dents, parvient à s'échapper, court à la maison Hongier, donne l'alarme à ses compagnons, et, à leur tête, réduit Hervieu à prendre la fuite. — Gui est sauvé, mais jamais l'empereur ne sera son ami. P. 18-21.

Tibert d'Orion court au palais : « Juste empereur, dit-il à Charles, quelle douleur ! Gui a tué Florian, le seigneur d'Avalon, de Montpellier et de Saint-Gilles, de Valence et d'Avignon ! » L'empereur l'entend et

fronce la moustache; il s'assied, le menton appuyé sur sa main, et dans sa colère il jure par saint Simon que, s'il peut prendre Gui, il ne le laissera jamais sortir de prison. Le sage Naimes lui conseille vainement de réprimer son courroux : « Vous ne savez pas, lui dit-il, pourquoi Gui a tué Florian. » Mais Charles ne veut rien entendre. Il a, dit-il, essuyé maint outrage de la famille de Gui; il a eu à guerroyer contre Girart de Rossillon; il a été défait sous Nanteuil par Renaut, le fils Aymon, et par Doon le barbu; jamais il ne pourra aimer un des leurs. Il veut bien pourtant donner trêve au valet de Nanteuil jusqu'à ce qu'il ait vidé son affaire avec Hervieu. — Le duc Naimes fait mander à Gui de comparaître au plus tôt devant l'empereur. Avant d'obéir, le valet de Nanteuil, ému par cet ordre, se rend à Saint-Paul avec sa suite, et y veille toute la nuit. P. 21-22.

Cependant Tibert d'Orion est revenu vers les siens : « Eh bien! lui demande Hervieu, l'empereur est-il courroucé? — Il ne faut pas le demander», répond le traître, puis il ajoute : « Vous avez par orgueil proposé le combat à Gui, et ce fut une grande folie, car Gui est preux, et ne laissera pas de combattre très-bien avec son épée. Maintenant que vous lui avez fait perdre l'amitié de l'empereur, soyons courtois; allons parler à Charles, promettez-lui mille marcs pour vous le rendre favorable; qu'il vous accorde la belle Églantine; épousez-la demain, et vous serez maître de toute la Gascogne. » Hervieu s'empresse de suivre ce conseil; il se rend au palais avec Tibert, Sanson et Amalgré. « Sire, dit à l'empereur le traître Amalgré, voici notre parent Hervieu, fils de Macaire, un de vos grands vassaux, qui tient son fief de Dieu et de vous; il vous donnera mille marcs, et

la reine en aura cent, si vous lui accordez femme à son gré. — C'est un riche présent, répond Charles; qu'Hervieu fasse sa demande, je suis prêt à le satisfaire. — Donnez-moi Églantine, dame de Gascogne, qui vint hier se loger dans ce bourg chez Florent. — Vous l'aurez, répond l'empereur. » — Hervieu lui en rend grâces, et lui garantit par caution le payement de la somme promise. L'empereur, de son côté, fait apporter la châsse de saint Vincent et s'engage par serment à tenir sa parole. En lui offrant cent marcs de plus, Amalgré obtient de lui encore que le combat de Gui et d'Hervieu soit différé jusqu'après le mariage. — Au diable soit l'or ! il allume la convoitise des petits et des grands jusqu'à rendre le père traître à son enfant. P. 22-24.

Eglantine est en grand émoi; elle a mis tout son cœur en Gui. On vient l'avertir que l'empereur est levé, qu'il y a déjà foule et bruit au palais, où les Flamands et les Anglais ont commencé à se prendre de querelles. Églantine, richement parée, monte sur une mule, et se rend au palais, accompagnée de quatre comtes de son pays, et suivie de cents chevaliers de sa maison. Plus blanche que sirène ou fée, elle attira en ce jour les regards de plus de mille chevaliers, Arrivée près de l'empereur, elle lui fait un gracieux salut, et se prosterne à ses pieds : « Dieu vous garde, lui répond Charles, et qu'il lui plaise vous accorder une heureuse destinée digne de votre beauté! » Il la fait asseoir près de lui, et lui demande : « Belle, d'où êtes-vous ? – De Gascogne, beau sire. Je suis nièce de Gaifier, fille du roi Yon qui vous chérissait, et sœur d'Hernaut, un de vos chevaliers, qui mourut, hélas ! à Roncevaux, avec les douze pairs, et qui m'a laissée seule héritière de la Gascogne. Les

Sarrasins me font la guerre; ils viennent de me ravager mon pays et ne m'ont pas laissé un denier. Je ne suis qu'une simple fille; je ne sais pas guerroyer. Donnez-moi un mari qui s'entende au métier des armes. — Volontiers, » dit l'empereur; puis, se tournant vers Hervieu : « Voici votre épouse, lui dit-il, soyez seigneur de la dame et de sa terre. » Hervieu sourit de joie en regardant Naimes de Bavière; le duc Hoel de Nantes pousse du coude Ogier le Danois. La jeune fille pense en perdre le sens. Elle regarde du côté de la fenêtre, aperçoit un clocher, et s'écrie : « Sire, par tous les saints qu'on prie dans ce moutier, je ne le prendrai pas, dût-on me couper les membres, tant que n'aura point eu lieu le combat dont il a donné le gage hier. — Belle, dit l'empereur, refuseriez-vous un de mes riches comtes que je veux vous donner? — Sire, répond la pucelle, laissez-moi vous parler. Il est le neveu de Ganelon, et je ne saurais pardonner ni la mort de mon frère, ni celle d'Anguelier, mon oncle, qui moururent à Roncevaux avec les douze pairs par la trahison de celui qui vous ravit Roland et Olivier. Quelle honte pour vous, s'il vous en souvient! Quelle honte pour toute la France! Et voilà à qui vous me voulez donner! Vous n'êtes plus digne d'être roi et de porter couronne quand vous lui permettez de vivre près de vous au lieu de le faire saisir et pendre à tous les vents! » P. 24-26.

Comme elle dit ces mots, voici venir le valet de Nanteuil. On lui fait fête; on lui ouvre passage. Il arrive près de Charlemagne et lui parle ainsi : « Juste empereur, me voici prêt à combattre avec Hervieu. Je viens dégager mes otages. — Ami, répond l'empereur, c'est trop vous hâter; laissez passer la quinzaine, le mois : vous avez tout le temps ». Mais

Gui ne l'entend pas ainsi. Ce n'est point une plaisanterie, dit-il; il veut venger la mort de son père; il veut couper la tête et les membres à Hervieu. — Sanson et Amalgré tirent Hervieu à l'écart et lui disent : « Voici une vilaine affaire. On va croire, si vous ne combattez point, que c'est couardise de votre part; allez vous armer; nous nous embusquerons au milieu des vignes et des prés, et, avant que votre lance et votre écu soient brisés, nous courrons sus à Gui, quoi qu'on en puisse penser. » Hervieu a regardé la belle Eglantine; il s'anime à sa vue, s'en vient à l'empereur, et se déclare prêt à combattre De son côté, le valet de Nanteuil insiste pour être mis aux prises avec son adversaire. Le comte de Chalon accuse tout haut l'empereur de s'être laissé corrompre. En dépit de sa promesse, Charlemagne se décide à ordonner la bataille. P. 26-28.

Les traîtres font aussitôt leurs dispositions : ils embusquent cent chevaliers en armes dans les vergers qui avoisinent Saint-Germain-des-Prés. Dans le même temps, l'empereur fait apporter la châsse de saint Vincent, et reçoit les serments des deux adversaires. Durant les préparatifs du combat, Eglantine encourage son chevalier, lui fait don de sa terre, de ses richesses et de cent de ses barons. C'est elle qui lui ceint l'épée, l'une des trois que Galan fit dans une île de mer. La jeune damoiselle redoute quelque trahison et ordonne qu'on fasse armer cent de ses chevaliers pour surveiller la lutte L'hôte de Gui approuve cette précaution. En cas de malheur, dit-il, sa maison sera un refuge pour le valet de Nanteuil. Il n'en est point de si forte à Paris et l'on y pourrait soutenir un assaut. Soixante-dix des compagnons de Gui montent aussi à cheval, sortent de la ville et

se tiennent prêts à tout événement. Eglantine et ses barons, Gui et sa suite, se rendent au lieu du combat, où Hervieu arrive en même temps, richement armé et entouré d'une nombreuse escorte. P. 28-33.

Voici venir l'empereur. Les deux ennemis sont en présence, le combat s'engage. Leurs lances rompues, Hervieu et le valet de Nanteuil mettent la main à l'épée, et chacun en assène de terribles coups à son adversaire. Bientôt l'épée d'Hervieu se brise entre ses mains; son cheval est tué; il tombe, et va recevoir le coup de la mort, à la grande joie d'Eglantine, lorsque surviennent les traîtres sortis de leur embuscade. — Gui s'élance sur le premier qui s'offre à lui et l'étend roide mort sur la place. Au même moment arrivent les soixante-dix chevaliers du valet de Nanteuil avec son hôte Hongier. — Mêlée générale. — Hervieu est remonté et prend part à la bataille avec de nouvelles armes. Gui, l'épée à la main, répand la terreur autour de lui, et les traîtres fuient à son approche comme les oiseaux devant le faucon. — Haton et Tibert d'Orion périssent sous ses coups.— Eglantine lui envoie une lance dont le fanon de soie est orné d'un lion. « Portez-lui ce gage d'amour, fait-elle en le remettant à son messager, et dites-lui bien de donner à boire à ce lion, qui ne s'abreuve que de sang. » P. 33-38.

L'empereur voit avec douleur continuer cette lutte. Ogier lui reproche sa faiblesse pour les parents de Ganelon. — Joute de Gui et de Hardré, fils d'Amalgré. — Mort de Hardré. — Toute sa parenté accourt pour le venger. — Gui est contraint de faire retraite avec ses hommes et va se renfermer à l'abri des murs et des fossés qui entourent la maison Hongier. — Le deuil est grand parmi les parents de

Ganelon. L'empereur, Ogier et le duc Naimes viennent se joindre à eux. Ils trouvent le jeune Hardré sans vie; le tronçon de la lance de Gui lui est resté au au corps. L'âme s'en est allée sans confession. — « Beau fils, dit Amalgré, quel malheur pour celui qui vous a élevé! Que dirai-je à votre mère, à la fille de Milon d'Aiglant et de la sœur de Charlemagne?» — L'empereur aussi se lamente. Il regrette d'avoir accepté les présents d'Hervieu; il craint de voir ravager sa terre s'il laisse retourner Gui à son manoir de Nanteuil. — Hervieu somme l'empereur de sa parole : il veut avoir Églantine, et lui fera payer cher, dit-il, le secours qu'elle a donné à Gui en lui envoyant ses hommes. — La damoiselle l'entend et n'a souci de ses menaces; plutôt que de le prendre pour époux, elle aimerait mieux renier Dieu. Charlemagne, irrité de sa résistance, la saisit par la main et donne ordre à un de ses barons de la conduire au moutier. Alors elle ne se possède plus; elle s'écrie à haute voix : « Ah! Gui de Nanteuil, je suis à toujours votre amie. Plaise à Dieu que jamais Hervieu ne m'ait en son pouvoir! » — Le comte de Chalon et Bernard de Montclair adressent à l'empereur de vifs reproches pour vouloir marier les filles contre leur gré. En même temps, Huon de Saint-Omer court annoncer à Gui la décision de l'empereur. — A cette nouvelle, Hernaut, l'un des écuyers d'Eglantine, s'est écrié : « A cheval, barons! Il nous faut faire fête à notre dame à l'occasion de son mariage. Pour moi, j'irai à l'offrande avec mon épée d'acier fourbi. » P. 38-40.

Gui a changé de couleur; il craint qu'Églantine soit déjà mariée, s'élance sur son destrier et part à la tête des siens. Il arrive au moment où l'empereur, après avoir tenté vainement d'obtenir le consente-

ment d Eglantine, s'acquitte de sa promesse envers Hervieu en lui livrant la jeune fille. Le valet de Nanteuil fend la presse, et le premier chevalier qu'il rencontre, il l'abat aux pieds d'Églantine. Transporté de fureur, Hervieu monte à cheval, abandonnant la damoiselle. Gui la saisit et la remet aux mains de ses gens. Alors s'engage une mêlée sanglante entre les deux partis, au grand courroux de l'empereur, qui jure que, si Gui tombe entre ses mains, il le fera jeter au fond d'un cachot. P. 40-42.

Charlemagne passe la Seine pour aller s'armer, suivi du duc Naimes et d'Ogier. Durant ce temps, Gui et les siens refoulent les compagnons d'Hervieu jusque sur le Grand-Pont, et les y battent de telle sorte qu'à son retour Charlemagne trouve le pont rompu et n'y peut plus passer. Le valet de Nanteuil profite de ce répit pour courir près de son amie, qui lui rend grâces de l'avoir sauvée; mais il redoute encore Charlemagne, et prend le parti de fuir avec Églantine. P. 42-43.

Ils sortent de Paris en toute hâte et chevauchent vers Etampes. Au même moment l'empereur, outré de colère, fait sonder la rivière et la passe à gué. — Il se met à la poursuite des fugitifs, et ne tarde pas à les atteindre, mais après une course effrénée et telle qu'il n'est si bon cheval dont la croupe ne soit couverte d'écume. En apercevant les royaux derrière lui, Gui a disposé sa troupe pour les recevoir Le pays est favorable à une bataille ; il est égal et s'étend au loin, sans bois, sans montagnes ni vallées. — Voici les royaux couverts de leurs écus. Hervieu est au premier rang; il menace Gui de la mort s'il ne lui abandonne Eglantine; mais le valet de Nanteuil se rit de ses menaces, et les deux troupes en viennent

aux mains. — Récit de la bataille. — A la nuit tombante, les royaux sont défaits, laissant sept comtes aux mains de leurs ennemis. Charlemagne en ressent une vive douleur. Le duc Naimes ne laisse pas pour cela de le railler : « Voilà, dit-il, de tristes noces pour une pucelle d'aussi haut rang qu'Eglantine ! » — Hervieu conseille à l'empereur d'aller se loger à Etampes ; dès le lendemain matin il pourra savoir par un éclaireur où se trouve Gui de Nanteuil, le poursuivre, le défaire et lui reprendre les prisonniers. L'empereur suit ce conseil. Pendant qu'il se loge à Etampes, Gui a pris à gauche et est entré à Samois, où il s'arrête épuisé de fatigue. Seul, Hernaut d'Agenais, qui a la garde des prisonniers, continue sa route avec une escorte de quarante chevaliers. Hervieu ne tarde pas à être informé par l'éclaireur qu'il a dépêché sur les traces de Gui du lieu où s'est arrêté le jeune chevalier ; il se flatte de le surprendre le lendemain et fait partager cet espoir à l'empereur. Aussi Charlemagne est-il à cheval avant l'aube du jour, et après avoir fait plus de trois lieues au clair de la lune, il vient s'embusquer avec ses gens devant Monterin. P. 43-50.

La matinée est belle ; le soleil brille et abat la rosée. Jeannette et Martine, au lever de leur dame, l'ont revêtue de ses habits de voyage. Mais Gui a trop tardé ; il aurait dû avoir passé la Seine avant le jour, et le voilà seulement qui sort de la ville avec les siens. Il a une lieue à parcourir jusqu'à la riviere. Il prend le cheval d'Eglantine par la rêne dorée et dit à la belle : « Vous êtes née sous une heureuse étoile. Si je réussis à vous conduire jusque dans mon pays, vous deviendrez mon épouse au château de Nanteuil. » Mais Eglantine s'inquiète d'un rêve qui a

agité son sommeil. Un lion l'emportait, contre lequel la lance ni l'épée de Gui ne pouvaient rien. Elle était délivrée par Charlemagne, puis reconquise par Gui sous les murs de Nanteuil. « Dieu vous donne longue vie! dit-elle tristement à son ami. — Soyez sans crainte, ma belle, répond le valet de Nanteuil, et remettons-nous-en au roi du ciel qui fit l'herbe et la rosée. — Qu'avez-vous fait d'Hernaut? demande-t-il à Thibaut d'Aspremont.—Il a la garde des prisonniers, répond Thibaut, et est passé sans encombre à Moret. » Cependant, le valet de Nanteuil se tient sur ses gardes, et ordonne à ses hommes de se tenir prêts à combattre. Au même instant ils sont assaillis par Hervieu et par les gens du roi, qui s'élancent de leur embuscade. Une mêlée terrible s'engage, dans laquelle Eglantine tombe aux mains d'Hervieu. Quatre cents charpentiers qui charpenteraient à la fois pour relever un château ne feraient pas autant de bruit que les épées des combattants frappant sur les heaumes d'acier. Il n'est rien que ne fasse Gui pour délivrer Eglantine; mais ses efforts sont impuissants. Il passe la Seine avec les chevaliers qui lui restent, coupe le pont derrière lui, et échappe ainsi à ses ennemis. P. 50-52.

Charlemagne s'approche jusqu'au bord de l'eau et s'y arrête. En face de lui, de l'autre côté, se tient Gui de Nanteuil, appuyé sur l'arçon de sa selle. Alors fut porté un défi qui fit tuer ou blesser bien des chevaliers. « Vassal, dit l'empereur à Gui, rends-moi mes hommes que tu as faits prisonniers, ou, par saint Lazare, si je ne les ai sans rançon, je mettrai le siége devant ton manoir de Nanteuil et réduirai tout en cendres dans ton pays. Je n'ai oublié ni ton aïeul Doon, ni ce que j'eus à souffrir de Girart de Rossillon, ni la guerre que me

fit Renaut le fils Aymon, ni le duc Beuve d'Aigremont, ni le larron Maugis. Je les ai récompensés selon leurs mérites ; tu es de leur lignage : je tirerai aussi vengeance de toi comme d'un voleur ! » Grande est la joie des parents de Ganelon en entendant ces paroles. La rivière est large et l'eau profonde ; qui voudrait prendre Gui courrait grand risque de se noyer. Aussi le valet de Nanteuil répond-il sans crainte et de façon à être entendu d'Eglantine : « Par le nom de Dieu, empereur, nul de mes hommes ne croira que vous veniez planter vos tentes devant Nanteuil et vous y livrer à la joie, si Hervieu fait ses noces. Pourquoi ne vous le dirais-je point ?—J'y accepterais un tournoi, dit le duc Amalgré, si le roi le permet. — Et moi, je gagerais, répond Gui, d'y trouver dans l'espace d'une lieue à la ronde mille chevaliers en armes. Je sais bien où les prendre. » Eglantine parle à son tour, et dit à Hervieu : « S'il en est ainsi, donnez-moi votre main, et je m'engage, dussé-je passer pour folle, à vous prendre pour époux, en dépit qu'on en ait. » P. 52-54.

Près du château de Moret, au bord de la Seine, Gui est là triste et courroucé. Il n'a souci de tout ce qu'il a perdu, excepté d'Eglantine, et voici qu'Hervieu la conduit près de la rive, et s'écrie : « Vois-tu, Gui de Nanteuil, cette belle châtelaine ? Elle est plus blanche que fée ou sirène. Eh bien, je la prendrai pour femme avant qu'il soit quarante jours, et tu en ressentiras une douleur comme celle de Ménélas lorsque Pâris lui enleva Hélène. » — Eglantine baisse la tête à ces mots, et l'eau lui coule des yeux comme d'une fontaine. P. 54.

Le tournoi est décidé ; l'engagement est pris de part et d'autre. Jusque-là il y aura trêve et suspension

d'armes. Gui de Nanteuil en profite pour repasser l'eau avec le comte de Chalon et Thibaut d'Aspremont. — Charlemagne confie Eglantine à l'abbé de Saint-Denis, cousin germain de la belle. Elle regarde Gui encore une fois, et, le voyant si beau, dit tout bas : « Ah Dieu, quel malheur de ne pouvoir être l'épouse d'un tel baron ! » Ce n'est pas sans douleur non plus que Gui se sépare d'elle pour retourner à Nanteuil. Chemin faisant, il trouve Hernaut avec les prisonniers confiés à sa garde. « Beau sire, d'où venez-vous ? lui demande Hernaut. Avez-vous combattu ? — Oui, répond Gui, et j'ai perdu votre dame, et je suis en déroute. » — Hernaut s'évanouit de douleur ; mais Gui le reconforte en lui annonçant le tournoi qui doit décider à qui de lui ou d'Hervieu appartiendra Eglantine. — Il envoie un messager à sa fiancée pour la rassurer, et s'en revient à Nanteuil avec ses prisonniers pendant qu'Eglantine est ramenée à Paris par l'abbé de Saint-Denis. L'empereur aussi est rentré à Paris, dolent et courroucé à cause des hommes qu'il a perdus. Il mande de toute part ses barons pour aller au plus tôt assiéger le valet de Nanteuil. P. 54-57.

A son arrivée, Gui a trouvé à Nanteuil des messagers qui lui apportent l'assurance que Ganor et Aye ne l'abandonneront jamais dans l'occasion. « Qu'ils me viennent donc en aide maintenant, répond Gui, car j'en ai grand besoin. » Il s'informe de sa mère : regrette-t-elle encore le duc Garnier ? — « Oui, répond l'un des messagers ; elle pleure encore souvent, et, pour l'amour du baron qu'elle a tant aimé, elle a fondé une abbaye merveilleuse. Elle a deux fils de Ganor, dont l'aîné, Antoine,

est en âge de porter les armes. — Il faut donc l'armer, répond Gui. Les parents de Ganelon me veulent malmener ; ils veulent me dépouiller avec l'aide de Charlemagne. Dites à Ganor et à ma mère de venir sans retard à mon secours. » Il songe avec joie que, si Dieu lui accorde cette grâce, les parents de Ganelon ont commencé une mauvaise année. — Départ des messagers. — Leur retour à Aufalerne. — Ils rendent compte à Ganor de leur message. — En apprenant le danger qui menace Gui, ses deux frères, Antoine et Richier, conjurent leur père de réunir au plus tôt son armée. Antoine se réjouit à la pensée d'être armé chevalier sous les murs de Nanteuil. — Ganor se hâte de mander ses hommes. Il en a plus de cent mille en quinze jours. Il s'embarque avec eux et met à la voile. P. 57 61.

Dans le même temps, Charlemagne rassemble son armée sous Paris, confie son oriflamme à Hervieu, et, laissant de côté Ogier et le duc Naymes, donne le commandement de ses hommes à Amalgré et à Sanson. Avant le départ, l'abbé de Saint-Denis lui amène Eglantine, qui semble, se résigner à devenir l'épouse d'Hervieu. Elle conjure l'empereur de lui donner des dames pour l'accompagner : « Jamais, dit-elle, femme de mon rang, portant le titre de reine, ne se maria ainsi seule. Priez le baron à qui je dois être donnée de mander les damoiselles de son pays : je lui en saurai gré toute ma vie. » — Pour complaire à Eglantine, les parents de Ganelon s'empressent de mander leurs mères et leurs filles. Charlemagne lui-même fait venir une nièce qu'il avait, la plus belle du monde. La ruse d'Eglantine a réussi : elle compte bien que, lorsque l'armée sera sous les murs

de Nanteuil et que les défenseurs du château auront vu toutes ces belles, ils ne s'en montreront que mieux. P. 61-62.

Départ de l'Empereur. — Eglantine dépêche un messager à Gui pour lui en donner avis. Il s'écrie, à cette nouvelle : « Ah! Dieu qui avez été vendu aux Juifs mécréans, et cloué sur la croix, comme il est vrai, beau sire, que vous fûtes frappé d'une lance au côté, faites que Charlemagne s'en retourne dolent et courroucé. Pour l'amour d'Eglantine nous sortirons là dehors, les écus au cou, et avant que l'armée soit campée et le roi arrivé, il y aura bien des chevaliers blessés et jetés à terre. » — Après avoir fait tous ses préparatifs de défense, Gui sort de Nanteuil à l'aube du jour, et, sur l'avis du comte de Chalon, va s'embusquer en avant avec mille chevaliers, tandis que le reste de ses gens, sous les ordres du comte, prennent une autre position d'où ils pourront au besoin le secourir. S'il savait qu'à cette heure Ganor et Aye sont en mer pour venir à son aide, de sa vie il n'aurait ressenti pareille joie. Gui s'est arrêté à une lieue de Nanteuil : là, il monte sur un tertre et voit venir à lui un messager qui pousse son cheval de l'éperon. Le messager reconnut bien le valet de Nanteuil, qui n'avait ni barbe ni moustaches, pour l'avoir déjà vu à Paris. Il l'a salué courtoisement, car ce n'était pas un Breton. « Que le seigneur Dieu soit avec vous, sire! Je viens de la part de votre ami Huidelon le Bavarois vous annoncer qu'Amalgré, Sanson et Hervieu se sont détachés de l'armée avec deux mille chevaliers et ont déjà poussé jusqu'à une demi-lieue d'ici pour ravager votre terre. » Quand Gui apprend cette nouvelle, il n'a pas envie de chanter; il fait mettre ses compagnons sous

les armes, tient ses regards fixés du côté de la route de France, et ne tarde pas à voir flotter au vent l'oriflamme de Charlemagne entre les mains d'Hervieu, qui a pris les devants pour piller. Il se prépare à le bien recevoir et fait attacher au haut de sa lance de frêne l'enseigne que lui a envoyée son amie Eglantine. — Rencontre des deux troupes. — Mêlée sanglante. — Gui est vainqueur et met en fuite ses ennemis, qui laissent bon nombre des leurs sur le champ de bataille. Il tourne bride et reprend le chemin de son château, mais derrière lui accourt Hervieu, monté sur le bon destrier Morel qu'il a emprunté le matin au duc Naimes. — Joute entre les deux rivaux. — Hervieu est désarçonné. — Gui s'empare de Morel. — Mais Hervieu est remonté par ses hommes. — Nouvelle mêlée. — Défaite d'Hervieu et des siens. — Retour de Gui à Nanteuil avec deux cents prisonniers. P. 62-69.

Charlemagne apprend avec douleur la déroute de son avant-garde. Le duc Naimes à cette nouvelle regrette surtout Morel, le bon destrier qu'il montait à Aspremont. Eglantine rit sous cape et se livre à l'espoir d'être bientôt dans les bras de son ami. — Sur l'ordre de l'empereur, dix mille hommes s'avancent pour éclairer sa marche et assurer le campement. Ils arrivent sans coup férir jusqu'aux lices qui entourent le château. L'armée les suit et vient un mercredi se loger sous les murs de Nanteuil. Eglantine et ses compagnes font dresser pour elles, près d'un verger, une tente merveilleuse que Charlemagne leur a donnée.

Cependant Ganor est sur le point de débarquer avec son armée; il dépêche des messagers à Gui pour lui annoncer sa prochaine arrivée. Grand

sujet de joie pour le valet de Nanteuil : « Ah Dieu! s'écrie-t-il, je pourrai donc avoir Eglantine! Demain, à l'aube du jour, j'irai envahir la tente de Charlemagne et frapper Hervieu de mon épée. » — Les messagers se hâtent de retourner près de Ganor et l'informent que dès le lendemain Gui s'attend à une attaque. « Vous pouvez être arrivé avant le jour, lui disent-ils, et lancer avec avantage deux mille chevaliers sur le camp. — Jamais, répond Ganor, on ne pourra me reprocher un de ces exploits de nuit dignes d'un larron. Quand le soleil sera levé et quand nos chalands auront touché terre, il sera temps de vous revêtir de vos hauberts, de lacer vos heaumes et de monter sur vos chevaux rapides, l'écu au cou et la lance au poing. Charles est vaillant, et la France n'a jamais eu de roi aussi redouté; il a gagné plus d'une bataille, mais il pourra bien perdre celle qui se prépare. P. 69-74.

Le lendemain, Hervieu et Gui sont levés l'un et l'autre de grand matin et s'apprêtent à se disputer Eglantine. Le valet de Nanteuil sort du château avec trois mille chevaliers et fait une pointe jusqu'au camp ennemi ; mais il y trouve Salomon de Bretagne sous les armes avec trente mille des siens. Après un premier engagement, Gui juge prudent de rentrer au château pour recommencer la lutte plus tard avec l'aide de Ganor. Il va au devant de lui jusqu'à la mer, à deux lieues de Nanteuil. La flotte vient d'arriver. Ganor met pied à terre le premier avec Aye. Gui les embrasse tendrement tous deux ; il embrasse ses deux frères, Antoine et Richier, et prie Ganor de les armer chevaliers, puis, après une courte entrevue, il revient l'attendre à Nanteuil. — Antoine et Richier sont faits chevaliers. Le lendemain matin, suivis de

cinq cents compagnons, ils partent en avant avec l'émir d'Icone, un chef sarrasin qui s'est joint à Ganor et auquel il ne manque que de croire en Dieu pour être un parfait chevalier. Arrivés sous les murs de Nanteuil, ils s'arrêtent et voient accourir du camp français plusieurs milliers de jeunes bacheliers impatients d'engager la lutte. Ils voient aussi Eglantine et ses compagnes sortir de leur tente et commencer une danse légère sous l'ombre d'un verger voisin. L'émir prend plaisir à les entendre, et leurs ébats lui donnent à penser. « Sire compagnon, dit-il à Antoine, en lui montrant les damoiselles, regardez! il est né à une bonne heure celui qui aura le prix du tournoi. Mais le jour n'en est-il point passé? » Gui est mandé par ses frères, se rend auprès d'eux et leur annonce que le tournoi aura lieu le lendemain. Antoine lui demande quelle est cette belle tente qu'il aperçoit, quelles sont ces damoiselles qu'il vient de voir entrer en danse. « C'est là, répond Gui, que doit être mon amie, celle que Charles m'a enlevée pour la donner à un autre. Elle ne veut point de lui, et cependant il est venu ici pour pour faire ses noces dans cette prairie; mais s'il l'épouse, la vie ne m'est plus rien. — Voilà une grande vilenie que j'entends, dit l'émir d'Icone; on ne vit jamais gens de si haut parage descendre si bas! » Aussi propose-t-il d'aller sans plus attendre assaillir les Français. Il veut montrer sa chevalerie pour l'amour des damoiselles. « Lâche qui n'y consent! » répond Gui, et, après s'être armés, ils chevauchent vers le camp de Charlemagne. L'amiral monte un cheval qui ne pouvait manquer d'être beau, car il était issu de Bucéphale, le destrier si éprouvé d'Alexandre. P. 74-79.

L'empereur de France est dans sa tente; il voit

de loin briller des heaumes et donne l'alarme. Ses hommes montent à cheval et bientôt commence un combat qui fera le désespoir d'Amalgré. Eglantine et ses compagnes ne s'en livrent à la danse qu'avec plus d'ardeur pour animer encore les guerriers de Nanteuil. — Dans cette première rencontre, où l'empereur lui-même se mêle aux combattants, Antoine et Richier font merveilles et excitent l'admiration de Charlemagne, qui voudrait les connaître. La tente d'Amalgré est renversée, et il perd plus de cinquante des siens; mais les forces ne sont point égales : Gui de Nanteuil se retire avec ses compagnons en bon ordre derrière les lices qui ferment l'accès de son château. Charlemagne accourt jusqu'à la barrière : « Vassal, dit-il à Gui, défendrez-vous Nanteuil ou me le rendrez-vous? Demain, je prendrai vos lices et vos maîtres fossés. — Sire, lui répond Gui, tant que je vivrai vous n'entrerez dans ces lices ni ne les prendrez de force. A demain le grand tournoi qui a amené ici votre armée, et pour lequel le duc Amalgré a engagé sa foi. Qu'il songe à la garder, et que ce ne soit point une foi mentie! je l'en sommerai demain à l'aube du jour. — Demain, répond l'empereur, ton amie Eglantine sera épousée par Hervieu, qui l'a bien méritée, sous ce laurier que tu vois, dans cette prairie. Il t'invite à ses noces; mais tu n'y feras pas joyeuse vie, car alors ta ville sera prise, et toi-même, si tu tombes entre mes mains, tu n'auras plus longtemps à vivre. — Ah Dieu! s'écrie Gui, ah sainte Marie! faut-il entendre pareilles menaces! — Vassal, reprend Charles, au nom du Dieu que nous adorons, dis-moi, je te prie, quels sont ces chevaliers si redoutables qui t'accompagnent. — Sire, répond Gui, voici l'émir d'Icone et Sadoine le

baron, Sarrasins tous deux, mais qui n'en sont pas moins de preux chevaliers. Ils sont venus prendre part au tournoi. Dieu leur accorde un heureux retour! Quant à ces jeunes bacheliers, ils sont fils de ma mère, dame Aye, pour laquelle Ganor s'est fait chrétien. Ils ont passé la mer pour me venir en aide. Demain matin, je veux épouser mon amie, et je compte bien couper la tête et les membres à Hervieu. » A ces mots, Gui rentre au château et l'empereur retourne à son pavillon. Là, il apprend l'arrivée de Ganor et de son armée; il fait crier la nouvelle par tout le camp, et annoncer le tournoi pour le lendemain. — Après quelques moments de repos, le valet de Nanteuil propose une nouvelle sortie à ses frères et aux deux chefs sarrasins. Il veut pousser, dit-il, jusqu'à la tente de son amie, et lui donner trois baisers avant que les Français aient pris les armes. « Eh bien donc, sire Gui, à cheval! dit l'émir d'Icone. On voit bien que vous aimez d'amour. » P. 79-84.

« Ah! Dieu, s'écrie Flandrine, la nièce de Charlemagne, en les voyant arriver, Père qui êtes aux cieux, vous faites miracles pour nous. Voici venir les chevaliers que nous avons tant admirés aujourd'hui pendant le combat. Dites-moi, Eglantine, lequel d'eux est votre ami. » — Ils mettent pied à terre. Gui se précipite vers Eglantine et la serre entre ses bras. Elle aussi le presse tendrement et prend plaisir à sentir l'armure qui lui recouvre les flancs. L'émir d'Icone embrasse pareillement Flandrine: « Belle, lui demande-t il, quels sont vos parents? » Elle lui répond avec courtoisie: « Mon père est Raimbaut le Frison, et celui-là peut se réjouir qui aura mon amour. — Belle, venez avec moi, dit Gui à Eglantine — Pour Dieu, sire, fuyez! lui répond-elle

car Hervieu et ses parents ne cessent d'avoir l'œil au guet.» — Flandrine commence à regarder l'émir ; elle le voit beau et de noble contenance, et se prend à l'aimer : « Sire, d'où êtes-vous? lui dit-elle. — Je suis émir d'Icone, au delà de la mer Rouge, et je suis venu à ce tournoi pour mon plaisir. Donnez-moi votre amour ; il est digne d'envie. — Sire, fait la pucelle, je ne saurais vous le refuser. » P. 84-85.

Comme ils parlent ainsi, Hervieu et les siens voient briller des heaumes près de la tente des damoiselles. L'alarme est donnée. Les deux barons se hâtent de remonter à cheval et de regagner Nanteuil. Sanson s'était mis le premier à leur poursuite. L'émir détourne vers lui son destrier de Nubie, et d'un terrible coup de lance lui enfonce son gonfanon dans le cœur. Sanson ne fera plus jamais de trahison. Sa mort est une grande douleur pour ses parents et pour l'empereur. — Gui rentre à Nanteuil, et les Français reviennent à leur camp. P. 85-86.

Le lendemain, jour du tournoi, Ganor arrive de grand matin avec son armée. Gui et l'émir vont à sa rencontre. Le valet de Nanteuil se fait amener Morel, le destrier du duc Naimes, et en fait présent à Ganor. Aye d'Avignon entre au palais qui lui fut jadis donné en douaire au temps de son mariage avec le duc Garnier. A ce souvenir, elle change de couleur, se prend à pleurer, et tombe évanouie. — Des deux côtés les combattants se préparent. « Êtes-vous prêt ? demande Charlemagne à Hervieu. Venez au moutier épouser votre amie. — A vos ordres, » répond Hervieu ; et le roi se dirige vers la tente des damoiselles, où il mène avec lui un évêque et deux abbés. Préparatifs inutiles, car Eglantine ne sera point mariée avant qu'il y ait eu bien des coups don-

nés, bien des chevaliers tués ou blessés. Au même instant Gui de Nanteuil, l'émir, Antoine et Richier, suivis de quinze mille hommes, s'élancent hors de la place, et laissent courir leurs destriers par les prés. Le tournoi commence devant les pavillons. — L'émir d'Icone ne s'oublie pas; il a déjà jouté sept fois pour l'amour de Flandrine, sous ses yeux et à sa grande joie, lorsque Ganor sort à son tour avec les siens, après avoir reçu la bénédiction d'Aye au nom de Notre Seigneur. A la vue des vingt mille chevaliers et des trente mille sergents que Ganor fait entrer en ligne, Charlemagne appelle Naimes et Ogier: « Pour Dieu, conseillez-moi, nobles chevaliers. Voyez ces rangs pressés de sergents qui nous menacent d'une défaite; voyez luire tous ces heaumes et chevaucher ces nombreux guerriers. N'y a-t-il pas là de quoi s'émouvoir ? Mes hommes vont périr sous mes yeux sans que je les puisse sauver. » Il pleure à cette pensée, et Ogier partage sa tristesse. « Sire, dit le duc Naimes, à quoi bon des conseils ? Vous ne les voulez jamais croire. Oui, vous perdrez la bataille. Maintenez vos barons le mieux que vous pourrez; pour moi, quelle que soit l'issue de la lutte, je n'aurai mérité aucun blâme. » P. 86-90.

Le tournoi continue avec fureur : de trois lieues loin on entend les cris des combattants. Les craintes de Charlemagne redoublent; il se rappelle avec douleur qu'il a déjà été vaincu aux mêmes lieux. Il invoque le secours de sainte Marie. — « Eh bien! compagnon, dit à Gui l'émir d'Icone, que faites-vous? piquez votre cheval! » Ainsi fait le valet de Nanteuil en se précipitant sur Hervieu, qu'il traverse de sa lance et étend roide mort. « Hervieu, lui dit-il alors, prenez mon amie, je vous en fais don, et

épousez-la demain en présence de Charlemagne. » Le duc Amalgré périt de la main d'Antoine, et Ganor se réjouit en voyant que ses fils sont si bons chevaliers. Il fait avancer ses sergents, dont les flèches acérées jettent le désordre et l'effroi dans l'armée de Charlemagne. Elle abandonne le champ de bataille. Gui et ses compagnons donnent la chasse à leurs ennemis jusque dans le camp français, puis ils se dirigent vers la tente des damoiselles. Là, le valet de Nanteuil se saisit d'Eglantine, et l'émir prend Flandrine dans ses bras; ils les placent l'une et l'autre devant eux sur le col de leur destrier, et s'en retournent ainsi à Nanteuil. P. 90-92.

Grande est la douleur de Charlemagne. Il appelle le duc Naimes : « Pour Dieu, conseillez-moi! ils ont emporté ma nièce, et peut-être lui ont-ils fait outrage. Si nous attendons jusqu'à demain, jamais nous ne rentrerons en France. — Par ma foi, sire, répond le duc, il n'est si sage homme au monde qui soit capable de vous donner conseil. Qui veut défaire un prince et ravager son pays n'accepte pas ainsi de lui une bataille à jour nommé, mais rassemble ses hommes et marche contre son ennemi. Vous n'avez à cette heure d'autre ressource que la paix. Mandez le valet de Nanteuil, accordez-lui Eglantine, assistez à ses noces, et qu'il tienne de vous la Gascogne. — Mais qui charger de ce message ? demande l'empereur. — Je vais m'apprêter à le remplir, sire, répond le duc Naimes. — Allez donc, reprend Charles, et que Dieu vous donne un heureux retour. Durant ce temps je vais faire relever et enterrer les morts. » — Naimes se rend à Nanteuil avec Ogier le Danois. Les deux messagers y sont reçus à bras ouverts, et Gui, de l'aveu de Ganor, accepte l'entrevue propo-

sée. — Le duc Naimes redemande Morel, son bon destrier, qu'il avait depuis longtemps et qui lui était si cher. Ganor consent courtoisement à le lui rendre. — Conclusion de la paix. — L'émir d'Icone se déclare prêt à abandonner la loi de Mahomet si l'empereur veut lui accorder Flandrine. — Réponse favorable de Charlemagne. — L'émir reçoit le baptême et fait baptiser aussi tous les siens. Quiconque s'y refusa eut la tête coupée. — Après les noces de Gui et d'Églantine, de Flandrine et de l'émir, Ganor et Aye, Antoine et Richier, s'en retournent dans leur pays. Il y eut bien des larmes versées au moment de leur départ. Charles revint à Paris, poursuivant de ses malédictions les traîtres qui lui avaient brassé une telle besogne. P. 92-95.





GUI DE NANTEUIL

Oï avez de Ayen, la bele d'Avignon,
De Garnier de Nantueil, le nobile baron;
Près fu du parenté Girart de Roussillon,
Et fu cousin germain Regnaut, le fix Aymon.
Aye prist à moillier par le congié Kallon;
Tuit furent destourbé par .I. mauvez glouton,
Cil ot nom Berengier, si fu niez Guenelon,
Celui qui de Rollant fist la grant traïson,
Qu'il vendi, comme fel, au roy Marcilion,
Dont furent mort à glesve li .XII. compengnon.
Onques cil Berengiers ne fist jour se mal non.
L'ame li traist du corps Garnier, le fix Doon,
Puis en requist la trieve Amalgré et Sanson;
Et il rochistrent lui par mortel traïson.

Pleiroit vous à oïr une bone canchon?
Li vers en sunt moult bon, s'i a moult contoison,
Si com li rois Ganors rechut benéichon
Que il crut Damedieu et si guerpi Mahon,
Margot et Appolin, Jupiter, Baratron.
Plus de .XL. mile en i baptiza on,

Qui tuit crurent en Dieu pour l'amour de Guion,
Le vallet de Nantueil, qui tant fu en prison,
Que Ganor fist nourrir petit en sa maison.
Or aproche le terme que l'en rent guerredon;
Il li donna sa mere, quant il ot mort Milon.

« GUION, che dist Ganors, tu m'as Aye donnée;
« A la loy crestienne ai la dame espousée;
« Moult en ai fet pour toi, ma loy en ai faussée.
« Une rien te diroi qui toute iert averée :
« Ja ne te croistra guerre en la toue contrée
« Que pour ta mere Aye, ne soit m'ost assemblée.
« Plus seront de .C. mile quant mer aront passée;
« Bien pourras chevauchier, l'oriflambe levée,
« Tant que verras Paris à demie louée. »

POUR Aye d'Avignon, la femme au duc Garnier,
Se fist le roy Ganor lever et baptisier;
Moult furent grans lez nochez sus u palez plenier.
Il a dit as barons : « Je m'en weil reperier. »
A Dieu l'ont commandé qui tout a à baillier.
Ganor envoie au port sez nés appareillier.
Dame Aye d'Avignon ala son fix baisier;
Là véissiez ensemble estreindre et embrachier;
Andui chiéent pasmé desous .I. olivier,
Quant Tiebaut d'Aspremont lez courut redrechier.
« Biau fix, che dist la mere, moult vos doi avoir chier :
« Or fai bien et osmosne pour ton pere Garnier;
« Se tu as lieu et aise, si pense de[l] vengier. »
Le vallet commencha sa mere à castoier :
« Dame, le duel mon pere vous commant à lessier;
« Ja n'avez vous escange le meillor chevalier
« Qui onques portast armez ne montast sor destrier. »
Atant entrent es nés, si prennent à nagier;

Leur siglez ont levée li mestre notonnier.
Aye lesse son fix, quel mortel encombrier!
Li parent Guenelon ne[l] voudrent pas lessier;
Bien le cuident ocirre et les membres trenchier

DÈS or s'en va Ganor à forche et à vertu;
O soy enmaine Aye, onques si lié ne fu.
D'un chier bliaut de soie a bien son corps vestu,
Sez crins out achesmez à .I. fil d'or batu.
Ele [ot] le cuer u ventre dolent et irascu
Pour Garnier de Nantueil, son ami et son dru.
Li parent Guenelon li ont à tort tolu;
Mez, selonc l'aventure, li est bien avenu:
Or mieudre de Ganor ne porta son escu.
Desi à Aigremor ne sunt arestéu,
Par .I. mardi matin sunt en hance venu.
Encontre sunt alé li jenne et li chanu,
Mil chevaliers et plus, tuit sunt de fer vestu.
Il lor ont demandé: « Estez vous abatu? »
Et chil dient: « Nennil, mez tout avon vaincu;
« Nous créon en cheli qui fix Marie fu. »
Pour Aye d'Avignon i fist Dex tel vertu
Tuit en orent grant joie, li jenne et li chanu.

OR est le roy Ganors ens es pors arrivés,
.I. palefroi li fu maintenant aprestez;
Par son estrief à or i est le roy montez,
Dame Aye seur .I. mul qui bien fu afeutrez.
Il ont tant chevauchié qu'il viennent as degrés;
Seur .I. perron deschendent à fin or noielez,
Puis montent u palez qui bien fu painturez,
A l'euvre sarrazine entailliez et ouvrés.
As fenestrez de marbre s'est le roi acoutez;
Sa moillier apela, si li dist: « Chà venez:

« Vostre est tout chest païs quanque as iex véez ;
« Assez avez castiax, se prendre lez voulez.
— Vostre merchi, dist Aye, de quanque dit avez
« Et vous ferez de moi toutez vos volentez. »
Quant Ganor l'entendi, cele part est alés,
Sez bras li mist au col, si la baisa assez;
Puis a pris .II. evesques, et s'i ot .II. abbés,
(Dame Aye d'Avignon lez a o soy menés) :
« Seignors, che dist Ganors .I. fons nous aprestés
« Et, femmez et enfans, tous nous crestiennez. »
Et chil ont respondu : « Si com vous quemandés. »

OR vous dirons d[e] Aye : moult est preus et senée ;
Dex comme est riche terre pour li crestiennée,
Et la gent sarrazine baptizie et levée !
De la tour d'Aufalerne l'a li sire douée ;
Ele [fu] là dedens longuement enserrée
Quant le duc Berengier l'ot de France getée,
A tort et à pechié de son mari emblée.
Ganor la reconquist au trenchant de l'espée.
Quant ele fu au port venue et arivée,
Or a tant fet le roi que il l'a espousée,
Par toutez lez chitez l'a bonnement menée;
Et Dex! quele aventure là li fu destinée !
D'ore en avant iert dame et royne clamée.
Or commenche canchon de bien enluminée,
De Guion de Nantueil à la chiere membrée.

EN tout le premier an que Ganor prist moillier
Dame Aye d'Avignon, la femme au duc Garnier,
L'en donna Dex .I. air que il ot forment chier;
Antoine l'apelerent quant le font baptisier.
A l'autre an en ot .I. qu'en apela Richier;
.II. nourrichez li baillent pour lever et baignier.

Quant il orent .V. ans, si lez font chevauchier,
Et quant il en ont .VI., bien galopent destrier,
Et d'eschez et des tablez lez font bien enseignier.
Se il pevent tant vivre qu'armez puissent baillier,
As parens Guenelon feront grant encombrier,
Et aideront Guion, se il en a mestier.

GANOR tint sa court grant à .I. temps en pascour,
Tout droit en Aufalerne, en la plus mestre cour.
Et cornent et buisinent, grant joie i ot le jor,
Et mainent le deduit de la gent paiennour;
Pour quant si croient il en Dieu le créatour.
[Ganor] si sist jouste Aye plus blanche c'une flour;
Il l'estraint et acole et baise par amour.
Atant es vous Antoine et Richier le menour :
Vestus sunt de .II. pailez entailliez de colour;
Il saluent le roy de Dieu le créatour.

ES vous lez .II. enfans eu palez arestés;
Vestus sunt de .II. pailez à coulors geronnez.
« Pour amour Dieu, biau sire, dist Antoine l'ainsnés,
« Ja avon nous .I. frere, pour quoi nous est chelez?
« Fix est de nostre mere, nous le savon assez,
« Piech'a qu'est chevalier et tient grant heritez.
« Carchiez nous de vous hommez, si nous i trametez;
« Chevaliers nous fera, quant vendra nostre aés.
« Nous ne queron du sien ne chastel ne chités,
« Quer, se Dex plest, et vous assez nous en donrés! »
Dame Aye ot lez enfans, si lez a apelez;
Entre sez bras lez prent, si les beisa assez,
Puis a dit à Ganor : « Biau sire, quar oés.
— Dame, che dist le roi, bien lez ai escoutés,
« A poi que je ne fes toutez lor volentez.
— Sire, che dist la dame, s'il vous plest, non ferés. »

OR vous leiron de Aye dont je dire vous sueil,
Si diron de Guion, le vallet de Nantueil,
Qui tint toute Avignon et Valence et Marceil,
De son pris essauchier a garde en son foil,
Quer il est preus et sage, si n'a cure d'orgueil;
Il prent tornoiemens et demaine grant brueil,
Quer sachiez de verté, se je dire le weil,
Qu'en tout le premier an a pris Gui tel escueil
Qu'en parole de lui entresi à Corbueil;
.C. damez le couvoitent ains nel virent de l'ueil.

LE vallet de Nantueil maine moult bele [vie];
N'a si bon chevalier desi c'en Rommenie.
Or il preus est et sage, s'aime chevalerie,
Il a moult riche terre assasée et garnie,
Il prent tornoiemens, volentiers lez affie,
Il méismez i va, de noient ne s'oublie,
Armez, l'elme lachié où li or reflambie.
Quant il crie « Nantueil! » tout li rens en fourmie;
Il fiert .I. chevalier en l'elme de Pavie,
Que mort l'a abatu en la lande enhermie.
Dez les mons de Mongi desi c'en Normendie
N'a .I. seul chevalier dont l'en tant de bien die.
Li parent Guenelon en orent grant envie;
Onques la court Kallon ne fu sans felonnie.
Il i a .I. lignage que Damedieu maudie,
Le gloriex du chiel, le fix sainte Marie!

KALLES tint sa court grant à Paris sa meison,
Si i furent François et Flamenc et Frison,
Alemant et Bavier et Normant et Breton.
Gui de Nantueil i vint, à la clere fachon,
A .III^{c}. chevaliers; tuit sunt de sa meson,
Vestu ont vair et gris et hermin pelichon,

Haubers ont et espiez et destriers arragon.
Li vallés fu vestu d'un vermeil siglaton,
Afublé d'un mantel, à or sunt li bouton.
Chaucez ot de brun paile, à or li esperon.
Aval par la cité en ot moult grant reson;
Tuit montent as fenestrez pour esgarder Guion.
Le vallet descendi belement au perron,
Et entra u palès, si salua Kallon.
Et le roi le connut, si haucha le menton,
Si l'assist jouste lui, sel prist par l'auqueton :
« Amis, moult estez preus, l'en n'en dit se bien non;
« D'ore avant porterez mon roial gonfanon,
« Si com fist vostre pere Garnier, le fix Doon. »
Moult en poise Amalgré, entre lui et Sanson,
Quer il héent l'enfant, pour l'amour de Milon
Cui il trencha la teste es prés sous Avignon.
.I. damoisel i ot, Hervieu l'apeloit on,
Fix fu de la seror au cuvert Guenelon,
Lions tint sus le Rosne et Vascler et Mascon;
Bien li vient de lignague qu'il ait cuer de felon.
Damedieu le confonde par son saintisme non,
Qu'il n'a si traïtour jusqu'en Carphanaon!

A Paris tint sa court Kalles le fix Pepin;
Li barnagez i fu d'entre Loire et le Rim.
Nul clerc ne pourroit dire en rommans n'en latin
Les messes qui là furent, qui ja ne prendront fin.
Kalles est viex et freilez et tornez au declin,
Si ne puet justisier au soir et au matin;
Le rois ot soif moult grant, si demande le vin.
En piez s'en sunt levé tex .L. meschin,
N'i a chil n'ait hermine ou bliaut ostorin.
Gui de Nantueil deffuble le mantel sebelin,
E remest u bliaut painturez à or fin;

Le vin porte le roi dedens .I. maselin,
Dont l'esgardent François, Normant et Poitevin.
Moult en poise Hervieu, Sanson et Amalgin;
A une part se traient ens u palez marbrin.
Chil sire les destruie qui confondi Chayn!

DIST Hervieu du Lyon : « Esgardez quel vassal,
« Com semble bien de corps franc home natural!
« Moult par a bloi chil poil luisant comme cristal;
« Le roy l'aime forment et le tient à loial;
« Or li a commandé l'oriflambe roial.
« Ne poon pas faillir que ne nous tourt à mal;
« Certez, s'il le peut fere, il nous metra u val.
« Se je ne recommens la grant guerre mortal,
« Ja Damedieu ne place que je monte en cheval. »
Hervieu a commenchié le jour tel batestal
Qui ja n'iert abessiez par nul homme charnal,
Jusqu'en mourront .M. prinche de grant terre chasal.

« HERVIEU, dist Amalgré, je vous ai forment chier;
« Nous sommez d'un lignage et merveilleus et fier,
« En Guenelon nostre oncle ot moult bon chevalier,
« Se n'éusson de lui .I. poi de reprouvier.
« Mez que nostre lignage nous vousist bien aidier,
« Il n'a en toute France si puissant chevalier
« Que hors de chest païs ne péusson cachier,
« Ou à tort ou à droit durement empirier.
« Chertez, quant moi remembre du franc duc Berengier,
« De Milon son neveu, n'i a que courouchier.
« Es prés sous Avignon l'ochist le fix Garnier;
« Or l'ont si haut monté déable et aversier
« Quer le roi en a fet mestre gonfanonnier,
« Sa terre abandonnée et fet son conseillier.
« Par foi, de chest affeire nous doit moult ennuier;

« Je ne weil que il tiengne en France tel mestier,
« A foi, tost le ferroie du brant fourbi d'achier. »
Chil vint devant le roi, prist soi à courouchier;
Pour Guion de Nantueil commencha à tenchier.

HERVIEU s'estut en piez devant le roi Kallon,
Et parla hautement, bien resemble baron :
« En nom Dieu, emperere, chi a male reson.
« Dont n'a en vostre court maint duc et maint baron
« Quant vous vostre oriflambe bailliez à .I. garçon?
« Dont n'est il du lignage Girart de Roussillon
« Qui tant vous guerroia à coite d'esperon
« Que il mist vostre terre en feu et en carbon?
« Membre vous des parens Regnaut le fix Aymon!
« Miex ameriez vous Amalgis le larron
« Que vous ne feitez moi ne mon neveu Sanson,
« Ne le duc Amalgré ne Tiebert d'Orion.
« A mil de mez amis weil requerre Guion
« Qu'il ochist comme fel son parrastre Milon,
« Quant il ot espousée Dame Aie d'Avignon;
« Mez n'en weil fere honte en la vostre meson,
« Que jel ferroie ja ens u chief d'un baston. »

QUANT Gui ot la nouvele, merveillez li ennoie;
Il se drecha en piez, ne li caut qui le voie.
Et fu moult bien vestu d'un siglaton de soie,
Et fu chaint par dessus d'une large couroie;
Des pierrez qui reluisent le palez reflamboie.
Du mautalent qu'il a la fache li rougoie,
Et a parlé en haut que l'emperere l'oie!
« Hervieu, alez avant, vous alez droite voie.
« Se vous chen voulez dire que je traïtre soie
« De la mort de Milon dont acordez m'estoie,
« Mar en ardrez meison n'en encourrez en proie;

« Ja en aurez bataille, se Kalles la·m'otroie,
« Sous Saint Germain es prés, sus l'erbe qui verdoie. »

HERVIEU passa avant, plein fu de mautalent,
Sanson et Amalgré et trestoute lor gent.
Damedieu lez maudie, le pere omnipotent!
Ja ne tendront à home ne foi ne serement.
Ne lessent pour Kallon qui douce France apent,
Guion coururent sus sans nul arrestement;
Il n'orent nulle espée, li mal glouton pullent.
Et Gui torne le poing, gentement se deffent.
Il escrie « Nantueil! » ses barnages l'entent,
Et viennent entour li plus de .M. et de .C.
Là ot maint guernon trait et maint cheveul senglent.
Quant le voit l'emperere, si l'en pesa forment;
Seur une table monte, si parla hautement
Et jure saint Denis, où son chevage rent,
N'i a mès chevalier, se l'un vers l'autre tent,
Que ja ne soit pendu à l'orage et au vent.
Puis n'i ot cheveul trait ne tiré garnement.

L'EMPERERE de France s'estut droit seur la table,
Et fu bien afublé d'un gros mantel de sable,
Et tenoit en sa main une verge d'arrable.
Il n'a soig de deduit, de chembel ne de fable;
Par mautalent en jure le pere esperitable,
(Ja ne sera de chen tenus à menchonchable)
Se il n'a de Hervieu le cheval en l'estable,
Dont soit il si honnis comme il vit Maroitable,
Si cois et si souffrans comme Tiebaut d'Arrable,
« Sui je donques trouvez? que cuident [c]il déable? »

L'EMPERERE de France fu moult grains et iriés;
Il descent de la table, en sa chambre est entrés,

Et apela ses princez, ses dus et ses chasés :
« Venés chà, dist le roy, si me conseillerés. »
Et chil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
Il furent bien .LX., si i ot .VI. abbés.
« Seignors, che dist le roy, à moi en entendés :
« Je sui et viex et fraillez, si ai mes jors passés ;
« Ma couronne ai portée .VII^{x}. ans a passés.
« Vous m'avez bien servi et je vous ai amés,
« Et vous ai les avoirs et les chevax donnés,
« Et le vair et le gris, les hermins engoulez ;
« Moult en ai grant merveille comment vous le souffrés,
« Ma honte et mon ennui que vous à iex véés,
« De Hervieu du Lion qu'est vers moi parjurés.
« Pour ce qu'est riches hons et bien emparentés,
« M'a fet honte en ma court, que de fi le savés. »

PREMERAINS a parlé li abbes de Clugni ;
Chil fu nés de Coulongne, fix le duc Amauri.
« Sire drois emperere, entendez envers mi,
« Pour amour Damedé qui onques ne menti :
« Hervieu tenoit Guion à mortel enemi,
« Et si l'a devant vous de bataille aati ;
« Il n'i a homme mort, ne autre malbailli,
« Nous querrons des barons et manaide et merchi :
« Feitez les acorder, si seront bon ami. »
Et Kalles s'embruncha, mie ne respondi.

APREZ parla Lambers, li dus de Berouiers :
« Entendez envers moi, drois empereres chiers ;
« Vous demandez conseil, si l'arez volentiers,
« Chil abbé veulent pes, quer il lor est mestiers,
« Quer selonc l'aventure li feirez est legiers.
« Toute cheste folie commencha Berengiers
« Pour Aye d'Avignon, il et li dus Garniers :

« Maintez vilez ont arses, yglisez et moustiers ;
« Dex ! tant homme en sunt mort et vevez tant moilliers !
« Vous estez roy de France, sirez et justisiers,
« Vostre court est moult grant de barons chevaliers,
« Ne fu mez si pleniere bien a .VII. ans entiers ;
« Gui de Nantueil est preus et vo gonfanonniers,
« Et Hervieu est moult fel et orgueilleus parliers ;
« Si n'i vaudroit acorde vaillissant .II. deniers :
« Tenez leur bien droiture, onques ne lor laschiés. »

L'EMPERERE de France est de la chambre issus,
Tost et isnelement est u palez venus.
Il a fet .I. ban fere, s'est li noisiers chaüs,
Et d'amont et d'aval est moult tost remanus.
Kalles en sot bon gré sez amis et ses drus ;
Il apela Hervieu, et il i est venus,
Et Guion de Nantueil, qui n'est mie esperdus.
Le jour fu en la sale itel plet esméus
Dont mainte lance iert frainte et percié maint escus,
Maint hauberc jaserant desmailliez et rompus,
Et maint chevalier mort et à terre abatus ;
Méismez l'emperere en fu puis irascus,
Et ses regnez gastez, destruit et confondus.

« HERVIEU, che dist le roi, de moi tenez Lion
« Et Valence et Vascler et lez tours de Mascon ;
« Vous estez du lignage où moult a de felon :
« Assez le fist ja pis vostre oncle Guenelon,
« Quant vendi en Espengne les .XII. compengnun,
« Et trestous lez .XX^{m}. qu'ochist Marcilion.
« Guion courustez sus, che fu male reison ;
« Se je n'en fez droiture au los de mi baron
« Ja Damedieu ne place ne son saintisme non
« Que chaigne mès d'espée ne cauche d'esperon.

— Sire, che dist Hervieu, et nous nous en fuiron,
« Mès ains le comperra Valence et Avignon :
« Ja dehors fortereiche ne remaindra meison,
« Ja ne verrez passer premiere Rouvoison
« Qu'à Guion monsterrai .III^{m}. gonfanon;
« Jamez ne li faut guerre ne noise ne tenchon.»

MOULT ennuie Guion quant il ot et entent
Que Hervieu le menache, si l'en poise forment.
Il a parlé en haut, plus l'oïrent de chent :
« Hervieu, vous avés tort, si diroi bien comment :
« Mile espousa ma mere sus mon deffendement;
« Je li toli la teste que[l] virent bien .III^{c}.
« Mon pere m'ochisistez, vous et vostre parent,
« Par mortel traïson, s'en ai le cuer dolent,
« Et moi courustez sus sans nul arestement.
« Se pour felon parjur, traître, ne vous rent,
« Ja Dex n'aït Kallon s'à fourques ne me pent! »
Il est passé avant, mist son gage en present;
Dus Naimez le repleige, li et Milez d'Aiglent.
Hervieu repasse avant, plain fu de mautalent;
La bataille desire, son gage à Kallon tent.

HERVIEU porte son gage Kallon l'emperéour :
« Sire, tenez mon gage, je vous tieng à seignour.
« Tort a Gui qui m'apele felon ne traïtour;
« Che ne desdi je mie que ne fusse en l'estour
« Où Garnier prist la plaie dont fu mort à doulour :
« A lui me combatroi à mon brant de coulour.
— C'est noier et connoistre, ce dient li plusour.
— Amis, che dist le roy, où sunt vo plegéour ? »
En piés se sunt levé li duc et li contour
Du lignage felon qui vers Dieu n'ont amour;
Sanses et Amalgré le repleigent le jour.

HERVIEU et Gui li enfez ont lor gages donnés,
Sansez et Amalgré et li grant parentés.
Et d'une part et d'autre les ont bien presentés,
Et tuit dient à Kalle : « Or le nous recréés
« Par itel couvenant com dire nous orrés :
« Se Hervieu est vaincus, as fourques le pendés. »
Respont li emperere : « Si com vous commandés. »
Adonc sonnerent vesprez, li rois i est alés,
Et li duc et li prinche et li autre barnés.
Li vallet de Nantueil avala les degrés
Et monta seur Veiron qui li fu amenés.
A son ostel s'en va li vallés alosés;
Il n'ot mez si grant joie puis l'ore qu'il fu nés.

GUI descent à l'ostel Hungier de la Savine.
D'autre part la cauchie, devers sainte Henorine,
Ot .I. moult bel ostel, une sale perrine;
Iluec se heberga une franche meschine,
Fille Yon de Gascoigne, de devers la marine.
Quant son pere fu mort, si remest orfeline;
Moult grant guerre li font une gent sarrazine.
Or est venue à court damoisele Esglentine,
O lui .C. chevaliers qui sunt de franche orine,
Et si ot .II. puceles, Jehenneite et Martine.
Or li monsterra Gui qu'el n'est pas sa cousine;
Pour li voudra brisier mainte hanste fresnine :
Che fet on par amour, tele en est la mechine.

LA pucele descent de la mule afeutrée;
.IIII. contes l'adestrent, qui sunt de la contrée.
Tous lez degrés de marbre est u palès montée.
Moult par out la meison li ostes atornée,
La sale pourtendue e bien encourtinée;
De jonc et de mentastre fu bien englaiolée.

Pour le chaut qu'ot éu s'estoit desafublée;
Jehenneite et Martine li ont sa guimple ostée.
Moult par ot blont le chief quant fu desvolepée,
Elle est assés plus blanche que seraine ne fée,
De moult gente colour l'a Dex enluminée;
Il n'a tant bele dame dusqu'à la mer Betée,
Jusqu'en Ynde majour ne seroit pas trouvée.
En la meison Hungier a l'en l'eve cornée;
.III^{c}. chevaliers montent en la sale pavée,
Homme sunt au vallet de mesnie privée.
Et Gui fu en la loge, à la chiere membrée;
Il a demandé l'eve, on li a aportée.
Il a gardé aval par desus en l'estrée;
Comme il voit la pucele, s'a la coulour muée,
Il demande à son oste tel dame où fu trouvée.
« Sire, che dist li oste, moult es preus et senée,
« Elle est fille à .I. roi, bien est enparentée;
« Il n'i a plus d'enfans, bien sera mariée,
« De Poitiers jusqu'as pors iert roïne clamée.

— DEX, dist Gui de Nantueil, qui formas Lazaron,
« Et garisis Jonas u ventre du poisson,
« Il n'a tant bele [dame] dusqu'en Carphanaon! »
Aiglentine la gente regarda le baron;
Jehenneite apela, si l'a mise à reison :
« Vés com bel chevalier vestu de siglaton!
— Dame, che dist Martine, l'en l'apele Guion;
« Ains plus bel chevalier ne caucha d'esperon,
« Et si fu fix dame Aye la bele d'Avignon.
« Voirement l'engendra Garnier, le fix Doon,
« Qui tant porta à Kalle son roial gonfanon
« Qu'en traïson l'ochistrent li parent Guenelon.
« Damedieu leur otroit honte et maléichon!
« Quer il n'avoit tel princhе en nule region;

« Ch'est chil dont tant parolent Angevin et Gascon,
« Qui la bataille a prise à Hervieu du Lion. »

QUANT l'entent la pucele qui Gascoigne justise
Que il fu fix dame Aye d'Avignon la marchise,
(El nel vit onques mès, or en est si esprise,
Bien a passé .I. an que s'amour i a mise),
Ne peut ester seur piés, à terre s'est assise.
Ele apela Girart et Perron de Monbise;
Chil fu ja escuier au duc Raimbaut de Frise :
« Bailliez moi .I. mantel dont la penne soit bise;
« Pour le chaut qu'ai éu sui durement sousprise. »

AYGLENTINE la bele fist forment à prisier.
N'est pas venue à court pour oïr droit jugier,
Ains vint parler au roi qui France a à baillier
Pour mari demander dont ele avoit mestier.
A mengier sunt assis en la meson Hungier.
N'a plus riche bourjois desi à Monpellier;
Moult aime le vallet pour l'amour de Garnier,
Le baron de Nantueil, que il ot forment chier;
Quer, quant il prist dame Aye d'Avignon à moillier,
De lui fist senescal et mestre bouteillier.
Quant il orent soupé, les napez font sachier.
La mesnie Guion se va esbanoier
Là dehors, à chez prés, chascun sor son destrier.
Es prés desous Paris furent bien .III. millier;
Quant orent behourdé, si s'en revont arrier.
Guion vint galopant seur Veiron le legier;
La rue fet fremir sous lez piés du destrier.
Esglentine l'esgarde qui estoit u solier,
Et prie Damedieu qui tout a à baillier
Qu'ele l'eit à mari et il l'ait à moillier.
Gui descent du cheval, sel baille à l'escuier.

Ayglentine la gente ne se voult atargier;
Hernaut d'Ayglent apele, où il n'ot qu'enseignier,
Dedens la destre oreille li prist à conseillier :
« Alez m'à chel vassal, je vous en weil prier,
« Qu'il viengne à moi parler, moult en ai grant mestier. »

HERNAUT s'en est tourné, s'ala à Guyon dire,
A une part le trait, par le mantel le tire :
« Ma riche damoisele vous mande, biau dous sire,
« Qu'à li veigniez parler, vous n'en serez ja pire.
— Amis, respont Guion, ne l'en puis escondire. »
De la joie qu'il a en commencha à rire;
Ains que li an passast, en ot et duel et ire.
Sous chiel n'a escrivain, tant sache bien escrire,
Ne clerc ne chapelain tant sache rommans lire,
Qui péust aconter le duel ne le martire
Qui fu fet sous Nantueil pour Kallon desconfire,
Tant vaillant chevalier en couvint à ochirre!

MOULT fu liés le vallet quant il ot la nouvele
Qu'Ayglentine le mande la courtoise, la bele;
Huidelon Pierrelée ensemble o lui apele :
N'a plus franc chevalier desiques à Bourdele.
Tous .III. s'en vont à pié, onc n'i ont mise sele,
Trespassent la cauchie par delés la capele.
Hernaut, chil d'Agenois, lez conduit et caele
Entresi c'à la chambre où iert la damoisele.
Chele les voit venir qui courtoise est et bele.

CHELE voit les barons, encontre s'est levée.
Gui ne fu pas vilains, ains l'a bel saluée.
Une coute pourpointe lor a l'en aportée,
Par dessus le mentastre l'ont esparse et getée;
Là s'assist la pucele, qui preus est et senée,

De jouste le vallet de qui ele est amée.
« Dame, che a dit Gui, fustez vous ains douée,
« Ne de nul chevalier plevie ne jurée?
— Sire, dist la puchele, moult m'en sui bien gardée.
« Assez richez barons m'ont souvent demandée;
« Je n'en prendroi ja nul se il mont ne m'agrée.
« Se vous n'avez amie en la vostre contrée,
« A mari vous prendroi, toute en sui aprestée.
« De Poitiers jusqu'as pors sui roïne clamée:
« Ma terre de Gascoigne vous iert abandonnée,
« Riche couronne d'or vous iert u chief posée.

— BELE, dist le vallet, je ai bataille prise
« Envers le plus felon qui soit desic'en Frise;
« S'à mort le puis avoir, par le corps saint Denise,
« Il n'a sous chiel puchele, tant soit blanche ne bise,
« Que je miex aìm de vous, ne fache son servise.
— « Sire, dist la pucele, toute m'avez conquise:
« La vostre grant biauté m'a si d'amours esprise
« Et m'a navrée u cuer, tant sui d'amours sousprise,
« Se vous voulez ma terre, vous iert à bandon mise.

— BELE, che dist Guion, je ne vous quier noier,
« Se Hervieu puis ochirre et les membrez trenchier
« Et destruire en bataille et mon pere vengier,
« Volentiers vous prendrai à per et à moillier.
— Sire, dist la pucele, vous l'estuet fianchier.
— Volentiers, par ma foi, che dist le fix Garnier. »
As fois entreplevir se vont entrebaisier;
Adonc orent il joie et puis grant destourbier.
Hervieu, le fix Macaire, fist Guion espier;
Il sout bien tout l'afaire par .I. sien pautonnier,
Et [qu'il] ira ennuit à saint Pol pour veillier:
Murdrir le voudra fere à [l']aler du moustier.

A Hervieu du Lyon viennent li mesagier
Qu'Ayglentine est venue, la nieche au roy Gaifier.

A Hervieu du Lion sunt venu li mesage
Qu'Ayglentine est venue, la courtoise, la sage.
Il a mandé le conte de l'orgueilleus lignage,
Moult par est orgueilleus et de grant parentage;
Sansez et Amalgré furent en lor estage.
« Seignors, che dist Hervieu, entendez mon lengage:
« Vos avez bien véu que baillié ai mon gage,
« Pour Garnier de Nantueil, dont j'ai fait grant folage;
« Sa mort li pourcachoi et pourquis son damage.
« Gui son fix est moult preus et de grant vasselage;
« Une rien vous diroi qui me vient en corage:
« Ayglentine est venue, la courtoise, la sage,
« Fille Yon de Gascoigne, chele terre sauvage;
« Or est venue au roi pour querre mariage.

« SEIGNORS, che dist Hervieu, barons, conseilliez m'ent;
« Nous sommez tuit neveu et cousin et parent.
« Ayglentine est venue, à qui Gascoigne apent,
« Orendroit descendi en cel bourc quiex Florent,
« Entre lui et Guion sunt ja au parlement;
« A moillier la prendra, se le roi le consent.
« Che me dist .I. mesage qui de guerez ne ment,
« Que il ira veillier à Saint Pol vroiement;
« Je n'ai nul bon ami se la teste n'en prent. »
Amalgré respondi, qui la parole entent:
« Bien en vendron à chief, si vous diroi comment.

« SEIGNORS, dist Amalgré, bien vous sai conseillier.
« Gui est parent le roi, si ne l'os pas touchier;
« Il a en cheste vile .I. vaillant chevalier
« Qui a nom Florians, fix le conte Gautier,

« De l'antain Kallemaine, che ne puet nul noier.
« De la seror Bertain, la rōine au vis fier.
« Il het forment Guion pour amour de Garnier;
« Son pere li ochist de devant Monpellier.
« Tost li aideroit il la teste à rooignier;
« Alez parler à lui, tost vous vendroit aidier.
« Ne le lessiez vous mie à l'aler du moustier;
« Bien sunt en sa compengne tex .III^{c}. chevalier
« Qui aideront Guion se il en a mestier.
« Ne je ne vous lo pas à estor commenchier
« Dont aiez le peiour et greignor destourbier. »

HERVIEU ot la parole, merveillez li agrée.
Il mande Floriant coiement, à chelée,
Et chil i est venu à mesnie privée.
Il li ont la parole et dite et devisée
Qu'il ochirront Guion ennuit à l'avesprée.
Quant l'entent Floriant, grant joie en a menée;
Hé! las, pourquoi le fist? sa mort a pourparlée.
Il n'i a nul dez .XV. n'ait la broigne endossée,
Et la coife lachie, la ventaille fermée;
Il n'orent pas haubers, mès chascun ot s'espée
A son senestre flanc, sous la chape afublée.
Guion font espier en sa chambre pavée
Qui est o la pucele et a sa foi donnée;
Se Damedieu n'en pense, la teste ara coupée.

LE jour va declinant, s'est li soirs aprimés.
Hervieu, le fix Machaire, fu moult joiant et liés
Pour amour Floriant dont il cuide estre aidiez;
Mez par li fu li deuls et li cris enforchiés.
Atant es le mesage qui ja est reperiés;
Il a dit à Hervieu : « Estez appareillez?
« Venez ent ové moi, vostre ennemi gaitiez. »

Quant l'entent Floriant, onques ne fu si liés.
Ens u brueil d'une haie s'est Hervieu embuschiés;
D'autre part la cauchie en fu l'autre moitiés.
Dex garisse Guion et la soe pitiés,
Quer, se il ne se garde, il sera detrenchiés.

LE jour va declinant, li soirs aprimez fu;
Gui demande congié, s'est de la chambre issu.
Hue de Pierrelée n'i est mie arestu;
Trois guisarmez ont prisez, s'issent des ars volu.
Onques nel sot Guion, s'est seur eus embatu.
Il le héent de mort, si ont espiez moulu;
Li niés le roi de France li est seure couru.
Gui hauche la guisarme, qui fu fort et membru;
Parmi le gros du cuer fu Florient feru.
Nel pot garir la coife ne le hauberc menu
Que desic'ens es dens ne soit tout pourfendu.
Hue de Pierrelée est entr'eus remanu;
Il l'ont tout detrenchié as brans d'achier moulu.
Et Hue d'Agenois en a .IIII. abatu,
Avec Guion s'en torne dolent et irascu.
Vers la meison Hungier est li vallet venu;
Il escrie « Nantueil! » moult tost fu entendu.
Il coururent as armez et as espiez agu.
Et Hervieu torne en fuie dolent et irascu.
Dex garisse Guion et la soe vertu!
Jamez ne sera Kalles son ami ne son dru.

ME[R]VEILLEUSE aventure avint l'enfant Guion;
Ochirre le cuidierent li parent Guenelon,
Mès Dex l'en a gari par son saintisme non.
Tiebaut s'en est tourné, le sire d'Orion,
Venus est au palès, si salua Kallon,
Doucement l'en apele, si l'a mis à reison :

« Sire, drois emperere, con fet duel de baron!
« Gui a mort Floriant qui tenoit Avalon,
« Monpellier et Saint Gille, Valence et Avignon. »
Quant l'entent l'emperere, si fronchi le guernon;
Par desor une coute pourpointe d'auqueton
S'assist li emperere, sa main à son menton:
Par mautalent en jure le corps saint Syméon
Que, s'il puet Guion prendre, n'istra mès de prison.
Ogier en apela entre lui et Naymon.

« SIRE drois empererez, dist Naymez li senés,
« Chertez, n'en ferez point, se mon conseil créés;
« Ja ne savez vous pas pourquoi est mort getés.
— Naymes, dist l'emperere, onques mès n'en parlés.
« Floriant iert preudom et sagez et membrez;
« Garnier ochist son pere, ains n'en fu acordés.
« Maintez hontes m'a feites li richez parentés:
« Girars de Roussillon me guerroia assés;
« Renaut le fix Aymon et Doon le barbés,
« Ichil me desconfirent desous Nantueil es prés;
« Ja n'en amerai .I. à jour de mon aés,
« Mez tant li donrai trieves que li plet soit finés.
— Sire, che dist li dus, si com vous quemandez. »
Il mande le vallet qui est au roy mellez
Qu'il viengne tost au roy et très bien apensés.
Quant l'entent li vallés, à poi n'est forsenés;
A Saint Pol va li enfes et ses richez barnés,
Là veilla toute nuit li riches adoubés.
Et Tiebaut d'Orion avala les degrés,
Et vint as traïtours, ses a reconfortés.
« Sire, che dist Hervieu, dont n'est li rois irés? »
Et respont li traïtres: « Mar le demanderés. »

DIST Tiebaut d'Orion: « Ne leiroi ne vous die

« Vous avez la bataille par orgueil enheitie
« Pour Guion de Nantueil, dont ne fu che folie ?
« Donnastez vostre gage devant tel baronnie,
« Quer je hui vous vi fere une moult grant folie.
« Guion si est moult preus et de grant seignorie,
« Trez bien se combatra à l'espée fourbie.
« Or li avez tolu du roi la druerie;
« Alon parler au roy, si sera courtoisie,
« Prametez li .M. mars si nous soit en aïe,
« Si vous doinst Ayglentine, la bele, l'eschevie,
« Si l'espousez demain, s'en feitez vostre amie,
« S'arez toute Gascoigne en la vostre baillie. »
Dist Hervieu du Lion : « Couart soit ne l'otrie. »

SANSON et Amalgré furent moult effréé
Pour Hervieu du Lion qui son gage a donné;
Or ont entr'euls le plet otroié et gréé.
Tous les degrés de marbre sunt u palez monté,
En une chambre à voute, là ont le roi trouvé;
Tuit .IIII. sunt assis à ses piés, de lor gré.
Il demandent le vin, on lor a aporté;
Quant il orent [béu], Amalgré a parlé.
Che fu le plus traïtre de la crestienté;
Il a droit s'il fu fel, quer il fu fix Hardré,
D'un encrismé felon ont li mont estoré;
L'endemain l'ochist Gui ains qu'il fust avespré.

« SIRE, dist Amalgré, vechi nostre parent,
« Hervieu, le fix Macaire, qui grant honnor apent,
« Et de Dieu et de vous tient il son chasement;
« Il vous donra .M. mars, et ma dame en ait .C.,
« Si li donnez moillier qui soit à son talent. »
Et dist li empererez : « Chi a riche present.
« Or la quiere et demant desic'à Bonivent;

« Se ele n'a mari, je feroi son talent.
— Donnez moi Ayglentine à qui Gascoigne apent;
« Ersoir se heberga en cel bourc chiés Florent. »
Et respont l'emperere : « Vous l'arez voirement. »
Quant ce entent Hervieu, moult grant mercis l'en rent,
De l'avoir donne pleiges, et le roy les en prent.
Puis a fet aporter la chasse saint Vinchent;
Là lor jura le roi qu'il lor tendra couvent.
Se Damedieu n'en pense, chi a fol serement:
Puis en fu toute France en duel et en torment,
La terre confondue et li vassax dolent.
« Sire, dist Amalgré, entendés mon semblant :
« Nous sommez d'un lignage et merveilleus et grant,
« Bien vous poon servir dès or mez en avant.
« Se Guenelon fu fel, de chen sommes dolent;
« Or nous metez en lieu Olivier et Rollant.
« Hervieu a pris bataille contre Gui en present;
« Metez la en respit desi au couvenant
« Qu'il prendra la pucele que li avés couvent.
« Ensemble o les mil mars dont fist vostre couvent
« Vous donra il .c. mars de fin arrabiant.
— Volentiers, che dist Kalles qui le poil ot ferrant.»
Déablez est avoirs, à maufé le commant;
Quer tant fort le couvoitent li petit et li grant
Encore en traïra le pere son enfant.

AYGLENTINE la gente fu forment en effrois;
Tout a mis son courage en Guion le courtois.
Ayglentine se lieve, plus fu blanche que nois;
En son dos ot vestu .I. bliaut à orfrois,
Ses crins ot achesmés belement, à secrois.
Hernaut l'en apela qui fu quens d'Agenois :
« Dame, quer vous levés, ja est levez li rois,
« U palez en i a plus de .L. et trois.

« L'es ples ont commenchiez et Flamens et Englois,
« Iluec tence Riouls, le quens de Vermandois;
« Coups i éust donnés ne fust Hue d'Artois.»

AYGLENTINE la gente est seur .I. mul montée;
.IIII. contes l'endestrent qui sunt de sa contrée,
O li .C. chevaliers de mesnie privée.
Entresic'au perron ne s'est mie arrestée.
La pucele descent de la mule afeutrée,
Et si homme l'ont prise et u palès menée.
Plus de .M. chevaliers l'ont le jour esgardée;
Ele est assés plus blanche que seraine ne fée.
Par devant les barons s'en est outre passée,
Et est venue au roi, ne fu pas effréé[e];
Gentement le salue, au pié li est alée.
Et le roi li respont : « De Dieu soiés sauvée!
« Par son plesir vous meite en bonne destinée,
« Quer assez estez bele et de corps bien moullée. »
Jouste li l'a assize, si l'a aresonnée,
Puis li a demandé : « Bele, d'ont estes née ?

« BELE, d'ont estez vous? dit Kalles au vis fier.
— Biau sire, de Gascoigne, si sui nieche Gaifier
« Et fille au roi Yon qui moult vous avoit chier,
« Et si sui suer Hernaut, .I. vostre chevalier;
« E[n] Rainchevax fu mort, j'e[n] ai grant encombrier,
« Avec les .XII. pers, Roullant et Olivier
« Que Guenelon traï, le cuvert pautonnier.
« Chertez, il fist que fel, che ne puet nus noier.
« A moi remest la terre, n'i a autre heritier;
« Sarrazin me font guerre, moult la m'arstrent l'autrier,
« N'i lessierent à prendre vaillissant .I. denier.
« Je sui une pucele, ne soi pas guerroier;
« Tel mari me donnez qui sache du mestier. »

— Volentiers, dist le roy, lessiez m'ent conseillier.»
Le roy tiut une verge florie d'olivier,
Et a dit à Hervieu : « Tenez cheste moillier,
« Et l'onneur de la terre et la dame à baillier. »
Hervieu en prist à rire vers Naymon de Bavier,
Le don a rechéu que virent .III. millier.
Li dus Hoels de Nantez en a bouté Ogier.
La pucele le voit, le sens cuide cangier,
Garda par la fenestre, s'a véu .I. clochier :
« Sire, par tous lez sains qu'en prie en chu moustier,
« Je nel prendroie mie pour lez membrez trenchier
« Si ait fet la bataille que il arrami ier.

— BELE, che dist le roi, voulez vous refuser
« .I. de mez richez contez que je vous weil donner ?
— Sire, dist la pucele, lessiés m'à vous parler :
« Guenelon fu ses onclez, ne le puet nus cheler,
« De la mort de mon [frere] n'ai je soig d'acorder,
« Ne d'Enguelier mon oncle qui tant fist à loer ;
« En Rainchevax fu mort et tuit li .XII. per.
« Olivier vous toli et Roullant au vis cler,
« Moult grant honte vous fist, se voulez recorder,
« Toute France a honnie, si m'i voulez donner !
« Ne devriez rois estre ne couronne porter
« Quant vous en vostre terre le lessiez arester ;
« Vous le déussiés prendre et au vent encroer. »
Atant es vous Guion, le courtois bachelier ;
.IIII. contez l'endestrent, moult se fist henorer.
Et cil li ont fet joie, si le lessent passer.
Desi à Kallemaine ne se vout arester ;
Oiant tout le barnage, le prist à apeler :
« Sire drois empererez, je me weil presenter
« Vers Hervieu du Lion que je voi là ester ;
« Je en weil mez ostages orendroit aquiter.

— Amis, dist l'emperere, trop vous povez haster;
« Or lessiez la quinzaine et tout le mois passer,
« Qu'à bataille povés toutez fois recouvrer. »
Quant Gui l'a entendu, du sens cuide desver,
Du mautalent qu'il a commencha à enfler,
Et le quens de Chalon commencha à bouter,
Et Tiebaut d'Aspremont et Benart de Moncler.
« Biaus seignors, dist Guion, je n'ai soig de gaber,
« De la mort de mon pere weil la guerre finer:
« Je cuit Hervieu la teste et lez membrez couper »

SANSEZ et Amalgré se sunt d'une part trait,
A Hervieu conseillerent : « Chi a moult vilain plait;
« Or cuide par sa lobe que coardie i ait :
« Alez vous adouber, onques n'i ait el fait.
« Ains qu'aiez vostre lance ne vostre escu bien frait,
« Es vignez et es prés bastiron tel agait
« Guion courrommez sus, cui soit bel ne cui lait. »

HERVIEU a regardé Ayglentine la bele,
Forment s'est esbaudis pour l'amour la pucele.
Je ne m'en merveil pas se le cuer li revele,
Riche sera li fel, s'il puet avoir Bourdele;
Mez ele nel prendroit pour l'onnor de Tudele
A nul jour de sa vie, miex voudroit estre ancele.
Il est venus au roi, gentement l'en apele :
« Sire, je ne leiroie pour Gascoigne la bele
« Que je ne soie armez u destrier de Castele.
« Se Guion puis trouver es archons de la sele,
« .I. tel coup li donroi seur la targe nouvele
« Percheroi lui le pis par desous la mamele
« Et trencheroi le cuer par desous la fourcele,
« Si que mort l'abatroi par deseur la praele. »

QUANT Gui ot la parole de Hervieu du Lyon,
Ne prise sa menache vaillissant .I. bouton;
Tost et isnelement en apela Kallon :
« Sire drois emperere, entendez ma reson,
« Quer nous metez en champ, n'i ait arrestoison;
« Encui verrez vengié Garnier le fix Doon
« Qu'il ochist comme fel en mortel traïson !
— En nom Dieu, emperere, dist le quens de Chalon,
« Avoir en avés pris, si en poise Guion;
« A merveille en parolent Alemant et Gascon. »
Quand Kalles l'entendi, si fronchi le grenon;
Par mautalent en jure le corps saint Syméon
Que la bataille en iert, qui qu'en poist ne qui non.
Amalgré s'en torna entre lui et Sanson,
Avec eus ont mené et Garin et Haston.
A l'ostel sunt venu, moult menachent Guion :
.C. chevaliers armerent coiement, à larron.
Maint duel ont fait en France [li] parent Guenelon.

OR ont li traïtour .C. chevaliers armés,
Mez il n'ont pas lachiez les bons elmez gemés.
Les espéez ont chaintez as senestrez costés,
Et montent es chevax courans et abrievés;
De la vile s'en issent les esperons fremés.
Puis lor ont après eus lez bons escus portez.
El vergié lez embuschent sous Saint Germain es prés;
Il fu et grans et largez et foillus et ramez.
A Garin et Haston les ont tous quemandés.
« Seignors, dist Amalgré, à moi en entendez :
« Es prez iert la bataille si qu'as iex la verrés,
« Et, se Gui vous eschape que vous ne l'ochiés,
« Mal nous arez baillis et tous deserités.
« Puis qu'il ara la teste et les membres coupés
« Vous serez assez tost à Kallon acordés,

« Ta[nt] avon fet vers lui moult est nostre privés. »
Et chil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
Damedieu les confunde qui en crois fu penés !
Par eus fu puis li regnes essilliés et gastez,
La terre confondue et arsez les chités.

La court fu moult pleniere endroit prime sonnant;
De moult lointaignes terres i furent li auquant.
Le roy fist aporter la casse saint Vinchent;
U faudestuel la meitent seur .I. paile aufriquant.
Lez reliques flamboient de l'or et de l'argent;
Quant Hervieu les esgarde, si s'en va esmaiant.
Pour amour Ayglentine au gent corps avenant
Fu auques esbaudis, si parla en oiant
Et a dit à Guion : « Vassal, venez avant,
« Jurez vo serement, ne m'alez delaiant. »
Quant Gui l'a entendu, si parla en oiant.
« Or entendez, fet il, franc chevalier vaillant :
« Vous avez bien véu que donné ai mon gant
« Pour Garnier de Nantueil le hardi combatant;
« Hervieu fu à l'ochirre, jel sai à escient,
« Com fel en traïson, Dex en trai à garant.
« Hui chest jour le rendroi vaincu et recréant,
« Se justise ne faut, ains le soleil couchant.
« Par les saintez paroles qui sunt chi en present,
« N'i ai de mot menti, par le mien ensient. »
Il baisa les reliques, si offri .I. besant.

Dist Hervieu du Lyon : « Sirez rois, or jurrai;
« Feitez lessier la noise, oiez que je dirai.
« Par chez saintez reliques ne par saint Nicolai,
« Gui a du tout menti, ains Garnier ne touchai,
« Ne ne fis traïson, ne ne la pourcachai;
« Par chez saintez reliques, onques ne l'adesai.

« Se Dex garist mez armez et mon bon cheval bai,
« Ou mort ou recréant encui le vous rendrai. »
— Amis, dist l'emperere, et je l'esgarderai,
« Si arés Ayglentine que donnée vous ai. »
La pucele s'en rist, qui le cuer avoit gai,
Et dist entre ses dens : « Par Dieu ! ja ne l'arai. »
Le jours fu biaus et clers si comme u mois de mai.
Hervieu dist à sez hommez : « Or tost, si m'armerai. »

MOULT par fu grant la noise et le bruit de la gent.
Le vallet de Nantueil descent u pavement
Et monta u cheval tost et isnelement;
Devant l'ostel Hungier en la sale descent.
Entour lui sunt venu plus de mil et de .C.,
Et s'i ot .IIII. contez qui furent si parent.
Atant es Ayglentine, la pucele au corps gent;
Son bras li mist au col, si li dist gentement :
« Nobile chevalier, ne t'esmaier noient,
« Je t'abandon ma terre, mon or et mon argent,
« De .C. de mez barons vous fes hui .I. present;
« Tuit torneront à vous se je ai mon talent. »
Dist li quens de Chaalon : « Sire, merciés l'ent. »
Quant l'entent li vallés, par amours s'en estent,
Il demande ses armez tost et isnelement :
« Amie, grans mercis de Dieu je vous en rent. »

GUI demande ses armez, on li va aporter.
L'ostez fist à la terre .I. vert tapis geter,
Unez cauchez li lachent, bien font au bacheler.
.I. hauberc jaserant li ont fet apporter ;
Il fu et grant et large, en France n'ot son per,
Quarriaus ne arme nule ne le pourroit fausser.
La ventaille li lache Amauri qui fu ber.
Ayglentine la bele le servi à l'armer ;

Cele li chainst l'espée qui moult fist à loer :
Che fu une dez .III. que Galan fist seur mer.
Puis li lachent .I. hiaume dont li cheiclez luist cler;
A boutons jaserans li ont fet bien fermer.
Puis li firent Veiron en la plache amener
Que [Ganor] li donna quant le fist adouber.
Il fu isnel de courre et legier pour ambler;
U roialme de France n'ot meillor pour jouster.
Une moult riche sele li font u dos poser,
De frein et de loreins le font bien achesmer;
Quant fu appareilliez, n'i ot que du monter.

QUANT Gui fu adoubé, si monta es archons.
Il broche le destrier dez trenchans esperons;
Plus de .XIIII. piés li est sailli Veirons.
La pucele l'esgarde: moult fu gresles et lons,
Moult li sist bien l'espée dont à or fu li pons.
Ele en a apelé .IIII. de ses barons
Du miex de sa contrée, mès je n'en sai lez nons :
« Feitez moi tost armer .C. de vos compengnons
« Et vestir les haubers desous lez auquetons
« Et monter es chevax auferrans et gascons.
« A merveillez redout les traïtrez felons:
« Maint duel ont fet en France et maintez traïsons.
— Sire, che dist Hungier, che me semble raison,
« Comment que li plet aut, soit chi nostre mesons;
« En Paris n'a si fort ne desi à Soissons:
« Qui chi nous assaudra, très bien nous deffendrons. »

CHEN que Gui commanda ont fet si chevalier;
.VII^{x}. en ot armez en la meson Hungier.
Ne leur ont pas lachié les vers elmes d'achier:
Moult redoutent Kallon le nobile guerrier.
Chascun, chainte l'espée, est monté u destrier,

Aussi issirent hors com pour esbanoier.
Ayglentine la bele ne se vout atargier,
Isnelement monta seur .I. palefroi chier;
O lui sunt si baron qui moult font à prisier.
La bele prie Dieu qui tout a à baillier
Qu'il garisse Guion de mort et d'encombrier,
Et Hervieu du Lion doinst si mal encombrier
Que il ja à nul jour ne se puist mès aidier.
Gui s'en ist tout le pas sor Veiron le legier.
.III. contez u marchis furent si escuier
Qui son espié li porte[nt] et l'escu à ormier;
Que des uns que des autrez furent bien .III. millier.
Chà dehors s'aresterent desous .I. olivier,
Puis ont fet à la terre .I. vert tapi geter;
Là s'assist li vallez pour son corps aeisier.
D'ambez pars li font joie, nel lessent refroidier.
Hervieu se fet armer et bien appareillier;
Il a moult grant fianche en Hanston et Ogier
Et en .C. traïtours qu'il ot fet embuschier.

HERVIEU fu adoubé de moult riche maniere :
.I. hauberc li vestirent dont la maile fu chiere;
.I. espée li chainstrent tapins de Roche Agiere,
Ele fu Vivien, si l'ot merveillez chiere;
Une nuit saint Jehan li embla .I. lechierre.
Puis li lachent .I. hiaume où il ot mainte pierre;
Une escarbougle ardant avoit enmi la chiere,
Il n'avoit nul meillor jusqu'en Ynde la chiere.
Baiart li amenerent, onques n'i ot croupiere;
Il ot sele d'yvoire à merveillez legiere.
Hervieu i est monté, prist soi à l'estriviere.

HERVIEU si est monté en l'auferrant quernu.
Amalgré li aporte son bon espié moulu,

Et Tiebaut d'Orion li bailla son escu;
O .IIII. milliers d'ommes sunt de Paris issu.
Hervieu est tout parjurez, mal conseil a éu,
Jamez ne le verra s'ara le chief perdu.
Gui monta sur Veiron quant Hervieu a véu,
Et l'espié et l'escu li baillierent si dru.
Sous Saint Germain es prés es vous le roy venu,
Et tout l'autre barnage et Malin le chanu.
Le roy tint .I. baston lié à or batu;
Il a fet grant parc fere, maint coup y ot feru.

OR sunt li dui baron sous Paris en la prée;
Chascun à son pooir a bien la teste armée,
Li uns fu loins de l'autre près d'une arbalestée.
Il brochent les destriers tout une randonnée;
A l'abessier des lanchez durement lor agrée.
Chascun feri le sien seur la targe roée,
N'i a chil n'ait la soe sous la bougle froée;
Ne li cuirs ne li fers n'i puet avoir durée.
Leur lanchez pechoierent, la plus forte est quassée,
Les esclicez en volent une grant bastonnée;
Vous oïssiés l'effrois de demie louée.
Le vallet de Nantueil mist la main à l'espée,
Et Hervieu trait la soe, du fuerre l'a getée;
Or la fera chascun son compengnun privée.

MOULT fu grant li estour entre les .II. vassaus.
Le vallet de Nantueil fu preudons et loiaus,
Hervieu est tout parjures, bien l'en doit venir maus.
Grans coups se vont donner es escus naturax,
Ne lez pevent garir ne hiaume ne chevax;
Lez escus escartelent, li or et li esmaus
Ne puet iluec durer, la bataille iert mortax;
A Hervieu du Lion est rumpus li poitraus.

Sansez et Amalgré furent o les roiaus;
L'avoir qu'il ont donné sera enqui bien saus.

MOULT fu grant li estour enmi la praerie.
Le vallet de Nantueil tint l'espée fourbie;
Pour l'amour de son pere fera une envaïe:
Va requerre Hervieu par grant chevalerie,
Amont desor son hiaume dont li or reflambie,
Qu'il li trenche le las rés à rés de l'oïe
Que tout en a le corps et la teste estordie.
Il fust sempre chaüs quant li vallet s'escrie :
« Hervieu, vous avez tort quant rouvastez m'amie,
« Ayglentine la bele, dont j'ai la druerie;
« A moillier la prendrai, mez vous ne l'arez mie.
« Chiere la comperrez ains l'ore de complie. »

HERVIEU ot la [parole], moult ot le cuer dolent;
Pour l'amour Ayglentine au gent cors avenant,
Va requerre Guion à l'espée trenchant
Amont desor son elme, qui est à or luisant,
Que lez flours et lez pierrez contreval li espant.
Se le branc ne tornast .I. petit en pendant,
Feru l'éust en char, par le mien ensient.
Il en pesa Guion, bien en a fet semblant,
A Hervieu est torné, .I. coup li donne grant.
L'espée repeira contreval en glachant
Qu'il li trenche l'escu et l'auberc jaserant.
Hervieu chaï à terre, à duel et à torment,
Si que bien l'ont véu li petit et li grant.
S'ensemble demorassent jusqu'à none sonnant,
Gui li trenchast la teste, par le mien ensient.

MOULT fu Hervieu dolent quant sa targe a perdue;
Va requerre Guion et tint l'espée nue,

Nel puet touchier en char, la targe a conséue,
Deriere ens u chantel l'a quassée et fendue.
A l'estordre qu'il fist est l'espée rumpue,
Entre pont et le heut en .II. moitiez croissue;
Tel paour ot le fel ains ne dist Dex aiue!
« Chertez, dist li vallez, paour avez éue. »
Il broche le cheval, dez esperons l'argüe,
Au bon cheval Baiart à la teste tolue;
Hervieu caï à terre, s'a la coulor perdue.
« Par foi, ce dist Guion, paine vous est créue. »

HERVIEU gist à la terre, ne s'ose redrechier.
Gui de Nantueil le haste à l'espée d'achier;
Entour lui en fremissent plus de .XXX. millier.
Ayglentine l'esgarde, qui moult le par ot chier;
Ne fust mie si lie pour tous lez biens Gaifier.
Es parens Guenelon nen ot que courouchier.
Atant es Amalgré et Haston et Ogier,
Et les .C. traïtours qu'il ot fet embuschier.
Et Gui broche Veiron des esperons d'ormier,
Par devant tous les autrez va ferir le premier.
L'escu li a fet fendre et l'auberc desmaillier,
Parmi outre le corps li fet lanche baignier,
Mort l'abat à la terre, prist soi à courouchier.
Atant es lez .VII^x^. et son oste Hungier;
Grant noise i ont feite as vers elmez d'acier;
L[es] escus et lez lancez rendent li escuier.
Nostre canchon commenche huimez à enforcier;
Ne fu tele chantée puis le temps Olivier.

MOULT avint bien Guion à ceste commenchaille;
Il éust mort Hervieu, corps à corps en bataille,
Se ne fussent li .C. de malveise frapaille.
Gui sist seur .I. cheval n'en soi nul qui le vaille,

Il fiert .I. traïtour ne quit mie qu'il faille ;
Ne escu ne hauberc ne li vaut une paille.
Il li trenche le pis, le cuer et la coraille;
Son espié i lessa dont guerez ne li caille,
Puis a traite l'espée qui cler luist et bien taille.
Atant es apoignant .I. duc de Cornoaille;
Venus est à Hervieu, .I. bon cheval li baille,
Et Hervieu est monté, ja i ferra sans faille.

HERVIEU est remontez tost et isnelement,
Vint à .I. traïtour et son bon espié prent,
Et l'escu et la lance et l'espée ensement.
Estez vous la bataille de .VII^x. et [de .C.]
La mesnie Guion s'en alast belement,
Lez traïtors éussent tous mors et mis au vent,
Se ne fust le lignage que Damedieu gravent,
Sansez et Amalgré et trestoute lor gent.
Bien sunt .M. chevaliers qui tuit ierent parent,
S'ont mandéez lor armez tost et isnelement.
Damedieu lez confonde par son quemandement!
Guion cuident ocirre sans nul demorement.
Tant ont donné au roi et or fin et argent
Que il n'en set que fere, mez dolent le consent.

MOULT fu grant li estour, et Gui sist sor Veiron;
En sa main tint l'espée, bien resemble baron.
Qui il consieut à coup n'a de mort garison;
Aussi com li oisiaux va devant le faucon,
Guenchissent entour lui li encrismé felon.
Amont dessus son elme ala ferir Haston,
(C'est .I. dez traïtors, parent fu Guenelon),
Que tout l'a pourfendu desiques u menton;
Mort l'abat du cheval, qui qu'en poist ne qui non.
Atant es vous Hervieu brochant à esperon;

Amont dessus son elme ala ferir Guion
Que lez flors et lez pierrez fet voler u sablon.
Bien se tint le vallet, ne se mut de l'archon;
A force s'en passe outre, si a brochié Veiron.
Atant es vous Tiebaut, le seignor d'Orion,
D'un chastel orgueilleus sor l'eve d'Aubenchon;
.C. chevaliers avoit, moult par fu richez hom.
Gui le fiert de l'espée, mort l'abat de l'archon.
Ce fu .I. chevalier dont moult pesa Kallon.
Or s'ajoustent ensemble li .III^{c}. compengnon
Que Gui ot amené de Nantueil sa meson.
Ayglentine la bele à la clere fachon
Refet lez siens armer coiement, à larron.
Ele a prise une hanste, si ferme .I. gonfanon
De moult riche chendal où ot paint .I. lion;
A Guion l'envo'a par le conte Foucon:
« Portez li par amors, ditez bien la reson:
« Cel lion doinst à boire, il ne boit se sanc non. »
Et cil a respondu: « A Dieu benéichon. »
Venus est à Guion, si l'en a fet le don.
Et Gui le desploia, sel monstra Salemon,
.I. courtois chevalier, nés fu de Besenchon.

DOLENT fu l'emperere de l'estour que il voit;
Ogier [l']en apela, cil qui fu fix Gaufroit:
« A la moie foi, sire, je voi moult grant desroit;
« Sous ciel n'a si sage home, puis qu'est viex, ne foloit:
« Gui iert venus à court pour desraisnier son droit
« Vers Hervieu du Lion, si l'éust mort tout froit,
« Se ne fussent li .C. que Dex grant honte envoit!
« Li parent Guenelon ja nus n'en ara droit;
« Qui lez pendroit as fourques grant osmosne feroit. »
Et respont l'emperere: « Comme estre puet, si soit!
« J'en vendroi bien à chief se l'estour remanoit. »

Atant es vous lez .C. chevauchant à estroit,
Sansez et Amalgré, cui Dex grant honte envoit!
Or est Gui malbaillis se li lions ne boit
En sanc de chevalier, que il muert tout de soit.
Il le prist par amours si en bevra, che croit.

MOULT fu grand li meschiez desor Paris es prés,
Là où li .IIII^{C}. joustent as mil armés;
Moult i out grant damage, ja greignor ne verrés,
Et d'une part et d'autre i ot moult de navrés,
Et de lancez froissiez et des escuz froés.
Amalgré ot .I. fix qui ot à nom Hardrez;
Il jousta à Guion, de male eure fu nés,
Par arme qu'il éust ne pot estre tensés.
Son espié li envoie trez parmi les costés,
Gui ne l'espargna mie, ja mar en douterez:
Le cuer qu'il ot u ventre li est par mi crevés.
Or puet le lion boire qui li fu presentés
Du sanc au damoisel qui en est mort getez.
Il chaï dez archons et li cris est levés.
Là viennent et assemblent li richez parentés,
Et crient et font duel, es lez desconfortez.
Il entendent au cri, et Gui s'en est tournés,
Sez hommez emmena et rengiez et serrés.
En la meson Hungier est li vallet entrez;
Ele fu assez fort de mur et de fossés.

HUNGIER de la Sauvine ama forment Guion
Pour l'amour de son pere, Garnier le fix Doon,
Et aussi de sa mere, dame Aye d'Avignon.
Une tour ot moult fort u chief de sa meson;
Toutez ses forterescez li a mis à bandon,
Et le pain et le vin et l'autre garnison.
Merveilleus duel demainent li parent Guenelon;
Là véissiez pasmer Amalgré et Sanson

Et Garin et Fourré et son neveu Haston.
Atant es vous le roi et Ogier et Naymon;
L'enfant trouverent mort, u corps a le tronchon:
L'ame s'en est alée, ains n'ot confession.
« Biau fix, dist Amalgré, com male norrichon!
« Que diroi vostre mere à la clere fachon,
« Fille Milon d'Aiglent, de la seror Kallon? »
Le roi fu moult dolent, prist soi à son archon;
Ja dut estre chaüs ne fussent si archon.

KALLES voit l'enfant mort, moult en a le cuer noir;
Il a dit à sez homes: « Moult grant duel puis avoir,
« Hé! las, chetif, dolent, tant je mar vi l'avoir
« Que Hervieu me donna et pramist l'autre soir!
« Or en verroi ma terre essillier et ardoir
« S'aler en les Guion à Nantueil son manoir. »
Dist li dus Amalgré: « Sire, vous ditez voir;
« Perdu i ai mon fix, m'onnour déust avoir. »

HERVIEU a apelé Kallemaine au vis fier:
« En nom Dieu, emperere, bien me devés aidier.
« Moult fu grant li avoir que vous donnai l'autrier;
« Mez couvent vous demant, si prendroi ma moillier.
« Se je vif longuement, el le comperra chier
« Ses hommez que tramist en la meson Hungier;
« Bien en a .IIII^{x}. avec le fix Garnier,
« Qui tuit li aideront se il en a mestier. »
Quant l'entent la pucele, prist soi à courouchier:
« Par Dieu, sire Hervieu, pensez de menachier!
« Bon compengnon éustes hui main au commenchier.
« Certez, ne vous prendroie pour Dieu à renoier. »
Quant l'entent l'emperere, le sens cuide cangier;
Par la main l'a saisie, si la livre Gautier:
« Tenez ceste pucele, menez la au moustier. »

QUANT or voit Ayglentine que le roi l'a saisie
Et livrée à Gautier qui o moustier la guie,
Ne se puet plus tenir, à haute vois s'escrie :
« Ahy! Gui de Nantueil, ja sui je vostre amie,
« Ja Damedieu ne place, le fix sainte Marie,
« Que Hervieu du Lion m'ait ja en sa baillie! »

LI frans quens de Chalon et Bernart de Moncler
Commencierent le roi durement à blasmer :
« En nom Dieu, emperere, nel déussiez penser,
« Qui voulez lez pucelez seur lor grés marier.
— Seignors, ce dist Hervieu, n'en avez à parler;
« Le roi la m'a donnée, si s'en veut aquiter :
« Ja ne leiroi pour vous ne la voise espouser. »
Quant l'entent la pucele, le sens cuide desver,
Saint Sauvéor jura, que l'en doit aorer,
Ains se leiroit la teste et lez membrez couper.
A Guion le nuncha Hue de Saint Osmer
Que li rois en feisoit Ayglentine mener,
A Hervieu la fera orendroit espouser.
Dist Hernaut d'Agenois : « Barons, or du monter!
« Nous devon fere feste à no dame espouser;
« Je ferai ja l'offrande à mon branc d'acier cler. »

QUANT Gui ot la nouvele, s'a la colour muée;
Moult doute d'Ayglentine qu'el ne soit mariée.
Il monta seur Veiron en la sele dorée;
De ce li vint il bien, sa gent fu toute armée.
Gautier a Ayglentine en la place amenée,
Et le roi l'a seisie et par le poing combrée.
Hervieu mande .I. evesque, s'a la teste afublée,
Et fu tout revestus, s'ot la messe chantée.
Atant es vous Guion et sa gent ordenée,
Et li quens de Chalon, sa mesnie privée,

Et Tiebaut d'Aspremont ra la soe mandée.
Onques n'ot court en France n'à Paris assemblée
Qui si fust departie n'à tel duel dessevrée.
La guerre est commenchie et moult bien avivée.

Li rois tint Ayglentine belement par le doit;
En l'oreille li dist et conseille à estroit :
« Bele, prenez Hervieu, moult est de fort endroit.
— Sire, dist la pucele, non feroi par ma foit.
« Il ne m'ameroit guerez qui ce me loeroit;
« Et il feroit que fol s'à force me prenoit;
« Tost en perdroit la teste, s'en mon païs venoit.
« Mez Guion me donnés, cel chevalier adroit;
« Par devers Ostesvax grant mestier vous aroit.
« Jamez nus os d'Espengne as pors ne passeroit;
« Il est hardi et preus, bien les desconfiroit.
« Bien a hui abatu de Hervieu le boufoit;
« Entresiques es dens éust mis l'achier froit,
« Se ne fussent li .C. qui Dex grant honte otroit.
« Qui lez pendroit as fourques grant osmosne feroit.»
De ce se rist dus Naymes et Ogier le Danois.
Dist Hervieu du Lion : « Trop estez mus et coi
« Qui pour une pucele estez en tel effroi. »

Le roy tint Ayglentine par la blanche main nue;
Son serement aquite, à Hervieu l'a rendue.
La pucele s'escrie : « Sainte Marie, aiue!
« Ahy! Gui de Nantueil, ja sui je vostre drue,
« Ja Damedieu ne place qu'ainsi m'aiez perdue.
« Grant damage i arez s'ainsi vous sui tolue! »
Atant es vous Guion poingnant toute une rue,
Et sa mesnie toute est après lui venue;
A lor espiez trenchans ont la presse rumpue.
Gui fiert .I. chevalier qui avoit à nom Hue,

Trez devant Ayglentine à ses piez mort le rue.
Hervieu monte ou cheval, de mautalent tressue,
Et guerpist la pucele, moult petit l'a éue;
Et Guion la seisist, à sa gent l'a rendue.

HERVIEU monte u cheval, trop se dut atargier.
Atant es vous Tiebaut armé seur .I. destrier,
Et le quens de Chalon qui moult fist à proisier.
Il n'ont pas oublié lez hiaumez à lacier;
Bien sunt en lor compengne .IIII^c. chevalier,
Et Gui en ot .III^c. à l'estour commenchier.
Bien se durent combatre li .VII^c. au millier;
Il ont auques de droit, ce lor peut bien aidier.
La péussiez véir .I. estour commenchier,
Tant escu estroer et tant elme brisier,
Et l'un mort desor l'autre verser et trebuchier.
Kalles en apela et Naymon et Ogier
Et tous sez autrez homes : « Alez vous haubergier.
« Par tous lez sains qu'en prie laiens en chu moustier,
« Se je puis as mains prendre Guion le fix Garnier,
« U parfont de ma chartre le feroi trebuchier. »
Il passent outre Saine pour lor armez baillier;
En la sale Constans, lez la meson Hungier,
Là s'arme l'emperere outre le pont premier.
Les nouvelez en sorent li Tyhois escuier,
A lor ostex s'en vont et trosser et carchier.
Dex garisse Guion de mort et d'encombrier!
Ayglentine la gente n'i voudra pas lessier,
Bien ara oiselé s'il s'en puet reperier.

LI vallet de Nantueil fu moult joiant et liés
Pour Tiebaut d'Aspremont dont il cuide estre aidiés.
Il lor coururent sus, lez escus embrachiez;
Moult i ot dez Hervieu et mors et mehaigniés,

Et de testez coupéez et de membrez trenchiez.
Tout par desor Grant Pont lez ont tous embuschiez;
Certez, lez gens i batent, moult lez ont angoissiés.
Che fu grant aventure que le pont n'est bruisiés.
Ains que tuit fussent outre en i ot .c. noiés.
Et li rois fu armez et bien appareilliez;
Quant le pont treuve fret, à poi n'est esragiés;
Anchiez sonnerent vesprez que il fust rafeitiés.
Gui vint à la pucele armé, tout eslessiez.
Ayglentine s'escrie : « Amis, quer me baisiés;
« Vous m'avez bien rescousse, Dex en soit graciez! »
Si fist il tout armez. Hé Dex! quel amistiez!
« Damoisele montez, que plus n'i atargiés,
« Nous istron de la court sans grez et sans congiez.

— En nom Dieu, sire Gui, dist li quens de Chalon,
« A merveillez redout l'emperéor Kallon :
« Moult se fie orendroit es parens Guenelon.
« Onc Garnier vostre pere ne firent se mal non;
« U servise le roi fu mort en traïson.
« Il repasseront l'eve li encrismé felon;
« Alés à vos castiax, Valence et Avignon. »
— Biau sire, ce dist Gui, à Dieu benéichon. »
Ayglentine est montée u palefroi gascon,
Jehenneite et Martine adestrent dui garçon.
Il issent de Paris à coite d'esperon,
Tout le chemin d'Estampez chevauchent à bandon.
Gui fist l'arrie[re] garde, il et si compengnon;
Descendi de Ferrant, si monta sor Veiron.
Il fu moult traveillié, si en pesa Guion.

Le vallet de Nantueil est de Paris issus
Et Tiebaut d'Aspremont, ses amis et ses drus.
Lés à lés chevauchierent, lez blans haubers vestus;

Après eus font porter et lancez et escus.
L'emperere de France fu forment irascus
Quant le pont trouva fret, où ot moult de chaūs;
Tost et isnelement est à l'eve venus,
Il l'a feite tenter, si s'est u gué ferus.
A force l'emporte outre le bon cheval quernus.
Plus de .M. l'en esgardent as vers elmez agus,
Après lui s'arouterent, et Naymez li chanus.
Dex garisse Guion et la soe vertus!
Il sera encauchié et de moult près siéus.

OR est le roi de France outre Saine passés,
Et Naymez li chanus et dez autrez assés.
Dex garisse Guion, qui en crois fu penés!
Assez i a de ceus dont ja n' iert adesés.
Sansez et Amalgré et li grant parentés,
Ichil li courront sus s'il puest estre trouvez.
Et Tiebaut d'Aspremont s'est arrier regardez,
Encontre le soleil vit lez hiaumez gemés;
Il a dit à Guion : « De l'esploitier pensés,
« Que le roi nous encauche courant tout abrievés;
« Devisez vos bataillez et si lez ordenés :
« Ou tous mors ou tous pris, que ja el ne ferés.
— Biau sire, ce dist Gui, si com vous quemandés. »

LA mesnie Guion ne fu mie esgarée,
Et Tiebaut d'Aspremont a bien sa teste armée,
Et li quens de Chalon sa bataille ordenée :
N'i a cil des .VII^c^. n'ait sa lance levée.
Gui vint à la pucele, si l'a reconfortée :
« Ma chiere damoisele, ne soiez esgarée;
« Se porter vous en puis desic' en ma contrée,
« U chastel de Nantueil serez lor espousée. »
Cele l'en mercia cui la reson agrée.

La mesnie le roi s'est trop abandonnée,
Il sunt trop tost venu toute une randonnée;
N'i a si bon cheval n'ait la croupe escumée.
Gui monta sor Veiron en la sele dorée,
Il a pris .I. espié et sa targe listée.
Par le mien ensient, ja i ara mellée.

LA terre fu moult lée et le païs egaus;
N'i ot point de boscage, ne mont n'i ot ne vaus.
Lez escus avant mis estez vous les roiaus;
Il sunt trop tost venus, bien pert à lor chevaus.
Hervieu vint as premiers, bien fu armé tous baus;
Il escria Gui, mez .I. petit fu iraus :
« Chà me leirez m'amie, ne l'enmerrez, vassax,
« Demain ferai .I. mes o treschez et o baus.
« Kalles vous het forment, si vous en vendra maus :
« Se as mains vous puet prendre, foi que doi saint Mar-
« Se tout en devoit fondre Vermendois et Henaus, [tiax,
« Si diroit pour vous prestre lez messez mortuaus. »
Et dist Gui de Nantueil : « Tout ce tieng je à faus;
« Je sui mieudre de vous et assez plus loiaus. »

QUANT li quens de Chalon a véu le chembel,
Et Hervieu du Lyon qui fu niés Pinabel,
Bien povez dire et croirre ne li fu mie bel;
La lance porte droite et l'escu en chantel,
Lez esperons à or a fet sentir Morel.
Ensemble o lui chevauchent tex .III^{c}. damoisel
N'i a cil ne soit sire d'onneur ou de chastel.
Chascun à son poveir a brochié le poutrel,
As roiaus vont jouster le pendant d'un vauchel;
Il les troevent atains, venu sunt trop isnel.
Ne lez pot garir hiaume ne escu ne clavel;
Plus de .XXX. en ont mors au passer d'un vauchel.

Li estour fu moult fort et la bataille dure.
Les roiaus ont trouvé la gent Guion séure;
Plus de .xxx. en ont mors. Hé Dex! quele aventure!
Gui a fet une jouste à Aymon d'Autemure
Que mort l'a abatu lés une tombe oscure.
Ains gens en autre terre ne fu mès si séure.
S[e] Damedieu n'en pense et la soe figure,
Sansez et Amalgré, la pute gent tafure,
Li feront grant damage ains que nuit soit oscure.

Gui de Nantueil s'en va, si enmaine Ayglentine.
Bien les a convoiez Hungier de la Sauvine;
Or soit il bien de voir, ainsi comme il devine,
Que Kalles abatra sa grant sale perrine.
Es vous la gent Hervieu qui après euls chemine.
Tiebaut fist une jouste qui ne fu pas frarine
Au conte de Nevers que du cheval l'acline,
Que jus l'a abatu delez une sapine.
Sansez et Amalgré, la pute gent tapine,
Le fierent en travers, n'i a mestier mecine;
Devers l'iaume le plantent, onques n'i ot racine.
Fauveax va en travers et sa resne traïne;
La mesnie Guion apoint de grant ravine.
Hé Dex! là ot bessie tante lance fresnine!
Ce fet en par amours, tele en est la mecine.

A la jouste Tiebaut rout .I. estour moult grant,
Maint coup feru de lance et d'espée trenchant.
Hungier a regardé en .I. tertre pendant,
Vit l'ensengne Karlon contreval baloiant;
Il a dit à sez homes : « Barons, venés avant,
« Tuit seront desconfit ains le soleil couchant. »
Li traïtour descendent et archier et serjant,
Desi as .III. batailllez lez ont menez ferant.

L'une s'en est guencie, lez .II. s'en vont fuiant,
Tous lez ont remuez; es vous Guion dolent,
Bien ont mort .XXII. dez hommez à l'enfant.
Tiebaut sist seur Fauvel et Hernaut sus Ferrant;
Et Gui sist seur Veiron, hé Dex! il l'ama tant!
Cui il consieut à coup, il n'a de mort garant.
Ogier et li dus Naymez vont le roy delaiant;
De la perte Guion ne sunt pas desirant.
Li roial sunt guenchi, si s'en tornent fuiant,
Et cil furent .IIIᶜ. qui les vont encauchant.
Tous lez ont desconfis à une eve courant;
Il i ont pris .VII. contez qui sunt preus et vaillant.
Le soir fu moult oscur, la nuit va aprochant;
Hervieu a tant perdu ne cuit pas qu'il s'en vant.

DUS Naymez de Baviere et Ogier le Danois
Vont disant à Karlon : « Tort avés, sire rois,
« Tel perte i avez feite que nes arez dez mois,
« Que pris i est Fouchiers, le quens de Vermendois,
« Et Haubers de Nivele, qui preus est et courtois,
« Et Girart de Vienne et Pierrez d'Avinois,
« Li quens Hue de Troiez et Estienne de Blois;
« Bien les ont quemandés à Hue d'Agenois. »
Gui dist à Ayglentine, le preus et le courtois :
« Damoisele, brochiés le palefroi norrois;
« Nous avons pris .VII. contes de la terre as Franchois. »
Ayglentine s'en rist par dessous son orfrois.

LA nuit va aprochant et l'avesprée est bele;
Kalles s'est arrestez enmi une praele.
Atant es vous pongnant Helinant de Tudele,
Et portoit en sa main d'une lance une astele,
Et fu .I. poi navrez par desous la mamele.
Et des mors et dez pris dist au roi la nouvele;

Kalles en a tel duel à poi qu'il ne chancele,
A .II. mains se retint as archons de sa sele.
Dus Naymes de Baviere par contraire l'apele :
« Sire, vesci Hervieu qui vostre gent chadele.
« Vous li avez donné et Gascoigne et Bourdele,
« A moillier veult avoir Ayglentine la bele :
« Chi a mauvesez noechez de si riche puchele.

— NAYMEZ, che dist le roy, je sui forment iriés,
« Et vous feitez trop mal qui me contraliés,
« Quer par vous déusse estre maintenus et aidiés.
— Sire, ce dist Hervieu, à itant le lessiés,
« Mez tornez à Estampez, si vous i hebergiez.
« La vile est toute vostre, Dex en soit graciés!
« [[b]Anuit sojornerez et serez aaisiez];
« Ains que soiez demain ne vestus ne cauchiés,
« Par le mien escient, iert li mez reperiez
« Qui vous sara à dire où Gui s'est hebergiés;
« Puis alez après eus, tous lez desconfirez.
« Miex i weil estre mort que n'en soie vengiez
« Et li prison resqueus qu'il enmaine liés;
« S'il enmaine m'amie, jamais ne serai liés. »

LI ples est ainsi pris comme il fu devisez :
Kalles vint à Estampez, iluec est ostelés.
Tex i a qui moult poise que Gui est eschapés.
Il s'en va à senestre, en Samois est entrés;
Iluec se heberja que moult estoit lassés.
Pour l'amour Ayglentine a esté moult penés.
Et Hernaut d'Agenois ne s'est pas arestés,
Bien garde sez prisons qu'en li ot quemandés;
.IIII^{x}. chevaliers en a o soi menés.
[[b]Venuz est à Moret, si est oltre pasez].
Tant chevaucha Hernaut qu'en .I. bois est entrez;

Isnelement et tost descendi en .I. prés.
Li chevax pessent l'erbe; mez bien est assotés
Li vallet de Nantueil que il s'est ostelés.
Le mesage Hervieu le poursuï assés,
Va à l'ostel descendre quant le vit desarmés;
Quant il donnent avaine si est li glous montés.
Ains qu'il viengne à Estampez iert son cheval lassés:
[bAndeus les esperons li a fait si privés
Toz en aura froissiés les flans et les costés.
Hervieu ot les afaires de cief en cief contez.
Sanson et Amauguin a andeus apelés.

« SEIGNOR, ce dist Hervis, levez de maintenant,
« Faites metre vos seles tost et isnellement;
« Demain, ainz hore none, vos cuit fere un present:
« Je vos rendrai Guion mort ou pris et sanglant.
— Hé! Dex, dist Amauguins, pere, conseilliez m'ent!
« Mon enfant m'a il mort, dont ai le cuer dolent. »
Il escrient lor seles, et li rois les entent;
A son ostel se leve et chauce isnellement.
Atant ez vos Hervieu qui li dist coiement:
« Quant Gui est en Samois, il ne dote noient. »
L'emperere l'entent, au palefroi se prent,
Et issirent d'Estampes maint et comunaument.
Dex garisse Guion par son commandement!
Malement ert bailliés, se li rois le sorprent:
Il n'istra de prison en trestot son vivant.

L'EMPERERE chevauche à la barbe florie;
.Xm. chevaliers a en sa compaignie.
Sanses et Amauguins et Hervis toz les guie.
Un bon cheval donnerent maintenant à l'espie,
Trois lieues chevaucherent à la lune serie;
Ainz qu'il voient la quarte ert bien l'aube esclarcie.

Par devant Monterin en une praerie,
Là s'embuscha li rois, il et sa compaignie.

Li jors s'est esbaudiz, belle est la matinée,
Li solaus est levez qui abat la rosée.
Jehennete et Martine ont lor dame levée,
Come pour chevaucher l'ont moult bien atournée.
Et li quens de Chalon l'a celle nuit gardée
Et Tiebaus d'Aspremont cui il l'a comandée.
La maisnie au vaslet est trop aséurée;
Très devant jor dust estre outre Seine passée,
Or s'en ist de la ville belement arotée.
D'ileuques jusqu'al gué n'a mais qu'une lieuée.
Gui saisist Aiglentine par la rene dorée.
« Belle, dist li vaslés, à bonne eure fus née;
« Se porter vous en puis en la moie contrée,
« Al castel de Nantoil, là serés esposée.
— Sire, dist la pucele, forment sui esgarée,
« Anuit sonjai un sonje dont moult sui esfréée,
« C'uns lions m'en portoit, une beste desvée;
« Vos n'i feriés tant de lance ne d'espée
« Que vos l'empirissiés vaillant une derrée;
« Kalles me deslivra, à la barbe meslée.
« De ce m'ala moult bien, ainc ne fui sa privée:
« Vos me reconquisistes soz Nantoil en la prée;
« A vos me rassemblai tote reconfortée.
« Or vos doint Damediex avoir longue durée! »
Et respont li vaslés: « Ne dotez, belle née;
« El roi del ciel est tot, qui fist herbe et rosée. »
Aiglentine chevauche une mule afeutrée,
De frein et de lorains fu moult bien acesmée.
Et Gui sist sor Vairon qui moult par li agrée;
Il n'a meillor destrier jusqu'en la mer betée.

Li vaslés de Nantoil est issus de Samois;
Tiebaut en apella d'Aspremont, le cortois :
« Que avés fet d'Hernaut, le baron d'Agenois?
— Il garde les prisons, dist Aimes li cortois.
« Bien est de cest païs dans Estienes de Blois ;
« Les chaperons el chief en meneroit toz trois.
« Passez est à Moret, onques n'i ot desfois. »
Et Gui verra tel chose dont il ert moult irois :
En la forest parfonde s'est embuschiés li rois,
Sanses et Amauguins qui sont de putes lois,
Ses gens faites armer d'osbercs sarrazinois.
Li compaignon Guion chevauchent palefrois;
Et dist Gui de Nantoil : « Je redout moult François ;
« Car vestez les aubers par desouz les orfrois,
« Et ceignez vos espées as brans sarrazinois,
« Et montez es chevaus d'Arabe et Espengnois.
« Si arons passé Seine, ne nos sivra li rois. »
Il s'armerent trestuit, si firent que cortois.

Li compaignon Guion ont les osbercs vestuz,
Et ceignent les espées, lacent elmes aguz,
Et sistrent es destriers auferans et crenuz ;
Les lances portent droites, amont les fers aguz.
Hervis sist à cheval, si est sore coruz ;
Sanses et Amauguins i ont moult de lor druz.
Tiebaus fu as premiers, qui n'est mie esperduz;
A l'abaissier des lances les a bien recéuz,
Et lor metent el cors et les fers et les fuz.
Dex garisse Guion et la soe vertuz !
Encui fera tel perte dont il ert irascuz.

Li compaignon Guion qui sont al comencier
Moult l'ont fait richement as lances abaissier.
Là péussiés véoir un estor si plenier,

Tant fort escu troer, tant haubert desmaillier,
Et l'un mort desor l'autre chéoir et trebuchier.
Merveilleuse aventure avint au fil Garnier,
Dex nel vout escremir d'un mortel encombrier:
Il perdi Aiglentine; de duel cuide esragier.
Hervis l'en mene arriere par les renes d'ormier.
Tiebaus sist sor Ferrant, si apele Angelier,
Et Gui sist sor Vairon que ne le volt changier.
Plus furent de .VII^{c}. quant vint au commencier;
Ne féissent tel noise .IIII^{c}. charpentier,
Qui trestuit charpentassent por chastel redrecier,
Com il font des espées sor les heaumes d'acier.

MOULT fu grans li estors et ruiste fu la chace,
Et Gui a recéu moult dolereus damage.
Li vaslés tient l'espée, le fort escu embrace,
Dejouste lui Tiebaus qui n'a soing de menace;
Et li quens de Chalon devant lui fet grant place.
Plus de .C. en ont mors delez une boscage.
De rescorre Aiglentine n'i a mais que il face.

MOULT fu grans li estors desoz Moret es prez.
Gui n'ot mais que .VII^{c}. de chevaliers armez;
De ceus que mors i laisse est li vaslés irez.
Plus de .C. en ont mors, si sont outre passez.
Quant il furent tuit outre, si ont fet que senez:
Le pont ont frait et rout et les planches ostez.
Sanses et Amauguins et li grans parentez
Merveilleus dol demainent quant Gui est eschapez.]
Kalles vint à la rive, iluec s'est arestés;
Gui fu de l'autre part, sor l'arçon acoutez.
Iluec fu la parole et le plet devisés
Dont puis fu mort maint home et senglant et navrés.

KALLES fu seur la rive, apoiez à l'archon,
Et Gui fu d'autre part de la rive, u sablon,
Dolent et courouchié, il et si compengnon,
Pour l'amour d'Ayglentine à la clere fachon
Qui est de l'autre part avec le roi Kallon.
L'emperere de France l'en a mis à reson :
« Vassal, rent moi mez homez que tiens en ta prison,
« Ou, par la foi que doi au corps saint Lazaron,
« Se ne les ai tous quites sans nule raenchon,
« Je te metroi le siege à Nantueil, ta meson,
« Ta terre te metroi en feu et en charbon.
« Encor me membre bien de ton ael Doon;
« Grant damage me fist Girart de Roussillon,
« Assez me guerroia Renaut le fix Aymon,
« Et dus Buef d'Aygremont et Maugis le larron,
« Et je lor en rendi moult mauvez guerredon.
« Tu es de lor lignage, de lor estracion,
« De toi me vengeroi com d'un autre larron. »
De cen orent grant joie li parent Guenelon.

LA riviere fu grant, l'eve parfonde et coie;
Qui Guion voudra prendre, merveille est s'il n'i noie.
Et Gui ot la nouvele qui pas ne li ennoie,
Et parla hautement que la pucele l'oie :
« En non Dieu, emperere, je n'ai homme qui croie
« Que vous devant Nantueil, en l'erbe qui baloie,
« Fachiez tendre vos trez ne fere nule joie,
« Se Hervieu fet ses nochez; que vous en mentiroie ? »
Dist li dus [Amalgré] : « Je m'en abastiroie;
« .I. tornoi i prendroi, se le roy le m'otroie. »
Et dist Gui de Nantueil : « Et je fiancheroie
« Une lieue dechà mil chevaliers aroie
« Armez sor lez destriers; bien soi où jes prendroie. »
Dont parla la pucele qui le glouton fabloie,
Et a dit à Hervieu : « Bailliez chà vostre doie,

« Par foi vous pleviroi, quel fole que je soie,
« A mari vous prendroi, qui qu'en ait duel ne joie. »

EL chastel de Moret fu Gui là outre Saine,
Dolent et courouchié; ne prise une chastaine
Tout quanqu'il a perdu en toute la semaine,
Fors du corps Ayglentine dont est chaüs en paine.
Atant es vous Hervieu, par la resne l'enmaine,
Seur la rive s'areste et huche à haute alaine :
« Vois tu, Gui de Nantueil, com bele chastelaine?
« Ja est ele plus blanche que fée ne seraine.
« A moillier la prendroi en ceste quarantaine,
« Et en aras le duel qu'ot Me[ne]laus d'Elaine
« Que Paris li toli es prés desous Miçaine. »
Cele besse le chief, estrange duel demaine;
L'eve li sourt dez iex comme d'une fontaine.
Jehenne la conforte, sa cousine germaine.

PRISE fu l'aatie, ne doit estre chelée,
Et d'une part et d'autre fu moult bien affiée;
Jusqu'au tornoiement n'iert mès armes portée.
Il ont Guion l'enfant droite trieve donnée.
En .I. batel entra, si ont l'eve passée,
Et li quens de Chalõn à la chiere membrée,
Et Tiebaut d'Aspremont, qui merveillez agrée,
D'autre part du sablon ont la nef arrivée.
Kalles tint Ayglentine par la resne dorée,
L'abbé de Saint Denis l'a li rois commandée;
Sa cousine est germaine, moult est bien assenée.
Il i ot .II. pucelez qui sunt de sa contrée.
Gui fu merveillez biaus : la teste ot toute armée,
Les iex ot vers u chief, la fache colorée.
La pucele l'esgarde, merveillez li agrée,
Et dist entre sez dens parole remembrée.
« Hé Dex! dist la pucele, de male eure fu née

« Quant je de tel baron ne puis estre espousée ! »

PRISE fu l'aatine et li tornoiemens.
Gui revint à sa nef, tuit .III. entrerent ens;
Pour amour Ayglentine fu iriez et dolens.
Dist li quens de Chalon : « De duel fere est noiens;
« Bien la gardera l'abbez, que pres est sez parens.
« Or i povez trameitre mesagers et serjans
« Qui vous aporteront gonfanons et presens,
« Quant ele iert par dehors et il iert par dedens. »
D'autre part arriverent, moult i ot de sanglens.
Il se sont desarmé, encontre vont lor gens.

LI compengnon Guion ont lor corps desarmez;
Ne tenez à merveille s'il i out des navrés.
Il chevauchent ensemble, li jours est trespassez,
Et trouverent Hernaut descendu en .I. prés;
Bien garde lez prisons qu'en li ot commandés.
Il vit lez chevaliers venir tous aroutez,
Seur .I. destrier monta, si est encontre alés.
Il a dit à Guion : « Biau sire, d'ont venés ?
« Estez vous combatus, gardez ne me chelés ?
— Oïl, ce a dit Gui, onques nel demandez:
« Perdue ai vostre dame, tout sui desbaretés ! »
Quant l'entendi Hernaut, à terre chiet pasmés,
Et quant il se redreice, forment s'est dementés,
Chetif s'est il clamé, dolent, maléurés.
Si autre compengnon firent grant duel assés,
Qu'il avoit de Gascoigne avec li amenés.
Et Gui lez apela, ses a reconfortés :
« Biaus seignors, ce dist Gui, à moi en entendez :
« .I. tournoi avon pris qui bien est affiés;
« A feste saint Jehan tuit vous en aprestés.

« BIAUS seignors, ce dist Gui, cest grant duel quar [lessiés ;

« .I. tornoi avon pris qui bien est affiés :
« A feste saint Jehan tuit vous appareilliés.
« Se Kalles puet tant fere que soie assegiés,
« Hervieu fera sez nochez es prés et es vergiés.
« Tant i ara barons, lez vers elmez lachiés,
« Que de tout cest affere cuit bien estre vengiés. »
.I. mesager apele qui bien fu enseigniés :
« Girodet de Rodant, or vous appareilliés,
« Alez à Ayglentine, gardez n'i atargiez,
« De moie part li ditez salus et amistiez ;
« Ne fache se bien non, quer je sui tout heitiez.
« Hervieu a tex paroles et tel plet commenchiés
« Dont il ara la teste et lez membres trenchiez. »
Et cil s'en est tourné baut et joiant et liés.
Gui s'en va à Nantueil, ne fu pas esmaiés ;
Tous sez prisons amaine, nes a pas ostagiés.

AYGLENTINE amena l'abbes de Saint Denis.
O lui ot .II. pucelez qui sunt de son païs ;
Vestuez sunt d'ermin et de ver et de gris.
Hervieu vit la pucele qui moult ot cler le vis ;
Il jura Damedieu, qui en la crois fu mis,
Qu'il l'éust ore à femme s'éust Guion ocis ;
Mez ce n'avendra ja pour tant que il soit vis.
L'emperere de France est venus à Paris
Dolent et courouchié, n'i ot ne gieu ne ris,
Pour amour de sez hommez qui sunt [et] mors et pris.
Il mande ses barons de par tout le païs ;
Guion cuide assegier dedens lez .XV. dis.

KALLES mande sez homes par toute sa contrée ;
Ses mesagers envoie jusqu'à la mer salée.
En Flandrez et en Frise est la nouvele alée
Du grant tornoiement et de l'ost qu'est criée.
Hé Dex ! tante riche arme i ot as Frans monstrée

Qui puis en fu senglante sous Nantueil en la prée!
Moult sera grant li ost quant ele iert assemblée;
Ains passera li mois que l'ost soit aünée.
Gui s'en vint à Nantueil, à la chiere membrée;
Là trouva les mesagez qui la mer ont passée,
Que Ganor li tramist et Aye la senée.

GUION ont salué li courtois mesagier
Qui la mer ont passée, venus sunt dès l'autrier:
« Damedieu vous saut, sire, qui tout a à baillier.
« Ja vous mande Ganor et dame Aye au vis fier
« Mar soufferrez damage, honte ne encombrier
« Tant com puissent par mer à estoire nagier,
« N'arez si bon voisin ne puissiez damagier.
— Amis, ce dist Guion, or en ai grant mestier:
« Une pucele avoie que vouloie à moillier,
« Kalles la m'a tolue et fet grant encombrier.
« Or me ditez Ganor et Aye sa moillier,
« Se il onques m'amerent, or me viengnent aidier.

« AMIS, ce dist Guion, lesse m'à toi parler :
« De dame Aye ma mere te voudroi demander.
« Est ele bien heitie? garde ne me cheler,
« Le duc Garnier mon pere oïs lei regreter?
— Oïl, ce dist li mes, et moult souvent plourer.
« Pour l'amour du baron qu'ele pot tant amer,
« A fet une abbéie merveilleuse estorer.
« .II. fix a de Ganor, qu'ele puet moult amer;
« Antoisnez, li ainsnez, puet bien armez porter,
« Et d'escu et de lance l'ai véu behourder,
« Et le cheval guenchir et souvent trestorner.
— Amis, ce dist Guion, or l'estuet adouber.
« Li parent Guenelon me veulent mal mener,
« Par la force de Kalle du tout deseriter;

« Or me dites Ganor et Aye au vis cler
« Qu'il me viengnent aidier bien tost, sans demorer. »
Guion demande l'eve, s'assiéent au disner.

Au mengier sunt assis il et si compengnon;
Char i ot de senglier et autre venoison.
Gui sist à haute table, bien resembla baron;
Pour amour Ayglentine à la clere fachon
Fu auques trespensés, si capuche .I. baston.
Par mautalent en jure saint Pierre et saint Symon
Se Damedieu ce donne, par sa redemption,
Que Ganor past la mer et Aye d'Avignon
Et Antoine ses frerez, chainte espée au geron,
En mal an sunt entré li parent Guenelon.
« En la moie foi, sire, dist li quens de Chalon,
« Ains que Kalles éust poil flouri ne guernon,
« Le desconfist Girart, le ber de Roussillon;
« Es prés desous Nantueil fist il la livreson.
« Vostre ael l'encaucha, bessié le gonfanon,
« .III. lieuez moult plenierez, à coite d'esperon;
« Moult grant avoir en orent tous .II. de raenchon. »

Chele nuit le lessierent jusqu'à l'aube esclarcie.
Gui a dit as mesagez : « Ne vous atargiez mie,
« Mez repassés la mer, u nom sainte Marie,
« Si me ditez Ganor et dame Aye s'amie
« Qu'il me viengnent aidier à tout lor ost banie.
« Et Antoine mez freres ara moult bonne vie,
« S'à chest tornoiement chaint espée fourbie :
« Maint coup porra donner sor hiaume de Pavie,
« Et mainte jouste fere aval la praerie;
« Ne portera mez armez à greignor seignorie. »
Et li mes s'en torna, ne s'asséura mie.

Gui envoie Ganor, à ensengnes, s'espée
Dont il ocist Milon sous Nantueil, en la prée;
Le roi li avoit chainte et par amors donnée.
Entresic'au rivage n'i ot resne tirée,
A la mer sunt venus, si ont la nef trouvée;
L'abez de Vignolande lor avoit bien gardée.
Il drecierent lor sigle, s'ont lor voile levée,
Et s'empeingnent en mer, s'ont la terre esquippée.
En .xv. jours pleniers ont la mer trespassée,
Au port sous Aufalerne ont la nef arrivée.
Il entrent u sablon, s'acueillent lor esrée.
Ganor ist du moustier et Aye la senée,
O euls .c. chevaliers de mesnie privée.
Atant es les mesages; lor reson ont contée,
L'espée li presentent, si li ont delivrée.
Ganor la connut bien, quer il li ot donnée.

Ganor vit les mesagez, bien les a connéus;
Il lor a demandé, ne se tint mie mus :
« Que fet Gui de Nantueil mez amis et mez drus?
— Par foi, biau sire rois, il vous mande salus.
« L'emperere de France s'est vers li irascus;
« A feste saint Jehan iert le siege tenus.
« Es prés desous Nantueil ara maint tref tendus;
« Assez près de la porte iert le siege tenus.
« Tout sera desconfit, se tost n'est secourus. »

Au perron sous la sale s'en sunt venu errant,
De Guion de Nantueil nouvelez demandant.
Desor .i. faudestuel à fin or reluisant
S'assist le roi Ganor, en sa main tint son gant.
Jouste li sist dame Ayé sor .i. paile aufriquant;
Ele a dit as mesagez : « Amis, venez avant,
« Si me direz nouvelez de Guion mon enfant.

« Est il auques heitié, ne me celés noient ?
— Dame, ce dist li mes, je vous en diroi tant,
« Il n'a tel chevalier desic'en Oriant.
« Une pucele amoit à gent corps avenant;
« Li parent Guenelon l'en vont moult ramposnant.
« A euls se tient le roi, souvent le font dolent.
« Or vous mande par moy soiez li secourant. »
Atant es vous Antoine et Richier le vaillant ;
Il diront à Ganor auques de lor talent.

« POUR amour Dieu, biau sire, dist Antoine l'ainsnez,
« Feitez mander vos homez et vos os assemblés
« Tant qu'aiez assemblé .c^{m}. hommez armés.
« De tout vostre rivage les bons chevax prenés,
« Atendez le droit vent, en mer vous esquipés.
« Se Damedieu ce donne, qui en crois fu penés,
« Que puisson arriver desous Nantueil es prés,
« Là serai chevalier de nouvel adoubés ;
« Et se Kalles de France, qui est roy couronnés,
« Vient deseure Guion, à li vous combatrés.
— Biau fix, ce dist Ganor, si com vous quemandés. »

MOULT par ot bel enfant et courtois en Antoine.
Il mande soudoiers en Tir et en Sydoine;
Le tornoi sorent bien desic'en Calidoine.
Assez i vint de ceus qui sunt de Macedoine ;
.I. damoisel i ot qu'en apele Grandoine ;
Moult par fu richez hons, amirans fu du Coine.
Son escu fu moult fort, fet fu d'une lyoine.
Il ne croit pas en Dieu, ains fu compeins Sadoine ;
Pour tornoier i vint, qu'il n'i ot autre essoine.

GANOR mande ses homes de par tout son païs ;
Plus en ot de .c^{m}. dedens lez .xv. dis.

De par tout son rivage a les bons chevax pris,
Les nez et les galies qu'il donne à ses amis.
Il meitent ens lez armez et le ver et le gris,
Et le fuerre et l'avaine, et les chevax de pris.
Il ont drechié lez voiles, si lez ont au vent mis;
A Dieu se quemanderent qui forma paradis.
Or leiron de Ganor et de Aye au fier vis.
Ayglentine la bele estoit à Saint Denis;
Atant es Girondet que Gui li ot tramis.
Les nouvelez li conte, ele en a fet .I. ris.
Et Hervieu du Lion s'est richement pourquis;
Plus ot de .XX^{m}. homez dedens lez .XV. dis.
Lez os Kallon assemblent es prés desous Paris.

A Paris sunt venu Angevin et Breton,
Et cil de Normendie et Flamenc, et Frison.
Kalles a fet porter oriflambe et dragon;
A Hervieu l'a baillie, le seignor du Lion,
Et lez os à guier Amalgré et Sanson :
Tout a mis en oubli et Ogier et Naymon.
Kalles en a juré l'apostre saint Symon
Qu'il cuide bien abatre Valence et Avignon,
Et Guion assegier à Nantueil sa maison.
Mez Gui s'est bien pourquis à guise de baron;
Pour amour d'Ayglentine à la clere fachon,
I sunt assez venu Poitevin et Gascon.
Tant a quis chevaliers entour et environ
Bien cuide tornoier contre le roi Kallon.

KALLES jouste ses os sous Paris, en la prée.
Hé Dex! tante bele arme i ot le jor monstrée!
Et l'abe a Ayglentine en la place amenée,
Voiant tout le barnage, l'emperéor livrée :
« Sire, tenez la dame que m'avez demandée;

« Fille fu de mon oncle, moult est preus et senée :
« Je desir qu'ele soit richement mariée. »
Et le roi l'a saisie et par le poing combrée.
Dont parla la pucele, ne fu pas esgarée :
« En nom Dieu, emperere, forment sui trespensée ;
« Ains femme de mon pris, qui roïne est clamée,
« Si seulement de dames ne fu mès mariée.
« Quer priés au baron cui doi estre donnée
« Qu'il mandast les pucelez de toute sa contrée ;
« Toudis l'en serviroie et seroie privée. »
Quant l'entent l'emperere, s'a la teste levée,
Et dist entre ses dens : « Ceste reson m'agrée
« Quant ele de Hervieu veult estre mariée. »

SANSEZ et Amalgré et li grant parentés
Veulent faire Ayglentine toutez ses volentés :
De fillez et de merez ont mandéez assez,
Tant qu'il en orent .xxx. as hermins engoulés.
Le rois ot une nieche, plus bele ne verrez,
Fille fu au Frison dont vous oï avez ;
En l'ost l'en amena, de ce s'est il vantés.
Ayglentine la bele lez a tous enchantés ;
Bien set par les pucelez iert li plet amendés.
Quant seront assembléez desous Nantueil es prés,
Et cil dedens verront lor corps et lor biautés,
Bien set miex en ferront dez espéez du lés.
L'emperere si est en son chemin entrés,
Vers la terre Guion s'est li rois aroutés.

L'EMPERERE de France à la barbe flourie
.XXX. pucelez a en sa grant compengnie.
De ce a fet le roys une grant courtoisie,
.I. tref lor a donné de moult grant seignorie.
Li pommeax et li ayglez sunt de l'or de Hongrie,

Une escarbougle i ot qui luist et reflambie.
Par le mien escient qu'il lez maine à folie;
Quer l'amirans du Coine et Sadoine d'Orbrie
Viennent avec Ganor parmi la mer antie;
Le pris welent avoir de la chevalerie.

Li os le roy chevauche, ne s'est asséurée.
Ayglentine la bele ne s'est asséurée;
Girondet apela coiement, à celée :
« Va t'en à esperon, tu ses bien la contrée,
« Si me diras Guion que l'ost est assemblée,
« Hervieu serai rendue sous Nantueil en la prée.
« Or pense du secourre, que n'i soie effraée.
« Porte li par amour cheste ensengne saffrée. »
Et Girondet s'en part, n'i a fet demorée,
A esperon s'en court s'a France trespassée;
Entresic'à Nantueil n'i ot resne tirée.
Il desploia l'ensengne, si l'a Guion monstrée.

Girondet de Rodans est à Nantueil venus,
Guion donna l'ensengne; il la monstre à sez drus,
Puis l'a aresonnez, ne se tint mie mus :
« Amis, vendra le roi, iert li couvent tenus?
— En la moie foi, sire, ne soiez esperdus;
« Demain ains eure nonne verrez .M. trez tendus,
« Assez pres de la porte iert li tornoi tenus.
— Hé! Dex, ce a dit Gui, ja fustez vous vendus
« As Juïs mescréans et en la crois pendus;
« Si vraiement, biau sire, com vous fustez ferus
« De la lance u costé, si consentez vertus
« Que Kalles s'en revoist dolent et irascus.
« Pour amour Ayglentine qui m'a mandé salus,
« Nous en istron là hors, à nos cols nos escus.
« Ains que l'ost soit logie et le roi soit venus,

« I aura chevaliers navrez et abatus. »

Li vallet de Nantueil ne fu mie esgarés;
Il sot bien tout l'afere, voirement s'est fermés.
Les murs fist redrechier, barbacanez, fossés,
Es tours et es breteschez a les berfrois levés,
Aval par les vergiers a fet fere fossés,
Les barrez et les liches aval parmi les prés;
Si com pour ostoier s'est moult bien atornés.
Ses hommez apela, si lor dist : « Chà venés :
« Alés à vos ostiex, couchiez vous et dormés,
« Et demain, par sous l'aube, vous cauchiés et vestés,
« Endossez les haubers et les hiaumes fremés,
« Et chaigniez les espées au pont d'or noielés,
« Et montez es chevax courans et abrievés.
« Quant vendra Kallemaine, le fort roy couronnez,
« Ains que il soit venus, y ara coups donnés,
« Chevaliers abatus et senglans et navrés. »

Cele nuit le lessierent jusqu'à l'aube apparant.
Gui s'en ist de Nantueil, si monta seur Ferrant;
Veiron fet treire en destre, que il parama tant.
Dist li quens de Chalon : « Entendez mon semblant.
« A tout .M. chevaliers vous embatez avant
« Que fachiez embuschier en .I. tertre pendant;
« La mesnie le roi vendra tost chevauchant,
« Et, se il vous assaillent, n'atendez mie tant
« Que roial vous en tiengnent pour fol ne pour enfant.
« Nous seron chi avec, jouste chest desrubant;
« Trez bien vous secourron, par le mien escient.
— Biau sire, ce dist Gui, tout à vostre quemant. »
S'il séust de Ganor et d'Aye la vaillant
Comme il viengnent par mer, à estoire najant,
Il n'ot onques tel joie à jour de son vivant.

Li vallet est montés, o soi .M. compengnons.
N'i ot pas escuiers ne serjans ne garchons,
Mès richez damoisiaus, fors et fiers es archons;
Escus portent et lancez et riches gonfanons.
Une lieue chevauchent, tant lor semble resons;
En .I. pré descendirent, moult fu largez et lons.
Gui monta en l'angarde, li tiers de compengnons.
Atant li vint .I. mez brochant à esperons;
Bien connut le vallet, n'ot barbe ne guernons,
Véu l'ot à Paris, là où fu la tenchons.
Gentement le salue, il ne fu pas Bretons :
« Damedieu vous saut, sire, par sez saintismes nons,
« De par le vostre ami, le Bavier Huidelons.
« De l'ost sunt departi Amalgré et Sansons,
« A .II^{m}. chevaliers et Hervieu du Lions;
« Jusqu'à demie lieue en i a des gloutons
« Pour ardoir vostre terre et rober vos mesons. »

Quant Gui ot la nouvele, n'a talent de chanter.
Il a fet au mesage .I. bon cheval donner;
Ses compengnons apele : « Alez vous adouber;
« Encui verrez estour moult durement meller. »
Le conte de Chalon fet li vallez mander
Que cheus qui sunt o lui fache tous adouber.
Là véissiés haubers vestir et endosser.
Gui monta seur Veiron qui moult fist à loer;
Jusqu'as mons de Mongi n'ot plus bel bacheler.
Tout le chemin de France commence à esgarder;
Vit l'ensengne Kallon contremont venteler.
Hervieu venoit devant pour la terre gaster,
A .II^{m}. chevaliers et logier et praer.

Gui monta en l'angarde, li tiers de sa mesnie;
Vit l'ensengne Kallon contre vent desploïe;

L'emperere de France l'avoit Hervieu baillie.
Gui revint à sa gent qu'il ot u val lessie;
N'i a cil dez .IIm. n'ait la lance empoignie,
Chascun desous son hiaume ot la teste embrunchie,
Moult resemblerent gent de bien fere aatie.
Et Gui fist .I. eslés, s'a la lance abessie;
Il a brochié Veiron, s'a la resne laschie.
Encui sera sa terre fierement calengie.

MOULT par fist bien de ce Guion le fix Garnier;
Seur la lance de fresne fist l'ensengne laschier
Que li tramist s'amie Ayglentine au vis fier:
Il la voudra encui, s'il puet, en sanc baignier.
Atant es Amalgré, armé seur .I. destrier;
Bien sunt en sa compengne .IIm. chevalier.
Et Gui broche Veiron dez esperons d'ormier;
Si autre compengnon ne voudrent atargier,
Moult l'ont richement fet à lor lances brisier.
Là péussiez véir .I. estour commenchier,
Tant escu estroer, tant hauberc desmaillier,
L'un mort caïr seur l'autre, verser et trebuchier.
La compengne Amalgré n'ot point de recouvrier;
.IIc. et .IIIIx. en i ont fet lessier
Qui jamez ne verront ne enfant ne moillier.
Cil mar virent la guerre vers Guion commenchier;
Il lor voudra sa terre fierement chalengier.

A cheste commenchaille ont mort maint bon vassal
De la gent Amalgré, le cuvert desloial;
Ja n'en escapast nul s'il n'éust bon cheval.
Li vallez de Nantueil tient je moult à loial:
Ne veult pas tornoier qu'en ne li tourt à mal.
De Tiebaut d'Aspremont a fet son senescal
Pour ses hommes guier à la guerre mortal.

Il lez a fet aler et guerpir leur estal;
Belement s'en repairent lez galos tout egal,
Vers son chastel s'en vont, ne font pas duel coral
De cheus qu'il lessent mors outre le pont caval.

Li vallet s'en repeire, o lui si compengnon;
Assés i lessent mors des parens Guenelon.
Atant es vous pongnant Hervieu à esperon,
Et fu bien adoubé seur Morel le Naymon;
Hui matin l'emprunta par moult grant guerredon.
Couvert fu de samit du chief jusqu'u talon,
Et portoit seur sa lance l'oriflambe Kallon,
Que Kalles ot en l'ost de devant Roussillon.
Au plus haut que il puet a escrié Guion :
« Chà me tornés, vassal, chel escu à lion;
« Pour amour Ayglentine à la clere fachon
« Devés à moi jouster devant vostre meson. »
Gui l'a bien entendu, si li torne Veiron;
Des esperons le broche et met en tel randon
Qu'autresi le fet bruire comme .I. alerion.
De moult grant aléure se fierent à bandon.
Hervieu le feri bien à guise de baron
Que sa lance pechoie en l'escu à lion;
Plus en rumpi d'une aune à tout le gonfanon.
Et Gui referi li par grant aïreson
Que très parmi la manche du hauberc fremillon
Li fet passer la lance par le mestre braon.
Ne le pot tenir chengle, estrief ne esperon
Nel couviengne voler lez jambez contremont.
Et Gui saisist Morel, sel livra Salemon,
.I. courtois damoisel, nés fu de Besenchon.
L'ensengne fist sachier de l'escu à lion;
Il ne la rendist mie pour nule raenchon.

HERVIEU gist u sablon abatus e
Atant es vous sez hommez entour li
.I. cheval li presentent et il i est m
Et li quens de Chalon ne s'est mie
Par .I. val lor est sours et Hernaul
Il orent bien .II^{m}. chevaliers adoub
Là commenche .I. estour, ja plus b
Mainte jouste i ont feite aval parmi
Et Gui sist seur Veiron qui bien fu
Quant Gui crie « Nantueil », tous
Cui il consieut à coup, ja mar en d
Que l'ame ne s'en parte, se ch'iert .
Hervieu torna en fuie dolent et abc
Sansez et Amalgré et li grant parer
Chil qui lez aconsievent lez ont si a
Tous lez ont desconfis à l'issue d'u
Et prisons et hernois ont arriere m
Ens u gué lez embatent, atant lez c
Moult fu grant li eschés qui là fu g
U castel de Nantueil s'en est Gui r
.II^{c}. prisons amaine, nes a pas osta
Hervieu torna en fuie dolent et cou
Et li dus Amalgré ne rest gueirez h
Or est li fel lignages auques afebloi
L'emperere chevauche, ne s'est mie
Encui orra nouvelez dont moult ser

DESCI au roi de France en est li
Si hautement parole que bien fu ent
« Cheus de vostre avangarde est gr
« Gui les a desconfis, pour qui De
« Entre lui et Hervieu refurent as e
« Moult durement jousterent ; Her
« Et parmi le bras destre moult roic

« Gui a vostre oriflambe, et Moreaus est perdus,
« Le bon cheval duc Naymes, dont moult iert irascus.
« Il l'out en Aspremont, quant li champ fu vaincus,
« Il en conquist les combes et lez tertrez agus;
« Onques mieudre cheval ne fu as iex véus. »
Quant l'entent l'emperere, tristres en fu et mus.

Or est par toute l'ost la nouvele séue
Qu'est Hervieu desconfis, l'oriflambe a perdue.
Naymes a la parole oïe et entendue;
Il regrete Morel à la crigne tondue:
« Ahi! riche chevax, quel perte ai rechéue!
« Ains nule mieudre beste de toi ne fu véue. »
Il a dit à Karlon : « A tort avés méue
« La guerre vers Guion, dont France iert confondue,
« Et mainte riche dame en veuveté chaüe. »
Quant l'entent l'emperere, de mautalent tressue.
Ayglentine s'en rit sous l'orée sambue;
En sa main tint la resne qui fu à or batue,
Et dist une parole qui bien fu entendue:
« Amis Gui de Nantueil, proesce vous salue.
« Encor me tendrez vous en vos bras toute nue,
« S'en ferez vo talent com de la vostre drue.

— Barons, dist l'emperere, nobile chevalier,
« Véez chi .I. vassal moult orgueilleus et fier:
« Son lignage m'a fet maint duel par guerroier,
« Girart de Roussillon me fist maint encombrier.
« Savez que je vous weil commander et proier?
« Feitez moy de mez hommes moult bien appareillier
« Tant qu'il soient ensemble desic'à .X. millier;
« Chascun chaigne s'espée et mont sus son destrier,
« Desic'as mestres liches pensés de chevauchier.
« Ne vous chaille il mie granment de tornoier.

« Feitez contreval l'ost les gonfanon
« Aquités moi la terre où me puisse
.Xm. en sunt armé, n'i a cil n'ait de

Li compengnon le roy l'ont fet à
.Xm. en ont armé tost et isnelement
.III. batailles en font moult ordenée
Les lances portent droites, les gonfa
Le vallet de Nantueil a fet monter s
Or aproche le terme du grant torno
Onques ne fu si riche dès le temps
Hervieu le fix Macaire a moult le c
Mauvesement l'a fet, et il et si pare
Ayglentine la bele le ramposne souv

Li os o roi chevauche, n'est pas
Desi as mestres lichez en est l'anga
Onques pour tornoier n'i ot lance l
Maint quarrel i ont treit et sajete e
François se hebergerent environ pa
Et font fere lor loges et vont à la r
Là péussiez véir mainte feste dorée
De riches pommiaus d'or reluisoit l
Que d'amont que d'aval tint l'ost u
S'or ne pense Ganor et Aye s'espo
Jamez n'en partiront s'iert la terre

Che fu .I. merquedi que li os se
Hé Dex! com grant empire ileque
Kalles ot une nieche que il forment
Ele ot à nom Flandrine, avec soi l'
Ayglentine li dist : « Logon nous
« Si mandon lez pucelez, quanqu'e
Lés .I. vergier se traient que uns h

Moult le font bien garder, onques nul n'i entra.
Le tref font devant tendre que le roi lor donna,
Entaillié par quartiers, moult fu preus qui l'ouvra.
Li pommel [et] li aiglez moult grant clarté geta;
Rollant l'avoit conquis, de Naplez l'aporta;
En l'ost n'ot nul si riche de quanqu'il en i a.
Cele nuit se logierent desiqu'il ajourna.

L'OST se fu atravée et li siegez tenus.
Gui voit gaster sa terre, moult en fu irascus;
Mez Dex a fet pour li miraclez et vertus.
Aye nage par mer et Ganor le sien drus,
Et ont en lor compengne plus de .Cm. escus.
Se il viennent à terre, les bons haubers vestus,
Et soient es chevax auferrans et quernus,
Moult pres du tref Kallon iert le tornoi tenus.
Se Gui veut prisons prendre que jennez que chanus,
Se il les veut raeimbre, ja n'iert mez confundus.
« Dame Aye, dist Ganor, se je iere créus,
« A Guion manderon amistiez et salus;
« Si sarommes nouveles se Kalles est venus. »

DIST Aye d'Avignon : « Biau sire, je desir
« De Guion mon enfant nouvelez à oïr. »
Il font .IIII. serjans hors de la barge issir;
En .I. batel entrerent quant il dut asserir.
« Seignors, ce dist Antoine, pensez de bien fornir
« A Guion le mesage, u nom de Saint Espir.
« Se Kalles vient seur li, qu'il le weille envaïr,
« A mains de .Cm. homes ne puet mie faillir.
« Se Damedieu ce donne, qui tout a à baillir,
« Que puisse porter armez ne mon hauberc vestir,
« Miex voudroie estre mort que nel face fuïr. »
La nuit fu bele et coie, si commenche à crespir;

Chil commencent as sigles durement à ferir.

LI mesager s'en vont as estoiles luisans,
Et esloignent moult tost et bargez et chalans.
Au port desous Nantueil vient li batel courans.
Li dui s'en sunt torné par le pré verdoians,
A Nantueil sunt venu as matines sonnans,
A l'une des posternes trouverent .C. serjans.
A Guion les menerent, qui est grains et dolans,
Quer moult doute Kallon et l'ost qui est si grans.
Gentement le saluent, quer bien sorent commans :
« Damedieu vous saut, sire, le pere tout puissans !
« Ja vous mande Ganor et Aie la vaillans
« Qu'il vous viennent secourre à .c^{m}. combatans. »
Quant l'entent le vallet liés en fu et joians.

« AMIS, che a dit Gui, se Diex te beneïe,
« Secort moi dont Ganor et dame Aye s'amie ?
— Sire, che dist li mes, ne vous mentiroi mie :
« Li amirans du Coine et Sadoine d'Orbrie
« Viennent avec Ganor parmi mer arramie.
« Antoine vostre frere a grant chevalerie ;
« Moult en a assemblé pour icheste aatie,
« Il voudra porter armes, se Dex li donne vie.
— Hé Dex ! ce dist Guion, dame Sainte Marie !
« Encor cuit je avoir Ayglentine m'amie.
« Demain m'en istroi hors, par sous l'aube esclarcie ;
« Devant le tref Kallon ferai une envaïe,
« Hervieu ferroi u chief de m'espée fourbie.

— SIRE, ch'a dit li mes, nous n'avon que targier.
« De mer sommes issu en .I. batel legier ;
« Tant com la mer est coie nous couvient reperier.
« Que noncerons Ganor et Aye sa moillier,

« Antoine vostre frere et le baron Richier ?
— Amis, ce a dit Gui, pensés du reperier,
« Et de l'oire pourprendre, du courre et du nagier,
« Que demain m'assaudront François et Berruier,
« Et Flamenc et Normant et Brebançon le fier.
« Se Damedieu che donne, qui tout a à baillier,
« Que je puisse des loges l'ost fuïr et cachier,
« Je raurai Ayglentine, m'amie o le vis fier,
« Ains que Hervieu l'ait prise à per et à moillier ;
« Já ne trouverai homme qui puis m'ost courouchier. »

Li messager s'en tornent, n'i sunt arestéu ;
As trés oient la noise et li cris et le hu.
U batel sunt entré dont il ierent issu,
L'estoire ont encontrée, n'orent gueres couru.
Il apelent dame Aye et Ganor, le sien dru
Moult pres furent de terre et l'aube apparut fu ;
Virent .M. trés et plus qui tuit erent tendu.
Se Damedieu n'en pense et la soe vertu,
Kalles n'en partira si ara moult perdu ;
Mainte jouste i ert feite et percié maint escu,
Maint hauberc jaserant desmaillié et rumpu,
Et maint gent corps sans ame, mainte teste sans bu.

« Ganor, che dist li mes, de Guion sui tornés.
« En la vostre foi, sire, .I. petit m'entendez :
« Ains qu'il soit esclarchi povés estre arrivés ;
« A .II^{m}. chevaliers lancheron à lor trés.
« Par le mien escient, tost i gaaignerés.
— Si fet plet, dist Ganor, ne m'iert ja reprouvés
« Que je par nuit m'en isse comme lerre prouvés ;
« Le matinet à prime, quant soleil iert levés,
« Que nous aron à terre nos chalans arrivés,
« Si vestés les haubers et les elmez fremés,

« Et montez es chevax courans et abrievés,
« Et pendés à vos cols les fors escus bouglés,
« Et aiez en vos poins lez espiés noielés.
« Kalles est moult preudons et fort roi couronnés,
« Ains mès n'ot roi en France qui tant fust redoutés
« Et si a maint preudomme en bataille matés;
« Mès chi puet il bien perdre, si li est ajoûrnés. »
Et cil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
Hervieu le fix Macaire s'est par matin levés,
Sanson et Amalgré a o soi apelés :
« Seignors frans chevaliers, à moi en entendés :
« Tout sui gari du bras où je fu ier navrés;
« Pour perdre et pour conquerre fu li mont estorés;
« Alés parler au roi, à reson le metés,
« Qu'il me rende Ayglentine, s'est li ples devisez. »
Et cil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
Mès pour noient en poise, ja n'iert il mariés.
Le vallet de Nantueil ne s'est pas oubliés;
A .IIIm. chevaliers s'est par matin levés,
Et fu moult richement desor Veiron armés.
Lez portes sunt ouvertes, s'en ist tout abrivés;
François veult estormir as loges et as trés.

Li vallez de Nantueil est issu du chastel,
Et fu moult bien armés, tint l'escu en chantel.
Ne porte pas ensengne, manche ne penonchel,
Mez .I. espié fourbi, dont trenche le coutel.
Cil de l'ost s'en issirent, tex i ot en fut bel;
Il saillirent as armez bacheler et danzel,
Enmi la praerie commenchent le chembel.

Le tornoi commencha devant lez paveillons.
Lez pucelez s'en issent pour véir lez barons;
Plus en i ot de .XXX. as hermins pelichons.

Li rens fu assés larges, poi i ot de garchons.
Atant es .I. vassal qui ot nom Salemons;
Moult iert bon chevalier, sire fu des Bretons,
Et ot en sa compengne .xxx^{m}. compengnons
Armez d'aubers et d'elmes et d'escus à lions.
Destriers ont de Chastele, auferrans et Gascons,
Couvers de riches pailes et de vers siglatons,
Et portent en lor lances ensengnez et penons,
Manches pour tornoier et riches gonfanons.
Aval parmi les prés brochent à esperons,
Moult firent de lor lances astelez et tronchons,
Et d'une part et d'autre i ot vuit maint archons.
As brans d'acier fourbis commencha la tenchons.
Le vallet de Nantueil apela ses barons :
« Seignors frans chevaliers, et quer nous en alons.
« Chil voudront tournoier, esveilliez les avons;
« Quant Ganor iert venu si recommencherons. »

Li vallez s'en torna, n'i lessa plus jouster,
U chastel s'en entra, il et si bacheler.
As serjans et as gueitez font les lichez fermer;
Moult redoute Kallon qu'il ne[s] fache couper.
Desous l'ombre d'un pin s'est alé desarmer,
D'autre part s'en torna par la porte Guimer
O lui .VII. chevaliers, n'en i vout plus mener.
Ains ne fina li enfes, s'est venus à la mer;
Iluec trouva l'estoire qui devoit arriver.
Premier s'en ist Ganor et Aye o le vis cler;
Et Gui les va beisier, qui moult les pot amer.

Dame Aye d'Avignon va beisier son enfant;
Belement l'en apele, si li dist en riant :
« Biau fix, ce dist la mere, com vous est couvenant?
« Li parent Guenelon vous vont moult ramposnant,

« Et vostre pere ochistrent, dont j'ai le cuer dolent.
— Dame, dist li vallés, or le lessiés atant;
« Il le comperront chier, par le mien escient. »
Li amirans du Coine est issu à plain champ,
Entre lui et Sadoine, le hardi combatant,
Et firent leur tref tendre en .I. pré verdoiant.
Moult sunt bon chevalier, s'an Diu fussent créant.

« SIRE, dist li vallez, il m'en couvient aler;
« De chest riche secours vous weil moult mercier.
« Or pensés du logier et de vous atourner.
« Il n'a mès que .II. lieuez de Nantueil à la mer,
« Et demain, par sous l'aube, feitez vos gens armer;
« Feitez andeus mes freres de nouvel adouber :
« Bien poent souffrir armes et baillier et porter. »
Gui va beisier ses freres, qui moult lez pot amer,
Seur .I. cheval monta qui legier fu d'ambler.

GUI s'en va à Nantueil, le hardi combatans.
« Pour Dieu, sire Ganor, dist Aye la vaillans,
« Or feites adouber ambedui vos enfans;
« Bien poent porter armes, moult sunt andui vaillans.
« Vous metrez les haubers et les elmez luisans,
« Les escus et les lancez et les destriers courans,
« Et je metrai les pourprez, les pailez aufriquans,
« Et le ver et le gris, dont je sui bien puissans. »
Quant Richier l'entendi liés en fu et joians.

OR est venu Ganor et ses os arrivés,
Et Richier et Antoine a andeus adoubés.
Pour l'amour as enfans en a .C. conréés,
Et donnéez lor armes et destriers sejournés.
Dame Aye d'Avignon a ses fix regardez;
Andeus les apela, ses a beisié assés,
Puis lor dist doucement : « Enfans, quel la ferés ?

« De vostre frere aidier comment enpenserés ?
— Dame, che dist Richier, pour noient en parlés;
« Nous ne li faudron ja à jour de nos aés. »
Dist l'amirans du Coine : « Frans chevaliers, montés,
« S'irommes lez François deffier à leur trés;
« Jamez ne finerai ses i aroi trouvés. »

Li amirans du Coine et Antoine et Richiers
Se partirent de l'ost o .v^c^. chevaliers;
Il font porter lor armes et mener lor destriers.
Entresic'à Nantueil les maine .I. mesagiers.
Ens ne voudrent entrer, che fu grant foloiers;
Chà dehors descendirent, desous .II. oliviers.
D'autre part la cauchie en vindrent .VII. milliers
De la grant gent Kallon, de bachelers legiers,
Qui le tornoi desirent; pres est li commenchiers.
Li trés as damoiselez fu moult grant et pleniers.
Les puceles esgardent, qui lez corps ont legiers;
Plus en i ot de .XXX. as bliaus entailliés.
Es ombres sunt aléez dessous les oliviers,
La karole commenchent, que les corps ont legiers.
Li amirans du Coine les ot moult volentiers.

Li amirans du Coine fu forment effréés;
Voit loges et aucubez et paveillons et trés,
Le tref as damoiseles encontre lui es prés.
La karole commenchent desous les pins ramés.
Li amirans en fu durement trespensés,
Et a dit à Antoine : « Sire compeins, véés!
« Qui chi ara le pris de bonne eure fu nés.
« Quer mandommes Guion, si li demanderez
« Se le jour qui fu pris du tornoi est outrés.
— Sire, ce dist Antoine, si com vous commandés. »
Entresic'à Guion en est li mes alés,
A .XXX. chevaliers i vint tout desarmez.

Ses frerez va beisier, moult les a desirés;
Belement les apele, ses a aresonnez :
« Seignors, où est ma mere et Ganor li senés?
— Sire, che dist Antoine, aparmain les verrés.
— A foi, che a dit Gui, Dex en soit aorés!
— Sire, che dist Richier, est li jour trespassés
« Du tornoi qui fu pris et plevis et jurés?
— Biau frere, ce dist Gui, ains est tout aprestés.
« Or manderon Kallon, qui est roi couronnez,
« Que il soit à demain garnis et conraés.

— HÉ Dex! ce dist Antoine, dame Sainte Marie!
« Cui puet estre chil trés de si grant seignorie,
« Les puceles i ont la [karole] bastie? »
Che dist Gui de Nantueil : « Là doit estre m'amie.
« Kalles la m'a tolue et fet grant felonnie,
« Et donnée à .I. autre, mès elle nel veut mie.
« Or doit fere sez noeches enmi la praerie;
« S'il la prent à moillier, n'ai mès soing de ma vie. »
Dist l'amirans du Coine : « Or oi grant vilennie;
« Onques mès si grant gent ne vi si assouplie.
« Nous sommez bacheler plain de chevalerie;
« Pourron nous là passer à nul gué, sans navie?
« Pour l'amour as puceles feroi chevalerie;
« Ja i ferrai .C. coups de m'espée fourbie. »
Et dist Gui de Nantueil : « Couars soit ne l'otrie.

« SEIGNORS, ce a dit Gui, à Nantueil en irons,
« Là dedens le chastel moult bien nous armerons,
« As trés et as heberges lez François assaudrons.
« Aussi fis je l'autrier à tout .M. compengnons;
« Les alai estormir dedens leur paveillons.
« .I. cheval i conquis, plus vaut de .M. mangons;
« Celui donroi Ganor quant as iex le verrons.

« Très bien les assaillon, ja merci n'en aions;
« Malement iert bailli cui nous aconsieurrons.
« Anuit feron lor vespres, demain commencherons;
« Vers le duc Amalgré ma foi aquiterons. »
Et cil ont respondu : « Ce me semble resons. »

LA riviere iert parfonde et grant fu li boiers;
Nul n'i povoit entrer sempres ne fust noiés.
Pour le riche secours qui li fu aprimés
U chastel s'en entrerent baus et joians et liés.
Il vestent les haubers, s'ont les hiaumez lachiés,
Et chaignent les espées au pont d'or entailliés,
Et montent es chevax auferrans et coursiers;
De la ville s'en issent, es escus embuschiés.
Li amirans du Coine s'est à plain esloigniés.

LI amirans s'eslesse et sist seur .I. cheval
Moult par dut estre biaus, qu'il fu fix Bucifal,
Le destrier Alixandre, qui tant souffri de mal.
L'emperere de France est à son tref roial,
Et vit luire lez hiaumes à pierrez de cristal;
Tuit en sunt reluisant et li plain et li val.
Lors se corent armer et li bon et li mal;
Le jour ont commenchié .I. estour si mortal
Dont Amalgré li bruns fist .I. duel si coral.
Ayglentine la gente en enforce son bal,
Entre lui et Flandrine qui le cuer ot loial,
Pour ce que miex i fierent de Nantueil li vassal.

MOULT par fu grant la noise quant Gui est hors issus,
Quer li trés Amalgré est à terre abatus.
Il i perdi .L. de tous ses meillors drus.
Li amirans du Coine ne fu mie esperdus;
Il le voudra bien fere quer de loing est venus.

Cui il consieut à coup mort est et confondus.
Ains mez si grant estour ne cuit qu'il fust véus;
Es prés desous Nantueil fu li tornoi tenus.

MOULT par fu grant la noise à l'estour commenchier.
Cil dedens furent bien .v^{c}. et .II. millier;
Plus en avoit dehors, mès ne voudrent cangier.
Qui la véist Antoine et son frere Richier,
E l'amirant du Coine et Sadoine le fier
Guenchir et trestorner et les rens encherquier!
Moult l'ont richement fet à lor lanchez brisier;
Quant il lez ont perduez, prennent au caploier.
Méisme l'emperere se va appareillier
Et vestir son haubers et son elme lachier;
Sa compengnie d'armes ne puet nus hons prisier.
Ja voudra meitre es bours et forment damagier;
Mez ne soit pas encore le mortel encombrier.

KALLEZ s'en ist des loges et si riche baron,
Et porte seur sa lance .I. vermeil gonfanon.
Ne tint pas l'oriflambe ne le riche dragon :
Hervieu le perdi ier à la jouste Guion
Quant il fu abatu de Morel le Naymon.
Atant es vous armez lez parens Guenelon,
U premier chief devant Amalgré et Sanson.
Où qu'il voient le roi, si l'ont mis à raison :
« Sire, veci Hervieu qui se tient pour bricon
« Quant ne prent la pucele dont a éu le don.
« Ele aime le vallet, que de fi le set on;
« Si doute que ne voist à Nantueil à larron. »
Et respont l'empererez : « A Dieu benéichon,
« Demain l'espousera, ou ele weille ou non. »
Mez ne set pas encor la grant destruction
Qu'il verra de sa gent, demain, sans raenchon,

Quant Ganor iert venus et Aye d'Avignon.

Les compengnes ajoustent par lez prez verdoians,
Et sunt bien adoubez desus les auferrans.
Li tornois fu es lichez, par devant lez serjans;
Qui devant eus cairra moult puet estre dolans:
S'il est de cheus de l'ost n'en donroie mes gans
Que l'ame ne s'en parte, se ch'iert uns amirans.
Assez fet Gui jouster ambedeus lez enfans;
Li amirans du Coine et Sadoine li grans
Li ont moult bien aidié à lor espiés trenchans.
Quant il lez ont perdus, si retraient les brans,
Et maintiennent le caple seur les hiaumez luisans.
« Hé Dex! dist l'emperere, biau pere rois amans,
« Qui sunt chil chevalier desor les auferrans?
« Je connois bien Veiron, ch'est Gui le combatans;
« Mès de chez autres sui durement merveillans
« De quel terre sunt nés, preus lez voi et vaillans;
« De bien fere en estour ne sunt pas recréans.»

Kalles vint à l'estour à moult riche compengne,
Et sist seur .I. cheval couréor d'Alemaigne
Qui plus couroit par mons que nus autrez par plaigne.
Li amirans du Coine sist seur .I. ver d'Espengne;
A Aymon le Normant fist une jouste estreingne,
Que mort l'a abatu; fet a male barcaigne.
Plus de .XX^{m}. serjans issirent de la plaigne,
Fraite ont mainte sajete as François, par engaigne;
Les chevax leur ochient, assés en i mehaigne.

Moult fu grant li tornois, ja greignor ne verrés.
Leur serjans lor ochient as quarriaus empennés;
L'emperere de France en est grains et irés.
Sanses et Amalgré et li grant parentés,

Chil lor coururent sus, lez frains abandonnez.
Li vallet de Nantueil fist que preus et senez :
Ses compengnons enmaine et rengiez et serrés,
Tost et isnelement est es liches entrés.
Kalles i vint pongnant et ses richez barnés,
Et a dit à Guion : « Vassal, quel la ferés ?
« Tendrez vous cheste ville ou vous la me rendrés?
« Demain prendrai vos liches et les mestrez fossés.
— Sire, che a dit Gui, tout en sui aprestés;
« Ja pour tant que je vive es lichez n'enterrés,
« Par le mien escient, n'a force ne[s] prendrés.

« SIRE, ce a dit Gui, ne lerroi ne vous die,
« A demain est le jour de la chevalerie,
« Du grant tornoiement dont vostre ost est banie,
« Et li dus Amalgré en a sa foi plevie.
« Or penst de l'aquiter qu'ele ne soit mentie!
« Demain l'en semondrai par sous l'aube esclarchie.
— Tais glout, dist l'emperere, le corps Dieu te maudie!
« Demain iert espousée Aiglentine t'amie,
« Si la prendra Hervieu, qui bien l'a deservie,
« Par desous chest lorier, en cheste praerie.
« Il t'en semont as noeches, s'aras mauvese vie,
« Quer lors de maintenant iert la vile saisie;
« S'à force te puis prendre, tu trairas courte vie.
— Hé Dex! ce a dit Gui, dame Sainte Marie,
« Tante riche menache aroi je ja oïe!

— VASSAL, dist l'emperere, je te weil conjurer
« Par nom du créatour que devon aorer,
« Qui sunt chil chevalier qui tant font à douter?
— Sire, ce respont Gui, ja nel vous quier cheler,
« Ch'est l'amirans du Coine et Sadoine le ber.
« Andui sunt Sarrazin, mez moult font à loer,

« Venu sunt tornoier, Dex les en lest aler!
« Et chil [qui sunt enfant, meschin et bacheler,
« Et si sunt fix ma mere, dame Aye o le vis cler;
« Pour li se fist Ganor baptizier et lever.
« Venu me sunt aidier par la hautisme mer.
« Je weil le matin estre à m'amie espouser;
« Je cuit Hervieu la teste et lez membrez couper.
— Hé glout, dist l'emperere, tant tu te puez vanter! »

GUION s'en est torné, si lessa la tenchon,
U chastel s'en entra et tuit si compengnon.
As trés et as heberges repeirent li baron.
L'emperere de France vint à son paveillon,
Du hauberc se desarme et tint .I. syglaton.
Atant es vous errant Girondet, .I. garchon,
Et venoit de Nantueil, mesagier fu Guion;
Pour .I. prison raembre tramis li avoit on.
Il savoit bien françois, si apela Kallon :
« Entendés chà vers moi, gentil fix de baron :
« Certez, mar acointastes les parens Guenelon,
« Quer Ganor est venus et Aye d'Avignon
« A plus de .c^m. hommes tout de leur region.
« Demain au jour verrés tant riche gonfanon,
« Onques li dus Girart, chil qui tint Roussillon,
« Ne vous en monstra tant entre li et Doon. »
Quant l'entent l'emperere si fronchi le guernon.

L'EMPERERE de France a fet par l'ost crier
Qu'à Guion sunt venu serjant et chevalier :
« Or pensés des chevax conréer et torchier,
« Et des haubers lorer et des hiaumez froier;
« A demain iert le jour du tornoi commenchier. »
Lié en furent Flamenc et François et Pouhier.
Gui en a apelé et Antoine et Richier

Et l'amirant du Coine et Sadoine le fier :
« Alez vous desarmer, s'aserron au mengier,
« Puis en istron là hors .I. estour commenchier.
« Desic'au tref m'amie me voudrai essaier ;
« Ains qu'il montent par l'ost la cuit .III. fois beisier. »

EL chastel et el bourc ont lor corps desarmés.
Les tablez furent mises, li mengier aprestez,
Li chevalier s'assistrent belement, lés à lés.
Quant il orent mengié et ont béu assés,
Dist l'amirans du Coine : « Sire Gui, quer montés;
« Moult pert à vostre affeire que par amors amés.
« Par Mahommet mon dieu, qui tous nous a formés,
« Hons qui par amours aime doit estre desréés.
« Je ay mandé Ganor, li mes i est alés,
« Qu'il soit chi le matin quant soleil iert levés.
— Biau sire, che dist Gui, .V^c. mercis et grés. »
Il vestent les haubers, s'ont les hiaumez fermés;
Encui sera Hervieu courouchiés et irés,
Sanses et Amalgré et li grant parentés.

FRANÇOIS sunt as heberges et Naymez li chanus;
Tex i a qui moult poise du secours qu'est venus.
Li trés as damoiseles fu en .I. pré tendus;
Plus en i a de .XXX. qui ont bliaus vestus,
La karole commenchent desor le pin ramus.
A .XXX chevaliers s'en est Gui hors issus;
Il lessent aval courre parmi lez prés herbus;
Desic'as damoiselez n'i ot resne tenus.
« Hé! Dex, ce dist Flandrine, biau pere de là sus,
« Hé ! Dex, ce dist Flandrine, tu fes pour nous vertus;
« Chen sunt li chevalier qu'avon hui tant véus
« Maintenir tant l'estour as brans d'acier moulus.
« Ditez moi, Ayglentine, lequel est vostre drus. »

Li amirans du Coine est à pié descendus,
Il et Gui de Nantueil, sez amis et ses drus.

GUI saisist Ayglentine, entre ses bras la prent,
Et ele embrache lui par les flans doucement;
Moult fu boen la pucele quant ele armé le sent.
Et l'amirant du Coine prist Flandrine ensement.
La karole ont lessie, les autres tornent s'ent;
Ens u tref s'en entrerent tost et isnelement.
L'amirans et Flandrine sunt ja au parlement.
« Bele, dist l'amirans, qui sunt vostre parent? »
La pucele respont bel et courtoisement :
« Mes peres fu Raimbaus le Frison, voirement;
« Moult par puet estre liés chil qui m'amor atent.
Guion dist Ayglentine : « Bele, venés vous ent.
— Sire, dist Ayglentine, pour Dieu, alés vous ent.
« Hervieu me fet guetier et trestuit si parent;
« Il n'est onques nulle eure n'en i ait plus de .C. »

FLANDRINE l'amirant commenche à esgarder;
Moult le vit bel et gent, si le prist à amer :
« Sire, d'ont estez vous, moult feites à loer?
— Dame, ce dist Grandoine, moult feites à amer;
« Amirans sui du Coine, d'outre la Rouge mer,
« Venu sui tornoier pour mon corps deporter.
« Donnés moi vostre amour, moult feitez à loer.
— Sire, dist la pucele, ne vous quier refuser. »
Li parent Guenelon sunt assis au disner;
Parmi la praerie commenchent à garder,
Virent lui e les hiaumes dont li cercle sunt cler.
Dist Hervieu du Lion : « Barons, or du monter!
« Chil vassaus est venus à m'amie parler;
« Volentiers l'enmerra, s'il en puet retorner. »
Plus de .M. et .V^{C}. se courent aprester.
Dex garisse Guion, or i puet trop ester!

Li dui baron monterent, chascun beise s'amie,
Hardi comme lion, plein de chevalerie.
Se l'amirans créust u fix Sainte Marie,
N'éust tel chevalier jusqu'as pors de Hongrie.
Sansez vint tout premier, moult est courte sa vie.
Li amirans guenchist le destrier de Nubie,
Grant coup li a donné seur la targe flourie,
L'escu li a percié, la broigne dessartie,
Parmi le gros du cuer son gonfanon li guie
Que mort l'a abatu enmi la praerie.
Chil ne fera jamès traïson en sa vie.
Gui en ra .III. ochis à l espée fourbie;
Belement s'en torna, ses compengnuns en guie.
Il s'en vont les galos parmi la praerie;
As trés et as heberges refu lor estormie.

L'OST se fu estormie et deriere et devant.
N'i a cheli des .XXX. n'ait bon cheval courant;
De tornoier n'ont cure, si s'en tornent atant.
Ne porteront mès armes devant l'aube apparant
Qu'il aront le secours de Ganor le vaillant.
Hervieu et Amalgré vont grant duel demenant,
Et li autre baron se vont moult esmaiant,
Et l'emperere plore pour l'amour de l'enfant.
A .I. gaste moustier l'ont enterré atant;
L'en n'en féist pas plus s'il fust fix l'amirant.

A un gaste moustier ont Sanson enterré.
L'emperere de France repaira à son tré;
Escarguetier se fet tant qu'il fu ajourné.
Ganor ne si baron ne sunt mie oublié :
Il font les seles meitre, par matin sunt levé,
Et tuit lor escuier ont lor hernois troussé.
Entresic'à Nantueil n'i ot resne tiré.

Et Gui et l'amirans en sunt encontre alé.
Gui demande Morel, on li a amené,
Ganor le presenta et si li a donné.
Pour amour de Guion l'a le roi moult amé.
U castel et u bourc sunt li baron entré;
Quant il n'i en puet plus, si sunt outre passés,
Belement se rengierent, es liches sunt entré.
Moult iert grant la compengne quant seront assemblé.
Et cil de l'ost les voient, moult en sunt effréé.

DAME Aye d'Avignon est u palès entrée;
Bien en doit estre dame quant ele en fu douée
Au temps le duc Garnier, quant il l'ot espousée.
Du baron li remembre, s'a la couleur muée,
Elle plore des iex, à terre chiet pasmée.
Par une des fenestrez a sa teste boutée
Vers la grant ost Kallon, qui si est effraée;
Vit les chevax couvrir et courre par la prée.
Encui verra estour, ains qu'il soit l'avesprée,
Onques ne vit si riche puis l'eure qu'el fu née.
Ganor est deschendu de la mule afeutrée,
Vestu a le hauberc, et l'ermine endossée;
La coife seur le chief, la ventaille fermée,
D'un hiaume à .XV. las a bien sa teste armée,
Et a pris .I. espié et la targe listée.
Le jour est esclarchi, bele est la matinée.
Hé Dex! tante riche arme i ot le jour monstrée
Qui puis en fu sanglente sous Nantueil en la prée!

BELE est la matinée, le soleil est levés.
Grant chose est de Kallon quant il [est] adoubés;
Il ot bien .c^{m}. hommez que il ot amenés.
Sez hommes apela et ses prinches chasés :
« Or i parra, seignors, comment vous le ferés,

« De ma honte vengier comment enpenserez.
« Vechi vostre chastel as loges et as trés ;
« Refichiés vos pessons et vos cordes tendés :
« Ch'est moult grant fortereiche, se mestier en avés
Il a dit à Hervieu : « Estes vous aprestez ?
« Venés ent au moustier, vostre femme espousés.
Et chil a respondu : « Si com vous commandés. »
Vers le tref as pucelez s'en est li rois alés ;
Il y maine .I. evesque ensemble o .II. abbés,
Mès pour noient le fet, ja nen iert mariés.
Je cuit n'iert espousée s'i ara cops donnés,
Chevaliers abatus et senglans et navrés.
Le vallet de Nantueil ne s'est pas oubliés,
O .III^{c}. chevaliers est u cheval montez ;
Les portes sunt ouvertes, s'en ist tout abrivés.
As noches Ayglentine ara cops ja donnés.

Li amirans du Coine ne fu mie esperdus,
Il et Gui de Nantueil, ses amis et ses drus.
Ayglentine et Flandrine lor ont mandé salus.
Et Richier et Antoine, chascun est hors issus
A tout .XV^{m}. hommes as vers elmez agus.
Il lessent aval courre parmi les prés herbus ;
Bien les ont escriez et durement ferus.
« Sainte Marie dame ! dit Kalles li chanus,
« Je cuit li espouser sera moult chier vendus ;
« Ne sera huimès clers ne prestre revestus. »

Li tornoi commencha devant les paveillons ;
Les puceles s'en issent pour véir les barons.
L'amirans point et broche et fiert des esperons,
Et a fet une jouste à Hervieu du Lions.
Grans cops se vont donner par desor lez blasons ;
De lor lances ont fet asteles et tronchons.

Bien se tindrent andui, remés sunt es archons.
Ganor dist à ses hommez : « Barons, quel la ferons?
« Isson nous ent là hors avec nos compengnons;
« Se Dex plest, le matin tous les desconfirons.
Il montent es chevax auferrans et gascons,
Couvers de richez pailes et de biaus syglatons,
Et portent seur lor lances enseignez et penons.
Dame Aye les seigna de Dieu et de ses nons.

GANOR ist de Nantueil, il et sa compengnie;
Dame Aye les seigna du fix Sainte Marie.
Chà dehors s'aresterent en une praerie.
De chen a fet Ganor moult très grant courtoisie,
Ses compengnons atent, de bien fere lor prie.
Et l'amirant du Coine de noient ne s'oublie,
.VII. joustes i ot feites pour l'amour de s'amie.
Elle le voit as iex, s'en a moult bonne vie.
Antoine point et broche, s'a la hanste brandie,
Et a fet une jouste à Basin d'Ivorie;
Parmi toutes les armes le fer u corps li guie,
Que mort l'a abatu, et l'enfes si s'escrie :
« Mar avés nostre terre pour Hervieu envaïe. »

GANOR ist de Nantueil, le hardi combatans,
Et ot en sa compengne .xx^{m}. elmes luisans;
Assés i ot ensengnez et gonfanons pendans.
Après soi fet issir .xxx^{m}. serjans,
Puis se met en l'estour pour aidier ses enfans.
Mar le virent venir, tous les fera fuians.

KALLES en apela et Naymon et Ogier :
« Pour Dieu! conseilliés moi, nobile chevalier.
« Il ont fet lor serjans et jouster et rengier,
« Si nous voudront encui desconfire et cachier.

« Dex! d'ont vient si grant gent com voi là chevauchier?
« De tant heaumez luisant se puet on esmaier.
« Chertes, mar acointai chest cuvert pautonnier,
« D'entrer en autrui terre pour venir ostoier,
« Or y verroi mez hommes ocirre et detrenchier
« Que je ne lor pourrai secourre ne aidier. »
Kalles plora des iex, moult pesa à Ogier.

« SIRE, ce dist dus Naymez, s'il vous plest escouster,
« Pour quoi querés conseil quant croirre nel voulés?
« Je sai à ensient que assés i perdrés.
« Maintenés vos barons au miex que vous pourrez;
« Comment que li plet aut, n'en weil estre blasmés. »
Le tornoi fu moult grant et li rens assés lés;
A plus de .C^m^. hommes i vint Kalles armés.
Il leur coururent sus, les frains abandonnés;
Plus en ont mort de .C. et si les ont outrés.
Ganor vint à l'estour, ne s'est pas oubliés,
Les fuians encontra, ses a reconfortés.

MOULT fu bon chevalier Ganor li arrabis.
Les fuians encontra, sunt les chevax genchis;
Chil leur coururent seure qui ont les cuers hardis.
Là commenche .I. estour et .I. abatéis,
Et d'une part et d'autre et la noise et li cris;
De trois lieues loins les a l'en bien oïs.
Ganor vint à l'estour, ne fu mie esbahis,
Richement fu armé d'un bon hauberc treslis;
Va jouster à Girart le conte de Saint Lis.
Par arme qu'il éust ne pot estre garis;
Et la lance et l'ensengne li a bouté u pis,
Mort l'abat du cheval qui ot à non Floris.
Quant le voient François, n'i ot ne gieu ne ris.
« Sainte Marie dame! dist Kalles le flouris,

« En cheste praerie fu je ja desconfis!
« Garissiez moi mon corps que il n'i soit honnis;
« Forment redout Guion quer trop est postéis. »

GANOR vint à l'estour et si riche baron,
Armés d'aubers et d'elme et d'escu à lion.
Atant es vous poignant et Ogier et Naymon.
A merveille lor poise de lor seignor Kallon;
Plus de .VII. en ont mors qui gisent u sablon.
Et l'amirans du Coine a escrié Guion :
« Compeins, que feites vous? quer poigniés à bandon. »
Si fist il tout armés, et si sist seur Veiron,
Et a fet une jouste à Hervieu du Lion;
Richement l'a feru très parmi le blason.
Li escu de son col ne li vaut .I. bouton;
Parmi le corps li met de la lance .I. tronchon
Que mort l'a abatu du bon cheval gascon.
Par contraire l'apele, si l'a mis à reson :
« Hervieu, tenés m'amie, je vous en fes le don;
« Demain l'espouserés à tesmoi n]g de Ka lon.
« Mez menti i avés très parmi le guernon. »

MOULT fu grant li tornois sous Nantueil, en la prée.
Il l'ont tant demené que nonne fu sonnée,
Maint coup i ot feru et de lance et d'espée.
Hervieu gist à la tere senglant, gueule baée;
Jamès nen iert par lui Ayglentine espousée,
Ains l'aura li vallés de cui ele iert amée,
Et l'amirant du Coine, Flandrine la senée;
S'il la prent à moillier bien sera mariée.
Antoine point et broche toute une randonée,
Va ferir Amalgré seur la targe dorée
Que il li a du col et partie et sevrée.
Parmi le gros du cuer est la lance passée

Que mort l'a abatu de la sele dorée.
Quant Ganor voit sez fix, merveilles li agrée.

QUANT Ganor voit ses fix et Antoine et Richier,
Merveillez li agrée qu'il sunt bon chevalier.
Il a fet ses batailles plus pres d'eus aprochier,
Si a fet ses serjans et serrer et rengier;
Maint quarrel i ont trait et sajetes d'acier.
François se commencierent forment à esmaier;
De l'estour s'en tornerent Alemant et Bavier,
Et Pouhier et Flamenc et Brebanchon li fier.
Gui en a apelé et Antoine et Richier :
« Pour Dieu! or du bien fere, nobile chevalier!
« Entresiques as loges ne finon de cachier. »
Onques puis ne fu povres qui là vout gaaingnier.
Jusqu'as trés as puceles ne voudrent atargier;
Gui trouva Ayglentine desous .I. olivier,
Par le poing l'a seisie, armé la vout beisier.
Et l'amirans du Coine prist Flandrine au vis fier.
Chascun leva la soe sus le col du destrier.
A Nantueil s'en repeirent li vaillant chevalier.

A Nantueil s'en entra la grant chevalerie.
D'autre part la cauchie, enmi la praerie,
Se fu logié Ganor et dame Aye s'amie.
Et Gui et l'amirans orent moult bonne vie :
En Nantueil sunt entré, chascun porte s'amie.
Dame Aye d'Avignon a fet grant courtoisie :
Les degrez avala, s'a chascune saisie,
U palès les mena, ové soi les en guie;
N'i a chele des .II. ne soit moult bien servie.
Kalles fu moult dolent, quoi que nus hons en die;
Il apela Naymon à la barbe flourie :
« Conseilliés [moi], pour Dieu, le fix Sainte Marie!

« Ma nieche en ont portée, ne sai s'il l'ont honnie ;
« Se atendon demain jusqu'à l'aube esclarchie,
« Jamez ne renterron en France la garnie.

— En la moie foi, sire, che dist Naymez le ber,
« N'a si sage homme u monde conseil vous puist donner.
« Qui veult prince de terre destruire ne mater,
« Desconfire en bataille ne sa terre gaster,
« Ne doit pas contre lui nul estour affier,
« Mez ses os assembler et seur lui chevauchier.
« N'i a autre conseil fors que de l'acorder.
« Or mandés le vallet qu'à vous viengne parler,
« Si i viengne Ganor et Aye o le vis cler;
« Otroiez li s'amie, soiés à l'espouser,
« De vous tiengne Gascoigne si que lj voient si per.
— Hé Dex! dist l'emperere, qui m'i pourra aler?
— Sire, che dist dus Naymes, je me vois aprester.
— Or alez dont, [dist] Kalles, Dex penst du retorner!
« Je cherqueroi les mors, ses feroi enterrer. »

Naymez i a mené le bon danois Ogier.
Il ne vont mie seul à Nantueil chevauchier;
Entr'euls .ii. n'i menerent c'un tot seul escuier.
Entresic'à Nantueil ne voudrent atargier,
Et trouverent Guion en son palès plenier,
Le riche roi Ganor et Aye sa moillier,
Et l'amirant du Coine, et Antoine, et Richier.
Quant Gui voit les mesages, ses courut embrachier :
« Seignors, venés laver, s'aserron au mangier.
— Sire, ce dist dus Naymes, nous sommes mesager :
« Ja vous mande le roi qui France a à baillier
« Qu'à lui veigniés parler desous chel olivier,
« Et si i viengne Ganor et Aye sa moillier.
— Sire, ce dist Guion, je m'en weil conseillier.

— Conseil, che dist Ganor, n'i aroit nul mestier;
« S'il vous osent conduire, pensés de l'esploitier.
— Oïl, che dist dus Naymes, s'estiés .III. millier.
« D'un riche guerredon vous voudroie prier,
« Que me rendez Morel qui tant fet à proisier;
« Longuement l'ai éu, si l'avoie moult chier.
— Par foi, che dist Ganor, ja véer nel vous quier. »
Il l'a fet amener et à Naymon baillier,
Et il ne[l] rendist mie pour le tresor Gaifier.

Le vallet est montez, il et si compengnon,
Et issent de Nantueil à coite d'esperon.
Ogier et li dus Naymes envoient à Kallon
Que il s'en isse hors et si riche baron.
Si fist il tout armé seur .I. cheval gascon.
Li parlemens assemble chà dehors u sablon;
L'emperere de France les a mis à reson :
« Qu'avez fet de ma nieche, fille fu au Frison ? »
Dist l'amirans du Coine : « Je l'ai en ma prison;
« Se vous la me donnez, je guerpiroi Mahon.
« Amirans sui du Coine, bien ai ma garison. »
Et respont l'emperere : « A Dieu benéichon !
« Et la bele Ayglentine otroie je à Guion;
« De moi tiengne Gascoigne et l'onneur environ.
— Vostre merci, biau sire, dist Aye d'Avignon.
« Ja l'engendra Garnier le preus, le fix Doon,
« Que tu féis nourrir petit en ta meson.
« Longuement te servi du roial gonfanon;
« En traïson l'ochistrent li parent Guenelon. »
Dame [Aye] li beisa la bouche et le menton,
Doucement le mercie de Dieu et de son non.

Chele nuit le lessierent desic'à l'ajournée
Qu'il ont toute la pes pourquise et pourparlée,

Et l'eve benéeite preseignie et sacrée,
Et l'amirant du Coine crestienté donnée,
Et toute sa mesnie aussi crestiennée;
Et qui chen ne vout fere, s'ot la teste coupée.
Voiant le roi de France a sa nieche espousée,
Et Gui prist Ayglentine que tant avoit amée.
Grans nochez i ont feites sous Nantueil en la prée;
Ensemble ont sejorné, moult lor plest et agrée.
Ses freres beisa Gui, mainte lerme a plourée.
Dame Aye d'Avignon chiet à terre pasmée,
Et Ganor l'en redreiche, si l'a reconfortée.
La mesnie Ganor s'en est en mer entrée;
Il ont drechié lor sigle et la voile levée.
Et chascun des barons s'en va en sa contrée;
De cheus qui mors i sunt est il chose passée.
Kalles vint à Paris en la soe contrée;
Moult maudit les traîtres qui cheste oevre ont brassée,
Et l'ame de Hervieu qui gist gueule baée,
Sanses et Amalgré qui en ont lor soudée.

Sachiez que chi endroit est la canchon finée.
Dex vous garisse tous qui l'avez escoutée,
Par si que moi n'oublit qui la vous ai chantée!

EXPLICIT LE ROMANS DE GUI DE NANTUEIL.





NOTES ET VARIANTES

a désigne le manuscrit de Montpellier.

b désigne le manuscrit de Venise.

P. 1, v. 1 :

Oï avez de Aye la bele d'Avignon.

Manuscrit : *Oi avez de dame Aye,* qui nous paraît une leçon inadmissible, parce que *oï*, d'*auditus*, n'y compterait que pour une syllabe. *Dame Aye* est comme une expression consacrée, et de là sans doute l'erreur du copiste. On a fait remarquer ailleurs que le premier vers de *Gui de Nanteuil*, qui se trouve à la fin du manuscrit d'*Aye d'Avignon*, s'y lit sous cette forme bien plus correcte :

Oy avez d'Ayen la bele d'Avignon,

leçon qu'on n'a pas jugé à propos d'admettre ici, parce que le manuscrit de Montpellier semble ne pas connaître cette forme du régime *Ayen*, et que, dans le cas où la mesure demanderait *d'Ayen,* en deux syllabes, il donne toujours *de Aye,* ce qui fait le même compte.

P. 5, v. 12 : [Ganor] *si sist jouste Aye. a : Garnier*, faute évidente.

P. 6, v. 11 : *Maine moult bele* [vi]*e. a : aye*, dis-

traction du copiste, causée par le nom d'Aye d'Avignon. *b :*

Le vaslet de Nantoil moine molt belle vie.

P. 10, v. 1 : *Ja en aurez bataille. a : la* bataille, ce qui fausse le vers.

P. 14, v. 2 : *Sansez et* Amalgré. *a : Almagré.*

P. 14, v. 30 :

Moult par out la meison li ostes atornée.

Nous corrigeons ainsi, pour rétablir la mesure, e vers du manuscrit, où on lit :

Moult par out li ostes la meison atornée.

P. 23, v. 21 :

Quant il orent [béu], *Amalgré a parlé.*

a : quant il orent *parlé.*

P. 23, v. 24 :

D'un encrismé felon ont li monz estoré.

Cette leçon nous paraît altérée. Il faudrait, selon nous, *out le mont estoré*, c'est-à-dire : *Hardré (en lui donnant le jour) a mis au monde un misérable.*

P. 24, v. 23-5. Ces vers sont cités par Fauchet (*Recueil de l'origine de la poésie françoise*, 1581, p. 113) d'après un manuscrit aujourd'hui perdu, dont la leçon était un peu différente de la nôtre :

Déables soit avoir, al malfé le comment
Que tant fort le convoitent li petit et li grant
Encore en trahira li pere son enfant.

P. 26, v. 17 :

De la mort de mon [frere]. *a :* de mon *oncle.*

C'est au vers suivant qu'*oncle* est à sa place. Il s'agit ici d'Hernaut, frère d'Eglantine, tué à Roncevaux par suite de la trahison de Ganelon. Voy. p. 25, v. 23 et 24.

P. 27, v. 13 : *Or* cuide *par sa lobe. a : cuident*, pluriel que rejette le sens.

P. 28, v. 25 : El vergié *lez embuschent. a* : *es vergiés*, leçon qui ne peut s'accorder avec le vers suivant :

Il fu et grans et largez et foillus et ramez.

P. 29, v. 1 : Ta[nt] *avons fet. a : Ta.*

P. 30, v. 6 :

Et dist entre ses dens : « Par Dieu ja ne l'arai.»

Le sens est évidemment : « Vous ne l'*aurez* pas », et la leçon primitive était sans doute *arez*. C'est pour rendre la rime aussi exacte à l'œil qu'elle l'est à l'oreille que le copiste aura écrit *arai*.

P. 31, v. 6 : *Que* [Ganor]. *a : Garnier*, répétition de la faute déjà relevée, p. 5, v, 12.

P. 32, v. 18 :

Il a moult grant fiance en Hanston et Ogier.

Ogier, le bon Danois, le loyal conseiller de Charlemagne, figure singulièrement ici, d'autant plus que le compagnon de Hanston ou Haston était précédemment Garin (voy. p. 28, v. 27). C'est la rime qui a compromis Ogier en si mauvaise compagnie, ici comme plus loin, p. 25, v. 17.

P. 34, v. 15 : *Hervieu ot la* [*b* parole]. *a : pucele*, leçon inadmissible, puisque c'est le valet de Nanteuil qui vient de parler.

P. 36, v. 12 :

Estez vous la bataille de .VII^{x}. *et* [de .C.]

a : et .V^{c}., faute évidente, car on a vu précédemment que les traîtres n'étaient qu'au nombre de cent (voy. p. 31, v. 19, et p. 35, v. 31).

P. 43, v. 10 : *Amis, quer me baisiés.* Cette petite scène paraît avoir plu singulièrement aux trouvères, car on la retrouve presque mot pour mot dans *Fierabras* (texte français, v. 3223-6).

P. 46, v. 7 : S[e] *Damedieu n'en pense. a : sa.*

P. 49, v. 8 : Ici s'ouvre, dans le manuscrit de Montpellier, une lacune qui s'étend jusqu'au vers 27 de la page 52, et que nous avons comblée, comme il est dit dans la préface, à l'aide du texte de Venise restitué. Après ce vers :

Ains qu'il viengne à Estampez iert son cheval lassés,
lequel se trouve dans les deux manuscrits, celui de Montpellier continue ainsi (fol. 148, r°. col. 2) :

Les planches sunt ostéez et le pont destravés.
Le mes vint à Hervieu, si li a tout contés,
Que Gui est à Moret, en la mestre fertés.
Et quant Hervieu l'entent, ains mès ne fu si liés;
A Kallemaine en vint, si li a tout contés.
« *Or tost, dit Kallemaines, feitez, si vous armés;*
« *Jamès ne finerai, si l'arai atrapés.* »
Kalles vint à la rive, iluec s'est arivés. Etc.

C'est donc par les 7 vers en italiques que le manuscrit de Montpellier remplace les 116 vers que nous empruntons au manuscrit de Venise. Le premier paraît être le même que celui de *b :*

Le pont ont frait et les planches ostez.

Quant aux autres, on ne les retrouve pas dans le texte vénitien. Ce qui explique l'erreur du copiste du manuscrit *a*, c'est que la tirade où commence la lacune et celle où elle se termine sont toutes deux en *ez*.

Voici le passage du manuscrit de Venise d'où nous avons tiré ce qui manquait à celui de Montpellier. Les vers en italique sont ceux que nous avons intercalés dans notre texte.

« NAIMES, ce dit li roi, je sui forment irez;
« Ne faites que pros que me contrailiez,
« Car de vos deust estre mantenus et aidiez.
— Sire, ce dit Hervi, atant le vos lasiez;
« Se vos me volez croire, ja serez consoliez :
« Or tornons a Stampes, car ce est vetre fiez.

« La ville est tote vetre, Des en soit graciez!
« A nuit sojornez e serez asiez;
« Ançois que vos soiez levez ne calciez,
« Por men esient erent li mes repariez
« Que vos sauroie dire o G. est albergiez;
« Pois traiez apres lui, tost les desconfirez.
« Mielz en voi estre mort que non soie vengiez
« E lors prisons resdes qu'il enmoine ligiez;
« S'il enporta Aiglt., ja mais non serai liez. »

Li plait reman ensi cum il l'a divisez:
Carles vint a Stampes e son riche linez.
Cel i a cui en poisse que G. se n'e escampez.
Il s'en va a senestre, en Samois est entrez;
Illuec herberja Charle, mult est laissiez,
Per amor de s'amie dont il mult fu penez.
Hernaut d'Ageneis n'est mie arest,
Bien garda ses prisons c'um li ot comadez;
Quatre .XX. civaler en ai a sei menez.
Venuz est a Moret, si est oltre pasez.
Tote nuit cevacha, en un bois est entrez;
Un petit davant l'aube descendi en un prez.
Les civals passeent l'erbe, mais G. est herbergiez.
Les messages Hervi les a toz espiez.
A·l'ostel vont descendre, lors cors ont aeissiez.
Quant fu reposse, s'est li glot remontez;
Ainz qu'il veigne à Estampes ert sis cival lassiez.
Amdos les esperons li a fet privez
Toz en aura specie li flanz e li costez.
Hervis ui li afaires de cief en cief contez.
Sansons et Amalgis a amdos apelez.

« SIGNOR, *ce dist Hervi, levez de maintenant,*
« *Faites metre votres selles tost e issinellemant;*
« *Demain, ainz hore none, vos cuit fere un presant:*
« *Je vos rendrai G. mort o pris e sanglant.*
— *E! Dex, dist Amalgins, pere, consiliez m'ant!*
« *Mon enfant m'a mort dont ay lo cor dolant.* »

Il escrient lor selles, e li rois l'intant;
A son hostel se leve e calce isnellemant.
Atant evus Hervi qui li dit coitemant :
« Quant G. est en Samois il ne dota niant. »
L'impere l'intent a palefroi se part,
E issirent d'Estampes maint comunalmant.
Dex garischa G. per son comandamant!
Malamant ert bailez si li roi lo sorprant :
Il n'istra de prixons trestuit son vivant.

LI *emperere civalza a la barba florie;*
Dex .M. civaler a en sa compagnie.
Sansons et Amalgins et Hervi toz les guie.
Un bon cival donerent mantinant a le spie.
Trois leues civalcerent a la lune serie;
Ainz qu'il voient le quatre est bien l'aube sclarie.
Per devant Monterin en une praerie,
La s'enbusca le rois e sa compagnie.

LI *jors s'est esbaudiz, belle est la maitinee,*
Li seloil est levez qui abat la rosee.
Çoanate e Martine ont lor dame leve,
Cum per cevalcer l'ont molt bien adornee.
E li cuens de Calon l'a celle nuit gardee
E Tibald d'Aspremont cum il l'a comandee.
La masnee a li vaslet est trop aseguree;
Tres devant or deuit estre oltre Seigne passee,
Or s'en ist de la ville bellamen arotee.
D'iloques al gue n'a mais que une loee.
Gui sa fist Aiglt. per la reene doree.
« Belle, dist li vasles, bonora fustes nee;
« Se porter vos en pois en la mee contree,
« Al castel de Nantoil serez exposee.
— Sire, dist la pulcelle, forment sui esgaree,
« Anuit sonjai un senje don molt sui effree
« C'uns lions m'emportoit, une beste desvee;
« Vos n'i feriez tant de lace ne d'espee
« Que vo l'enpieriesiez valant une dinoree;

« Carle me delivra a la barbe meslee.
« De ce m'ala molt bien, ainc na fu sa privee :
« Vos me reconquisistes soz Nantoil en la pree;
« A vos me rescemblai tote reconfortee.
« Or vos done Damnidex aver longhe duree! »
E respont li vasles : « Ne dotez, belle nee,
« El roi del cel est tost qui fist herbe et rosee. »
Aiglt. cevalze une mulle afeltree,
De frein e de lerain fut mult ben acesmee.
E Gui sist sor Varon que molt por li agree;
Il n'i a meilors destrers jusqu'en la mer batee.

LI *vaslet de Nantoil est issu de Samois;*
Tibaut apella d'Aspremont, lo cortois :
« Que avez fait d'Ernaut lo baron d'Ageneis?
— Il garde les prisons, dist Ayme lo cortois.
« Biens est de cest pais dans Estiens de Blois;
« Les capirons el cief en menerait tuit trois.
« Passez a Morot, unques n'i ot de fois. »
E Gui vera tel cose dont il ert irois :
En la foreste perfonde s'est enbuschiez li rois,
Sansons et Amalgins qui sunt de puite lois,
Ses gent faitez armer des osberc saracinois.
Li compaignes Guion civaicent palafrois,
E dist G. de Nantoil : « Je redot molt Franzois;
« Car vestes les aubers par desoz loz frois,
« E ciegnez vos espees as brant saracinois,
« E montent as civaus arabi que panois.
« Si auros passe Seigne je ne vos siura li rois. »
Il s'armerent tuit, si farent que cortois.

LI *compagnon G. ont les esberz vestuz,*
E cignet les espees, lacent l'elme auguz,
E sistrent as destres auferant arenuz;
Les lances portent droite, amont les fer aguz.
Hervi sist a cival si est sore coruz;
Sanson et Amalgins i ont molt de lor druz.
Tibaut fu as primes qui n'est mie esperduz;

A l'abaisier des lances les ay bien receuuz,
Alors meitent el cors e les forces e les fust.
Dex en garisca Guion e le soe vertuz!
Encui fera tel perze dont il ert irascuz.

LI *compagnon G. que sunt al comenzer*
Molt l'ont faite richement as lances baisier.
La peuses vedir un estor comenzer si plener,
Tant fort escu troer, maint hauberc desmailier,
L'un mort sor l'autre cair e trabucer!
Mervoillose aventure avint al filz Garner,
Dex nel velt escremir d'un mortel engombrer:
Il perdi Aiglt.; de duel cuide enrager.
Hervi la mene ariere per les renes d'ormer.
Tibaut sist sor Ferant, si apella Anzeller,
E Gui sor Varon qu'il nel velt cangier.
Plus furent de .VII[c]. *quant vint al comenzer.*
Ne faissent tel noise .IIII[c]. *carpeter,*
Qui trastuit carpentassent por castel redrizer,
Cum il font des espees sor les aumes d'acier.

MOLT *fu grat li estors e duit la chachie,*
Gui a receuu mult dolors damaje.
Li vaslet tent la spee, lo fort escu enbraze,
De joste lui Tibaut qui n'a soigne de menace;
E li cuens de Calon devant lui fa grant plaze:
Plus de .C. *en ont mort delez un eboscaze* (1).
De rescore Aiglt. n'i a mais que il faze.

MULT *fu grant li estors desoz Morel es prez.*
Gui n'ot mais que .VII[c]. *des civaler armez;*
De cels que mort i laisse est li vaslet irez.
Plus de .C. *en ont mort, si sunt oltre passez.*
Quant il furent tuit oltre, si ot fet que senez:

1. Nous avons restitué : *delez* une boscage. Il est vrai que *boschage* ou *boscage* est d'ordinaire masculin ; mais il a pu, à raison de sa finale, prendre le genre féminin. Peut-être aussi faut-il lire : *un emboscage*.

Les pont ot frait et les planches ostez.
Sanson et Amalgins e li grant parentez
Merveillos dol demeinent quant G. est scampez.
Charles vit la rivere, illuc est arester,
E Gui d'autre part, sor l'arzon apoier.
Illec fo la parole e li plait diviser
Dont maint home fu mort sanglant e navrer.

(Bibl. de S. Marc, manuscrit français, X, CIV, 6, fol. 35 v° à 37 r°.)

P. 53, v. 28 :

Dist li dus [Amalgré] : « *Je m'en abastiroie.* »

Le manuscrit *a* ne donne pas le nom d'Amalgré, qu'il faut rétablir pour le sens et pour la mesure. C'est bien d'Amalgré, et non d'Hervieu, qu'il s'agit ici, comme le prouvent ces vers qu'on lit plus loin (p. 82) :

A demain est le jour de la chevalerie,
Du grant tornoiement dont vostre ost est banie,
Et li dus Amalgré *en a sa foi plevie.*
Or penst de l'aquiter qu'ele ne soit mentie !

et encore (p. 79) :

Vers le duc Amalgré ma foi aquiterons.

P. 54, v. 12 :

Et en aras le duel qu'ot Me[ne]*laus d'Elaine.*

Nous avons corrigé ainsi ce vers de *a* :

Et tu en aras le duel que ot Melaus d'Elaine.

P. 56, v. 25 : *Qui sunt* [et] *mors et pris*. Le manuscrit *a* portait d'abord *mors et* ocis. Le copiste a effacé ce dernier mot un peu surabondant et l'a remplacé par *pris*, sans prendre garde que cette correction rendait le vers trop court d'une syllabe.

P. 74, v. 17:

Més pour noient en poise. *Sic;* mais il semble que *pense* serait une meilleure leçon.

P. 93, v. 31 :

Et si i viengne. Lisez : et *s'i* viengne. L'élisio
lieu, même quand la voyelle élidée n'était pas r
chée, comme il arrive encore aujourd'hui en c
cas.



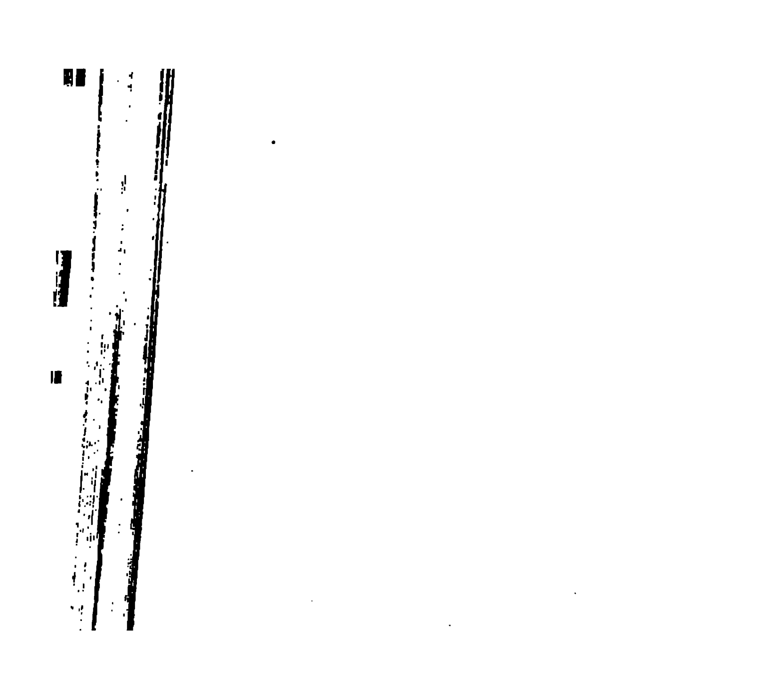


ERRATA.

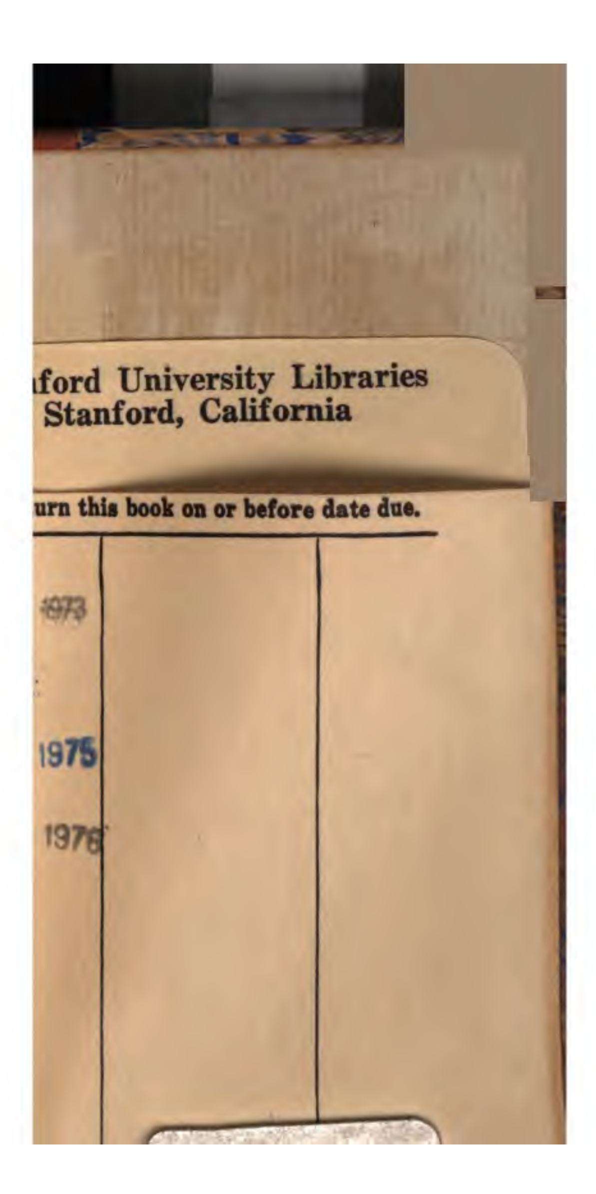
—

P. 1, v. 1, au lieu de *Ayen*, lisez *Aye*.
P. 15, v. 16, au lieu de *es*, lisez *est*.









ford University Libraries
Stanford, California
urn this book on or before date due.
1973
1975
1976

